Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n37viedespeuples10pari

QUATRIEME ANNÉE NUMERO 37

LA VIE DES PEUPLES

WITHDRAWN FROM VICTORIA
UNIVERSITY LIBRARY

REVUE DE LA PENSÉE ET DE L'ACTIVITÉ
FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

MAI 1923

L Mai 1923

LA VIE DES PEUPLES

Directeur : A. DE LAPRADELLE

SOMMAIRE

Régis MICHAUD	*Le malaise intellectuel et social aux Etats-Unis*	5
Emile BAUMANN	*Souvenirs sur Camille Saint-Saëns*	34
Henri LICHTENBERGER	*Les prophéties politiques d'Oswald Spengler*	50
A. JOLIVET	*Hans Kinck*	69
Hans KINCK	*Le jeune cheval*	72
Jules PATOUILLET	*Le Molière russe, Alexandre Ostrovski*	84
Charly CLERC	*La Suisse française d'après ses écrivains*	106
René SCHNEIDER	*L'art contemporain au Grand-Palais*	124
Mathilde POMES	*Au Brésil. L'esprit littéraire*	140
Roger PICARD	*Le Congrès de Rome de la Chambre de commerce internationale*	146
René LAURET	*A propos de quelques livres allemands*	167
Maurice LEGENDRE	*En Espagne : du parlement conservateur au parlement libéral*	180
Paul RIVAL	*En Italie : le fascisme*	197
G. CHKLAVER	*En Russie : la persécution religieuse*	203
Y. A. BODRY	*En Russie : le « paradis » soviétique*	206
A travers journaux et revues		210

Rédaction et Administration
4, rue Tronchet
Téléph. Louvre 09-75

Le Numéro : 5 Francs

LA

VIE DES PEUPLES

REVUE DE LA PENSÉE
— ET DE L'ACTIVITÉ —
FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES

PARAIT LE **20** DE CHAQUE MOIS

— DIRECTEUR —
A. DE LAPRADELLE

Secrétaire Général :
JEAN BONNEROT

Secrétaire de la Rédaction :
C. MONJAUZE

Administrateur : PIERRE BRUNEEL

Prière d'adresser tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration, 4, rue Tronchet. — Téléph. : Louvre 09-75

Le Directeur reçoit le Samedi
de 2 à 4 et sur Rendez-vous.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Abonnement France :
Un an..... 50 francs.
Six mois... 30 francs.

Prix : 5 fr.

Abonnement Étranger
Un an..... 70 francs
Six mois... 40 francs

LA DOCUMENTATION INTERNATIONALE

SOUS LA DIRECTION DE

A. DE LAPRADELLE, Professeur de Droit des Gens à l'Université de Paris

Sous Presse

LA CONFÉRENCE DE WASHINGTON

12 Novembre 1921 — 6 Février 1922

Limitation des Armements

Réglementation de la Guerre

Question du Pacifique

Question de l'Extrême-Orient

4 Volumes : Tome I. Bibliographie et Partie Générale ; Tome II. Limitation des Armements. — Réglementation de la Guerre ; Tome III. Question du Pacifique. - Question de l'Extrême-Orient ; Tome IV. Discussions Parlementaires, Ratification.

En souscription :	En Librairie :
40 Fr. le volume	**50 Fr.** le volume

Envoyer les souscriptions à l'adresse suivante :

M. l'Administrateur de la Documentation Internationale

4, rue Tronchet, PARIS

Pour paraître en Juin

E. BENÈS

La Tchéco-Slovaquie et la guerre.

Pierre et Etienne MARTEL

Don Quichotte et ses voyages.

E. VERMEIL

L'Allemagne et nous.

J. GALLOTTI

Les dix villes du Magreb.

RELATION OFFICIELLE

Des deux premières navigations dans l'air.

P. JURY

Un humaniste dévot : Henri Brémont.

Ont collaboré à ce numéro :

Henri Lichtenberger né en 1864, à Mulhouse, ancien professeur à l'Université de Nancy, actuellement professeur de langue et littérature allemandes à l'Université de Paris a débuté par des études sur la littérature et l'art allemand : les *Nibelungen* Nietzsche, Heine, Wagner. Avec l'*Allemagne moderne, son évolution*, il s'est révélé au grand public comme l'un des cinq ou six Français qui ont de l'Allemagne, sous tous ses aspects, la connaissance la plus profonde et la plus synthétique. Durant la guerre son livre sur l'*Impérialisme économique allemand* a montré son attention attirée vers les questions économiques et son dernier ouvrage l'*Allemagne d'aujourd'hui dans ses relations avec la France* paru il y a quelques mois, est la plus pénétrante étude qui ait été consacrée à la psychologie — au sens le plus large du mot — de l'Allemagne d'après-guerre. La *Vie des Peuples* a publié à diverses reprises déjà des articles de M. Lichtenberger, qui avec M. Charles Andler, est le maître dont l'influence a le plus puissamment agi sur la formation intellectuelle des deux générations d'universitaires grâce auxquelles la France, pour ce qui concerne la connaissance et l'intelligence de l'Allemagne, vient, dans le monde, de loin au premier rang.

Emile Baumann M. E. Baumann est né à Lyon, le 24 septembre 1868. Son père continuait une vieille famille de musiciens, rhénans d'origine ; sa mère était bourguignonne.

Il fit ses études universitaires à la Faculté des Lettres de Lyon, fut reçu agrégé en 1890. Il fut envoyé comme professeur à Roanne, à Alger, à Nice, à Mâcon, à la Roche-sur-Yon, à Sens et au Mans.

Son premier ouvrage *Les grandes formes de la musique* parut en 1905. Il donna en 1908 son roman, l'*Immolé*, puis la *Fosse aux Lions* en 1911, un livre de pèlerinages, *Trois villes saintes* (1922), *le Baptême de Pauline Ardel* (1914), *La proie du septième jour* (1917). *Le fer sur l'enclume* (1920), enfin *Job le prédestiné* (1922) qui a obtenu le **grand prix Balzac.**

René Schneider ancien élève du Lycée Janson-de-Sailly, est entré en 1888 à l'Ecole Normale Supérieure, où il fut l'élève de Gabriel Monod, Gaston Boissier, Brunetière, Henri Weil. Licencié, puis agrégé des lettres en 1891, il a fait en province plusieurs années d'enseignement secondaire ; particulièrement à Toulouse, où il fut appelé à professer dans la « Première Supérieure » nouvellement fondée. Voué de bonne heure à l'Histoire de l'Art, il en recherchait les matériaux dans les Musées, les Bibliothèques, au cours de nombreux voyages, lorsqu'un livre sur l'*Ombrie* lui valut d'être désigné au choix du Ministre pour la Maîtrise de Conférences d'Histoire de l'Art créée à la Faculté des Lettres de Caen. C'est de là qu'il a été nommé en 1918 à la Sorbonne pour succéder à son camarade de promotion de l'Ecole Normale, Emile Bertaux. Auteur de livres sur l'*Ombrie*, *Rome*, *Botticelli*, *Pérouse*, il doit à une thèse sur *Quatremère de Quincy et la résistance au Romantisme* (Prix Bordin de l'Institut) son grade de docteur ès lettres. En dehors des ouvrages qu'il prépare, son enseignement à la Sorbonne se partage entre l'Art français avant tout, et l'Art italien de la Renaissance. En vertu d'une doctrine qu'il se plaît à formuler autant qu'à appliquer, il essaie d'initier étudiants ou auditeurs à la triple méthode sans laquelle, selon lui, on ne peut connaître vraiment l'Art et son histoire : érudition, technique et sentiment.

Hans Kinck romancier danois, que présente à nos lecteurs M. Jolivet, professeur de langue et littérature scandinaves à l'Université d'Alger.

Régis Michaud professeur détaché et Directeur des études françaises à l'Université de Californie. M. Michaud est l'auteur d'un ouvrage *Mystiques et réalistes anglo-saxons* couronné par l'Académie française (1919). Il a également donné une *Autobiographie d'Emerson d'après son journal intime*. Paris, Colin, 2 volumes (1914-1918).

M. Michaud collabore aux revues américaines qu'il tient au courant de la vie intellectuelle française. Il prépare un important ouvrage sur *Emerson et le Transcendentalisme américain*.

Charly Clerc privat-docent à la Faculté des Lettres de Genève. Après avoir débuté en 1907 par une thèse en théologie, « *Jésus et Marc Aurèle* », suivie de plusieurs études d'histoire religieuse parues dans la *Bibliothèque universelle*, la *Revue d'Histoire des religions*, *les Ecrits nouveaux*, etc., M. Clerc a publié, chez Fontemoing, un volume sur *Les théories relatives au culte des Images chez les auteurs grecs du IIe siècle*. S'étant fait une spécialité du *mouvement littéraire en Suisse* (littérature en langue allemande, en dialecte, et de langue française), il suit ces questions à la *Semaine littéraire* de Genève, à la *Bibliothèque universelle de Lausanne*, au *Journal des Débats*. En 1921 *ses Lettres sur l'esprit romand* (Neuchâtel et Paris) ont été très remarquées. Deux volumes de poèmes *Les chemins et les Demeures* (1920) et *La Trêve de Dieu* (1923) attestent de la souplesse de son talent.

Jules Patouillet ancien directeur de l'Institut français de Pétrograd, professeur de langue et de littérature russes à l'Université de Lyon.

Roger Picard Né à Besançon en 1884, il collabore depuis 1905, aux principales revues historiques et économiques françaises, où il donne des travaux ayant trait plus spécialement aux questions d'histoire sociale, aux problèmes ouvriers et aux études financières. Secrétaire de la *Revue d'histoire économique et sociale* et directeur des *Documents du travail*, a écrit de nombreux ouvrages dont les principaux sont : *La philosophie sociale de Renouvier* (1908), *Les Cahiers de 1789 et les classes ouvrières* (1910), un *Essai sur les mutations monétaires en France du XVIe siècle à la révolution* (1912), *le Contrôle ouvrier sur la gestion des entreprises*. On lui doit aussi des *Pages choisies et commentées d'Auguste Comte*, une réédition critique des *Contradictions économiques* de Proudhon (1923) et diverses traductions d'économistes et de philosophes anglais et américains.

Agrégé des Facultés de Droit, M. Roger Picard a professé l'Economie sociale au Conservatoire des Arts et Métiers. Il donne en outre, une partie de son activité à l'Association pour la lutte contre le chômage, dont il est le secrétaire général et à la Chambre de Commerce internationale, auprès de laquelle il exerce les fonctions d'expert financier.

M. Legendre Ancien élève de l'Ecole normale supérieure (promotion 1900); agrégé d'histoire et géographie, Secrétaire général de l'Office d'enseignement français en Espagne, correspondant à Madrid des *Débats*, il prépare une très intéressante étude, que nous espérons bientôt faire connaître à nos lecteurs, sur la fameuse région des Hurdes, province de Caceres, au voisinage de la frontière portugaise.

LA VIE DES PEUPLES

LA VIE DES PEUPLES

REVUE SYNTHÉTIQUE

DE LA

PENSÉE & DE L'ACTIVITÉ FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES

Tome X

MAI - JUIN - JUILLET - AOUT

1923

4, RUE TRONCHET, 4
PARIS (VIIIe)

Le malaise intellectuel et social aux Etats-Unis.

Préoccupée par les problèmes de la reconstruction et trompée par la distance qui la sépare de l'Amérique, l'Europe s'est habituée depuis cinq ans à considérer les Etats-Unis comme la seule nation sortie indemne du grand conflit. Cette attitude est naturelle de la part de peuples meurtris et surtout de la France dévastée. L'image d'une Amérique intacte, intangible dans sa force toujours neuve, ne prélevant de la tragique aventure que des profits et demeurant, dans son isolement volontaire, un réservoir de forces et de secours éventuels au service de ses anciens alliés, est de celles qui plaisent. Du milieu des ruines les peuples d'Europe tendent les bras vers le Nouveau Monde. Ils regardent avec des yeux d'envie ces gens qui cultivent un champ plantureux où n'a pas germé d'ivraie. La prospérité matérielle des Etats-Unis peut faire illusion. Il serait toutefois surprenant que, seule sur notre étroite planète, l'Amérique n'ait pas subi le contre-coup du formidable séisme. On danse beaucoup en Amérique depuis 1918, on y danse et on y « jazze » plus que jamais — comme on dansait dans la danse macabre peinte au charnier des Innocents, après la guerre de Cent Ans. La physionomie extérieure de l'existence n'a guère changé outre-mer et la tentation est grande de la prendre pour ce qu'elle a toujours été : une foire et une kermesse perpétuelles.

L'optimisme des masses européennes et surtout françaises au sujet des Etats-Unis a été soigneusement encouragé en ces dernières années par les récits de nos voyageurs. Déjà sujets à caution avant la guerre maints livres classiques sur

l'Amérique le sont encore plus aujourd'hui. Il serait bien hasardeux et dangereux, en l'an de grâce 1923, d'esquisser un tableau de l'Amérique avec des citations d'Emerson, de Whitman, de Roosevelt ou de Carnegie. Justifiable dans une certaine mesure à propos des Etats-Unis de 1900 l'optimisme sans réserves serait actuellement un périlleux anachronisme. Les Américains eux-mêmes sont fatigués de nos flatteries. Ils nous demandent de ne pas exagérer et de pas les surfaire. Ils sont las de s'entendre répéter à qui mieux mieux comme le vaniteux du conte de Voltaire : « Ah ! combien Monseigneur doit être content de lui-même ! » Les Américains ne sont pas contents d'eux-mêmes et c'est un sentiment que nous devrions respecter. Nous avons eu jadis des observateurs dont la franche amitié pour l'Amérique n'aveuglait pas le sens critique. La lecture des pièces à conviction sur le malaise américain d'aujourd'hui rend le goût de ces ouvrages d'autrefois restés à près de cent ans de distance prophétiques, celui de Tocqueville par exemple.

Les Etats-Unis ont évolué radicalement depuis 1839 sans que le diagnostic que nous donne de leur état d'âme et de leur civilisation le livre magistral sur la *Démocratie en Amérique* ait perdu quoi que ce soit de son actualité.« On ne saurait rien concevoir de si petit, de si terne, de si rempli de misérables intérêts, de si antipoétique en un mot, que la vie d'un homme aux Etats-Unis » affirme de Tocqueville, plus de quatre vingts ans avant le *Babbitt* et le *Main Street* du génial romancier Sinclair Lewis. Les variations de nos voyageurs officiels sur la légendaire « vie intense » sont en germe dans cette maxime : « Les nations démocratiques aiment le mouvement pour lui-même. » Sur le bien-être et la recherche des jouissances l'historien français ne se fait pas illusion. Il signale « l'inquiétude dans le bonheur » qui caractérise les Américains « graves et presque tristes dans leurs plaisirs »; ils « songent sans cesse aux biens qu'ils n'ont pas ». « C'est une chose étrange de voir avec quelle sorte d'ardeur fébrile les Américains poursuivent le bien-être et comme ils se montrent tourmentés sans cesse

par une crainte vague de n'avoir pas choisi la route la plus courte qui peut y conduire ». De ce diagnostic, Tocqueville déduit les conséquences sociales : « Le goût des jouissances matérielles doit être considéré comme la source première de cette inquiétude secrète qui se révèle dans les actions des Américains et de cette inconstance dont ils donnent journellement l'exemple ». La recherche du bonheur est inscrite en tête de la constitution des Etats-Unis mais l'auteur de la *Démocratie en Amérique* ne se paye pas de mots. Il signale « la mélancolie singulière des contrées démocratiques ». Il voit dans la concurrence commerciale le mal secret qui tourmente et fatigue « ces âmes à la fois ardentes et nobles, violentes et énervées ». Il note les excès où l'agitation incessante porte ces gens généreux incapables de repos. Avant les neurologistes modernes il rattache les extravagances du mysticisme américain à la répression sociale et au refoulement des émotions. L'utilité que la vie pratique retire outremer de la religion ne lui échappe point. « En s'occupant de l'autre monde », les Américains « avaient rencontré le secret de réussir dans celui-ci ». Dans des chapitres prophétiques, avec une admirable largeur de vues qui n'enlève rien à l'exactitude des détails, l'auteur esquisse une histoire comparée de la littérature et de la culture américaines et des mœurs démocratiques.

Voici que les critiques américains reprennent à leur compte ces vues prophétiques. L'Amérique est en train de faire son examen de conscience et de recenser ses valeurs. Controversistes nés et traditionnellement enclins à la discussion, citoyens d'un monde complexe et changeant où les idées comme les institutions se transforment continuellement, les Américains font l'inventaire de leur civilisation[1].

L'ère de l'optimisme est passée. Le crépuscule de l'Occident allonge son ombre outre-mer. On va jusqu'à prononcer le mot de décadence[1]. A la décadence européenne et française des

1. *Civilization in the United States, An Inquiry by Thirty Americans edited by Harold Stearns*, New York, Harcourt, Brace Co, viii — 577 p.

2 « Nous sommes une race qui meurt, comme doit le faire toute race dont les hommes, en tant qu'hommes, sinon en tant qu'accumulateurs d'argent, sont de troisième ordre ». G. C. Lodge, cité dans *Civilization in the U. S.*, p. 183 et *Cf. ibid.* les commentaires de Chesterton et Froude.

années 90, Max Nordau dans un livre fameux cherchait déjà des causes américaines. Il en chargeait lourdement Edgar Poe et Walt Whitman en particulier. De la décadence Nordau faisait l'apanage des nations « saignées à blanc » par de longues guerres, mais aussi des peuples pacifiques emportés par l'utilitarisme sans frein. De cet utilitarisme triomphant on connaît la séduisante façade. Désireux de plaire à leurs hôtes, fascinés par ce brillant décor, nos voyageurs en Amérique s'abandonnaient aux dithyrambes. Il est facile de les excuser. Quelle que soit la tare secrète relevée par Tocqueville, l'Américain « pluraliste » fait plusieurs parts de sa vie. Si grave et triste qu'il puisse être à part lui, l'optimisme pratique coule dans son pays à pleins bords. Lancés dans un tourbillon ininterrompu d'affaires, le pionnier et le puritain s'entendent depuis la Guerre de Sécession pour laisser à l'action libre champ. Les problèmes pratiques débordent. Il y a la nation à reconstruire, l'unité morale à cimenter, le continent à conquérir, les races hostiles à exterminer ou à assujettir, des millions d'émigrants à assimiler. Les problèmes intellectuels ou moraux, les scrupules de conscience s'éclipsent devant ces nécessités pratiques. Que les récoltes poussent, que des trains les emportent à travers le continent, que les cheminées d'usine fument, que le désert soit irrigué, que la surproduction industrielle trouve des débouchés lointains : voilà les ambitions du pionnier[1]. A la lutte industrielle et économique il faut dresser tout un peuple. L'Amérique se couvre d'écoles d'universités, d'instituts techniques. Dans un tel monde l'usure est grande et le déchet humain abonde. On multiplie l'entr'aide sociale ; on crée de dispendieux organismes. Pour sustenter ou refaire physiquement ou moralement ces millions d'humains qui luttent au front des affaires, il faut à l'arrière des sanatoriums, des gymnases, des salles de natation, des stades, des églises. Pour centupler le rendement humain, il n'est pas trop de l'intervention de la mystique et de la psycho-analyse. Des religions se fondent pour enseigner

1. Voyez les hymnes de Whitman.

l'optimisme et rendre ceux qui peinent indulgents ou aveugles envers leurs maux. Une philosophie s'élabore pour traduire la vérité en bien-être et en confort moral, pour apprendre aux hommes à diriger leurs gestes et à exploiter leurs émotions. Dans tous ces efforts la tendance utilitaire est visible; c'est une machine humaine qu'on dresse et dont on endigue et oriente les énergies.

En politique ce peuple a les chefs qui lui ressemblent. Ils incarnent ses traits divers. C'est tantôt un homme d'action, un « struggler-for-life » qui unit dans sa personne la rudesse du *cow-boy* et l'idéalisme du *scholar*. Il est l'acte pur, l'optimisme et le pragmatisme incarnés. Mais il y a des bornes à l'action. Ce vaste peuple veut reprendre haleine. Au tribun succède le légiste placide et bénin. Son bon sens à la Franklin et sa bonhomie plaisent aux foules. Il est le chef sans prétention à qui l'homme du commun donne la tape familière sur l'épaule. Lui aussi est optimiste, mais sans effort et sans défi, à la façon des braves gens dont la digestion est heureuse. « Sourire et être heureux » (« *smile and be happy* ») : voilà sa devise, et s'en remettre à la Providence qui veille d'un soin spécial, à l'en croire, sur « le Pays du bon Dieu » (« *the Land of God* »). Puis le rythme reprend. Les temps sont changés; un vent de réforme mystique souffle. Cette fois se lève un nouveau Cromwell, l'homme pour lequel il y a plusieurs plans superposés de l'existence, le « voyant » selon le cœur d'Emerson, celui que rien ne touche s'il ne le projette en pleine transcendance. Entre l'acte et sa réalisation il interpose des nuées de concepts. C'est un légiste mystique, en un tête-à-tête constant avec l'Eternel. C'est Moïse sur l'Horeb, Moïse que tout à coup son peuple abandonne et laisse vieillir « impuissant et solitaire ». Le mage disparu, un « *business-man* » le remplace pour une politique terre-à-terre mais certaine et sans aléas. Telle est en raccourci l'histoire extérieure de cent millions d'Américains vivant d'une vie unanime.

Que devient la destinée de l'individu sous la façade d'un tel régime ? Emerson dans ses *Essais* s'effraie à l'avance du désarroi où la nation en développement continu laisse l'homme

et il vaticine dans une Amérique à peine plus peuplée que la France. Que deviendrait son optimisme aujourd'hui ? Comment concilierait-il dans l'Amérique de 1923 l'individu et l'univers, l'hégémonie du moi et la domination des foules ?

* * *

Le problème qui préoccupe le plus les critiques de la civilisation américaine est celui du développement individuel. Ils l'étudient dans l'histoire de leur littérature. Les Etats-Unis n'en sont pas à leur première crise de pessimisme. Ils ont eu à plusieurs reprises dans le passé leur mal du siècle. Le manifeste des trente Américains d'aujourd'hui fait écho à d'anciennes doléances. Voyez Emerson lui-même lancé dans le monde de l'action et de l'idéalisme pratique comme un autre Carlyle dans ses manifestes des années 1836 et 1838. Tout à coup les ailes lui tombent. Il se cloître à Concord. Il y a en lui et autour de lui des problèmes qu'il n'a pas pu résoudre. En lui comme autour de lui se battent le puritanisme et la gaie science, la peur de vivre et la force d'expansion. Son disciple Thoreau fait le Robinson Crusoë au bord de l'étang de Walden. Il préfère l'inconfort de sa hutte à la mêlée politique et sociale. Il refuse de payer l'impôt. Que lui importe ? Pour lui, comme pour Emerson, le gouvernement le meilleur est celui qui gouverne le moins. Poétique anarchiste et croyant au retour éternel il lui suffit de tresser dans les bois, quand il ne se nourrit pas des classiques, un zodiaque d'animaux et de fleurs qui contient en raccourci l'univers dans son orbe. Le Transcendentalisme américain et ses nuées fut un essai pathétique et tragique d'évasion hors de la vie que ne compensa pas l'évasion dans le phalanstère. Whitman dans ses bras athlétiques veut embrasser le monde. D'une antipode à l'autre il pousse des appels sublimes. L'Amérique déchirée par cinq ans de guerre civile refait son unité dans ses vers et y abjure la doctrine de Monroe. Tous les rythmes, toutes les révolutions sont dans ses odes. Epopée du désir, l'œuvre de Whitman est manquée. Il finit à demi paralytique

dans une chambre sordide de Camden (New Jersey), honni par les Puritains. La fuite d'Edgar Poe est célèbre. Il se réfugie dans l'île de la Fée et dans le domaine d'Arnheim. Il égare délibérément sa raison et perd le sentiment des contingences dans la compagnie de fantômes : Una, Ligeia, Morella, Annabel Lee. Sa critique, comme sa poésie et ses contes, est en marge du temps présent et lui vaut des légions d'ennemis qui se vengent en répandant la légende du Silène ivre. Se souvient-on de la tragique aventure de Margaret Fuller Ossoli, cette Corinne américaine [1]? Eprise de Gœthe, la romance de Mignon chante à ses oreilles. Ame de désir, la rigueur puritaine l'opprime. L'amitié amoureuse qu'Emerson lui refuse la désespère. Que l'Italie la prenne et la garde. Elle y épouse un partisan de Mazzini. Elle aime, elle vit, elle va être heureuse. Pourquoi faut-il qu'au monstre qui la réclame elle offre en holocauste son mari et son enfant ? Pourquoi revient-elle faire naufrage, sous six pieds d'eau, au petit jour gris, sur la côte inhospitalière du New Jersey ? La tristesse et les contraintes puritaines pèsent également sur l'œuvre de Nathaniel Hawthorne et de Henry James. L'auteur de la *Lettre Rouge* meurt de solitude et de silence. Des fantômes le hantent. Dans la *Maison des Sept Pignons*, prestigieux intimiste, il se fait l'historien des fatalités et des tares puritaines. Il fait de l'art avec de la mélancolie. Dans le *Faune de Marbre* la joie païenne de vivre se bat avec le calvinisme ancestral et succombe. Henry James ouvre la série des exilés volontaires. Dans la pénombre de Rye en Sussex il demande aux titres magiques de ses romans, — les *Ambassadeurs*, *la Coupe d'Or*, *les Ailes de la Colombe* — l'oubli des tristesses puritaines. Il ne s'évade qu'à moitié du subconscient mélancolique et tragique de la race. Ses cosmopolites les plus raffinés succombent à leurs scrupules.

Mark Twain paraît et brandit l'humour comme la masse de Thor. Va-t-il pourfendre l'adversaire ? On le dirait à force

1. Sur la faillite spirituelle de Margaret Fuller Ossoli, cf. l'étude freudienne de Miss Katharine Antony, *Margaret Fuller, A. psychological biography*, New-York, Harcourt-Brace, 1920.

d'ironie et de fiel. Twain est l'Homère du pionnier. Dans *Huckleberry Finn* il compose un nouvel Emile, un portrait à même la vie d'où la jouvence déborde. Puis le pionnier s'efface devant la puritain. Avide d'honneur et d'argent l'humoriste capitule. Dans ses *Innocents en voyage* il se déchaîne contre l'Europe et donne aux Philistins leur brevet de capacité. *Le Yankee de Connecticut*, *le Prince et le Pauvre*, c'est la Tentation de saint Antoine écrite par Monsieur Homais. Le seul esprit, semble-t-il, dans la littérature américaine, capable de « dissocier » capitule devant la foule. Bouffon utilitaire, il saute, il plaît et on le paie. Mark Twain a défait ce que Henry James a construit. Bourreau de lui-même il se venge en distillant en des contes à tirages limités (*Le Mystérieux Etranger*, *Qu'est-ce que l'Homme* ?) le spleen et la mélancolie les plus noirs[1].

Exécutions, capitulations, ainsi le martyrologe se déroule. Du supplice imposé à l'artiste par la démocratie victorieuse, Jack London a conté l'histoire dans *Martin Eden*. Eden commence en surhomme. Il se rue à coup de paradoxes sur les idoles de la tribu. Les préjugés qu'il attaque se vengent en le laissant mourir de faim. Eden tient à vivre. Il veut la fortune, un yacht et des voyages. Il brûlera pour cela ce qu'il adorait. Il flatte la foule et le voilà riche, pour mourir désenchanté devant l'île de ses rêves que la réalité lui gâte. Eden a perdu la foi comme le fit d'ailleurs Jack London lui-même. Le gain a tué le génie[2]. Upton Sinclair nous a narré dans le *Journal d'Arthur Sterling* un désastre analogue. Sinclair est un controversiste fougueux. L'auteur de *Manassas*, chef-d'œuvre du roman historique américain, use son talent dans les négations. On ne reconnaît plus l'auteur de *La Jungle* dans le *Jeton de cuivre* qui dénonce le journalisme sensationnel, dans les *Profits de la religion* qui fouaillent l'hypocrisie des

1. Sur le cas Mark Twain cf. le procès à lui intenté dans le livre de Van Wyck Brooks, *The Ordeal of Mark Twain* (*Le martyre de Mark Twain*), New-York, Dutton Co 1920. M. Brooks est l'auteur du chapitre sur la *Vie littéraire* dans le manifeste des Trente. C'est un des critiques américains auxquels les mieux avertis.

2. Le côté utilitaire et la tragédie de l'existence de Jack London apparaîtront tout au long dans les Mémoires publiés récemment par Mme Charmian London *The Book of Jack London*. 2 vol. in-8, New-York, The Century Co 1921.

églises, non plus que dans ce tout dernier *Pas de l'Oie* qui traîne méthodiquement au pilori les universités américaines. Les romans d'autrefois sont devenus aujourd'hui de purs libelles. La lutte sociale a neutralisé, sinon complètement éliminé, l'art d'Upton Sinclair. Il faut bien détruire pour reconstruire. L'artiste s'efface devant le militant.

Si l'optimisme traditionnel outre-mer n'était pas mis en question par les critiques il ne résisterait guère à la lecture des journaux. Il faut les instincts sportifs et la belle santé d'un peuple pour survivre à l'avalanche de crimes et de scandales colportés à qui mieux mieux, en titres sensationnels, et sur papier multicolore, plusieurs fois la journée, dans les villes américaines. Crimes passionnels, sadisme, excentricités ou luxures inédites, banditisme, il y a dans les suppléments illustrés des journaux de M. Hearst en particulier de quoi défrayer plusieurs Eugène Sue ou Paul de Cock[1]. Ailleurs la luxure et le crime ont leurs spécialistes. Ici ils encombrent et éclaboussent les feuilles publiques. C'est une véritable hystérie. Le remueur de boue, le « muck-racker » ne respecte rien. Le puritanisme semble s'arrêter impuissant au seuil de ces feuilles où la bacchanale mène son train, où d'innombrables ménades en quête de « self-expression » projettent leur nudité vers le ciel dans toutes les poses de la plastique. On se demande comment ces gens frénétiques peuvent conserver leur belle humeur dans ce débordement de folie. Comprimé, ligotté par les contraintes sociales, l'individu prend sa revanche comme il peut. Il n'est pas vicieux mais il a des émotions qu'il faut qu'on fouette. Il est avide de surexcitation. Le *libido* étouffé s'assouvit dans ces excentricités. Freud est à la mode aux Etats-Unis[2]. Sa théorie des instincts comprimés et des névroses qu'ils engendrent donne une explication fort plausible des formes que prend le malaise intellectuel et social outre-mer. Ce sont bien des livres freudiens que consacrent à la civilisa-

1. Une réaction contre la presse « jaune » et sans conscience semble se dessiner chez les intellectuels. Cf *The Brass Check* (*Le Jeton de cuivre*) par Upton Sinclair mentionné plus haut.

2. *Civilization in the U. S.* chap. *Nerves* (Les Nerfs).

tion et à la société américaines des écrivains comme Mrs. Wharton, Edgar Lee Masters, Robert Frost, Sinclair Lewis et Théodore Dreiser, pour choisir quelques noms illustres parmi beaucoup. L'œuvre d'Edith Wharton est familière au lecteur français. Elle concilie de hautes visées d'art avec une impartialité, une objectivité parfaites, avec le génie intuitif et un don d'analyse implacable. Dans *Ethan Frome*, dans l'*Elé*, romans selon la formule réaliste française, Mrs Wharton démasque la duplicité puritaine qui oppose la moralité de surface aux désirs profonds de l'individu. Experte à explorer la sensibilité féminine elle nous dit les drames des mal mariés. Elle insiste sur les rapports anormaux des sexes, sur l'inadaptation foncière qui dresse l'un contre l'autre l'homme et la femme comme de véritables ennemis. (Voyez en particulier *Chez les Heureux du Monde*, l'*Ecueil*, *les Reflets de la Lune*, *la Coutume du Pays* et tout particulièrement *l'Age de l'Innocence*)[1]. La collectivité demande à l'individu le sacrifice du meilleur de lui-même. De là ces ostracismes volontaires, ces divorces, ces morts violentes, ces faillites sentimentales, ces catastrophes et ces anomalies qu'exploite la plume experte du romancier. Telle est la rançon de l'optimisme américain. Dans l'*Anthologie de la Rivière Spoon* le poète Edgar Lee Masters déchiffre les inscriptions funéraires. Il ressuscite les vies manquées, les désirs atrophiés. Dans sa vallée de Josaphat en miniature il cite les morts à son tribunal et se fait l'avocat du diable. « Bon citoyen, bon époux, bon père », dit l'épitaphe. Masters fait comparaître le mort qui cette fois paraît sans masque. La pierre qui pèse sur ces ombres est un symbole des fatalités et des hypocrisies qui oppriment les vivants. Dans une pénombre entre la vie et la mort Robert Frost à son tour évoque des âmes dolentes[2]. Avec une simplicité pathétique il analyse les agonies sentimentales. Hallucination, *libido*, démon de midi et *acedia*, il venge de nostal-

1. Voir sur Mrs Wharton nos « *Mystiques et réalistes anglo-saxons* », Paris, Colin, 1919.

2. Dans *Au Nord de Boston* (*North of Boston*), *L'intervalle de la Montagne* (*Mountain interval*), *Le vouloir d'un jeune homme* (*A Boy's will*).

giques existences desséchées dans le germe par l'isolement physique et moral.

Théodore Dreiser est le plus implacable de ces témoins. Dans le *Financier*, le *Titan*, le *Génie* et une demi-douzaine d'ouvrages vrais jusqu'au cynisme, avec un luxe de détails inouï et une lourde âpreté non moins grande que son indifférence à l'art, Dreiser nous conte les efforts de surhommes, qui sont de pauvres hommes, pour assouvir leur énergie. Ils luttent et s'usent dans une société puritaine et utilitaire à chasser les plus élémentaires bonheurs. Le *Génie* de Dreiser, comme le *Martin Eden* de Jack London, sombre dans la paralysie générale et la faillite sentimentale. Epopée digne d'un Zola sur les impuissantes luxures, le *Génie* est un essai catastrophique de Don Juanisme américain. *Génie* symbolique et semi-autobiographique, il dit le martyre d'un homme pour arriver à ses fins. Dans plusieurs livres de « confessions » Dreiser nous a confié des déboires analogues, et fait, lui aussi, le bilan de sa faillite[1].

Feary Adams s'est rencontré pour esquisser une philosophie du pessimisme américain. Le livre de son *Education* reste le témoignage à charge le plus grave contre le puritanisme utilitaire. De sa banqueroute spirituelle Adams se fait ironiquement une arme contre ses contemporains. Il met sa faillite personnelle au compte de ses ascendants. C'est un émigré à l'intérieur et un déraciné authentique. Il présente le cas pathétique et paradoxal d'un Américain de « sang bleu » et de *pedigree* historique que l'Amérique refuse de s'assimiler, elle qui s'approprie tant de millions d'émigrants. Politique, philosophie, religion, la dynastie des Adams a tout essayé, tout manqué. Henry se retourne contre ses maîtres. Il attaque dans le Darwinisme les fondations spirituelles de notre modernité. Lutte pour la vie, survivance du plus apte, subordination de l'organe à la fonction, confiance aveugle dans l'au-

1. Le fameux procès de *Madame Bovary* a eu son pendant outre-mer dans le procès du *Génie* de Dreiser, procès perdu par son auteur. La plaidoirie devant la cour suprême des Etats-Unis auquel ce procès donna lieu marque une date importante dans l'histoire du groupement intellectuel américain contemporain.

tomatisme évolutif, Adams accepterait tout cela si Darwin lui en donnait des preuves. Mais il cherche en vain des ancêtres au fameux *Pteraspis*, le poisson fossile prototype des vertébrés. *Credo quia absurdum*, en science comme en religion. Adams est trop critique pour s'en tenir au pragmatisme. Il reconstruit dans son livre sur le *Mont Saint-Michel et Chartres* ce qu'il a détruit dans le livre de l'*Education*. Par un bond subit, par une acrobatie géniale, cet Américain moderne enfourche la machine à chevaucher le temps et atterrit, sept cents ans en arrière, sur les tours de Chartres, aux environs de 1200. C'est l'âge de raison de l'humanité. Entre le moyen âge et le modernisme, entre la Vierge et le Dynamo, il choisit la Vierge et regrette le temps où la scolastique opérait le retour du multiple à l'un par une évolution rationnelle de concepts et le libre essor des consciences. Le chapitre sur la Vierge et le Dynamo est un hymne autant qu'une satire. A la femme stérilisée par le puritanisme et la prophylaxie scientifique, Adams oppose la Vierge qui enfanta. Il souhaite à son pays le sort des races heureuses pour lesquelles mysticisme, érotisme et poésie, Astarté et Notre-Dame, se confondent[1].

* * *

Depuis une dizaine d'années les livres les plus originaux qui paraissent aux Etats-Unis sont ainsi des livres de critique et de doute. Le pessimisme américain est déjà suffisamment évolué pour produire des fleurs et des fruits dans les romans actuels de Sinclair Lewis. *Main Street*. et plus récemment *Babbitt*, sont des livres de bonne foi et des pièces à conviction sans appel. Il y a du Cervantès pour la verve et du Flaubert pour l'observation dans cette tragi-comédie de l'Américain moderne en révolte contre la société. Les attentats contre le

1. On attribue également à Henry Adams un roman publié sous l'anonymat et intitulé *Democracy*, satire pénétrante des milieux politiques de Washington et des institutions démocratiques. Le « Stupide XIX^e^ siècle » de Léon Daudet donne assez bien le ton en français des satires et des critiques d'Adams. Il est le type américain du parfait traditionnaliste.

libre arbitre qui se commettent au pays de la liberté sont soigneusement recensés et plaisamment ou pathétiquement contés par Lewis. Statisticien patient, analyste sagace autant qu'heureux animateur, rien ne lui a échappé. Sa petite ville, désormais proverbiale, et sa métropole sont des microcosmes. L'Amérique y tient en raccourci. *Main Street* (*La Grand'Rue*) est la tragédie des illusions généreuses. Rêves d'art, rêves d'amour, réformes sociales y capitulent devant la sottise. Le surhomme s'éclipse devant l'homme moyen. C'est *Mad me Bo ary* avec une nouvelle forme de suicide : le renoncement et l'acceptation de la vie au dénouement. Le procès plaidé par Lewis contre la philistinisme américain n'est pas sans appel. Ses satires ne vont pas sans bonhomie ni gaie science. Entre le milieu social et l'individu désarmé il y a des espérances et des illusions en commun. On le voit dans *Babbitt*, film saisissant de vie et de réalité qui cerne les gestes les plus caractéristiques de l'automate moderne. Babbitt fait faillite comme l'avait fait Henry Adams mais, nous dit-on, où le père a échoué le fils réussira peut-être. L'Amérique a l'avenir devant elle[1].

* * *

Si la guerre n'a pas augmenté le malaise intellectuel et social outre-mer, elle y a du moins déchaîné la critique. Depuis huit ans, les controverses nées de la neutralité d'abord, puis de l'intervention et enfin de l'abstention américaines, ont produit des résultats comparables à ceux de l'*Affaire* en France. Des groupements nouveaux ont paru en dehors des partis politiques ou contre ces partis. Résignée à suivre à l'aveugle un homme d'action comme Roosevelt, la jeune Amérique s'est mise à discuter un idéologue tel que Wilson. Le pragmatique Roosevelt donnait peu de prise à la critique. On l'acceptait ou on le rejetait en bloc. La politique d'un Wilson au contraire est un foyer naturel de controverses. Il va à l'acte à travers des

1. Nous ne disons rien de M. Sherwood Anderson et de son œuvre présentée aux lecteurs de la *Vie des Peuples* par la plume experte de M. Bernard Fay (10 août 1922).

séries de raisonnements et d'idées. Le transcendentalisme wilsonien — les faits l'ont montré — est un maquis de contradictions. C'est au cours des controverses wilsonniennes pour ou contre la guerre et la paix que le parti intellectuel américain vient de faire son apprentissage. La presse « radicale » a été, depuis huit ans, aux Etats-Unis une véritable école libre des sciences morales et politiques dans le sens internationaliste et pacifiste. La désintégration géographique et historique du Vieux Monde a eu son pendant outre-mer dans ce qu'on peut appeler la dissociation intellectuelle. L'unanimité — d'ailleurs toujours très aléatoire — des esprits s'est dissoute.

Le bloc national s'est émietté. Grâce au recul de la perspective européenne dans lequel se plaçait le président idéologue, les intellectuels américains s'habituèrent à voir les grandes questions nationales dans un éloignement et avec un détachement inconnus jusque là. Les controverses et les enquêtes datent de cette époque critique entre toutes. Au groupe traditionnaliste qui est d'ailleurs bien loin de désarmer et qui compte des protagonistes de marque[1], s'oppose aujourd'hui une école de critiques nettement subversifs. A l'américanisme traditionnel se substitue peu à peu chez l'élite un américanisme nouveau. L'hégémonie intellectuelle est en train de passer du camp des autochtones à celui des émigrants et des assimilés de fraîche date. Nés sur les bords de la Vistule, du Danube, du Volga ou de la Sprée, fidèles du Zohar ou de la harpe d'Erin, l'origine ethnique des nouveaux venus explique la liberté et l'audace de leurs critiques. Ajoutons pour faire mieux comprendre la confusion des idées la scission survenue dans le bloc allié, scission grâce à laquelle les propagandistes européens aux Etats-Unis, une fois la victoire acquise, se mirent à leur tour à cultiver la contradiction aux dépens les

1. Tels MM. Irving Babbitt l'éminent scholar et critique de Harvard qui dans ses ouvrages, en particulier dans *Masters of French Criticism* et dans son *Rousseau* fait assez bien figure de Pierre Lasserre américain; P. E. More, l'auteur des *Shelburne Essays*, de goûts tout classiques, qui suit les traces de Sainte-Beuve; le professeur Stuard P. Sherman qui prend à parti avec verve et à propos les intellectuels dans ses *Americans* (New-York, Scribner 1922). Voir sur les « métèques » sa spirituelle philippique (*ibid., Mr. Mencken and the new Spirit in Letters*)

uns des autres. La guerre mondiale terminée par le fer et par le feu devait se continuer outre-mer par une mêlée d'idées et d'influences les plus disparates. Non-conformiste et frondeuse, sinon révolutionnaire de tradition, divisée par le mélange des races, l'Amérique depuis l'armistice est une Babel d'opinions contradictoires. Elle a subi le contre-coup de tous les bouleversements européens et laissé dans l'aventure sa stabilité intellectuelle et morale. Le goût des controverses n'a d'égal outre-mer que l'hospitalité offerte à toutes les utopies. Nouveau paradoxe à son actif, ce peuple d'un nationalisme si chatouilleux, s'est toujours fait un point d'honneur, à travers l'histoire, de servir de berceau ou de refuge aux révolutions. Il a un talent spécial pour encourager, en leur donnant asile, les principes perturbateurs qu'il extermine ensuite au moyen de croisades coûteuses. C'est ainsi qu'il a longtemps toléré chez lui les fauteurs de la révolution bolcheviste. C'est des Etats-Unis, on l'oublie trop, que sont parties la plupart des révolutions et des guerres civiles européennes. L'Amérique est moins hostile sur ce point aux idées qu'aux personnes. Ses campagnes en faveur de l'hygiène morale et sociale lui font volontiers oublier la défense politique la plus élémentaire. On serait tenté de voir dans certaines expulsions violentes de ces derniers temps, et surtout dans les lois draconiennes nouvellement édictées sur l'émigration, un retour à la prudence. Mais l'immigration des idées ne s'arrête pas à coup de décrets et ne se laisse pas facilement interner dans les lazarets d'Ellis Island. En fait, depuis l'armistice, la vague russe, allemande, irlandaise, voire italienne déferle. L'Amérique qui pense n'a plus les illusions et les vénérations d'autrefois. Pour propager et défendre leurs doctrines les intellectuels ont une presse, des maisons d'édition, des instituts [1]. Les universités qu'ils boudent

1. Les principaux organes du groupe intellectuel et radical sont *The Nation*, *The New Republic*, *The Freeman*, *The Liberator*, etc... L'attitude nettement anti-française de ces périodiques n'a pas varié depuis l'armistice. Leurs sympathies russes, allemandes, irlandaises sont avérées. Très lus dans les milieux universitaires, ils se font souvent pardonner leur politique de parti pris par d'excellents essais littéraires. Ils ont leur complément naturel dans les revues littéraires d'avant-garde comme le *The Dial* où la littérature française reste en grand honneur et qui imite Outre-Mer notre *Mercure de France* et la *Nouvelle Revue fran-*

ou critiquent leur sont cependant largement ouvertes. Il en sort nombre de mécontents. Les traditions américaines sont en danger. Anglaise et française très largement jusqu'à la guerre (sans oublier l'engouement des professeurs pour la spécialisation à l'allemande qui n'est pas mort) la culture américaine s'oriente vers les peuples nouveaux venus, Russie bolcheviste, Irlande républicaine, sans oublier l'Italie de M. Nitti et de l'Hégélien Benedetto Croce[1]. Socialistes ou communistes, internationalistes, pacifistes, pro-Russes, pro-Allemands, pro-Italiens, pro-Anglais (depuis la conférence de Washington et les promesses de remboursement de la dette) et volontiers anti-Français, les intellectuels nous entraînent bien loin de Roosevelt, de Taft et de Woodrow Wilson. A la politique terre à terre de MM. Harding et Hughes ils ne marchandent pas leurs sarcasmes. Anti-nationaliste et anti-puritaine la jeune Amérique fait bon marché de ses traditions. Elle dissimule à peine son mépris pour la culture et la littérature ancestrales. La façon dont elle se débarrasse du passé rappelle la fougue futuriste italienne, les manifestes de Marinetti et de Pappini, avec infiniment plus d'amertume. Du passé littéraire elle sauve Edgar Poe, Whitman et Thoreau, tout en déplorant leur martyre[2]. Ni Emerson, ni Mark Twain, ni Henry James, ni Howells ne trouvent grâce à ses yeux. L'un pour tromper les angoisses du temps présent se réfugia dans une cité des nuages,

çaise. Le talent littéraire et artistique n'y manque pas. Un des centres les plus importants de propagande radicale est la *Rand School for Social Science* à New York. Elle a donné l'hospitalité depuis la guerre à nombre d'expulsés et de mis à l'Index.

1. L'esthétique et la philosophie de Croce ont été répandues Outre-Mer par les soins particuliers de l'éminent scholar M. Spingarn dans son livre *Creative Criticism* et par un des *missi dominici* détachés récemment par le gouvernement italien dans les universités américaines, M. Rafaelo Piccoli (*Benedetto Croce*, New-York Harcourt-Brace, 1922). Dans le manifeste des Trente M. Spingarn signe l'enquête sur les *Scholars et les Critiques* et M. Piccoli l'essai sur la *Civilisation américaine vue par un Italien*. (Les Trente n'ont pas jugé à propos de faire figurer de Français sur leur liste. Nous croient-ils totalement incapables d'impartialité et de détachement ?)

Pour ce qui concerne M. Nitti, la France n'a pas connu de critique plus malveillant que lui depuis l'armistice. Il fournit d'éditoriaux anti-français la plupart des grands journaux américains. Nous ne sachons pas que notre Propagande lui ait jamais opposé de contradicteurs de même force.

2. Voir sur ces martyrs le livre de M. Waldo Frank, *Notre Amérique* (aux éditions de la *Nouvelle Revue Française*).

l'autre capitula devant les Philistins, James et Howells boudèrent la vie réelle. En philosophie les intellectuels reprochent à William James et à Royce d'avoir essayé dans le pragmatisme un compromis boiteux entre le sermon sur la montagne et l'évangile des affaires. A John Dewey, force intellectuelle insigne du temps présent, ils en veulent de substituer la sociologie et la pédagogie à la recherche intellectuelle désintéressée. Ils ne voient dans le nouveau réalisme des jeunes philosophes qu'un retour à l'utilitarisme sans horizon[1]. Les universités, selon eux, sont inféodées à la finance capitaliste et rivées au passé. Ils dénoncent la timidité intellectuelle des professeurs. Ils n'attendent aucun progrès de l'automatisme pédagogique et de la commercialisation des méthodes[2]. Ils dénoncent la spécialisation à outrance. Science, critique, philosophie, littérature et art s'orientent vers les résultats immédiats, les profits et les gains tangibles. Limitée au domaine des contingences et des éventualités pratiques et matérielles l'activité intellectuelle est une annexe de la mécanique et du calcul. L'automatisme domine dans le champ de la pensée comme dans celui de l'action. Force est bien de subvenir aux besoins matériels d'un peuple de cent millions d'individus. Emporté par les fatalités économiques dans une arythmie sans arrêt, il faut pour un tel peuple que le royaume de Dieu soit de ce monde. De là les efforts pathétiques tentés au cours de son histoire pour intégrer, comme dirait le philosophe, l'absolu dans la relativité. Pas de science, pas d'art, pas de philosophie sans véritable idéalisme, déclarent les intellectuels. Il manque à l'Amérique un fonds d'idées générales et de dispositions unanimes en dehors des fins profitables, une mise en commun, une circulation coutumière de postulats et d'aspirations désintéressés. La lutte pour la vie, la conquête d'un continent plus vaste que l'Europe ont imposé au peuple américain des directrices et des normes purement actives. Pour mieux libérer l'acte et assurer la déploiement de la volonté, le puritain et le pionnier se sont entendus pour endiguer les

1. *Civilization in the U. S. Philosophy.*
2. *Ibid. Education, School and College Life, Science.*

énergies individuelles. Pour exploiter à plein rendement un coin de l'âme ils en ont paralysé la meilleure part. Le rythme est donné et l'évolution continue. Le pionnier et le puritain imposent aujourd'hui leur étroite discipline et leur non moins étroit idéal à cent millions d'êtres humains. Résultat : l'Amérique est de tous les peuples au monde le seul à n'avoir à peu près ni folk-lore, ni musique, ni styles artistiques, ni théâtres, ni pensée. Ce qui lui manque pour avoir des artistes et des penseurs, c'est ce qui manqua à Emerson, à Mark Twain, à James, à Royce, à Whistler ou à Mac Dowell pour devenir ce qu'ils auraient pu être en Europe : une atmosphère propagatrice d'émotions désintéressées. L'Amérique pratique et puritaine, couverte et comme hérissée d'institutions de défense sociale et morale, n'a que des façades d'académies, de conservatoires, de cathédrales et de musées. Elle n'a pas d'écoles artistiques et littéraires. Le pays de l'individualisme souffre mal la véritable originalité.

*
* *

L'enquête des Trente trace un tableau pathétique du développement de l'individualité outre-mer [1]. Très libre dans l'enceinte de la famille indifférente à ses actes, peu gourmandé à l'école, l'Américain n'en subit pas moins de bonne heure la pression morale du milieu. Il vit dans un monde de conventions d'ailleurs librement et joyeusement acceptées. Dès l'école les réglementations et les contraintes le guettent. Il faut être d'un club, d'une association sportive, religieuse ou civique, arborer des insignes et des couleurs.Le jeune Américain n'a pas le temps de s'appartenir. Il ignore la solitude et ces enfances parfois douloureuses, mais fécondes, dont Châteaubriand, Loti ou Anatole France nous ont laissé le récit, et comme en ont connu jadis en Amérique Jonathan Edwards, Franklin, Emerson. La force qui s'impose à lui est une sorte

1. *Ibid.* Articles cités et *The small Town* (*La petite ville*), *the Family*.

de contagion collective et anonyme. Elle détend les efforts que l'individu serait enclin à faire pour éviter l'aliénation de soi. Elle lui ôte sa liberté sans violence. Le régime américain de l'association est comme l'Etat de Rousseau. L'individu y fait abandon et cession de son libre arbitre dans la mesure même où ses semblables le suivent dans le renoncement. Dans les limites de leur esclavage volontaire tous gardent l'illusion de la liberté. Le mot d'ordre est la conformité collective. Il faut ressembler à tout le monde, penser, sentir et agir en commun. C'est ce que l'Américain apprend au cours d'innombrables rites, cérémonies et parades où bénévolement sa personnalité se plie au rythme collectif. Plus que personne l'Américain vit de la vie unanime. Les sports tant vantés suivent le même système[1]. C'est une façon de s'enthousiasmer et de se surexciter en commun. Ni à l'Université ni dans la vie, l'Américain ne joue guère mais il va voir jouer. Il applique aux sports le système représentatif. Soixante mille personnes assistent à un match de foot-ball ou de base-ball où figurent cinquante acteurs. (Ils ne sont que deux dans un match de boxe). Sur dix mille étudiants d'une grande université une centaine tout au plus sont mobilisés pour le sport. Les autres regardent. Ceux qui constituent les équipes universitaires sacrifient leurs études au bon renom sportif de l'institution. L'esprit des sports tend à s'éclipser devant celui des affaires. Les amateurs se comportent comme des professionnels. On exploite les champions comme des chevaux de course. En fait l'Américain de la « vie intense » est un mécanicien expert qui pour s'épargner des efforts et gagner du temps sait inventer des machines perfectionnées : fauteuil à bascule, automobile, ascenseur, machine à écrire ou à compter, phonographe, dictaphone, téléphone... qui le dispensent de gestes fatigants. Qu'attendre d'un être surmené et essoufflé qui rentre le soir chez lui après avoir fait ou reçu cent visites, qui a parié, spéculé, consulté, débattu, marchandé, dicté, reçu des reporters, des agents électoraux, des représentants de commerce ou de sociétés charitables et que son

1. *Ibid. Sport and Play.*

auto ramène dans des rues trépidantes de mouvement où les enseignes lumineuses transmettent à la nuit les agitations de la journée. L'eau froide, le phonographe ou le piano mécanique le détendent. Il repart pour aller au théâtre ou au cinéma à moins qu'il ne préfère continuer à son club les palabres. Qu'un tel être soit peu porté par la nécessité des choses à s'occuper personnellement de ses intérêts spirituels ou de ceux de ses enfants, on le conçoit facilement. Il s'en remet pour cela aux innombrables associations politiques, philanthropiques ou religieuses qui, en lui imposant leur idéal et leur programme, lui épargnent la difficulté de la réflexion et du choix. La collectivité ne laisse jamais seul l'Américain. Il faut appartenir à un club, à une église ou à une loge. Impossible de s'isoler car le prosélytisme envahit le « home » lui-même. L'Amérique est le pays des « campagnes », des « drives », véritables offensives où la philanthropie et la charité prennent les formes agressives, directes et expéditives des sports. L'Amérique est provinciale[1]. D'Etat à Etat, de ville à ville se développe un esprit de clocher spécial, un orgueil de clan qui rend encore plus irrésistible la tendance au groupement. Il faut faire son devoir de bon citoyen, épouser, préférer, vanter, promouvoir les intérêts et l'honneur de la communauté où l'on réside. Toute une réclame est inventée pour cela.

*
* *

Tel est le rythme et le mode de l'existence outre-mer. Sous ces apparences se dissimule un malaise essentiel. L'Américain n'est adapté à la vie que par un côté de lui-même et il n'est adapté qu'à un seul aspect de la vie. La tradition du pionnier et du puritain a développé les énergies pratiques aux dépens de la sensibilité. Neurologistes et psychologues nous montrent en particulier dans le refoulement des émotions sexuelles l'origine des étranges perversions ou inversions de

1. *Ibid. The small Town* (et cf. surtout le roman de Sinclair Lewis, *Babbitt*).

sentiments dont les romanciers et poètes américains d'aujourd'hui nous font le tableau[1]. Pris par l'action l'homme abandonne la culture intellectuelle et morale aux femmes qui lui imposent leurs goûts. Religion, éducation, littérature et art, voire et de plus en plus politique et affaires, la femme est reine et le fait sentir. Par ses associations, ses clubs, ses églises, elle assure sa domination. Soucieuse d'exploiter les activités du mâle en vue de l'avenir de la race et de ses propres avantages, la femme surveille, régente et prohibe. Elle détient en fait un pouvoir supérieur de censure contre lequel il n'y a guère d'appel. Qu'un film, qu'un livre, qu'une revue ou qu'une pièce lui déplaisent, ils sont immédiatement supprimés. Nulle littérature, nul art original ne sauraient vivre sous ce régime.

Les sexes sont mal adaptés outre-mer ainsi que le montre la multiplicité des divorces et des crimes passionnels[2]. « Les Américains naissent vieux ». Au point de vue sexuel, comme au point de vue artistique, ils vivent dans une atmosphère méthodiquement stérilisée. (En Amérique, disait Stendhal « la cristallisation est impossible »). Les Américains n'ont pas de passions. On leur enseigne dès l'enfance à déguiser ou à exploiter pratiquement, pour les rendre inoffensives, leurs émotions. Pour mieux l'utiliser socialement, les mœurs facilitent et hâtent le rapprochement des sexes. Le flirt, l' « engagement » et le mariage se suivent méthodiquement comme les péripéties d'une pièce en trois actes. L'Amérique supprime ces préludes, ces intermèdes et ces fugues de l'amour qui défrayent l'art et la littérature du Vieux Monde. L'utilitarisme américain renforcé par le puritanisme refuse de traiter l'amour comme une chose bonne et belle en soi, comme une matière à poésie ou à musique, encore moins comme une matière

1. *Ibid., Sex, The Family, Nerves,* et les chapitres *Vie littéraire, Musique, Art, poésie, Théâtre.*

2. Sur le refoulement des émotions sexuelles, outre les chapitres ci-dessus, voir l'œuvre entière d'Edith Wharton, les livres de Lee Masters, de Frost, de Sherwood Anderson, de Sinclair Lewis et pour les confirmer ou les corriger, les ouvrages techniques d'Havelock Ellis. L'érotisme comprimé est en train de reprendre sa revanche dans les romans de Joseph Hergesheimer (*Java Head, Linda Condon*, et surtout *Cytherea*) et dans ceux de James Branch Cabell aussi nus sous les allégories que Monna Vanna sous son manteau (Voir en particulier *Jurgen*, livre interdit).

à plaisir. On va au plus pressé. On rapproche les sexes et on les unit. L'amour avant le mariage ou en dehors est, officiellement sinon officieusement, inconcevable. La nature humaine ne manque pas de prendre sa revanche. Les irrégularités qui se rencontrent d'ailleurs en dehors du mariage se retrouvent ici dans l'union légale. On s'essaie, on se prend, on se quitte, on se reprend. Le divorce a été inventé pour faciliter ces échanges. Il est l'unique moyen qu'ont les sexes de connaître en sécurité le plaisir. Les sexes en Amérique existent beaucoup moins qu'ailleurs pour eux-mêmes. Ils sont sacrifiés à la collectivité. Mais ils s'ingénient pour la décevoir. L'amour a cessé outre-mer d'être fécond. Le malthusianisme fait sa réclame au grand jour. Jalouse de ses droits, désireuse d'affirmer et d'étendre sa personnalité, la femme se dérobe à ses fonctions naturelles. Le *birth-control*, le contrôle des naissances, est au programme des revendications féministes. La campagne inaugurée jadis par Roosevelt contre les unions stériles a échoué [1]. Sans l'appoint de l'émigration les Etats-Unis, comme la France, seraient un pays de population déclinante. L'avenir de la race donnerait les plus graves inquiétudes. Le fait que l'émigrant latin ou slave, sinon japonais, élimine l'Anglo-Saxon est en soi suffisamment troublant.

Du refoulement ou de la suppression des émotions les conséquences sociales sont désastreuses. Ils expliquent le régime de contrainte et d'intolérance morale dans lequel vit l'Américain. Il ignore le libre développement et la culture des instincts heureux, la joie de la vie, les plaisirs de l'art qui n'ont pas besoin de stupéfiants ou d'excitants pour produire cette hédonie et cette ataraxie de bon aloi sans lesquelles l'existence est insupportable [2]. Triste et inquiet, suivant la remarque de Tocqueville, l'Américain ne l'est pas de sa nature. Il est

1. En 1919 les naissances accusent un déficit de sept pour cent sur l'année précédente.

2. La campagne contre la vente des narcotiques bat actuellement son plein en Amérique. Les associations philanthropiques et religieuses s'émeuvent. Les scandales se multiplient. Dans la plupart des cas on relève des relations directes entre la vente clandestine des stupéfiants et la criminalité.

plutôt jovial et exubérant[1]. La sensibilité comprimée prend sa revanche. Elle la prend dans ces sauts d'humeur et de caractère qui, semblables en cela au climat de son pays, portent l'Américain aux extrêmes. De là ces plaisirs violents, contradictoires et mécaniques, ce goût pour l'extravagance et l'excentricité, la furie de la danse et du jazz, le régime catastrophique des extrêmes de température, celui des prohibitions et les formes bizarres de la sociabilité : cortèges grotesques, charlatanisme, franc-maçonneries, magie. Mais surtout la tentation est grande pour qu'à ce régime de prohition et de contrainte corresponde un système d'espionnage et de coercition diamétralement opposé à l'esprit d'un peuple libre[2]. Les ascètes par compulsion deviennent volontiers méchants. Non contents d'exercer leur cruauté envers eux-mêmes, ils n'ont que trop de penchant à la retourner contre leurs semblables. On voit alors cent millions d'individus se soumettre docilement aux tracasseries d'une véritable inquisition. Sous prétexte de sauvegarder la santé ou la respectabilité des individus on aliène leur libre-arbitre et l'on va jusqu'à supprimer l'*habeas corpus*. L'esprit de prosélytisme ne connaît pas de mesure. Il faut rendre ses semblables vertueux et bons malgré eux. Si la persuasion n'y suffit pas on aura recours à la force. Que le pays qui a inscrit en tête de sa Constitution le droit de chacun au bonheur soit aussi celui des lois somptuaires qui le contrecarrent, cela restera l'étonnement de la postérité.

1. « Fondamentalement le tempérament américain n'est pas un tempérament morbide, puritain et pessimiste de cette sorte. La vie serait intolérable s'il fallait pousser le pessimisme jusqu'à penser cela. Le puritanisme qui nous gouverne aujourd'hui vient des bas-fonds marécageux de la Prusse, d'un pays de brouillard et de brutalité et non d'un pays de joie ». Il s'est compliqué d'hypocrisie nous dit-on en passant par la Grande Bretagne. Il ne saurait être indigène en Amérique. « Nous sommes un pays de soleil et d'abondance ; un pays à l'atmosphère étincelante et électrique. Donnez-nous en l'occasion et nous n'aimons rien tant que le rire, le jeu et la gaîté. A vrai dire notre vitalité déborde ; c'est un anachronisme historique que nous soyons aujourd'hui gouvernés par les anémiques, les efféminés et les timides ». Harold Stearns, *L'Amérique et les jeunes intellectuels* (*America and the young Intellectuals*).

2. *Cf. Civilization in the U. S. Nerves, Sex.*

* * *

Le paradoxe du puritanisme américain est d'avoir réussi à imposer à cent millions d'individus, de provenances les plus diverses, les règlements étroits que se donna au 17e siècle le petit groupe d'exilés religieux qui fonda les Etats-Unis. Une discipline, voire un ascétisme, sont de rigueur dans une armée en marche, dans un convoi ou dans un camp de pionniers. Mais voici que « la frontière » est close et l'expansion géographique achevée. La jeune Amérique se demande pourquoi les contraintes subsistent et à quoi bon supprimer le Kaiser allemand si le caporalisme moral doit continuer à sévir. Les Américains ont autant et plus que d'autres le goût de la vie et du libre mouvement. Enthousiaste d'action, accueillant, bienveillant et généreux, ce grand peuple cherche la joie et l'assouvissement de ses forces. Si peu esthète qu'il soit, nul ne dépense plus volontiers que lui son argent pour des tableaux, de la musique ou des bibliothèques. Comment goûterait-il les plaisirs de l'art si on assombrit pour lui la joie de vivre? L'idée que les intellectuels américains se font de la culture est diamétralement opposée à celle des utilitaires. Jusqu'ici, étant donnés cent millions d'humains, le problème était de mettre à leur portée, au risque de les déformer, le beau, le bien et le vrai. L'élite qui pense prétend opérer en sens inverse, elle veut élever les masses vers l'idéal, au lieu de l'abaisser vers elles. Trop d'énergie et de bon vouloir se sont usés à ramener la culture aux « standards » et aux préjugés de l'homme moyen. Les Trente qui signent le manifeste sur la Civilisation américaine parlent aujourd'hui franchement d'aristocratie intellectuelle et de la nécessité de préposer des leaders, des dirigeants à l'éducation du peuple.

Reste le problème du mouvement. Le dogme de l'évolution attaqué par Henry Adams a dévoyé les aspirations des masses. Il leur présente la nécessité du déplacement comme une condition indispensable du bonheur. Il les a habitués à attendre pour demain, à échéance automatique, un monde

meilleur que celui d'aujourd'hui. La philosophie de l'évolution a encouragé la croyance au progrès humanitaire (Voyez les poèmes de Walt Whitman). L'Américain, ainsi que le notait de Tocqueville, a fini par aimer le mouvement pour lui-même sans se soucier de sa direction. De là cette surexcitation, cette fièvre américaine, cette « restlessness » bien connues, si différentes de l'ataraxie épicurienne et du nirvana bouddhiste. Rien d'étonnant si usés par la trépidation ambiante et menacés par les névroses les Américains demandent l'oubli et le repos aux innombrables mages, swamis et théosophes qui les assiègent, ou aux illogismes réconfortants de la soi-disant Science chrétienne (qu'on se rappelle à ce sujet l'enthousiasme Outre-Mer pour le pseudo-mysticisme de Maeterlink, pour l'ataraxie de Tagore et récemment pour l'auto-suggestion de M. Coué[1]). Les intellectuels américains souhaitent le retour à un rythme plus modéré, à un équilibre entre la vie active et contemplative. Pourrait-on, ne fût-ce que pour vingt-quatre heures, arrêter l'évolution frénétique? Pour un jour les trains, les ascenseurs, les automobiles chôment. On cesse de vendre et d'acheter. On ne boxe plus, on ne danse plus. On ne lance plus le foot-ball ou la pelote. Les bourses, les banques font grève. Téléphones, mégaphones, phonographes, machines à écrire ou à compter font silence. On n'invente plus, on n'exploite plus, on ne surfait plus.La publicité et la réclame de jour et de nuit sont interdites. Les gerbes, les roues, les automates lumineux s'éteignent sur les buildings. Puis la marche reprend sur une cadence réduite. Il y a des statues et des fleurs le long des rues, des siestes dans les parcs, des reposoirs, des conversations, des poèmes... Rêve chimérique[2].

1. L'invasion des mages date de loin aux Etats-Unis. Elle remonte au transcendentalisme des années 40. Emerson, Thoreau et leurs disciples ou imitateurs avaient absorbé une forte dose d'orientalisme. L'élément bouddhique entre pour beaucoup dans le fatalisme optimiste d'Emerson. Depuis, c'est un véritable déluge. La profession de théosophe est des plus lucratives en Amérique; de nombreux Orientaux ou soi-disant tels la pratiquent.

2. Cette anticipation n'est qu'à moitié utopique. Voir dans les revues et les journaux américainsles projets continuels d'embellissement des cités. Rarement mis à exécution, excepté dans les grandes métropoles, ces rêves n'en trahissent pas moins des aspirations secrètes et un véritable désir de beauté. Faute d'embellissements artistiques, la publicité par la parole,l'écrit et surtout l'image

En attendant la jeune Amérique est inquiète. Elle sent qu'elle s'agite dans un désert. Il en est qui s'exilent, d'autres qui se réfugient dans la tour d'ivoire, d'autres qui parlent de révolution sans beaucoup y croire. Le plus grand nombre critique, discute ou cultive l'ironie[1]. Décadence, malaise? La jeune Amérique aurait grand tort de désespérer. La tâche qui s'impose à elle est formidable, mais on ne saurait vivre à reculons. Une civilisation change difficilement de rythme. Tant de talent, d'élan et de franchise sont des gages d'avenir. L'Amérique est vaste et elle a le temps devant elle. Le problème à résoudre est grave, c'est celui du nombre, de la quantité contre la qualité, de l'automatisme contre l'élan créateur. L'Amérique est victime de ses instincts utilitaires. Que ne relâche-t-elle une partie des énergies que dévore la machine à gagner de l'argent? Que ne licencie-t-elle pour les rendre aux besognes heureuses et harmonieuses de la vie cette armée immobilisée dans les tranchées des affaires et qui tire à soi le sang et la sève de la nation? Prise d'un rythme ralenti elle pourrait réduire ses services sociaux au profit de la pensée pure, de la littérature et de l'art. Pourquoi perdre tant d'énergie à vendre et acheter l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le blé, le sucre avant même qu'ils aient été découverts ou manufacturés? Pourquoi encombrer les marchés mondiaux de surproductions dangereuses? Pourquoi inciter par une réclame sans conscience à des consommations factices?

Tels sont les problèmes d'après-guerre que les Etats-Unis discutent. Ils sont loin, on le voit, de partager la paix intégrale que le Vieux-Monde leur envie. L'Amérique est au labeur et à la peine. Elle aussi traverse une crise. Il faut qu'elle songe à sa

flatte l'imagination des Américains en construisant de toutes pièces un monde idéal, une sorte de paradis d'où sont exclus soigneusement toutes les trivialités et les inconvénients du milieu où ils vivent d'ordinaire *Cf. Civilization in the U. S. Adverstising.*

1. C'est le cas de M. H. Mencken, l'auteur très suivi des *Livres en préfaces. préjugés* (3 séries). Humoriste, philosophe, critique, Mencken est une mélange de Jules Vallès, de Louis Veuillot, et de Léon Bloy. Il attaque le puritanisme et les institutions démocratiques avec la verve d'un Swift. Nietzschéen et aristocrate convaincu, il décoche dans sa revue *The smart Set* des flèches malignement acérées qui tombent, avec un ironique indifférence, à la fois dans le camp des conservateurs et dans celui des radicaux.

reconstruction. Elle cherche un idéal nouveau, un nouveau *modus vivendi*. L'Amérique vit de transactions et d'échanges. A qui s'adressera-t-elle pour se refaire une vie? La France au milieu de ses difficultés est toujours, en esprit, le pays de la vie heureuse. La vague bolcheviste passera comme la fumée et le vent. Faute d'ampleur la France est riche en mesure. La nation « impérialiste » des journaux de M. Hearst est le pays de la paix. Elan et repos chez nous s'harmonisent. Pour restaurer l'individualisme nouveau la France peut venir en aide à l'Amérique[1] :

Le haut développement de l'individualisme est un corrélatif inévitable du haut développement des impulsions créatrices et artistiques. Trouvez une nation affligée d'uniformité et de « standardisation » et vous trouverez une nation dans laquelle l'intérêt esthétique est vacillant et faible. Les amis de la liberté, les *libertaires* selon le mot français, font fausse route quand ils s'imaginent que la tâche devant eux est d'éliminer la législation restrictive; les lois somptuaires sont un résultat plutôt qu'une cause. Ils trouveront un allié loyal dans l'artiste. Leur véritable sauvegarde contre les empiètements de l'autorité extérieure c'est le développement des impulsions esthétiques de la nation.

Considérez la France par exemple. Les Français ont bien des défauts, mais ils n'ont pas celui de ne pas respecter l'individu, son esprit et sa personnalité. Nulle part dans le monde occidental l'individu ne peut penser dans une atmosphère plus libre et plus affranchissante. Etre « différent » (en France) ne veut pas dire être excommunié; en fait on y est respecté et jugé sur la qualité essentielle de cette « différence ». Cette même qualité si finement française du désintéressement qui trouve toujours sa meilleure preuve dans le véritable artiste, s'étend au domaine intellectuel. On ne vous trouve pas excentrique en France si vous avez une mentalité bien à vous. La façon originale de voir les choses, de les sentir et de les juger y est considérée comme une prérogative personnelle aussi légitime que celle de choisir une forme spéciale de chapeau. Ce respect fondamental pour l'individualité est accompagné d'un intérêt profond et constant pour la forme et la beauté. Ce n'est pas un accident si le pays dans lequel la personnalité humaine peut fonctionner le plus librement demeure, malgré ses chi-

1 Nous empruntons l'extrait suivant au livre de M. Harold Stearns, *America and the young Intellectuals* (New-York, Doran Co, 1921). C'est l'exposé le plus vivant et le plus complet des revendications des « jeunes ». C'est M. Stearns, publiciste de grand talent, qui a préfacé et inspiré le manifeste des Trente.

mères politiques et son malaise économique, le pays qui fixe encore l'idéal du goût civilisé.

Si vous rencontrez dans les rues de Paris un provincial et si vous lui demandez de quelle partie de la France il arrive, il ne dira pas « de tel ou tel département » mais toujours « de telle ou telle province, Champagne, Bretagne, Languedoc, Alsace ». En d'autres mots il refuse de se regarder comme le produit d'une division politique artificielle. Il tient à la dignité humaine qu'il y a de rester l'habitant d'une ancienne province possédant son dialecte, ses traditions et sa façon particulière de considérer la vie. Cette résistance obstinée à toutes les forces modernes tendant à la centralisation et à l'uniformité a puissamment contribué à produire non seulement la littérature et l'art français, mais le profond respect du Français pour la personnalité. Les observateurs d'aujourd'hui s'entendent à reconnaître que, bien que Paris soit une capitale nationale comme ne l'est peut-être nulle autre cité, il existe une tendance marquée pour échapper à la prédominance de Paris, politique et culturelle. Au fond du cœur de chaque Français se trouve un incurable mépris pour l'autorité centrale. Dans la France d'aujourd'hui plus qu'en aucun autre pays « unifié » de l'Occident, la tendance vers la décentralisation est forte et réaliste. Au fond de lui-même le Français, comprend qu'il ne saurait y avoir ni art ni vie personnelle véritables dans un pays ou tout est uniformisé et réglementé. Même dans les limites restreintes de son pays il voit qu'il doit exister de larges variations de culture, des distinctions sociales et traditionnelles définies. Il faut éviter à tout prix l'uniformité stérile.

Le Français d'aujourd'hui le plus féru de décentralisation et de régionalisme ferait bien des réserves sur ces déclarations d'ailleurs amicales. Il n'en saura pas moins gré au chef de file des trente intellectuels américains d'avoir su définir avec bonheur l'idéal humain de notre pays. Cet idéal est fait de large indépendance, d'un désir profond de concilier dans un équilibre harmonieux l'un et le multiple, la qualité et la quantité, l'individuel et l'universel, la grande patrie et la petite, de même qu'en littérature et en art les vastes pensées et les patientes et exactes réalisations. Telle est bien la mesure classique de la France. L'individualisme conscient et volontiers frondeur, tantôt large et généreux, tantôt mesquin et étroit, explique les grandes périodes de notre histoire. C'est à lui que nous devons la liberté de nos mœurs, notre tolérance, notre

équanimité et le fini de notre travail. La jeune Amérique souffre d'un excès de « vie intense ». C'est la rançon de sa prospérité matérielle. Nous avons nos difficultés pratiques. Elle a son malaise intellectuel et social. Pourquoi ne pas chercher en commun la solution de nos problèmes réciproques, selon le sens d'une ancienne amitié libérée enfin de toute sentimentalité, de toute flatterie, et orientée nettement vers l'avenir?

Régis MICHAUD.

Souvenirs sur Camille Saint-Saëns

Le 17 décembre 1921, les amis de Saint-Saëns apprenaient tristement que, la veille au soir, vers dix heures, cet homme prodigieux avait terminé sa longue carrière terrestre. M. Jean Bonnerot a dit ici même avec émotion [1] ce qu'alors il ressentit.

Pour moi, je portai longtemps ce deuil en silence. Mais Saint-Saëns a tenu dans mon passé une place tellement haute et intime que ma mémoire se plaît à revenir aux temps heureux de notre amitié. Le livre où je fixai autour de son œuvre une synthèse des formes musicales [2] a rempli dix années de ma jeunesse. Ceux qui l'ont lu ou le liront le comprendront mieux quand ils sauront l'ensemble de ses origines et toutes les circonstances qui le suivirent. On me pardonnera si, en voulant exposer mes relations avec ce grand mort, je parais écrire un chapitre de ma vie.

*
* *

Il était venu à Lyon — ma ville natale — en 1876, pour diriger au Grand-Théâtre *Etienne Marcel*. Son passage laissa une forte impression, mais seulement dans les milieux très musicaux. Ses œuvres étaient alors jugées trop audacieuses, savantes à l'excès. Quelques années plus tard — j'avais treize ans — j'entendis un soir mon père et ma cousine Emilie

1. V. *La Vie des Peuples*, 10 janvier 1922.
2. *Les grandes formes de la Musique*.

Lucas jouer la Sonate pour violoncelle en *ut* mineur. Ce fut une secousse inoubliable.

Il faut dire que mon père, violoncelliste fougueux, au jeu mordant et contrasté, déchaînait en cette sonate ses propensions batailleuses; et la pianiste lui donnait superbement la réplique, dramatisant les épisodes, sans énerver la sévérité de l'ensemble. Mon enthousiasme eut pourtant d'autres causes que la vigueur de l'exécution.

La *Sonate* exaltait mon sens inné du *tragique*. Depuis mon enfance, je vivais subconsciemment dans l'attente — non dans l'angoisse — de choses terribles. J'étais né deux ans avant 70; mon père, avec le pessimisme outrancier des monarchistes d'alors, prédisait à chaque instant que la guerre allait recommencer et que les Allemands, cette fois, « ne feraient de nous qu'une bouchée ». Je sentais la France vraiment amoindrie; j'avais assisté à des expulsions de religieux qui m'indignèrent. J'avais le pressentiment de catastrophes expiatrices; il ne m'accablait point, me haussait au contraire vers l'inconnu des actes héroïques.

Dans les thèmes et l'élan de la Sonate, je percevais d'une façon obscure un état d'esprit correspondant. L'andante, par son calme de liturgie, me transportait sous les nefs de la proche cathédrale, de cette cathédrale Saint-Jean que je ne puis jamais revoir sans y reconnaître l'architecture et la couleur de ma vie secrète.

Enfin, je trouvais dans le dernier temps un sauvage essor nostalgique; mes appétits d'indépendance et de bonheur sans limite se laissaient emporter sur ce torrent. Je regardais, en écoutant, une toile d'Isidore Flachéron qui représente la cour intérieure d'une mosquée d'Alger. J'y voyais des tombes, un minaret, des femmes en blanc, voilées, et un vieux dattier, courbé par sa haute taille, élancé contre le ciel cérulén, un ciel comme à Lyon je n'en avais jamais soupçonné.

Pouvais-je me douter qu'un jour j'habiterais à deux pas de cette mosquée, que cette petite cour deviendrait un lieu choisi pour mes heures de paresse méditative?

Je ne présumais pas non plus que je connaîtrais, à Alger même, l'auteur de la Sonate.

Telle fut ma première rencontre avec lui; elle décida une passion durable. J'étudiai la Sonate; j'arrivai à l'exécuter assez bien; mon père consentit à la jouer avec moi, en public, devant un nombreux auditoire. Je la reprenais tout seul, par cœur, pour le plaisir de m'en gorger, indéfiniment et sans lassitude.

Vers la même époque, j'eus l'occasion d'entendre le *Déluge*. Comme j'avais l'imagination emplie de scènes bibliques, j'entrai aisément dans l'esprit de l'austère oratorio. Je me souviens de l'impression hallucinante du Prélude. L'image que j'ai précisée depuis, au sujet des dernières mesures en mineur : « Quelqu'un, à la nuit tombante, marche sur les eaux solitaires, attendant l'arche et l'homme nouveau », je la vis s'ébaucher ce jour là, devant la transition suspensive et formidable des basses.

Je ressens encore aujourd'hui la fraîcheur idéalement simple de la phrase du contralto : « *C'était un homme juste* », et le calme du chant des cordes qui succède au tableau du cataclysme.

Quand se développa la fugue terminale : *Croissez et multipliez*, de l'escalier où je me tenais debout, dominant la salle au plafond noyé d'oriflammes et la foule qui me semblait immense, je crus voir, du fond des siècles, comme une seule armée, se déployer la file interminable, magnifique des générations.....

Du temps que j'étais étudiant, j'assistais un soir à une représentation, paisible et terne, de *Mireille*. Au moment où elle finissait, le régisseur vint sur la scène annoncer que l'illustre pianiste Paderewski allait jouer le concerto en *ut* mineur de Saint-Saëns. Paderewski, traversant Lyon, offrait à son ami Luigini et à ses musiciens la fête imprévue d'une audition tardive. Il arriva, long et pâle, la tête nimbée de ses cheveux aériens, surnaturel comme un fantôme — l'heure des fantômes allait sonner. — La manière fatidique dont il fit vibrer la phrase initiale m'est restée pour jamais dans l'oreille. Entre chaque morceau, je hurlais, je trépignais d'enthousiasme. Les impressions que j'ai, depuis, évoquées

sur ce concerto sont une faible réminiscence de cette ivresse corybantique. L'indifférence d'une partie des spectateurs la tournait en une sorte de furie guerrière qu'ensuite une Polonaise de Chopin porta au paroxysme.

Luigini, chef d'orchestre entreprenant, avait organisé de beaux concerts symphoniques. A l'un d'eux il donna la symphonie de Saint-Saëns avec orgue. Je suivis les répétitions; je pénétrai dans ses replis cette œuvre immense. Dix ans après, lorsque j'eus entre les mains, pour la commenter, la partition, je la lus comme une chose familière dont les sonorités chantaient en moi. J'en dégageai une synthèse du monde, théologique et dantesque, laquelle se retrouve au fond de tous mes livres.

Mais Samson eut sur ma pensée une action encore plus décisive. L'ardeur de la foi, le conflit de la chair et de l'esprit, du Dieu vivant et des Puissances ténébreuses, le châtiment du désir et la rédemption par la douleur, tout ce que j'ai exprimé *nécessairement* vivait dans ce drame et dans cette musique.

Pourquoi, même aujourd'hui, ne puis-je entendre sans un frisson le début du premier acte ou le *lamento* de la meule ? Assurément, la lecture des Psaumes et de *Job*[1] me préparait à comprendre *la ligne* et l'accent des mélodies, mais surtout elles me révélaient dans leur beauté persuasive le mystère d'expiation où s'enfonce toute expérience humaine; car Samson, c'est le « purement humain », défini par Wagner, sans que nul de ses héros ait pu tout à fait l'incarner.

Ce drame lyrique enfermait un autre élément de vérité — et j'allais bientôt le connaître — l'expression du pays où le musicien l'avait composé, de l'Afrique ardente et douloureuse.

A la fin de Septembre 1891, je partis pour Alger.

1. Un poète lyonnais, Jules Beauverie, me dédia la paraphrase qu'il en fit dans ses *Poèmes bibliques et évangéliques* (1889), sachant l'attrait particulier que m'inspirait ce livre sublime.

*
* *

Saint-Saëns y vint passer l'hiver, comme les années d'avant ; à cause de sa poitrine délicate ; le froid lui était insupportable. On lui proposa de faire jouer dans la cathédrale sa messe de Requiem ; l'organiste, M. Roy, était de nos amis ; il m'avertit du soir où le Maître dirigerait la répétition des chœurs et de l'orchestre. Là, pour la première fois, je vis Saint-Saëns.

J'ai dit, dans *Les grandes formes de la musique*, la majesté funèbre du décor, l'église tendue de noir et sans lampes, le chœur illuminé où les choristes, des Pères blancs, se massaient autour de l'orgue. Assis devant le triple clavier, Saint-Saëns présentait le profil dominateur d'un aigle apocalyptique. A l'instant où j'entrai, les trompettes du *Tuba mirum* lançaient leur quinte nue, *ut sol*, terrible dans sa simplicité ; l'orgue y répliqua par un accord fracassant comme si, d'un bloc, l'univers croulait dans un gouffre sans nom.

J'eus la vision du *Jour de colère*, cet éperdument qui agenouillait les foules du moyen-âge sous une rafale d'angoisse, à l'idée du Juge ouvrant le Livre de vie.

Saint-Saëns — il l'a énoncé plusieurs fois — envisageait, malgré lui, dans le dogme, le principe de crainte que la dévotion moderne en voudrait éliminer. Cependant, le *quid sum miser*... attendrissait d'une pitié l'anéantissement où il se terminait, et le *Recordare* balança une supplication indiciblement douce, coupée, il est vrai, par des reprises de terreur.

Je me livrais d'un cœur trop plein à cet émoi religieux pour apercevoir, en certaines parties du *Requiem*, des procédés de métier plutôt qu'une volonté pieuse. Mais l'*Agnus Dei* me transporta, lamentation chargée de splendeur qui se déroulait, comme un cortège flamboyant, autour de l'éternelle Victime. J'y sentais réalisé le rythme de souffrance et de gloire où triomphe l'équilibre catholique.

Quelques semaines après, l'excellente Mme Roy, la femme de l'organiste, nous offrit d'aller en sa compagnie faire une

visite à Saint-Saëns. Il habitait la Pointe Pescade. La route, au delà de Saint-Eugène, était d'une sauvagerie magnifique, tournant, le long de la mer, au bas de collines touffues taillées en cônes, en mamelons, avec des ravins broussailleux.

Le maison qu'il avait louée regardait une petite lande étrangement rude. Des ânons y paissaient et quelques chèvres. Un Arabe, tresseur de nattes, y avait bâti une cabane parmi des aloès, des figuiers de Barbarie; tout au bout, sur un roc d'un noir basaltique, se raidissait la tour ébréchée d'un fortin turc, tellement roussie par le soleil et brûlée par la salure des embruns qu'à de certaines heures elle semblait en feu. On entendait la mer s'ébrouer contre la falaise, comme une jument dans son écurie. Ce jour là, un ciel grisâtre l'ensommeillait sous des brumes. Par des temps clairs, je l'avais vue de ce promontoire, bondir, toute sa crinière au vent, étincelante, et mordre la côte abrupte comme un mors blanc d'écume.

Saint-Saëns m'accueillit avec l'affabilité d'un artiste qui sait trop ses prééminences pour s'en prévaloir et pontifier. Il avait une singulière animation de mouvements et de paroles[1]; original sans le vouloir, étranger à tout cabotinage. Son zézaiement ne choquait point comme un ridicule, pas plus que sa voix nasillarde et mordante. Il était *lui* dans ses moindres gestes.

Sur sa table s'étalaient les pages du trio en *mi* mineur qu'il terminait à ce moment. Nous lui demandâmes de se mettre au piano; il s'empressa de très bonne grâce; c'était son plaisir d'en donner à ses visiteurs, et j'ai compris, dans la suite, qu'il trouvait ainsi une occasion de travailler même en leur présence; car il cherchait peu les compliments.

Il nous joua, entre autres choses, une transcription du quatuor d'*Henry VIII*; ce morceau, pour des raisons qui dépassaient la musique, m'était cher depuis mon adolescence.

Son jeu se distinguait par une franchise d'attaque foudroyante, une fabuleuse légèreté — plus étonnante encore à l'orgue qu'au piano —; sa rectitude évitait la sécheresse.

1. V. dans *Les grandes formes de la Musique* son portrait plus développé.

Hors de sa musique, ce qu'il rendait le mieux, c'était Rameau, Bach, Mozart, Beethoven, Chopin et Schumann — j'entends le Schumann lyrique — étaient moins dans ses cordes.

Nous le quittâmes, très contents de sa réception. Une seule chose me heurta : comme il nous raccompagnait dans son jardin, jusqu'à la porte mauresque de la villa, quelqu'un fit allusion au *Pater* de l'Evangile. Saint-Saëns décocha contre le texte divin une boutade voltairienne. Je protestai; il répliqua, et je compris qu'il avait perdu l'intelligence des vérités supérieures. Mais son actuel aveuglement empêchait-il ses plus belles œuvres d'avoir mûri dans la lumière de la foi ?

On donna *Samson* au théâtre d'Alger: il conduisit l'orchestre, le soir de la première représentation. J'écrivis un article que publia une revue depuis longtemps défunte, la *Chronique africaine*. J'y marquais surtout les rapports de la couleur musicale avec la terre d'Afrique, proche parente de l'Orient où Samson périt d'avoir connu Dalila.

Le surlendemain, je rencontrai Saint-Saëns dans une soirée; il m'apprit qu'il m'avait lu et que j'allais recevoir une lettre de lui : « J'ai tâché de ne pas vous dire des sottises. » Sa lettre, en effet, débordait d'une satisfaction véhémente. Il vint chez moi, un peu plus tard, à l'improviste, me remercier et fit à mon piano rétif l'honneur de le dompter sous ses doigts impérieux.

L'hiver d'après, je le vis rarement, sauf à la fin de la saison. Le 1er avril 93, il joua pour la première fois en public sa fantaisie avec orchestre, *Africa*. La veille, à la répétition, je lui tournai les pages. Au bout du presto, comme je tournai une seconde en retard, je me souviens qu'il roula contre moi des yeux furibonds.

Dès ce temps là, je songeais à une vaste étude sur son œuvre; et je l'avais tout de suite conçue comme un monument d'ensemble, où Saint-Saëns serait considéré parmi le chœur des grands musiciens. Le monument aurait pu écraser l'homme, et l'arc de triomphe, devenir un catafalque. La preuve du haut génie de Saint-Saëns, c'est qu'il soutint le fardeau d'un tel hommage, et, récemment, ayant relu pour une

nouvelle édition mon livre vieux de vingt ans ou plutôt de trente, — si je remonte à ses origines —, j'ai eu la certitude que l'ampleur de son plan était justifiée.

Je ne lui parlai de mon dessein qu'en 94, à l'issue d'un concert donné par la romantique Mme Jaëll. Il ne fut pas à vrai dire, très encourageant. Me jugeait-il téméraire ? Volontiers méfiant, se tenait-il sur le qui-vive ? Je crois surtout que mon projet l'étonna, lui parut invraisemblable. Non qu'il sût être exempt d'orgueil, mais il gardait de sa jeunesse un pli excellent, dû à la sévérité de sa mère : Mme Saint-Saëns l'avait habitué à ne jamais s'enfler d'une vaine présomption. Au lieu de humer l'encens il se hâtait de s'y dérober. Il ne ressemblait pas à ceux qui entretiennent leur gloire comme une maîtresse exigeante et jouissent de s'humilier, de s'avilir pour elle. Il comptait sur sa force ; quelle portée pouvait avoir le livre d'un jeune homme obscur ?

Je n'en poursuivis pas moins deux ans la préparation de mon ouvrage, en pleine effervescence lyrique, et, d'autre part, tâchant d'identifier mon commentaire à l'œuvre interprétée, la recréant avec des mots, telle, s'il était possible, que le musicien avec des sons l'avait engendrée.

J'avais écrit divers fragments et une partie du chapitre sur les Poèmes Symphoniques. En mai 96, j'étais à Nice ; au soleil couchant, je flânais devant la mer ; je vois un homme passer d'une allure plus que vive, effrénée. Je reconnais à temps Saint-Saëns et je l'arrête. Il arrivait d'Italie ; pour se remettre d'une longue immobilité fatigante, il marchait avec emportement. Nous convenons de nous revoir, chez moi, le lendemain. Il vint en effet, et, pendant qu'il absorbait des tasses de café, je lui lus mon chapitre ; son impression fut profonde ; à partir de ce jour là, il prit vraiment au sérieux mon travail.

Par malheur, je m'y donnai sans mesure, le surajoutant à mes tâches quotidiennes, et je tombai malade, au point que je dus rester toute une année inactif. Je ne commençai, après une reprise méthodique du sujet, à écrire avec suite que durant l'automne de 1900.

En septembre 1900, on joua aux fêtes de Béziers *Parysatis* de la bonne Mme Dieulafoy. Saint-Saëns avait composé pour ce drame une partition importante. Il m'invita, et je me rendis à Béziers, ivre de retrouver pour quelques heures le Midi brûlant, de participer à une solennité où l'homme que j'aimais recevrait une apothéose.

Quand je débarquai dans la ville, un soir pluvieux m'accueillit, une pluie chaude qui faisait sortir, comme en Afrique, des arbres et de la terre, une sueur embaumée. Le dimanche matin, il pleuvait encore; mais, pendant le déjeuner, chez M. Castelbon de Beauxhostes, le ciel s'éclaircit. Nous écoutions Fauré raconter que, deux ans auparavant, tandis qu'on jouait son *Prométhée*, un orage non fictif avait coupé le dernier acte; et la foudre était tombée sur le roc même d'où le Titan avait blasphémé Jupiter. En ce moment, un des convives se retourna vers les fenêtres, et s'écria : Le soleil *a vaincu* ! — *Tant que ça*, répondit Fauré par un calembour qui eut au moins le mérite de l'inattendu. Saint-Saëns, qu'énervait l'attente de l'après-midi, fut pris d'un fou rire; il se cacha la figure dans sa serviette, et dut sortir de table pour se calmer.

La représentation de *Parysatis*, comme celle de *Déjanire*, eut une splendeur olympique. La foule qui montait vers les arènes, le long de l'avenue Saint-Saëns, était à elle seule un grandiose spectacle. Ces Méridionaux s'avançaient comme en procession; le sentiment d'une solennité contenait les voix, et ce fut merveille de voir la multitude s'ordonner sans peine sur les gradins, puis, à un simple coup de cloche, s'établir dans un silence liturgique où l'on n'entendit plus que la palpitation des éventails.

Les trois cent cinquante musiciens de l'orchestre étaient massés vers la gauche du cirque; les cordes des vingt harpes scintillaient.

Lorsque les cuivres lancèrent le motif initial, rigide et soleillant, il sembla qu'éclatait le triomphe de tout un peuple. Mêlée à l'air limpide, la musique, avec ses fortes lignes, prenait toute sa valeur décorative. Dans la loge où nous étions, le dialogue des acteurs n'arrivait que par bribes. J'ignore

si nous y perdions beaucoup. Mais, entendant à peine les paroles, nous admirions plus librement les architectures et le paysage scéniques.

Le Palais de Suse appuyait ses colonnades à des allées montantes de palmiers et de fleurs irréelles qui se perdaient vers de très hautes montagnes, d'un gris fluide, vaporisé sous la lumière.

Les mouvements du chœur, le long des portiques, harmonisaient des blancheurs, des robes orangées et des nuances flottantes comme celles des vagues irisées de soleil. Les chants résonnaient dans le cristal de l'espace, comme si l'univers se résolvait en une seule clarté, au sein d'un mirage d'éternel après-midi.

Pourtant, le soleil s'en allait, touchant d'une main vermeille les toits du palais, les buissons de fleurs, et la tunique mauve d'Aspasie expirante, dont un hautbois sanglotait l'agonie. Un silence prodigieux oppressait la foule. Puis, quand le suprême accord de l'orchestre s'éteignit, une clameur frénétique déchaîna l'ovation sans fin.

J'en fus heureux pour Saint-Saëns, autant que si j'avais été moi-même le triomphateur. Je lui avais apporté les cent premières pages de mon manuscrit ; il les lut le soir même et, le lendemain, avant de quitter Béziers, j'eus de lui une lettre enthousiaste, non sans une note comique :

« Vous êtes cause que je me suis passé de dormir... C'est drôle de se voir disséqué vivant. Mais vous avez beau dire, je ne puis arriver à me trouver si intéressant. »

Il terminait sur cette réflexion où ceux qui l'ont connu retrouveront sa fidélité d'ami :

« *Grand merci* pour ce que vous avez dit de Regnault et de Bizet que j'ai tant aimés et que j'aime toujours. »

Le livre fini — en septembre 1904 —, il m'aida généreusement à le publier, mais ne fit rien pour le répandre. Il éprouvait une gêne à vanter un volume qui le magnifiait ; ses travaux personnels, ses tournées de virtuose l'emportaient d'ailleurs dans un vorace tourbillon. Chose plus bizarre, presque jamais il ne me reparla de mon ouvrage, et j'évitais

— on s'en doute — d'y ramener son attention; je n'y songeais même pas. J'aurais cru injuste de le supposer oublieux; il me prouvait qu'il ne l'était point. Mais, en me témoignant une dilection constante, il sous-entendait les motifs où elle avait pris naissance.

*
* *

Notre amitié a duré jusqu'à sa mort. Les contradictions qui la troublèrent quelquefois valent d'être mentionnées, parce qu'elles touchaient à des points essentiels.

Lorsqu'il reçut mon premier roman : l'*Immolé*, le titre d'un chapitre : *Le prélude de Tristan*, lui déplut. Il s'imagina que j'avais voulu chanter les louanges de Wagner, en fut outré comme d'une trahison, et m'écrivit sur un ton d'amertume presque des invectives. Je lui répondis une lettre indignée, et lui démontrai qu'il n'avait pas compris l'intention symbolique du passage, que je réprouvais, au contraire, l'hystérie amoureuse de Tristan. Il reconnut son erreur, s'excusa; mais, le 26 août 1914, il me rappela cette dispute, obstiné à me croire wagnérien :

« Comprenez-vous maintenant pourquoi je vous ai si rudement malmené quand vous avez wagnérisé dans un de vos romans?... Wagner, c'était la pénétration pacifique... en attendant l'autre. J'étais seul à le voir. »

S'il avait trouvé le temps de relire les endroits de mes livres où Wagner est mis en cause, il aurait bien vu que je n'ai jamais « wagnérisé ». Mais l'ensorcellement des philtres wagnériens a rôdé autour de moi. Je les ai définis après avoir connu le péril d'y tremper mes lèvres. Saint-Saëns, bien qu'il admirât musicalement Wagner, restait étranger à son lyrisme. Il ne pouvait comprendre que j'eusse décrit avec exaltation les vertiges de cet art. Lui, il le repoussait pour des motifs de stratégie, de sauvegarde nationale : Wagner, c'était l'invasion de notre théâtre par l'ennemi; c'était l'impérialisme de l'Allemagne sous sa forme la plus persuasive, donc la plus redoutable.

J'admettais ces raisons, mais j'en apercevais d'autres, des raisons métaphysiques et morales. Je les ai condensées dans un article paru vers la fin de la guerre [1], et qu'a trop justifié, depuis, la rentrée souveraine de Wagner sur la scène de l'Opéra. Le danger de sa musique ou plutôt de toute la pensée allemande tient à son panthéisme idéaliste. « Tu es tout ce que tu vois » semblent clamer l'orchestre et le drame wagnérien; donc tu n'as qu'à te perdre au sein du Tout. Les limites qui font l'ordre du monde sont dévorées par le chaos. Etrange illogisme, chez des Latins, de s'abandonner à cette confusion ! Mais la musique est le lieu des incohérences; on ne voit pas qu'elle domine et pétrit, par les joies sensitives, l'homme tout entier.

Sur Wagner le malentendu entre Saint-Saëns et moi fut promptement éclairci. Sur les questions religieuses il était impossible de nous entendre. Nous avions, très longtemps, par un accord tacite, retardé ce conflit. La querelle devait éclater; ce fut à l'improviste, un jour que nous déjeunions ensemble, dans un restaurant de l'avenue des Champs-Elysées.

Au dessert, nous vînmes à parler de Barbey d'Aurevilly.

Barbey d'Aurevilly, observa Saint-Saëns, un homme de parade qui posait pour le catholique renforcé...

— Mais ce n'était pas une pose, répliquai-je; il l'était sincèrement.

— Alors, vous croyez, reprit Saint-Saëns, qu'on peut l'être sincèrement !

— Vous savez bien que je le suis.

— C'est ce que je ne peux pas comprendre...

Et il entreprit de me démontrer l'absurdité de croyances qui reposaient sur des mythes : le Paradis terrestre, le Serpent qui parle à la femme, l'homme déchu pour avoir mangé un fruit, etc...

Je lui répondis simplement que, pour avoir le droit de nier des faits miraculeux, surtout quand ils sont liés à un

1. *L'idéalisme musical et l'avenir français* (*Revue des Jeunes*, 10 juillet 1918).

ensemble d'autres faits certains, il faudrait d'abord démontrer impossible l'intervention divine dans l'histoire humaine.

Nous sortîmes du restaurant, très animés par une controverse que nous ne pouvions plus interrompre. Nous marchions du côté de la Concorde, en discutant sur l'existence de Dieu. Saint-Saëns ne niait point une Cause première, mais repoussait, comme inintelligible, la spiritualité d'une âme qui pût vivre indépendante du corps et immortelle. Nous étions arrivés devant la rue Royale. Là, parmi la cohue des passants, le vacarme des véhicules, nous poursuivions, arrêtés au bord du trottoir, en nous égosillant l'un et l'autre, le grand débat. Et je soutenais à Saint-Saëns, les yeux dans les yeux :

— Vous avez beau dire, il ne peut vous être indifférent de penser que, si un camion vous écrasait la tête, de *votre génie*, de vous-même il ne resterait qu'une chair broyée et un peu de phosphore prêt à se dissoudre.

— Eh bien ! si, cria-t-il en tapant de sa canne sur le bitume, et projetant sur moi des prunelles terribles, il ne restera rien, vous entendez, rien...

Et, hélant une voiture, il y monta, plus irrité de ma résistance que troublé de mes arguments. Quand je le revis une semaine ensuite, il ne fit aucune allusion — ni moi non plus — à l'orage de ce conflit.

Sa jeunesse avait été nourrie dans de fermes croyances religieuses. Ses cahiers de catéchisme qu'on a gardés attestent une instruction méthodique, reçue avec attrait. L'empreinte du dogme le pénétra si bien qu'on la retrouve dans son œuvre à chaque instant. Il lui manqua d'abord d'avoir fait une bonne philosophie. Sa carrière musicale lui laissa peu de temps pour approfondir les principes qu'il avait reçus. Jusqu'à vingt-cinq ou trente ans il conserva la foi. Mais il suivit cette génération de 1850 que médusaient les doctrines positives. Il perdit, sans doute, l'habitude des pratiques sacramentelles, et s'aperçut tout d'un coup qu'il ne croyait plus. En souffrit-il ? Il se considéra plutôt comme libéré. « Pour moi, m'a-t-il dit souvent, une chose ne peut pas être vraie ou fausse à demi. » L'état d'esprit d'un Renan ne fut jamais le sien. Son

dogmatisme se retourna au profit d'hypothèses scientistes qu'il accepta comme des certitudes intangibles. Il se butait principalement aux objections de la préhistoire et à l'impossibilité du miracle.

J'essayai, plusieurs fois, d'inquiéter la fausse paix de son incroyance. Mais, chez un homme de son âge, il se produit une sorte de sclérose mentale; à moins d'un prodige, modifier ses préventions exigerait un effort surhumain; et comment soumettrait-il sa raison à une discipline d'humilité ?

« Votre religion est admirable; c'est tout ce que je puis vous accorder. » Voilà ce qu'il m'écrivait en 1916, au bout d'une longue discussion; et, la même année, dans une lettre du 27 octobre, il concluait :

« Vous m'aimez beaucoup. Et moi donc ! je vous aime tendrement, et si vous souffrez de me voir incrédule, je souffre de voir un grand talent comme le vôtre prisonnier de croyances qui entravent son essor. »

Il m'était trop facile de lui répondre : « Pourquoi supposez-vous que la foi *m'entrave*, quand j'ai l'évidence intérieure de lui devoir ma seule force ? »

Mais je suis convaincu, à envisager seulement son œuvre, qu'il a, en perdant le contact du divin Amour, graduellement éteint les sources de son inspiration.S'il était demeuré croyant, il eût échappé à cette erreur où il se dessécha : envisager dans l'art la forme avant tout.

Il n'en continua pas moins, jusqu'à ses dernières années, quand il le pouvait, à écrire de la musique religieuse. Le 7 janvier 1916, il m'écrivait :

« Mon temps est dévoré par une effroyable correspondance et par un tas d'occupations parasites. Pourtant je suis parvenu dernièrement à écrire deux petits morceaux d'église : un *quam dilecta* pour quatre voix et un *Laudate* pour voix d'enfants, ce dernier pour en offrir la dédicace à un charmant abbé avec qui je suis en correspondance.

« Et si cela vous étonne que j'aime tant à faire de l'art religieux, je vous citerai le Pérugin qui était incroyant,

Raphaël dont la vie n'était guère édifiante[1] ! En revanche, le P. Lambillote qui était probablement un saint homme a fait de la musique religieuse déplorablement profane ! »

Tout ce qui se rapporte à l'art sacré ne cessera pas de le passionner. Ayant appris que la Société de Sainte Cécile avait, pour sa messe annuelle, fait exécuter, au lieu d'une Messe, une cantate de Bach, il s'indigna d'un tel non-sens liturgique et protesta auprès de l'archevêque de Paris.

Il avait la dévotion de son art, et, jusqu'à son dernier souffle, il persévéra dans ce grand amour. Par là s'explique une activité qui demeura surprenante, passé quatre vingts ans.

Je le trouvai cependant accablé par l'âge, en septembre 1920. Il marchait avec peine, il manquait d'entrain; son regard était las, et, quand il jouait du piano, son toucher n'avait plus sa puissance. Mais, presque aussitôt, il rebondit. Comme je l'avais félicité d'avoir pu se faire entendre au Trocadéro, le 3 novembre, il me répondit :

« Que parlez-vous de vigueur pour cet unique morceau qui n'est pour moi qu'un jeu ! Il fallait me voir en Suisse, en Belgique, en Normandie, dans les concerts où j'ai tenu le piano pendant deux heures et joué des choses terribles. »

L'année suivante, il semblait gaillard, plein d'une flamme merveilleuse. Un soir de septembre, il nous joua des pièces de Rameau, les *Cyclopes* entre autres, avec une fougue presque juvénile. Nous revîmes chez lui, pour la dernière fois, un vieil ami d'Alger dont je viens d'apprendre la mort, Charles de Galland, musicien raffiné, homme d'un cœur exquis. Quelques jours après, Saint-Saëns vint rue Rousselet, dans l'ancien logis de Barbey d'Aurevilly, m'apporter six fugues pour le piano qu'il m'avait promises. Il rencontra dans cette chambre — maintenant anéantie — Mlle Read dont la vivacité charmante le frappa. Elle n'avait jamais vu Saint-Saëns, mais elle n'eut qu'à puiser dans la chiffonnière de ses souvenirs pour en trouver qui le touchèrent.

1. Hélas, mon cher Saint-Saëns, voilà sans doute pourquoi le Pérugin est si froid, et Raphaël si « profane » dans sa peinture religieuse.

Lorsqu'il nous quitta, je le reconduisis jusqu'au palier de l'étage. Je l'embrassai, et je le regardai descendre appuyé à la rampe, un peu lent. Nous ne devions plus nous revoir.

Une lettre du 30 octobre — la dernière de toutes — m'annonça son départ prochain pour l'Algérie.

« Je suis bien content, ajoutait-il, que mes petites fugues vous aient plu. Je n'avais pas l'intention d'en faire et j'ignore comment l'idée m'en est venue. Je ne les sais plus, je les emporterai à Alger et les travaillerai pour me distraire ».

En relisant cette lettre et les autres, j'ai l'impression qu'il est toujours là. La personne d'un homme, si peu qu'il soit devant l'Infini, subsiste pourtant comme un absolu, comme une chose inaltérable. Quand son Moi a été puissant, quand son œuvre lui survit, sa présence continue, tellement vivace qu'il ne devient jamais un *disparu*.

Saint-Saëns ne pourrait l'être dans ma vie; je l'ai trop aimé. Et je pense à son âme qu'il voulait anéantir, à son âme qui a vu maintenant la Vérité. Il sait désormais ce que signifiait pour elle notre amitié.

Pour moi, j'ai reçu de sa musique des joies immenses et salutaires. J'ai dû beaucoup aussi à son intimité. Je néglige le bonheur de fréquenter un grand artiste, bien que ce soit une élévation et un aliment fort. Mais, en le regardant vivre, j'ai admiré un bel exemplaire de droiture, de franchise, d'énergie infatigable, et une simplicité ennemie de tous les artifices. S'il avait une pente amère au sarcasme, une rudesse qui se changeait parfois en dureté, jamais je n'ai surpris chez lui un sentiment bas. Il restera, sur ma route, un de ces compagnons invisibles dont le silence même est un appui.

Emile BAUMANN.

Les prophéties politiques d'Oswald Spengler

Le second tome du *Déclin de l'Occident*, où Spengler nous ouvre ses « perspectives sur l'histoire mondiale », n'a pas, sans doute, la nouveauté du premier volume[1]. C'est néanmoins aussi une œuvre vigoureuse, puissante, d'une âpre éloquence parfois, et sur laquelle il nous paraît utile d'appeler l'attention du lecteur français. Les chapitres sur l'Etat, que je me propose d'étudier ici, sont d'un intérêt tout actuel : Spengler y précise des idées déjà indiquées dans son livre antérieur, et dans ses deux brochures *Prussianisme et Socialisme* et *Pessimisme*. Il analyse la phase de l'histoire du monde que nous traversons en ce moment, et s'applique à discerner l'avenir qui nous attend. Il vaut certainement la peine de jeter un coup d'œil sur les vues de Spengler sur l'évolution des sociétés, et sur les prophéties par lesquelles il conclut son exposé.

***

Une agglomération humaine déclare Spengler, commence à former un peuple et à avoir une histoire quand au-dessus du « paysan éternel », au-dessus de la masse amorphe qui peine pour se propager et se nourrir, apparaissent les deux classes primitives du Noble et du Prêtre.

1. Voir *La Vie des Peuples* du 25 février 1921.

Le Noble est un « paysan potentié » : il tient, comme le paysan, au sol par de solides racines ; il est lié à son manoir comme lui à son bien ; il sent en soi la vocation de développer et de propager sa race ; il veille à la suite des générations : mourir sans avoir assuré la continuation de sa lignée est pour lui la calamité suprême. La noblesse a sa base dans la Race, dans le Sang qui coule en ses veines sur un certain rythme, avec une force particulière, selon un style déterminé. Par suite d'un long dressage et d'une sélection rigoureuse, elle incarne de façon éminente la Race, elle acquiert une prépondérance incontestée, elle prend entre ses mains les destinées de la culture nationale, elle fournit à la masse les chefs dont celle-ci ne peut se passer pour agir de façon collective, et, par suite, elle *fait* l'histoire. Le Noble résume en lui l'expérience séculaire d'une lignée d'ancêtres qui ont vécu d'une existence large, qui ont agi et commandé, qui ont poussé à leur point de perfection un certain ensemble de qualités :

> Tout ce que nous appelons aux époques classiques le tact diplomatique et social, et qui comprend l'intuition stratégique ou pratique, le coup d'œil du collectionneur d'objets précieux, la perspicacité du psychologue, toutes ces choses qu'on n'apprend pas mais qu'on *a*, tout ce qui de la part des autres éveille la conscience de n'être pas *à la hauteur*, tous ces dons qui dirigent les événements, — tout cela n'est qu'un cas particulier de cette sûreté cosmique et visionnaire qui se manifeste concrètement dans les évolutions d'un essaim d'oiseaux ou dans les mouvements harmonieux des chevaux de race[1].

Le Prêtre forme avec le Noble un contraste complet. C'est un déraciné qui n'a point d'attache au sol. Il est indifférent à la Race, au Sang, à la continuité des générations. A l'intérieur de tout ordre sacerdotal on peut observer, en tout temps et tout lieu, des phénomènes comme le célibat du prêtre, la claustration, la lutte contre l'appétit sexuel allant jusqu'à la castration, le mépris pour la maternité qui s'exprime dans le délire orgiastique ou la prostitution sacrée, la tendance à rabaisser la vie des sens, à déshonorer l'amour. Tandis que

1. p. 420.

le Noble *est* quelque chose, le Prêtre *signifie* quelque chose. Dans toute caste sacerdotale ancienne on voit se développer une science des attitudes, une façon d'être « décorative ». La vie privée et la vie intime du Prêtre sont indifférentes : on a soin de séparer avec soin la personne même du Prêtre de l'idée qu'il représente. Le Prêtre, le Saint, le Sage disent *non* à la réalité et méprisent la Vie au profit de l'Esprit, de la Vérité. Ils possèdent une culture et constituent un groupement d'individus d'élite. Ils ont une table des valeurs, qui oppose le *bien* au *mal* (*gut — bœse*) et forme un contraste absolu avec celle des Maîtres, qui oppose le *fort* et le *faible* (*gut — schlecht*).

Des deux ordres primordiaux se détachent peu à peu deux ordres dérivés : celui des Riches et celui des Savants.

L'*avoir* qui est inséparable de la Noblesse peut se présenter sous deux aspects essentiels : la *puissance* et le *butin*. Confondus à l'époque primitive, où guerre et razzia ou piraterie ne font qu'un, ils ne tardent pas à se différencier. Le Noble en qui domine l'instinct de puissance s'oriente vers la conquête, la politique, le droit; celui chez qui prévaut le désir de butin, vers le commerce, l'industrie, l'argent. L'un fait la guerre et dicte le droit; l'autre use de l'argent comme de son arme la plus redoutable. Bientôt on voit s'ouvrir la lutte entre le Droit et l'Argent.

En même temps le Savant se détache du Prêtre. Ils cherchent l'un comme l'autre le savoir, ils s'efforcent de comprendre l'enchaînement causal des phénomènes. Mais la causalité où tend l'un est *sacrée*, celle où tend l'autre est *profane*. L'un tolère simplement la science et la réduit à la condition de servante; l'autre développe à l'extrême la critique et ses méthodes. Etroitement apparentés à l'origine et présentant, aujourd'hui encore, des affinités manifestes au point de vue des instincts, des habitudes, des allures, ils finissent par se combattre avec autant d'acharnement et de haine que les Nobles et les Riches.

La différenciation entre Nobles et Riches, Prêtres et Savants s'accomplit au moment où la culture tend à se con-

centrer dans les villes. Le Riche et le Savant sont essentiellement des produits de la Ville.

Ceci posé, nous allons indiquer les phases typiques par lesquelles, selon Spengler, passe dans toutes les sociétés humaines, la notion de l'Etat.

1. A l'origine nous trouvons l'*Etat féodal* où le pouvoir appartient entièrement à la Noblesse : elle se constitue en une vaste hiérarchie qui va depuis le simple chevalier jusqu'au suzerain qui trône avec ses pairs au sommet de la pyramide.

2. La notion d'*Etat*, cependant, prend peu à peu le pas sur la notion de *classe* : le sentiment se fait jour qu'il existe *quelque chose* à quoi la noblesse elle-même est soumise comme tous les autres : ce quelque chose est immatériel, insaisissable, c'est l'*Etat*, qui s'incarne maintenant dans un Souverain héréditaire, dans une *dynastie*. L'Etat a son centre dans une Ville, résidence du Souverain. Le pouvoir de la noblesse reste considérable : il est à peu près absolu dans la *Polis* antique qui est une oligarchie régie par une petite élite; il est très grand aussi chez les nations occidentales, qui se constituent en monarchies où le roi n'a pas à l'origine un grand pouvoir sur ses vassaux.

3. Au-dessus de l'Etat de classe s'organise l'*Etat national* : l'Etat, en d'autres termes, se rapproche de sa forme pure et tend à devenir *absolu*. C'est l'ère de la *tyrannie* dans les cités antiques, de la *monarchie absolue* dans les nations occidentales. La guerre s'allume entre le Roi et les classes privilégiées qui se défendent âprement, au nom du Droit ancien et du Sang, contre le pouvoir nouveau qui monte. Sous des formes diverses c'est l'idée d'Etat qui l'emporte partout, en s'appuyant, pour vaincre la fronde des grands, sur le Tiers-Etat qui manifeste pour la première fois sa force. Le résultat de cette évolution c'est, en Occident, le triomphe de la royauté absolue, avec sa diplomatie savante, sa politique de cabinet, ses guerres dynastiques, tandis qu'en même temps la culture atteint dans tous les domaines de la pensée et de l'art, son point de perfection et son complet épanouissement.

4. Contre l'Etat absolu se noue alors une coalition formidable. Le Tiers-Etat se soulève au nom de la « liberté des villes », l'Intelligence réclame la réalisation de la « justice », la Finance veut obtenir le champ libre pour ses spéculations, la Populace et ses meneurs catilinaires révèlent leur redoutable pouvoir de destruction. Deux puissances nouvelles s'affirment dans le domaine politique : celle de la Raison qui crée des formules et par elles domine l'opinion publique; celle de l'Argent qui achète les intelligences, finance les élections et dirige les événements par son action occulte. La monarchie absolutiste, incapable de justifier ses institutions traditionnelles devant la raison et faiblement défendue par les anciennes classes privilégiées, succombe sous l'assaut et s'effondre : c'est, dans l'histoire de l'Occident, l'époque de la Révolution française.

5. Au moment où se produit la transition de la « culture » à la « civilisation » et où s'épanouissent comme des fleurs monstrueuses les Cités mondiales, la forme habituelle que prennent les Etats continentaux est celle de la *monarchie constitutionnelle* — dont le type extrême est la *république*, — forme bâtarde et qui porte en elle la tare d'une irrémédiable contradiction : c'est « une *non-monarchie* dans des formes qui sont empruntées à la monarchie ». Dès aujourd'hui le « régime parlementaire » est en pleine décadence. Il n'est en somme que « la continuation de la révolution bourgeoise par d'autres moyens » : chaque campagne électorale est une guerre civile en miniature, chaque chef de parti une sorte de Napoléon civil. Aucun ordre un peu stable ne peut être fondé de cette manière. Les partis s'aperçoivent très vite qu'ils peuvent atteindre leurs fins par des moyens extraparlementaires tels que l'argent, la pression économique, la grève. Ni la masse ni les individus supérieurs n'ont de respect pour cette forme vide et sans passé. Dès le début du XX^e^ siècle le parlementarisme n'est plus guère qu'un spectacle pompeux à l'usage de la foule des croyants. En fait le pouvoir réel n'appartient plus aux « représentants du peuple » : il est passé à des groupements privés, à des individualités fortes qui savent utiliser les insti-

tutions existantes en vue d'une domination toute personnelle.

6. Nous arrivons ainsi à l'ère du Césarisme qui s'annonce aujourd'hui. Les « grandes formes » du passé sont en décadence; les collectivités nationales cessent d'être des organismes naturels bien entraînés pour l'attaque et pour la défense. Pendant l'ère de la démocratie ou du « parti payé », l'Argent avait triomphé, mené presque seul le jeu de la politique, ruiné les organisations anciennes. Mais une fois que les formes du passé sont détruites, voici que surgit du chaos une force nouvelle et tout élémentaire : les individualités césariennes qui déterminent l'histoire. Leur avènement met fin à l'hégémonie de l'Argent et de l'Intelligence. Par elles la Race reprend irrésistiblement ses droits dans le devenir humain : c'est le succès du plus fort; le reste du monde est sa proie. Des destinées héroïques dans le style du passé redeviennent possibles. L'humanité qui avait versé tant de sang pour la conquête des « droits » politiques, se désintéresse de ces droits à peine les a-t-elle conquis. Elle se désintéresse de toute politique. Il n'y a plus de « nations » en forme pour l'attaque et la défense. Les peuples ne veulent plus faire la guerre : ils acceptent implicitement la domination de ceux qui ne « renoncent » pas. Au-dessus des masses indifférentes s'agitent des bandes d'aventuriers armés qui luttent férocement pour la puissance. Le cycle du devenir humain s'est ainsi refermé.

Avec l'Etat *en forme* — conclut Spengler — la grande Histoire est ainsi tombée en sommeil. L'homme redevient une plante qui tient à la glèbe, inconsciente et durable. Le Village qui ignore le temps, le Paysan *éternel* reparaissent, engendrant des enfants, semant des graines dans la terre maternelle, fourmilière active et contente de peu, au-dessus de laquelle fait rage la tempête des Prétoriens. Çà et là dans la campagne gisent les vieilles cités mondiales, demeures vides d'une âme éteinte, où une humanité sans histoire fait lentement son nid. On vit au jour le jour et on pâtit. Les masses sont foulées aux pieds dans les luttes des conquérants pour le pouvoir et le butin temporels, mais les survivants comblent les vides par leur pullulement élémentaire et continuent de pâtir. Et tandis que, en haut, on vainc ou succombe en vicissitudes alternées, en bas on prie, — on prie avec cette puissante piété de la seconde religiosité qui a triomphé

pour toujours de tous les doutes. Là, au fond des âmes, et là seulement, la Paix universelle, la paix de Dieu, la béatitude des vieux moines et ermites sont devenues réalité. Là s'est éveillée cette maîtrise dans l'acceptation de la souffrance que l'homme historique n'apprit jamais dans le millénaire de son évolution. Avec la fin seulement de la grande Histoire on voit s'éveiller à nouveau la Conscience sainte et silencieuse. Spectacle sublime dans son inutilité, sublime et sans but comme le cours des astres et la rotation de la terre, comme l'alternance des continents et des mers et, sur terre, de la glace et de la forêt vierge. On peut admirer ce spectacle ou en pleurer: — mais il est là.

L'évolution dont je viens d'esquisser le schéma est, si l'on en croit Spengler, typique pour *toutes* les cultures et civilisations humaines: elle se vérifierait non seulement pour la culture antique et pour la culture « faustienne » occidentale, mais pour les cultures arabe, chinoise, égyptienne, etc... Je ne puis, dans le cadre de cet article, suivre Spengler dans la démonstration de sa thèse. Je voudrais simplement décrire, de façon plus précise, comment il se représente cette période de transition entre la démocratie et le césarisme que nous traversons actuellement, quelles perspectives d'avenir il envisage et quelles tâches il assigne à l'humanité européenne d'aujourd'hui.

Le trait qui frappe tout d'abord quand on examine l'image du monde présent que retrace Spengler, c'est l'implacable naturalisme qui s'y décèle. Le Zarathustra de Nietzsche lui-même, l'adorateur de la Vie, n'est qu'un pauvre idéologue en comparaison du prophète du *Déclin de l'Occident*. Nous nous trouvons placés en face d'un vaste processus biologique, fatal comme l'évolution d'un organisme animal ou végétal quelconque, que la pensée humaine peut à peu près connaître, mais où elle ne peut rien changer ou si peu que rien. Se placer en face des faits et s'arranger avec eux, c'est l'attitude du sage. *Ducunt fata volentem, nolentem trahunt* : telle est la conclusion à laquelle aboutit Spengler. Ce qui, pour lui, est primordial, ce sont les grands faits élémentaires de la vie, le Sang, la Race, la Lutte pour la puissance. Avoir un organisme bien *en forme*, bien entraîné pour la défense et l'attaque, l'en-

tretenir de son mieux, le pousser jusqu'au meilleur de sa condition, en tirer le meilleur parti possible, voilà ce qui importe pour un homme, pour une race, pour une nation.

Un peuple — annonce Spengler — n'est réel que par rapport à d'autres peuples, et cette réalité se traduit par des antagonismes naturels et inéluctables, par l'attaque et la défense, par l'inimitié et la guerre. La guerre est la créatrice de toutes les grandes choses. Tout ce qui compte dans le cours de la vie provient de la victoire ou de la défaite.

Ce que nous appelons aujourd'hui volontiers la vitalité, ce *quelque chose* en nous qui tend à tout prix en avant, en haut, cette volonté de puissance aveugle, cosmique, nostalgique qui apparaît comme liée à la terre, au *pays*, à la façon des végétaux ou des bêtes, cette orientation vers un but, cette fatalité dans l'action — voilà ce qui partout, chez l'élite humaine, travaille, en tant que vie politique, à provoquer les grandes décisions, et doit y travailler pour *être* ou *subir* une destinée. Car on *croît* ou on *meurt*. Il n'y a pas d'autre alternative.

Or pour produire le bel animal humain ou l'organisme politique bien au point, l'instinct vital vaut mieux que la raison. La politique est le fait des Puissants, des Nobles, elle tient au Sang et à la Race, elle n'a pas besoin de se justifier devant la raison. L'*intelligence* est foncièrement « impolitique » et « toute politique à programme, toute idéologie a nécessairement quelque chose de sacerdotal ». Spengler ne se lasse pas de souligner l'impuissance de l'Esprit dans le domaine de la politique, l'infériorité des hommes de pensée quand ils veulent se mêler de diriger le monde, la vanité de la théorie par rapport à l'action, de la « vérité » par rapport au fait, l'inefficacité des Constitutions soigneusement élaborées par rapport aux institutions qui se sont développées organiquement, la puérilité des idéologies démocratiques, socialistes, pacifistes, etc., qui ne veulent pas tenir compte des réalités auxquelles nous ne pouvons rien changer. Ce n'est pas que Spengler conteste à la raison toute efficacité dans les choses de la politique; mais il estime que cette efficacité est en général subalterne ou malfaisante et que les grandes décisions de l'Histoire ont leur origine dans des fatalités sur lesquelles l'intelligence n'a pas de prise.

Ses vues sur le temps présent sont dès lors aussi « inactuelles » que possible, et contredisent d'une façon volontairement offensante les idées courantes à l'heure actuelle. L'homme des villes, moderne, est en général foncièrement nationaliste : il a foi dans la science pour établir de façon toujours plus solide la domination de l'homme sur la planète; il compte que le progrès du savoir et de la raison amènera peu à peu la réalisation d'un ordre plus stable, plus juste, organisera peu à peu la libre coopération des hommes, supprimera les vieilles fatalités, legs de notre passé animal, l'oppression, la violence, la guerre. Spengler s'inscrit en faux avec le plus hautain mépris contre cette foi humanitaire si répandue aujourd'hui et à laquelle l'horreur causée par les dévastations de la guerre a communiqué une ardeur nouvelle.

Son pronostic est que nous sommes engagés aujourd'hui dans ce qu'il appelle « l'ère de la Lutte des Etats », période de transition qui va de Napoléon à l'avènement du Césarisme, et qui a pour caractéristique le déchaînement de la lutte pour l'hégémonie du monde entre les grandes puissances. Les guerres, soit de peuple à peuple, soit de classe à classe, vont donc devenir plus fréquentes, plus acharnées, elles seront conduites à l'aide de moyens matériels toujours plus formidables : et elles aboutiront à des traités où le vaincu sera exploité d'une façon toujours plus inexorable.

Depuis Napoléon,—déclare Spengler—des hommes, par centaines de mille et enfin par millions, sont sans cesse prêts à marcher, et des flottes puissantes qu'on renouvelle tous les dix ans se tiennent dans les ports. C'est une guerre sans guerre, une guerre où chacun vise à dépasser l'autre par les armements et la préparation, une guerre du nombre, du rythme, de la technique, et les diplomaties ne négocient plus de cour à cour, mais de quartier général à quartier général. Plus l'explosion tarde et plus monstrueux deviennent les moyens accumulés, plus intolérable aussi devient la tension. C'est là la forme dynamique et faustienne de la lutte des Etats dans le premier siècle de son évolution : mais elle prend fin avec l'explosion de la guerre mondiale. Car par suite des levées d'hommes formidables de ces quatre années le principe du service obligatoire, né de la Révolution française et foncièrement révolutionnaire sous cette forme a été dépassé avec tous les procédés tactiques qui en découlèrent. A la place de l'armée permanente ap-

paraîtront désormais des armées professionnelles de soldats volontaires et enthousiastes de la guerre, non plus par millions, mais de nouveau par centaines de mille, et par là ce second siècle deviendra véritablement celui de la Lutte des Etats. Car la simple existence de *pareilles* armées ne pourra plus tenir lieu de guerres. Elles seront là pour la guerre, et elles la voudront. Dans deux générations, leur volonté sera plus forte que celle de tous les pacifiques. Dans ces guerres pour la possession du monde, on mettra en jeu des continents entiers, on mobilisera l'Inde, la Chine, l'Afrique du Sud, l'Islam, on fera l'épreuve des nouvelles techniques et des nouvelles tactiques. Les grands centres de puissance mondiaux disposeront selon leur bon plaisir des petits Etats, de leur territoire, de leurs ressources économiques, de leur population: tout cela ne sera plus que province, objet, simple moyen dont les destinées sont sans intérêt pour la marche générale des choses. Nous avons appris en peu d'années à ne plus prendre garde à des événements qui avant la guerre eussent figé le monde d'horreur; qui songe aujourd'hui sérieusement aux millions d'êtres humains qui périssent en Russie?

Il est normal qu'en de pareilles époques retentisse avec une intensité toute particulière l'appel à la paix et à la conciliation des peuples. C'est dans l'ordre; mais il faut avoir le courage de regarder en face les faits. La vie est dure : elle ne laisse le choix qu'entre la victoire et la défaite, et non entre la paix et la guerre; et les victimes de la victoire font partie de cette victoire. Les homélies des pacifiques ne sont donc que vaine littérature, simples « vérités » qui se perdent dans la mêlée des *faits*. L'histoire n'a jamais cessé de les enregistrer et de constater aussi leur totale inefficacité. On n'échappe pas à la fatalité d'une loi organique. La Conférence de la Paix de la Haye en 1907 fut le prélude de la guerre mondiale; celle de Washington en 1921 est la préface de nouvelles guerres.

L'histoire de ce temps n'est plus un jeu spirituel où des gens bien élevés se mesurent en vue d'un gain ou d'une perte limités et d'où l'on peut se retirer à tout instant. Tenir bon ou succomber — il n'y a pas d'autre alternative. La seule morale que la logique des choses nous permette aujourd'hui est celle du grimpeur sur une arête à pic. Un instant de faiblesse et tout est fini. Toute *philosophie*, en revanche, n'est rien d'autre aujourd'hui que laisser-aller et abdication intime, lâche espérance d'échapper aux faits par la mystique. Au temps des Romains déjà il n'en était pas autrement. Le chef d'armées Avidius

Cassius appelait l'empereur Marc-Aurèle une vieille femme philosophique.

Tandis que d'Etats à Etats la lutte se déchaîne avec une violence sans cesse accrue entre des individualités puissantes qui combattent avec une sauvage énergie pour la domination du monde, on voit se dérouler à l'intérieur des Etats une autre lutte, moins sanglante mais tout aussi implacable, et dont le but final est d'assurer le règne de l'Economique, de l'Argent.

La petite oligarchie des hommes qui savent « penser en argent » a accru son pouvoir de façon prodigieuse. Elle a, au cours des siècles, pénétré dans la vie des campagnes et « mobilisé » le sol lui-même. Elle a transformé de fond en comble tous les métiers en faisant prévaloir l'esprit de la « libre entreprise » dans tous les domaines de la vie économique. Elle est en train aujourd'hui de s'asservir l'Industrie moderne et son colossal machinisme, d'établir sa domination sur le monde des techniciens et sur la grande armée du travail : c'est là une lutte formidable, qui se poursuit dans l'ombre entre un petit nombre de titans durs comme l'acier, que le public des citadins soupçonne à peine, qui se déroule à la Bourse ou autour du tapis vert des conseils d'administration et qui aboutit à la concentration graduelle du pouvoir économique entre les mains de quelques magnats de la haute finance. Cette caste toute puissante exerce sur la politique une action formidable par le moyen de la Démocratie ou du « parti payé »; nous l'avons vue tout à l'heure, alliée à l'intelligence, renverser du pouvoir la classe privilégiée par excellence, la Noblesse. Elle domine souverainement l'opinion publique par le Journal payé qui, martelant dans la tête du lecteur sans défense les formules dictées par ses inspirateurs occultes, fait et défait à son gré les convictions de la foule, allume ou apaise ses passions. Elle élimine l'influence de l'Intelligence soit en la payant, soit en empêchant, grâce à la formidable organisation de la Presse, la diffusion dans les masses de toute « vérité » gênante. Elle utilise à son profit même l'Armée du Travail, car elle se sert de la lutte entre Employeurs et Salariés pour se les soumettre les uns comme les

autres. Le pouvoir des Surhommes de l'Argent grandit sans cesse, et étend chaque jour davantage sa lourde domination sur l'humanité subjuguée.

On voit ainsi les conflits redoutables dont l'avenir est gros : d'une part la lutte par l'Epée entre des aventuriers du type césarien qui se disputent l'hégémonie politique, d'autre part la lutte pour la suprématie économique entre les magnats de la Finance ; enfin le grand duel pour la suprême puissance entre les Césars politiques et les Césars économiques, entre l'Epée et l'Argent, entre la Race et la Richesse.

La victoire finale, dans cette terrible mêlée, doit, si l'on en croit Spengler, revenir au César politique.

L'avènement du Césarisme — énonce-t-il au terme de son livre — ruine la dictature de l'Argent et de son arme politique, la Démocratie. Après une longue période où l'activité économique des métropoles mondiales et leurs intérêts l'ont emporté sur la force plastique politique, voici que le côté politique de la vie s'avère pourtant comme le plus fort. L'Epée triomphe de l'Argent, la volonté de domination se soumet la volonté de butin. Si l'on appelle les puissances de l'argent Capitalisme, et Socialisme la volonté d'appeler à la vie, par delà les intérêts de classe, une puissante organisation politico-économique, un système de prévisions et de devoirs d'ordre supérieur, destiné à maintenir en une solide cohésion la collectivité, en vue du grand combat décisif de l'histoire, — alors ce conflit est aussi la lutte entre l'Argent et le Droit. Les puissances privées de l'industrialisme veulent le champ libre pour la conquête des grandes fortunes. Nulle législation ne doit leur barrer la route. Elles veulent faire les lois dans leur intérêt propre et se servent à cet effet de l'instrument qu'elles ont créé elles-mêmes, la Démocratie, le parti que l'on paie. Le Droit a besoin, pour repousser cet assaut, de s'appuyer sur une tradition noble, sur l'ambition de familles puissantes qui trouvent leur satisfaction non pas dans l'accumulation des richesses, mais par delà tous les avantages pécuniaires dans les tâches de la véritable souveraineté. Une puissance ne peut être renversée que par une autre puissance, non par un principe, et vis-à-vis de l'Argent il n'y a pas d'autre puissance. L'Argent ne peut être dompté et aboli que par le Sang. La Vie est la donnée première et dernière, le flux cosmique sous une forme microcosmique. Elle est *le* fait par excellence dans les limites du monde de l'histoire. Devant le rythme irrésistible de la succession des générations s'évanouit en fin de compte tout ce que l'organisme à l'état de veille a édifié dans ses sphères spirituelles. Il s'agit, dans l'histoire, du

la Vie, toujours de la Vie seule, de la Race, du triomphe de la volonté de puissance, et non point de la victoire de vérités, de découvertes, ou de l'argent. L'histoire du monde est le jugement du monde : toujours elle a fait droit à la vie la plus forte, la plus pleine, la plus sûre d'elle-même; je veux dire qu'elle lui a donné le droit à l'existence, que cela fût juste ou non devant la conscience; elle a toujours sacrifié la vérité et la justice à la Puissance, à la Race, et condamné à mort les hommes et les peuples pour qui la vérité était plus importante que l'acte et la justice plus essentielle que la puissance. Au terme d'une haute civilisation, de tout ce monde merveilleux de divinités, d'arts, d'idées, de batailles, de villes, nous retrouvons ainsi les faits primordiaux du Sang éternel, qui est un et identique avec le flux cosmique en son cycle éternel.

Placé à ce tournant du devenir historique où l'Argent célèbre ses derniers triomphes et où son héritier, le Césarisme, annonce irrésistiblement sa venue prochaine, le moderne voit s'ouvrir devant lui un cercle de possibilités très strictement limité. L'histoire ne remonte jamais son cours; chaque période de l'évolution ne peut amener que *certaines* réussites à l'exclusion de toutes les autres. « Nous n'avons pas la liberté d'atteindre ceci ou cela, mais le choix entre faire le *nécessaire* ou *rien* ». Poursuivre des buts qui appartiennent à une phase du devenir déjà révolue n'est que vaine chimère. Le problème d'aujourd'hui, c'est de savoir comment sortir vainqueurs de la formidable mêlée où nous sommes tous engagés. Nous vivons à une époque difficile entre toutes, la plus dure que connaisse l'histoire d'une haute culture. « La dernière race *en forme*, la dernière tradition demeurée vivante, le dernier chef qui aura derrière lui cette race et cette tradition, atteindront victorieusement le but ». Pour cela, il faut que se durcissent les corps et les âmes. L'avenir n'est pas aux idéologues, aux songe-creux, aux poules mouillées. Le civilisé d'aujourd'hui surestime communément l'art et la pensée abstraite : une époque sans art et sans philosophie peut tout de même être une grande époque : les Romains l'ont bien montré ! Aux temps des Marius ou des Césars il n'aurait guère été intéressant d'être statuaire ou moraliste, dramaturge ou sophiste. Il en va de même aujourd'hui.

La dureté, une dureté romaine, voilà ce qui s'annonce aujourd'hui dans l'univers. De l'art, soit — mais en béton et en acier. De la poésie, soit, — mais de poètes aux nerfs d'acier et au coup d'œil inexorable. De la religion, soit, — mais alors prends à la main ton livre de cantiques et non pas un Confucius sur papier de Hollande, et va à l'église. De la politique, soit, — mais une politique d'hommes d'Etat et non d'humanitaires. Tout le reste ne compte pas. On ne devrait jamais oublier ce que nous, hommes de ce siècle, avons *derrière* nous, et ce qui est *devant* nous. Nous autres Allemands nous ne produirons jamais plus un Gœthe, — mais bien un César !

* * *

Le *Déclin de l'Occident* est, si l'on en croit une enquête du *Berliner Tageblatt*, le livre allemand *le plus lu* à l'heure qu'il est, à côté des ouvrages sur les choses sexuelles et sur la magie. Symptôme significatif et qui donne à penser.

Essayons d'abord d'en limiter la portée. Nous aurions tort, je crois, de nous imaginer qu'en ce livre nous tenons la confession authentique de ce que pense, croit et rêve l'élite allemande d'aujourd'hui. Ce serait injuste et inexact. Les thèses de Spengler ont soulevé, en même temps qu'une immense curiosité, des protestations véhémentes. Bien entendu, elles ont été repoussées avec ensemble par les spécialistes qui ont déclaré à l'envi, chacun dans sa partie : « Ce que ce dilettante dit sur les choses que je connais ne tient pas debout ; mais le reste est fort intéressant ». Ce qui est plus grave, c'est que beaucoup des esprits les plus éminents de l'Allemagne nouvelle ont, eux aussi, nettement désavoué Spengler : sans contester son talent hors ligne, son extraordinaire faculté de combinaison, sa prodigieuse virtuosité, ils se sont inscrits en faux contre les résultats de sa synthèse, contre les tendances dernières de sa philosophie, contre sa vision du monde et ses « anticipations ». Ils l'ont fait en général avec prudence et mesure, sans se laisser entraîner aux outrances dans le blâme qui avaient accueilli à l'origine les thèses de Nietzsche. Mais il est visible qu'ils tiennent le succès du *Déclin de l'Occident* pour hors de toute proportion avec sa valeur réelle, et qu'ils

voient dans son auteur plutôt un épigone raffiné, un renégat de l'Esprit, un prestigieux virtuose, qu'un génie vraiment fécond et novateur. On sent qu'à leurs yeux Spengler s'est plus ou moins discrédité parce qu'il lui manque le « tact scientifique », parce qu'il tend sans cesse à effacer la limite délicate entre le connu et l'inconnu, entre le savoir et l'ignorance. Ne tombons donc pas dans l'erreur qui consisterait à prendre Spengler pour le « héros » représentatif de la pensée allemande actuelle. En mettant ainsi en garde le lecteur français, je n'entends pas préjuger de la valeur *définitive* de ses théories. Il est possible qu'il ait finalement raison contre les « autorités » de son temps. Je veux simplement constater le fait qu'il les a aujourd'hui en général *contre* lui : ceux-là mêmes qui reconnaissent le plus franchement la crise actuelle de l'historisme n'estiment pas que Spengler y porte remède : ils le tiennent pour un improvisateur brillant, mais de valeur problématique.

Nous nous trouvons, d'autre part, en présence d'un autre fait non moins important : c'est que son ouvrage — quel que soit le jugement que porte sur lui l'élite intellectuelle d'aujourd'hui et de demain — a obtenu un succès hors de pair et provoqué un mouvement d'opinion extraordinairement intense dans le grand public, en particulier parmi la jeunesse intellectuelle. Un Allemand de haute culture me disait récemment que ses compatriotes avaient périodiquement la sottise de porter aux nues de « mauvais livres » — dans les dernières années du siècle précédent, *Rembrandt éducateur*, puis, à l'apogée de la gloire de Guillaume II, les *Fondements du XIX^e^ siècle* de Chamberlain, enfin au lendemain de la guerre, le *Déclin de l'Occident*. A supposer la justesse de cette boutade — en admettant que le livre de Spengler soit en effet de la même classe que les deux autres ouvrages cités, sa fortune exceptionnelle reste significative à titre de symptôme. Et il faut reconnaître que ce symptôme est loin d'être rassurant.

Prenons Spengler, d'abord, au pied de la lettre. Nous y trouvons un culte de la Vie, du Fait, de la Puissance plus outré encore et plus hyperbolique que chez Nietzsche. Nous y voyons s'affirmer la négation radicale et exaspérée des prin-

cipes fondamentaux de la « révolution » allemande de 1918, l'adhésion sans réserves à toutes les thèses nationalistes prussiennes et conservatrices, l'apologie enthousiaste de la noblesse, de la discipline, des vertus guerrières, du Césarisme. Est-ce là ce qui lui a gagné les cœurs de la jeunesse? Alors nous devons conclure que, du formidable cataclysme de la guerre mondiale, cette jeunesse n'a retenu qu'une seule leçon : à savoir que le seul tort de l'ancien régime fut de n'avoir pas été assez fort, assez impérialiste, assez durement réaliste, et que l'Allemagne nouvelle n'a de chances de se relever que si elle abjure impitoyablement toute idéologie démocratique et pacifiste, si elle cultive ses muscles, raidit sa volonté et trempe son courage. Nous devrions penser que l'Allemagne de demain envisage sans crainte et peut-être même sans regret, en tout cas comme une inéluctable fatalité, une suite de grandes guerres, de bouleversements inouïs, aux termes desquels surgira, victorieux et inexorable, un César germanique qui fera régner la paix romaine sur le monde indifférent et subjugué. On voit, sans qu'il soit besoin d'insister, les conséquences tout à fait graves qui résulteraient, pour la politique française, de perspectives de ce genre. Si une nouvelle guerre franco-allemande est fatale dans un avenir prochain, si les penseurs politiques les plus écoutés de l'Allemagne la prédisent, s'y préparent et y préparent la jeunesse qui les acclame, c'est qu'alors le devoir le plus élémentaire des Français est de se tenir prêts eux aussi et de ne négliger aucune précaution contre une restauration trop prompte de la force allemande. Si les pacifistes sont des illuminés, des fous ou des traîtres, si la guerre est en vue et si rien ne compte que la préparation à la guerre — n'est-ce pas une duperie que de chercher une impossible conciliation. Il n'y a, pour reprendre une formule connue, qu'à tenir sa poudre sèche et son épée affilée ; tout le reste n'est que chimère. L'impérialisme appelle l'impérialisme.

Il est d'ailleurs très possible que cette interprétation de la pensée de Spengler soit excessive. Le naturalisme agonal de son livre peut refléter l'allégresse d'une nature combative,

d'un tempérament puissant en face d'aventures redoutables. Mais il pourrait aussi s'expliquer comme la réaction d'une sensibilité ultra-moderne devant les menaces formidables qui planent sur l'existence contemporaine. On y trouverait, dans ce cas, l'expression du désespoir intellectuel qui, devant l'absurdité du devenir, révoque en doute de façon radicale le pouvoir organisateur de l'intelligence, — du désespoir moral qui, devant la faillite de toutes les espérances humanitaires et pacifistes, statue la pérennité de la guerre et l'immoralisme foncier de l'existence, — du désespoir politique et social qui, à la suite de la faillite des idéologies libertaires ou démocratiques, ne croit plus qu'à la force et conclut à un dur aristocratisme et à l'esclavage perpétuel des masses. Le succès du *Déclin de l'Occident* s'expliquerait dans ce cas par la diffusion dans « l'intelligence » allemande d'un dur pessimisme qui conclurait à la fatalité de la souffrance et du mal et refuserait de se laisser bercer par les illusions optimistes d'un idéalisme trop souvent réfuté par les faits. Mais ces dispositions non plus ne sont guère rassurantes. J'ai essayé de montrer ailleurs [1] le danger que le pessimisme systématique constitue présentement pour la tranquillité du monde. Pour le maintien de la paix, un minimum d'optimisme, de confiance dans le monde et les hommes est indispensable : le pessimisme appelle le pessimisme; si chacun pense instinctivement le pire de son voisin, les gestes de violence peuvent se produire d'un instant à l'autre dans une atmosphère lourde de menaces et empoisonnée par la méfiance réciproque.

On nous dira peut-être qu'il ne faut rien prendre au tragique, pas même les paradoxes et les prophéties d'un Spengler. Soit encore. Admettons que le public admire en lui surtout un virtuose consommé, un ingénieux constructeur d'hypothèses, un érudit d'une déconcertante universalité, un écrivain vigoureux et parfois éloquent. Admettons qu'il goûte dans son livre surtout un plaisir esthétique, une joie intellectuelle. Il resterait à montrer pourquoi *cette* construc-

1. *L'Allemagne d'aujourd'hui*, p. 262 ss.

tion précisément a frappé à tel point les imaginations. Or un succès d'une pareille ampleur ne peut guère s'expliquer par des raisons purement formelles. Il faut que le *contenu* même de la thèse de Spengler ait, lui aussi, séduit les esprits ou qu'en tout cas il ne les ait pas rebutés. Et nous voilà revenus aux considérations que nous indiquions tout à l'heure. Si la vision spenglérienne du devenir historique et de l'avenir qui s'étend immédiatement devant nous exerce une pareille fascination, c'est qu'il y a une foule d'intellectuels allemands qui l'adoptent aujourd'hui : les uns, les tempéraments robustes de surhomme et de hasardeur, de gladiateur et de prétorien, avec enthousiasme, parce qu'ils disent *oui* à la lutte et à la vie dangereuse, — les autres, les délicats, les contemplatifs, les découragés, les « décadents », avec résignation ou désespoir, parce qu'ils sont persuadés au fond d'eux-mêmes que la réalité est dure et mauvaise, mais parce qu'ils sont las d'autre part des idéologies lénitives et aiment mieux regarder en face la tête de la Gorgone que se laisser « bourrer le crâne » et leurrer d'illusions optimistes.

C'est, au total, avec des sentiments assez mélangés que beaucoup de lecteurs français fermeront, je crois, le *Déclin de l'Occident*. Le Français, tout en constatant lui aussi les démentis éclatants que les faits infligent à tout instant aux prévisions les plus raisonnables, demeure malgré tout trop « rationaliste » en son for intérieur pour accepter sans réserves les perspectives que présente ce livre. Il n'admet pas volontiers qu'on restreigne au point où le fait Spengler le pouvoir de la pensée claire et la liberté de choix de la volonté ordonnatrice; il s'insurge instinctivement contre les « fatalités » auxquelles le penseur allemand prétend asservir le cours de l'histoire; il se résigne malaisément à croire qu'une inexorable nécessité nous voue d'abord à une longue période de guerres formidables, puis au rétablissement d'une « paix romaine ». Il reste persuadé qu'il y a d'autres possibilités d'organiser sur terre une existence plus tolérable. Nous avons tort peut-être. Nous n'avons pas cru Nietzsche quand il annonçait que l'Europe entrait dans l'ère classique de la guerre. Or il

voyait juste, et les faits ont donné tort à l'optimisme pacifiste. La prophétie « pessimiste » (à notre point de vue) de Spengler peut se trouver vérifiée à son tour par l'événement — et c'est, pour nous, précisément une des tristesses de l'heure présente de voir clairement que cette menace continue à planer sur la vie européenne. Je serais surpris, pourtant, si beaucoup de Français se décidaient à « parier » pour le naturalisme spenglérien, c'est-à-dire à agir *comme si* les éventualités décrites dans le *Déclin de l'Occident* devaient se produire avec la fatalité d'un développement organique. Avons-nous tort de ne pas « vouloir l'inévitable »? L'avenir le dira. En attendant nous serions plutôt tentés de regretter que tant d'Allemands semblent dire *oui* aujourd'hui à des perspectives contre lesquelles proteste notre volonté, et que, par leur adhésion, ils risquent de rendre en effet « inévitable » une issue qu'il n'était peut-être pas au-dessus des forces humaines de prévenir.

Henri LICHTENBERGER.

Hans E. Kinck

Il y a quinze ans de cela, un critique norvégien, Anders Krogvig, écrivait à propos d'une pièce de Hans E. Kinck : Driftekaren (Le maquignon) : « *Cette œuvre de Kinck est bâtie avec un art vigoureux et sûr. Je la comparais tout à l'heure à Peer Gynt Mais elle dépasse à plus d'un titre la pièce d'Ibsen, et surtout en puissance dramatique* ». — *Il ajoutait à la fin de son article* : « *Dans notre littérature, il n'est pas de personnalité plus riche que celle de Kinck. Son œuvre est le premier apport décisif de la jeune génération à notre patrimoine intellectuel, le premier message qui intéresse tout le peuple norvégien.*»

Ces lignes, cette comparaison avec Ibsen, montrent assez quelle place éminente Hans E. Kinck occupe en Norvège. Son œuvre, aujourd'hui considérable (une dizaine de romans, autant de recueils de nouvelles, huit pièces de théâtre, de nombreux ouvrages de critique) a forcé l'attention du public, en raison de ses qualités, évidemment, mais aussi malgré ses qualités. Une inspiration dédaigneuse des éclaircissements, et qui jaillit en visions dont il faut d'abord pénétrer le sens, un style tendre à l'extrême sous la poussée de la vision, découragent toujours ceux qui ne cherchent dans la lecture qu'une récréation et un repos. On n'entre pas sans peine dans la familiarité de cette pensée ; il se peut que l'œuvre de Kinck reste fermée au public.

Ni le roman ni le drame ne sont pour lui des combinaisons ingénieuses d'événements expliqués avec les ressources de la psychologie admise. L'enchaînement psychologique des événements n'est que l'affleurement superficiel d'une réalité aux profondeurs infinies.

L'événement ne vaut jamais en fonction d'une intrigue, mais seulement par les perspectives qu'il ouvre à la vision de l'auteur. Par delà le caractère d'un individu ou d'un peuple, derrière les manifestations visibles où ce caractère s'exprime, Kinck creuse et fouille jusqu'à ce qu'il ait trouvé le terreau fécond, le germe d'où il est sorti et où il s'alimente par mille racines ténues.

Dans quelques-uns de ses drames et certaines de ses nouvelles. Kinck applique cette recherche aux sentiments généraux de l'humanité, particulièrement aux formes diverses de l'amour. Prenant comme point de départ quelques situations qui lui paraissent chargées de significations, il nous entraîne dans une suite de méditations ou, plus exactement, d'extases lyriques où, derrière le sentiment clair, nous apparaissent les instincts obscurs qui le précèdent et qui le créent. Ce ne sont pas des « histoires d'amour» : c'est Eros lui-même qui nous apparaît et qui nous livre son secret. Tel est, par exemple, le cas du drame lyrique intitulé Agilulf le Sage.

Dans ses autres ouvrages, l'observation de Kinck prend un caractère historique ou ethnique. Tous ses romans, deux de ses drames et quelques-uns de ses ouvrages de critique sont ainsi consacrés à son propre peuple. Qu'y a-t-il derrière le mot « national »? Recherche passionnante dans un pays comme la Norvège, dont l'histoire au XIX^e siècle n'est qu'un effort de plus en plus intense pour retrouver sa nationalité, adultérée, comme on le croit, durant la longue période de réunion au Danemark. Qu'importent ici les couleurs d'un drapeau, ou même le tracé d'une frontière? Ce qu'il faut retrouver, c'est une forme de sensibilité originale, irréductible. Cette recherche conduit d'emblée l'auteur norvégien au moyen âge. Le moyen âge, conservé durant le long sommeil de la nationalité, continue à vivre dans les campagnes norvégiennes sous une forme obscure et s'y affronte à la culture rationaliste, venue d'ailleurs. Saisir dans les gestes et les déterminations de ses personnages cette poussée obscure et puissante, voilà la tâche que Kinck s'est assignée.

Il est clair que ces forces du passé se manifesteront surtout dans les instants où les personnages perdent le contrôle d'eux-mêmes et s'abandonnent à leur impulsivité. C'est pourquoi Kinck

décrit avec prédilection la rêverie, l'extase, les ébranlements organiques, naturels ou morbides.

Il y aura donc dans son œuvre une part de réalisme : la réalité la plus minutieusement exacte est le point de départ indispensable pour l'auteur comme pour le lecteur. Mais chaque détail de cette réalité doit éveiller des résonnances infinies : il grandit sous le regard qui le fixe, se gonfle de signification mystérieuse, devient vision.

La nouvelle que nous offrons aujourd'hui au public nous paraît donner une idée de ce caractère à la fois réaliste et visionnaire de l'art de Kinck[1].

1. Nous passons sous silence ses drames et ses études consacrés à l'Italie. Il ne peut être question de les étudier en détail : en gros, ils rentrent dans les formules que nous avons dégagées du reste de son œuvre.

Le jeune cheval

I

La première fois que je le vis, c'était un matin, près de l'octroi de la Barrière San Nicolo, sur la rive sud de l'Arno, comme il franchissait la grille moderne qui en cet endroit sépare la ville et la campagne. Il traînait une de ces carrioles pareilles aux voitures dont les enfants se servent pour jouer, — à vrai dire une simple armature de carriole, peinte en jaune et vernie à neuf, avec un filet sous le siège en guise de fond et une carpette sur le filet pour empêcher la boue et les éclaboussures d'atteindre le siège et les deux personnes qui peuvent s'y asseoir. Cette fois-ci, un homme seulement marchait à côté du cheval, et le conduisait par la bride avec précaution. C'était un fermier apparemment, en tout cas presque un monsieur, juste sur la limite.

Le cheval était tacheté de gris sur tout le corps, comme on en voit tant dans le pays, et un peu plus grand qu'un cheval d'Islande. Mais c'était une bête fine et élancée, aux jambes grêles, aux mouvements souples, folâtre avec cela, et si jeune! Il frappait le sol à coups pressés et à chaque fois le pâturon pliait, flexible comme la patte d'un jeune chien, le sabot avait comme un reflet rosé et faisait songer à l'ongle mince d'un enfant.

Il y avait beaucoup de monde ce matin-là le long de l'Arno : c'était vendredi et jour de marché. A chaque instant des voitures passaient. Quand il se vit au milieu de la foule, le jeune cheval voulut faire entendre sa voix et se mit à hennir avec pétulance: il retroussait les lèvres, montrant sa gencive à nu, comme on ne le voit d'ordinaire que chez les chevaux de la sculpture antique et dans les motifs d'ornementation moderne. Il lançait son hennissement vers la ville, comme un salut, l'éparpillait à droite, à gauche, vers le ciel, hardiment, sans retenue, à qui le croisait et le dépassait, jeunes chevaux et vieilles rosses : en un pareil jour, il ne faisait pas de distinction.

Les gens regardaient et souriaient, comprenant que c'était son premier voyage à la ville.— Sardignolo ! se disaient-ils l'un à l'autre. En effet, il était de Sardaigne, pays des petits chevaux gris pommelés et des petits ânes nains, au poil brun, au trot menu, à la panse traînante..... Peut-être songeait-il justement à l'île, là-bas, dans le vent de la mer glauque : car la brise venait aujourd'hui de l'Ouest. Peut-être agaçait-elle ses narines, rouges et fines, comme autrefois là-bas, quand ses sabots rapides le portaient du fond de la vallée sur quelque sommet, où il aspirait le vent salé tandis que la mer étalait de toutes parts devant lui sa surface éblouissante.

Il fit en tout cas son entrée dans la ville sans cesser de hennir tout le long de l'Arno. Il devint, en conséquence, le favori du public, comme on dit. Il paraissait s'en rendre compte, d'ailleurs, car il hennissait de plus en plus fort. L'homme marchait à côté et souriait, non sans quelque gêne pour ce jeune effronté, si gaillard à sa première sortie.

Le hasard me ramena vers la fin de l'après-midi au même endroit sur les bords de l'Arno, juste comme la ville rejetait les derniers paysans venus au marché; des roues de voitures tournaient à grand fracas, des clochettes dansaient et tintaient, des fouets claquaient, des voituriers se lançaient de rudes moqueries: l'âpre saveur du vin de Chianti piquait encore les gosiers.

Dans ce grouillement j'aperçus un petit cheval pommelé, et je le reconnus au reflet rose de ses sabots. Il allait maintenant d'un pas si rapide qu'il n'avait plus le temps de lancer ses bruyants saluts. Il avait dû lui arriver en ville quelque chose d'insolite. Avait-il eu le vertige à entendre sur la place de la Seigneurie la houle retentissante du marché : paysans et régisseurs trafiquant et discutant sur un ton à faire crouler les palais? Ou bien avait-il pour la première fois senti le fouet sur son jeune flanc rebondi? Il se pressait nerveusement contre l'homme qui était obligé de le repousser en quelque sorte dans la rue, une main à la crinière, l'autre au mors. Mais l'homme avait bu du vin, comme les autres, et se sentait de belle humeur. Où devaient-ils aller ce soir tous les deux?

A Bagno di Ripoli, à Ponte d'Ema, à San Donato? Je ne sais, mais à coup sûr vers l'Est le long des routes blanches qui filent vers les montagnes. Un gamin en bras de chemise les suivait en courant pour voir ce qui allait se passer quand ils auraient franchi la barrière et que l'homme voudrait monter dans la carriole. Si bien que le cheval se trouvait être encore en quelque mesure le favori du public, comme on dit.

Sur la place au delà de la barrière des gens étaient arrêtés. C'est là que se tenait, hors de portée de l'octroi, le marchand de tripes, avec sa voiture à bras pleine de cette pitance à bon marché, toute chaude — trippa —: on pouvait en avoir un gros morceau pour un sou. Et tout le long du trottoir, des ouvriers fatigués s'appuyaient à la muraille, assis sur un talon pour se reposer, comme ils ont coutume, et engloutissaient leur pitance de quelques sous : ainsi elle échapperait à l'octroi quand ils rentreraient en ville. Juste derrière la voiture du marchand se trouvait aussi le petit kiosque où une vieille bonne femme vendait la dernière édition des journaux et subvenait en général à tous les besoins intellectuels de la place publique. Il y avait donc pour chacun motif de s'arrêter. Et tous regardaient avec un sourire le jeune poulain de Sardaigne qui venait de franchir la barrière et allait les divertir de ses gambades.

L'homme monta sur le siège, tira les guides à lui, fit claquer son fouet avec force et rendit légèrement la main. Les voilà partis !

Mais le poulain tirait étrangement à droite. L'homme ramena les guides à lui, fit à nouveau claquer son fouet, frappant cette fois la bête, qui instantanément se cabra; le vendeur de tripes se mit à hurler, pris d'une peur folle pour la voiture. Le cheval reçut un coup sous le poitrail et retomba sur les pieds de devant. Il reprit sa course. Mais il tirait toujours à droite opiniâtrement; il buta avec grand bruit contre le kiosque à journaux qui, du coup, s'inclina sur le côté. Une clameur s'éleva, puis des rires; les gens arrêtaient leurs voitures pour regarder, et les ouvriers assis sur leur talon, en train de mâcher leur tripe, cessèrent également de faire aller leurs mâchoires et levèrent, de sous leur chapeau, le regard luisant de leurs petits yeux de taupe.

L'homme frappait à tour de bras; il tirait sur la guide de gauche, si fort que le cou de la bête pliait comme un arc; il frappait du côté droit seulement, sous le poitrail, le long du flanc, sur la crinière, il visait l'oreille, tous les endroits qu'il savait sensibles : c'est comme s'il eût voulu, à l'aide du rabot, à l'aide du marteau, redresser une planche de travers. C'était là le dressage habituel des jeunes chevaux qu'on met à la voiture et l'homme sacrait : encore un ou deux voyages de ce genre et ses vilains caprices finiraient bien par passer, jour de Dieu ! Le gamin qui les suivait depuis la ville, dans l'attente de ce qui allait arriver, sentit ses muscles se tendre à la vue d'une telle râclée, et l'envie lui vint de redresser, lui aussi, ce qui était de travers; il se précipita avec un bâton.

— Veux-tu t'en aller, cria l'homme, c'est moi qui vais le rosser ! Il sauta à bas de la carriole et mena le cheval à gauche, dans la grande rue tranquille qui suit l'Arno et où ne passent jamais de voitures. Là, seuls, ils pourraient se démener à leur aise.

De nouveau, ils repartirent à plein galop. De la place, la foule les suivait du regard le long de la rue toute droite. Cette fois, ce fut un reverbère. Le rire éclata de nouveau sur la place. Mais l'homme ne se tint pas pour battu; en fin de compte il se leva tout droit dans la carriole pour mieux le travailler de son fouet. Et, dans un affolement croissant, les sabots battaient, montaient sur le trottoir, ensuite sur un tas de pierres, à droite, toujours à droite ! Le jeune cheval ne comprenait plus rien de rien à ce qui lui arrivait. C'était le fouillis dans sa tête, un fouillis compliqué et tortueux, comme dans toutes les jeunes têtes. Et le rire résonnait sur la place, car pour cette raison justement il était encore le favori du public.

Et soudain, je me demandai où il avait bien pu entendre pour la première fois pareil rire. Oui, il l'avait entendu comme poulain d'un an, sous le soleil éclatant du mois de mai, un jour où il y avait eu banquet en plein air et où les gardiens s'étaient copieusement abreuvés de vin, — c'était le jour de la ferrade : les gardiens lui avaient jeté un lasso autour du cou, et, se haussant le long de sa jeune crinière, avaient fiché

leurs griffes d'acier dans ses narines encore tendres; ils l'avaient enchaîné et marqué à la joue gauche avec le fer rouge. Fou d'épouvante, il s'était mis à galoper à l'aveugle, trébuchant dans sa propre longe, renversant peut-être un gardien ou un autre poulain: voyait-il ce qu'il y avait devant lui? — C'est alors qu'il avait entendu éclater autour de lui le rire du maître et de ses invités qui regardaient du bord de la clôture — ce rire franc et dégagé qui salue les premiers soubresauts de ceux que la vie n'a pas encore domptés. C'est là qu'il avait été pour la première fois, le favori du public : on peut l'être de tant de façons !

Le jeune cheval se perdit dans l'ombre du soir, vers l'est, sur les routes blanches. On alluma les reverbères à la barrière de l'octroi; une lampe, chez le caissier, brillait d'une lueur rouge. Mais le gamin en bras de chemise continuait à suivre du regard la course affolée. Je passai près de lui pour voir son visage : il y avait un sourire innocent d'enfant dans son regard clignotant tendu vers l'obscurité. Lorsque des petits enfants ont rassemblé un îot de bobines vides et font une course de vitesse sur la couverture de leur lit, ils ont de ce sourire tranquille en suivant des yeux leur bobine favorite: pas la moindre pitié, rien qu'une curiosité paisible dans le clignement de leur œil.

En somme, il n'y avait qu'un seul être qui ne sourît point sur toute la place : derrière le guichet d'un kiosque à moitié par terre une vieille femme jurait vilainement au nom de la presse offensée, tandis que ses lecteurs assidus lançaient des plaisanteries usées sur l'autorité chancelante des journalistes.

II.

En descendant le long de l'Arno, on peut voir toute la journée, dans leurs barques, des ouvriers sablonniers à la face brunie par l'air et le soleil. Ils grattent le lit du fleuve avec des pelles à long manche pour avoir le sable fin qui se dépose pendant les

crues là où il y a des tourbillons ; ou bien ils restent sur la grève quand la sécheresse mange le fleuve, s'enfoncent dans le sable qu'ils creusent, lançant chaque pelletée contre un large crible. On les appelle *renajoli* : quand le soleil brûle, on les voit travailler en chemise. Ils sont particulièrement nombreux dans l'espèce de crique qui se trouve près de la barrière San Nicolo, juste en deçà du château d'eau. Des chevaux également vont et viennent le long du fleuve, attelés à des tombereaux rouges ; ils montent le sable le long du talus et jusque dans la rue en passant par une brèche du quai ; ensuite ils l'emmènent vers la ville, parfois même à la campagne, où on le mélange avec de la chaux et du ciment pour les bâtisses en construction.

Je venais me promener là chaque soir le long du quai, jusqu'au-delà de l'octroi, et, s'il m'arrivait d'apercevoir un cheval pommelé de Sardaigne, je jetais tout de suite un regard à son sabot. Mais ce n'était jamais le bon, celui dont le délicat reflet rose rappelait l'ongle d'un enfant. Je finis par ne plus penser à lui ; — il avait sans doute appris maintenant, lui aussi, à suivre tout droit la grand'route et renoncé à ses idées biscornues.

Or un soir que je revenais de la ville, au moment où l'on se noie dans le grouillement du crépuscule — oh ! ce grouillement des pas qui avancent et se hâtent, chacun à sa manière, les uns allègres, sautillants, les autres fatigués, glissants ; involontairement, on prête l'oreille, pensif, car on peut distinguer au pas le courage ou la peine des hommes — un soir donc, je vis un tombereau de fin sable brunâtre sortir de la brèche du quai et se diriger vers la barrière. C'était la dernière charge de la journée ; les ouvriers harassés remontaient de la crique avec leurs pelles, la ceinture blanche aux reins, la veste pendue à l'épaule. Le tombereau était attelé de deux chevaux, dont l'un, à gauche des brancards, était de race sarde. Il avait de l'ardeur et tirait ferme sur sa corde. Il était borgne de l'œil droit ; dans l'ombre, cet œil brillait d'un éclat laiteux. Mais je le reconnus tout de même à son sabot.

Le charretier marchait sur le trottoir et faisait claquer son fouet. On entendait le glissement énergique et régulier des

roues sur leurs moyeux bien graissés. Le tombereau était peint en rouge, avec une guirlande de fleurs qui se continuait sur les brancards. Dans les brancards, une vieille rosse maigre et brune dressait un cou étrangement arqué, flexible, un vrai cou de chameau. Elle avait quelque allure, grâce à la selle qu'elle portait sur le dos. Elle était parée, selon la mode italienne, de gros glands de coton rouge et d'une masse de petits pompons qui pendaient à des brins de fil tressé; une grosse queue de blaireau descendait entre ses jambes et se balançait. Des appliques de laiton luisaient sur le harnais et sur la selle, il y avait une petite tour en laiton avec une pointe en fer, autour de cette pointe une plaque de laiton tournait chaque fois que la bête levait un pied. Enfin, elle était comme enveloppée d'un chœur cliquetant de grosses et de petites clochettes dont le bruit assourdissant perçait le crépuscule; en fermant les yeux, on pouvait songer à un hérisson qui se serait mis en boule en dardant vers vous tous ses piquants.

Je demandai au charretier pourquoi le petit cheval était borgne.

Ah ! oui, c'était l'ancien propriétaire ! Il s'était mis dans une telle fureur, un jour qu'il était allé avec lui à la ville, qu'il l'avait à moitié assommé : c'est dans cette bagarre qu'il avait perdu l'œil droit. On l'avait alors vendu pour le roulage du sable, et c'était une bonne bête, ajouta-t-il, pourvu qu'il ne l'attelât qu'à gauche des brancards : de cette façon-là, dit-il avec un rire et en faisant claquer son fouet, il n'y a plus moyen qu'il aille à droite, à moins de passer par-dessus l'autre, la jument des Maremmes. Car l'autre bête, la plus grande, venait des Maremmes.

... Oui, elle venait de quelque part là-bas, et le hasard les avait réunis. Les Maremmes ! La longue et large bande de terre basse, infectée de malaria, qui s'étend à l'Ouest, le long de la mer, depuis le sud d'Ostie, jusqu'à Pise; c'est de là que viennent les grands chevaux. Les Maremmes !... C'est là que le gardien galope, orgueilleux sans cause, et, embrassant le paysage d'un geste, lance la parole insouciante du vagabond : *Piano e costa é tutta roba nostra* : dans la plaine et sur la grève, par-

tout nous sommes chez nous. C'était devenu le mot favori des éleveurs. Cette brune haridelle, attelée au tombereau de sable, avait brouté là pendant ses premières années, libre comme l'oiseau dans les bois. Lorsque le vent du nord soufflait, amenant selon la règle trois, six ou même neuf jours de beau temps, elle avait trotté à travers les vastes landes herbeuses, le long des pentes, parmi les broussailles, les fossés pleins d'eau, les roseaux, les forêts de chênes clairsemés ; — au loin, du côté de l'est, les montagnes bleues étincelaient, tandis qu'à l'ouest la mer éblouissante montait jusqu'au milieu du ciel ; c'est là qu'elle avait henni vers l'azur, aussi pétulante que les autres chevaux, bien qu'elle ne fût pas de race pure, laissant déborder de toutes parts sa joie de vivre : dans la plaine et sur la grève, nous sommes partout chez nous ! — Et lorsque le siroco accourait du sud sur les vagues grises et balayait la campagne répandant par bouffées sa tiédeur étouffante sur les bêtes et les herbes, ou bien lorsque passait le souffle humide du mauvais temps, elle se réfugiait tranquillement derrière une meule de foin, attendant les belles journées que ramènerait le vent du nord... Jusqu'au jour où elle sursauta, elle aussi, et se débattit au premier contact avec l'école de la vie ; elle aussi, sans doute, avait entendu jaillir autour d'elle les éclats de rire, un de ces jours éclatants de mai, où l'on marque les jeunes chevaux à la joue avec le fer mordant. Puis, quand elle eut trois ans, on l'envoya à la grande revue des chevaux où elle fut refusée pour le service de l'armée. Le fermier ne voulut pas non plus la garder, ne la trouvant pas digne de perpétuer la race. C'est ainsi qu'elle fut lancée dans la vie, avec son grand cou mince, son cou de chameau, qu'elle passa de mains en mains sans doute, pour finir ici sur les bords de l'Arno, à monter le sable de la petite crique, dans le balancement des pompons et le cliquetis des sonnettes, la peau à vif sous sa sangle, boiteuse, à côté d'un jeune cheval borgne et esquinté.

Et je m'étonnais de lui voir les flancs tout couverts de bosses ; je ne savais pas encore qu'en plus elle était rétive.

J'éprouvais une impression étrange à suivre ainsi ces deux bêtes. C'est l'effet ordinaire de l'ombre ; elle grandit autour de

vous les formes des choses et les voix ; et dans cette vision, on sent passer comme des parcelles de destin. Un frisson d'une force étrange m'effleura, comme si j'eusse marché derrière un cercueil.

Le charretier déchargeait déjà le sable sur la place, de l'autre côté de la barrière, à l'endroit où la ville établissait une nouvelle conduite d'eau. Il fit basculer le tombereau, dont le contenu glissa à terre, et lança un appel à la jument pour la faire avancer. Elle ne remua pas ; le jeune cheval tira sur sa longe, frappant le sol de ses sabots. Je m'aperçus alors que la jument était rétive : un jour sans doute où il l'avait trop lourdement chargée, la paralysie s'était abattue en quelque point de son cerveau. Voilà pourquoi le jeune cheval était « une brave bête » maintenant. Il était tombé en si mauvaise société qu'il se distinguait — tout simplement. Et je compris d'où venaient les bosses qui couvraient les flancs de l'autre : c'étaient les marques des coups qui l'éveillaient de son engourdissement.

Cette fois, l'homme ne cogna pas ; il sauta seulement en l'air, puis resta tout raide sur ses jambes écartées, comme si une décharge électrique lui eût traversé le corps ; il empoigna son chapeau par le fond, le froissa comme une guenille, le plaqua à nouveau sur le derrière de sa tête et cria en regardant le ciel sombre : *Benedetto Dio* ! — Il l'appela d'abord, la prit un instant par la douceur, la détacha entièrement des brancards, l'invitant à se promener librement sur la place ; mais on ne voyait rien remuer que sa bouche, à l'extrémité de son grand cou de chameau, car c'était là d'ordinaire que le manche du fouet la frappait. L'homme s'assit sur le bord du trottoir tout accablé, tandis que sur la place les gens riaient aux éclats. Il laissa les autres essayer, tous ceux qui voulaient : il savait, quant à lui, qu'il n'y avait rien à faire.

Et les autres se pressaient autour de la bête, pleins du désir d'aider, à coups de pieds, à coups de bâton, à coups de pierres. On les voyait tous là sur la grande place, affairés, ceux que démange l'éternelle envie de répandre autour d'eux, au hasard de leur chemin, des conseils et des règles de conduite,

depuis le paillasse facétieux qui redresse ce qui est tordu ou de guingois, et cherche à faire rire aux dépens des premières révoltes de la jeunesse — on les voyait tous là — jusqu'à l'ouvrier éreinté assis sur son talon, en lutte avec sa pitance coriace, et qui accourt avec sa pelle dont il applique le manche comme un bélier contre le flanc de la bête rétive, si violemment que la panse en résonne. Nous la connaissons bien, cette foule confuse des grandes places, ceux qu'on appelle les défenseurs du bon sens, dont c'est l'existence et la joie d'apporter, au hasard de leur chemin, leur part d'enseignement à l'école de la vie.

Le jeune cheval se cabrait, car les coups tombaient aussi sur lui; il sautait comme une bête emballée dans les cordes de son attelage, mais il ne pouvait avancer d'un pas, car la jument était dans les brancards, immobile comme un roc; elle se contentait de hennir légèrement, débonnairement, comme pour lui dire : Mais tiens-toi donc tranquille ! Et il redevint un instant le favori du public : il semblait si jeune à se cabrer ainsi aux côtés de la vieille jument rétive. On lui donna même des coups pour le faire se cabrer. — Seule dans la foule, une vieille miss anglaise tendait en l'air un maigre poing et criait contre les acteurs de cette scène scandaleuse.

Le charretier mesura de l'œil la vieille fille et sourit : une passion si effrénée pour les bêtes venait apparemment d'un besoin d'amour aigri dans la solitude. Et soudain il eut une idée: il saisit, avec un coup d'œil rieur, une grosse botte de foin dans la corbeille qui pendait sous sa voiture, frotta une allumette et jeta la botte enflammée derrière les jambes de la jument. Il obtint l'effet qu'il cherchait : la miss entra en fureur ; bientôt, ses paroles ne furent plus qu'un cri où l'on distinguait seulement deux mots d'italien : *bastone* et *nudo*, bâton et nu. C'est ce qu'elle promettait à tous ceux qui se trouvaient sur la place. Finalement, on n'entendit plus qu'un cri rauque et strident, pareil au cri d'un petit oiseau vers le ciel. De joie, les gens se frappaient sur la cuisse, et pendant un instant, la place ne fut plus qu'un unique et assourdissant éclat de rire où se perdit sans espoir la clameur brisée de la miss.

Mais de la botte de foin des flammes rouges montaient, luisant dans l'ombre; les deux chevaux disparaissaient dans la fumée. A travers les rires, d'un autre côté, quelqu'un hurla: Voilà qu'il brûle sa jument ! *Brucia la cavalla* — avec les vilains sons rauques et gutturaux du dialecte florentin. Cette fois, la flamme éveilla la bête de son engourdissement : elle se précipita hors de la fumée avec le poulain épouvanté. Le charretier sauta dans le tombereau; il décrivit un grand cercle sur la place pour retrouver son équilibre, partit à fond de train, aux applaudissements de la foule, franchissant la barrière, où les douaniers se mirent au garde à vous et rendirent les honneurs à l'élégant attelage. Debout dans son tombereau, un charretier brutal galopait le long de l'Arno et ne cessait de fouetter, comme si sa bête eût été encore rétive. Toutes les sonnettes tintaient et résonnaient, la queue de blaireau allait et venait; les deux bêtes filaient, aussi apeurées l'une que l'autre; elles se perdirent dans l'ombre.

Mais les coups de fouet avaient laissé dans l'air comme une traînée douloureuse. Et l'ombre enveloppait maintenant de sa mélancolie les clochettes tintantes et les pompons flottants, le fouet brandi et la traînée douloureuse qu'il venait de tracer — l'ombre montait, soulevant dans l'air ce tremblement bleu pâle des soirs florentins, où votre forme se noyait, comme déjà s'y était noyée la tour dentelée du Palais Vieux, qui, de l'autre côté des lumières rouges de l'Arno, s'élançait, souveraine, tranquille et fière, au-dessus de la ville obscure — comme s'y était déjà noyée la coupole du Dôme, qui suspend l'équilibre de sa forme pansue, comme un large chapeau, au-dessus de la fourmilière des maisons — comme s'y était noyé le campanile gothique, ardent et tourmenté de Santa Croce.

Et, en passant, j'examinai de près les visages restés sur la place, clignant encore leurs yeux vers la traînée laissée par les deux bêtes. Tous ils avaient le même sourire impassible et puéril — ce sourire étrangement jeune des petits lanceurs de bobines; pas la moindre pitié, rien qu'une curiosité paisible !... Et tous ensemble devinrent soudain pour moi extrêmement lointains, d'une race étrangère et lointaine. C'est l'âme d'un

peuple du Sud qui, devant moi, souriait ; les fils d'un soleil ardent, dont la flamme pique, qui souriaient ; des hommes au sang cruel, sans cesse irrité, qui souriaient...

Mais peut-être était-ce l'ombre encore qui grandissait ainsi l'image devant mes yeux.

Depuis, je n'ai plus revu le poulain de Sardaigne. Mais sans doute, en un endroit ou l'autre, il frappe encore le sol de son sabot qui avait autrefois un reflet rose, comme l'ongle délicat d'un enfant, et chaque jour il s'instruit à l'école de la vie. Car sur toutes les places publiques, on les trouve prêts, les gens au sourire enfantin qui s'imaginent jouer simplement avec des bobines vides. Et de temps à autre il redevient le favori du public, comme on dit, quand il a quelques francs sursauts de jeunesse entre les deux brancards immobiles.

Hans E. Kinck.

Traduit par A. Jolivet.

Le centenaire du Molière Russe :

Alexandre Ostrovski

(1823-1886)

Parmi tant d'infortunes, la Russie connaît encore celle de ne pouvoir honorer dignement la mémoire de ses grands écrivains nés entre 1818 et 1823. Le fanatisme révolutionnaire a décimé, dispersé, divisé la société et son expression pensante — *l'intelligence* ; il a brisé l'union matérielle et morale sans laquelle les hommages collectifs perdent leur sens. Tourguénev en 1918, Dostoevski en 1921 ont été victimes de cette sorte de schisme national ; c'est le tour du dramaturge Ostrovski (1823-1886).

En France, le centenaire de Tourguénev est passé inaperçu ; les esprits étaient alors suspendus à l'épilogue du grand drame. Celui de Dostoevski a du moins ramené admirateurs et exégètes sur une œuvre que la révolution, par ailleurs, éclaire de lueurs tragiques. Ostrovski est le moins favorisé : bien qu'il ait doté la scène russe d'un répertoire original qui lui manquait, notre grand public ignore jusqu'à son nom ; quelques-unes seulement de ses pièces sont ou vont être traduites ; son chef-d'œuvre, *L'Orage*, a subi en 1889, sur une scène obscure de Paris, et par la faute d'une interprétation déplorable, un échec dont F. Sarcey ne se consolait pas. Son centenaire, qui est une grande fête du théâtre national russe, ne saurait sans injustice passer inaperçu dans le pays de Molière : il s'agit d'un écrivain que les Russes appellent avec orgueil, et avec raison, leur Molière.

I.

Née avec Soumarokov dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, la comédie russe ne comptait, au début du XIX[e], que trois ou quatre ouvrages originaux ou vraiment forts, que domine *Le Malheur de l'esprit* (1825) — le *Misanthrope* russe — de Griboêdov; Gogol l'enrichit du *Réviseur* (1836) et du *Mariage* (1842), qui participent d'ailleurs de la farce. Après lui, elle souffre d'une stérilité que déplorait le critique Bèlinski; non plus que des imitations du mélodrame et du vaudeville étrangers. *Le Réviseur* et *Le Mariage* « monuments isolés au milieu d'une steppe de sables », ne constituaient un répertoire. Aussi la joie fut-elle grande, le 3 décembre 1849, chez l'historien Pogodine, quand Ostrovski, alors jeune fonctionnaire, eut achevé la lecture de sa première comédie, *Le banqueroutier*. Le professeur Chevyrëv annonça « un nouvel astre dans la littérature dramatique »; Gogol, présent, put voir celui qui prenait en mains le flambeau. Célèbre de ce jour et désormais sûr de lui, Ostrovski poursuit sa féconde carrière : en l'espace de trente-sept ans, plus de quarante comédies, « scènes », drames, « chroniques » historiques se succèderont, divers d'esprit, de matière et de forme, avec un succès parfois disputé, mais un intérêt toujours reconnu.

Ses ascendants étaient d'église et vécurent longtemps à Kostroma. Son aïeul, devenu veuf en 1810, se retire dans un couvent à Moscou; il laissait six enfants dont l'aîné, rompant avec la tradition, passe, après ses études théologiques, dans l'administration civile, épouse la fille d'une *prosfirnia* [1], et vient s'installer dans un coin tranquille du Zamoskvoretché [2]. C'est là, à l'ombre d'une église, dans la maison d'un diacre, que naquit, le 31 mars /13 avril 1823, Alexandre Nicolaévitch.

Au gymnase, puis à l'université, il a été élève, étudiant honnête, sans plus. Mais la vocation se révèle à un goût pré-

1. Femme qui fait les pains destinés à la consécration.
2. On désigne ainsi la partie de Moscou située sur la rive droite de la Moskva.

coce pour les spectacles, même ceux de la foire, pour les discussions sur les pièces et les auteurs, où bientôt s'affirme et s'impose sa personnalité; parmi les divertissements de joyeux compagnons, le don observateur s'aiguise et mûrit. Exclu de l'université avant la fin de son *cours*, Ostrovski entre, comme modeste fonctionnaire, dans une administration de justice, d'où il passe, après deux ans, à la Chancellerie du Tribunal de commerce, aux appointements de quatre roubles par mois.

La scène l'a initié à l'art dramatique, la lecture des maîtres complète sa formation; sa fonction, ce qu'il observe chez son père, avocat consultant au civil, ses relations avec les marchands lui apportent une matière toute vive pour des peintures de mœurs. Avant l'automne de 1846, — à vingt-trois ans, — il a déjà écrit maintes scènes sur les marchands, sur leur vie professionnelle et familiale; en 1849, il achève *Le Banqueroutier*, auquel il travaillait depuis trois ans, et le lit dans les cercles avec un succès tel, que la Censure prend ombrage, impose des changements, interdit la représentation de la pièce. Inscrit sur la liste des suspects, soumis à une surveillance policière, le jeune fonctionnaire demande son congé (1851). L'année d'avant, il était entré au *Moscovite*, revue d'esprit traditionaliste et slavophile, dirigée par l'historien Pogodine; de fréquents démêlés avec ce directeur qui payait mal, des divergences de vues, un goût d'indépendance amenèrent la rupture (1855). Dès lors Ostrovski vivra uniquement de sa plume, sans aliéner sa liberté; si, à la fin de sa longue carrière, il accepte la direction artistique des théâtres impériaux de Moscou, ce sera pour « réaliser le rêve de toute sa vie » et servir encore l'art dramatique.

Après *Le Banqueroutier*, devenu *C'est entre nous, on s'arrangera*, l'âpreté de la vision s'adoucit dans deux comédies sur la vanité bourgeoise et dans des tableaux de la vie moscovite où se mêlent marchands et fonctionnaires. Les mœurs provinciales inspirent des drames, dont l'un, *L'Orage* (1860), atteint à une puissance presque shakespearienne. D'un récit populaire du XVIII^e^ siècle, Ostrovski tire une pièce, *Fais ce que dois*, qui se pourrait comparer à *Puissance des ténèbres*, moins

l'horreur réaliste d'un meurtre d'enfant. Jusqu'en 1859, slavophiles ou traditionalistes d'un côté, occidentalistes de l'autre, essaient, par des interprétations également tendancieuses, de tirer à eux l'écrivain : bien que sensible à cet aveu de sa valeur, il reste neutre, indifférent aux disputes doctrinales, sinon même à la critique. En 1860, *L'Orage* réunit dans une commune admiration les deux camps et même les juges officiels.

Ostrovski, alors dans la pleine force de l'âge et du talent, revient à son étude favorite des mœurs moscovites, aborde pour la première fois le théâtre d'histoire dans *Kozma-Minine*, le héros populaire de Nijni-Novgorod, celui qui donna en 1612 le signal de la délivrance nationale. La diversion d'un court voyage en Occident (1862), dont quelques jours à Paris, ne lui a laissé qu'un souvenir agréable, sans idée de conversion à un européanisme factice, et le désir lointain de mieux connaître les théâtres étrangers, pour les révéler ensuite à son pays. Il retourne à ses marchands, à leurs parasites, à leurs victimes. Mais que d'entraves à son activité ! Santé altérée dès 1853, à trente ans, — et sur laquelle les plaintes se renouvellent sans cesse depuis 1860; négligence et malveillance des scènes impériales, à Saint-Pétersbourg surtout, et leur monopole qui enlevait à l'auteur une bonne part de son profit; indifférence ou résistance de certains acteurs, pétersbourgeois encore, à l'interprétation exacte de leurs rôles; rigueurs ou tracasseries de la Censure; enfin gêne d'un budget trop étroit pour les charges d'une famille croissante. Une nervosité maladive jettera alternativement Ostrovski de l'abattement à l'irritation. En 1866, il écrit à son ami l'acteur Bourdine:

> Je t'annonce, entre nous, que je quitte définitivement la carrière dramatique... Bien que toutes les scènes russes vivent de mon répertoire, je n'en retire presque aucun profit. La Direction des Théâtres est sans bienveillance à mon égard..., je ne puis rien obtenir sans démarches ni courbettes; or tu sais toi-même si je suis propre à cet exercice servile. Avec ma situation dans les lettres, jouer le rôle de quémandeur est pénible et humiliant. Après avoir donné à la scène vingt-cinq pièces originales, je n'ai même pas gagné qu'on me distinguât un peu d'un mauvais traducteur... Je ne ferai plus de pièces sur les mœurs

actuelles; depuis longtemps je travaille l'histoire russe et veux m'y consacrer exclusivement : j'écrirai des chroniques dans la forme de *Boris Godounov*. Ainsi, insensiblement et par degrés, je me retirerai du théâtre. La Direction, des artistes chers se fâcheront : au bout d'un an on n'en parlera plus ».

La passion de l'art est la plus forte : l'écrivain « brisé moralement et physiquement » donne parfois deux pièces par an. Il veut fixer les traits d'une société en transformation. A côté du *koupets* (marchand) des années 40 et 50, l'industrie a fait apparaître le *fabricant* (manufacturier), le *négociant*, le brasseur d'affaires, le gros entrepreneur, modernisés d'allure et d'esprit, sinon de caractère. Après l'affranchissement des paysans (1861), le noble vient dissiper dans la capitale son indemnité de rachat. Aventuriers, parasites, intrigants de salon, coquettes s'agitent autour de ces deux groupes qui détiennent l'argent ou le font circuler. Tout, sans doute, n'est pas d'égale qualité dans les pièces où le dramaturge, parallèlement aux romanciers, dépeint cette évolution ; mais qui aurait écrit *Le plus malin s'y laisse prendre* (1868), *La Forêt* (1871), *Ce n'est pas tous les jours fête* (1871), se classerait encore dans les premiers de son temps et de son pays. Il y faut ajouter *Snégourotchka* : Ostrovski y avait longtemps travaillé et sentait un faible pour ce « conte de printemps », fâcheusement défiguré dans l'adaptation musicale de Rimski-Korsakov. En 1872, il a, lui seul, l'idée de commémorer en forme dramatique le second centenaire de la fondation du théâtre russe : dans *Le Comédien du XVII^e siècle*, dont il emprunte les éléments à une étude de l'historien Tikhonravov, il évoque les résistances, puis le consentement final d'un père au goût de son fils pour le métier d'acteur. Cette même année, les écrivains et les acteurs organisèrent en son honneur, à Saint-Pétersbourg et à Moscou, de chaleureuses manifestations de sympathie (la mode n'étant pas encore aux jubilés) ; les marchands de Moscou eux-mêmes lui offrirent de magnifiques présents : c'était une compensation, morale au moins, à l'injustice officielle qui lui refusait une modeste pension.

Dès lors, si docile qu'elle soit à la réalité, sa vision s'assombrit. On le sent obsédé par la puissance mauvaise de l'argent, son âpre poursuite, sa possession facile aux uns, trop pénible aux autres, la soif de jouissance et les privations, les conflits entre la dignité et l'argent. Tels titres de pièces : *Filles riches*, *Sans dot*, *Le pain du travail*, *Fol argent*, *Loups et brebis* sont assez explicites. Il note encore que l'imitation du ton européen et l'industrialisme n'ont pas amendé, dans la vie domestique, l'égoïsme autoritaire de l'homme et la sujétion humiliée de la femme. Une santé de plus en plus délabrée, l'usure dévorante du travail, les soucis matériels expliquent cette amertume croissante. Pour se défendre, ainsi que ses confrères, contre le monopole spoliateur des théâtres impériaux, Ostrovskiava it fondé, en 1874, la *Société des auteurs dramatiques et des compositeurs d'opéra*; lui, qui pouvait se flatter de « nourrir le répertoire russe», ne connut jamais les larges profits ni la sécurité de ses pairs, les grands dramaturges d'Occident. En 1882, le monopole fut enfin aboli; l'année suivante, Ostrovski reçut de l'empereur Alexandre III, plus favorable à tout ce qui était national, une pension viagère de 3.000 roubles; les écrivains et les artistes célébrèrent son trente-cinquième anniversaire de « service aux lettres nationales»; le projet, qui lui tenait à cœur, d'édifier à Moscou un théâtre « pour le peuple laborieux » allait, grâce à des largesses privées, se réaliser, quand une satisfaction tardive vint éclairer le soir de sa longue journée. En 1885, il est nommé directeur artistique des scènes impériales de Moscou.

Nul n'était plus qualifié pour restaurer leur prestige. Il sait les acteurs, — parmi lesquels il compte tant d'amis, — malaisés à gouverner : « Me voici dans le gouffre, disait-il, je ne sais comment j'en sortirai.» Il mène de front des tâches fatigantes, administre, surveille le répertoire, le personnel, les écoles, assiste aux représentations, réforme des abus, élabore des règlements. Mais il y avait quelque chose de « tragique » — le mot est de lui — dans ce duel inégal du corps épuisé et de l'esprit intact. La saison théâtrale close (mai 1886), il ne voulut partir en congé dans le domaine familial de Chtchély-

kovo qu'après avoir laissé tout en ordre et classé ses dossiers pour travailler librement. Ses préparatifs s'achèvent (28 mai) dans une série de crises épuisantes, sans sommeil, sans autre soulagement que de rester debout pendant des heures. Il sent venu «le dernier acte du drame de sa vie.» Après un voyage incorfortable, un étouffement l'emporte en quelques secondes (2 juin 1886). Cette mort dès longtemps menaçante, Ostrovski l'a regardée en face et reçue on peut dire au sortir de la scène, comme Molière.

Sa culture est surtout d'ordre professionnel, mais solide; il pratiquait les classiques du théâtre, anciens et modernes, nationaux et étrangers; Molière et Shakespeare sont ses modèles préférés. Il avait des idées précises sur la matière et les fins de son art. Il a connu, plus ou moins fréquenté les écrivains notoires de son temps. Dosteovski l'a peu goûté, Tourguénev et Tolstoï l'ont estimé; Gontcharov a loué les « beautés classiques de *L'Orage*; mais son observation concentrée sur un monde à faibles préoccupations intellectuelles, sa répugnance propre à l'idéologie subjective l'ont éloigné, sinon séparé d'eux. Bien qu'on pût lui reprocher, sur le tard, un sentiment un peu ombrageux de sa valeur, il n'a jamais refusé aux débutants ses conseils, même sa collaboration. Son affection pour les acteurs s'atteste par des amitiés fidèles et la place qu'il leur a faite dans son théâtre même. Surtout, il a aimé passionnément sa profession, non pour les profits si longtemps médiocres, mais pour les hautes satisfactions qu'elle procure à l'esprit créateur , et pour le bien moral qu'elle peut répandre dans les âmes. « Je ne crois pas beaucoup à la mirifique affaire dont tu me parles », écrit-il en 1879 à son ami Bourdine : «les entreprises honnêtes et nobles ne sont jamais lucratives. Espérer tirer profit d'une affaire pareille, autant espérer gagner 200.000 roubles. Travailler sans répit, récolter un kopek pour sa peine, voilà notre sort et notre affaire sûre, avec cela honnête et noble». Ce trait peint l'homme.

II.

Le tableau du monde russe auquel Ostrovski a travaillé pendant près de quarante ans (1846-1885) impressionne d'abord par son ampleur et sa variété. De la seconde moitié du XIX^e^ siècle il remonte, par le XVIII^e^, le XVII^e^, la fin du XVI^e^, — le « temps des troubles », — jusqu'à un naïf et lointain paganisme de légende. Notre dramaturge dépasse par là ses prédécesseurs ou ses contemporains illustres, confinés dans l'actualité, comme Von Wizin, Kapnist, Griboêdov, Gogol, Pisemski, ou dans l'histoire, comme Pouchkine et Alexis Tolstoï. Son théâtre de mœurs proprement dit embrasse toutes les conditions ; seuls y manquent le paysan, qui n'apparaît qu'arrivé à la ville, gâté souvent par la domesticité chez les riches, et le *professeur*, qu'il n'était pas encore reçu d'exposer au ridicule, comme l'oseront plus tard Léon Tolstoï et Tchékhov.

Le monde des affaires y occupe une place prépondérante, qu'expliquent son importance économique, sa concentration à Moscou, métropole commerciale de la Russie, sa psychologie professionnelle ou familiale. Nul dogmatisme, nulle préférence irraisonnée, nulle affectation de nouveauté n'ont dicté ce choix : la réalité ambiante l'imposait, assurant du même coup l'immédiate communication entre le modèle et l'artiste. La classe marchande, déjà signalée par Bêlinski comme matière dramatique, esquissée d'un trait rapide par Gogol, Ostrovski la connut au temps où elle quittait l'ombre de ses boutiques et de ses us séculaires, fière de sa force croissante, avide de briller à son tour. Grâce aux chemins de fer, à l'expansion commerciale et industrielle, à la pratique modernisée des grandes affaires, elle tendait à former, en face de la noblesse en décadence et anémiée dès avant la réforme de 1861, une sorte de tiers état ou de bourgeoisie, entre l'aristocratie de naissance ou de *tchine* et les artisans ou le peuple innombrable et obscur. Dans tout Etat où les classes sont hiérarchisées, légalement ou de

1. Rang de classement dans la hiérarchie administrative.

fait, la classe moyenne, en devenir perpétuel, semble plus expressément solliciter le peintre de mœurs. Proche encore du peuple, elle s'efforce d'oublier et d'effacer ses origines et veut lustrer sa roture par l'imitation ou la fréquentation de la caste supérieure. Le *koupets* moscovite ou provincial fut ainsi pour Ostrovski ce que fut, pour notre Molière, le bourgeois parisien du XVII^e^ siècle, ou, pour E. Augier, le bourgeois solennel du milieu du XIX^e^ : un type d'humanité routinière et prétentieuse, ayant perdu la naïveté populaire sans acquérir le ton des gens de qualité, prêtant à rire dans son bon sens même, et que le dramaturge, de même origine parfois, malmène sans ménagement, mais non sans une secrète sympathie. C'était un domaine presque vierge.

Grâce à son isolement corporatif, la classe des marchands gardait encore, dans sa vie privée et dans les rapports familiaux, des habitudes patriarcales, des préjugés archaïques que l'aristocratie avait quittés. Mais son faible souci des choses de l'esprit, son plat utilitarisme, respectueux du pouvoir et de ses représentants, la rendaient étrangère, suspecte même en bloc aux idéologues ennemis de toute autorité traditionnelle. Un *koupets* éveillait le même sentiment que chez nous un Jourdain, un Turcaret, un Poirier, un Perrichon. Malgré l'indication de Bêlinski, on ne concevait guère qu'il pût devenir une matière dramatique : quand Ostroski déroula, au grand jour de la scène, les mœurs corporatives et domestiques, on s'étonna, comme le critique Dobrolioubov, d'y voir frémir tant d'humanité et de passion.

D'un premier et juste coup d'œil il avait discerné les vices et les ridicules sur qui porter et multiplier ses coups : dans la vie professionnelle, l'improbité, la vanité, l'orgueil tyrannique ; dans la vie familiale, l'autorité despotique du mari et du chef de famille, la condition humiliée de la femme et des enfants.

La banqueroute frauduleuse, « plaie du temps », de l'aveu même de la Censure, lui fournit le sujet de sa première pièce, *Le Banqueroutier* (1850), bâtie sur le thème : « tel est pris qui croyait prendre ». Un riche drapier réalise une fructueuse faillite avec la complicité de son principal employé, dont il

fait même son gendre ; mais il est dupé et ruiné à son tour par lui. Le dénouement brutal choqua la Censure, qui interdit de représenter la comédie, et, pour le salut de la morale, l'auteur dut lui substituer le châtiment du fripon. *Le Banqueroutier* fait songer à *Tartufe*, à *Turcaret* ou même à telle œuvre moderne d'un Mirbeau, d'un Fabre ; toutefois, sans initiation préalable, un Français d'aujourd'hui goûtera difficilement sa couleur indigène, déjà historique, la saveur de maints personnages, — agent d'affaires, marieuse, — de maints traits de mœurs ou même particularités de langage propres à la corporation.

Dès 1846, Ostrovski avait noté, dans un premier essai en forme dramatique, le conflit possible entre la vanité du marchand, qui le pousse à sortir de sa classe, et la sagesse, qui, selon le proverbe : « Ne t'assieds pas dans le traîneau d'autrui », lui conseille d'y rester. Un mariage est le plus souvent, dans la vie comme au théâtre, l'occasion de ce conflit. Le *koupels* fastueux et ambitieux abondait : Ostrovski n'avait qu'à peindre d'après nature. Il a semé à travers son théâtre maint portrait du Jourdain ou du Turcaret russes ; dans trois pièces il a fixé avec un rare bonheur les modes et les effets, les aspects essentiels de l'ambition bourgeoise : l'aspect attendrissant dans *Ne t'assieds pas dans le traîneau d'autrui* (1853), l'aspect tragique dans *A qui n'arrive pas péché et malheur* (1863), l'aspect comique dans *Pauvreté n'est pas vice* (1854), tout proche par le sujet et les mœurs de notre *Bourgeois gentilhomme*.

La rudesse native, la coutume, l'âpreté de la concurrence, l'ivresse du « capital » expliquent l'orgueil tyrannique, la croyance à l'omnipotence de l'argent. Ici se découvrent des oppresseurs, à qui leur richesse, la tradition, la loi même assurent longtemps l'impunité ; là des « humiliés et des offensés ». D'un côté le mépris de la pauvreté ou de la médiocrité, du savoir — parce qu'il n'enrichit pas, la dureté envers les subalternes, l'insolence envers le noble ruiné ou le fonctionnaire achetable ; de l'autre la souffrance, la résignation réelle ou apparente, le mensonge, la révolte sournoise ou franche. Parmi les pièces dont les personnages principaux ou épisodiques

appartiennent à l'un ou à l'autre groupe se détachent *Les Bouffons* (1864) et *Ce n'est pas tous les jours fête* (1871)« tableaux» (ou « scènes ») de la vie moscovite ». Le héros de la première est un pauvre fonctionnaire en retraite, sorte de Triboulet russe, que des marchands ont pris comme bouffon; il joue ce rôle pour vivre, mais dans son intérieur, c'est un père plein de tendresse pour ses filles; sa dignité se retrouve à la fin pour leur assurer, contre d'équivoques propositions, le respect et la considération. Dans la seconde, un riche marchand, infatué de sa richesse et de ses droits, se voit, après avoir infligé nombre d'humiliations autour de lui, désobéi et bafoué lui-même, sans pouvoir exhaler qu'une fureur impuissante contre « la dépravation du temps. »

Dans le cadre moderne de somptueuses demeures, à Moscou et en province, un véritable moyen âge russe perpétuait encore, entre les membres de la famille, des us et préjugés séculaires, des règles patriarcales,le plus souvent dures : « Domostroï vivant », a-t-on dit, « royaume des ténèbres », selon le mot du critique Dobrolioubov. Dans cette institution, le chef naturel a une autorité souveraine, de « droit divin », sur les membres de la famille. le mari sur sa femme, le père sur les enfants.La femme ne choisit pas librement son époux; mariée, elle sera l'esclave, la servante de son mari; elle est réduite, malgré le décor de luxe et d'élégance, à une humiliante sujétion qui s'appuie sur la coutume orientale de la réclusion et la croyance à une infériorité originelle. « La poule n'est pas un oiseau, la femme n'est pas une personne humaine », disait le proverbe populaire; Bêlinski écrivait, jusque dans les années 40 : « La jeune fille russe n'est pas une femme, au sens européen du mot, elle n'est pas une personne humaine; elle n'est pas autre chose qu'une *névêsta* (fille à marier)». D'où la croisade des romanciers pour l'émancipation sociale et intellectuelle de la femme. Quant au père, il se considérait encore, en plein XIX^e^ siècle, comme le maître absolu de ses enfants; en fait, légalement, et jusqu'aux réformes de 1863 et à l'adoucissement progressif des mœurs, cette autorité demeurait presque illimitée. Là était le drame, latent, tout prêt à surgir et à éclater

sous la poussée de quelque mobile : passion, intérêt, ambition, ou simple sursaut de dignité ; en le dégageant dans la pleine lumière et le cadre d'actions scéniques, Ostrovski a été créateur, sans maître et sans rival.

Parmi les quelque dix pièces sur les mœurs domestiques dans le monde des affaires, plusieurs sont des drames par le titre et le caractère ; si ailleurs le comique s'insère, ce n'est que par épisodes : le fond reste douloureux ou amer. Entre pères et enfants le conflit n'est pas d'ordre intellectuel, comme dans le roman de Tourguénev, mais moral : entre l'autorité entichée de son droit, et la « personne humaine » qui revendique le sien. Dans la mésentente conjugale, la femme, délaissée ou maltraitée, cherche un amour consolateur : si elle s'y abandonne, c'est sa perte (*L'Orage*), ou sa déchéance, parce qu'il faut dissimuler, mentir (*Les Esclaves*), à moins que sa calme fermeté ne triomphe (*Le Cœur n'est pas une pierre*). *L'Orage* brille ici entre des œuvres de premier ordre, par sa pathétique beauté.

Dès 1860, certains critiques accusaient Ostrovski de « se confiner dans la peinture d'un monde inerte, sans intérêt pour la pensée moderne », de ne pas chercher à créer un personnage qui, nouveau Tchatski [1], incarnerait cette pensée ». Il laissa cette tâche aux romanciers, et, sans quitter sa bourgeoisie marchande, peignit d'autres groupes sociaux que leurs intérêts ou leur profession mettent en rapports avec elle : la noblesse terrienne, les fonctionnaires.

Dans la noblesse, deux catégories l'ont retenu : les nobles ruinés, coureurs de dots, écornifleurs, incapables de travail sérieux ; d'autre part, ceux qui, dans quelque province reculée, pratiquent ou prolongent les abus du servage. Les premiers ne sont que ridicules, les seconds sont méprisables, parce qu'ils se couvrent du manteau de la dévotion. L'hypocrisie dans la classe privilégiée et prétendument dirigeante révolte, — la vigueur des coups l'atteste, — l'âme profondément honnête, religieuse même, d'Ostrovski. *La Pupille*, *La Forêt*, *Loups et brebis* (1859-1871-1875) ont pour personnage central une

1. Principal personnage de la comédie de Griboêdov : *Le malheur de l'esprit*.

pomêchtchitsa (propriétaire-noble) dont la pruderie dévotieuse masque ici la dureté d'âme, là une passion sensuelle, ou des trafics malhonnêtes. Dans *La Forêt*, Raïsa Gourmyjskaïa, qu'on a plaisamment surnommée « lady Tartufe », est une Arsinoé plus mûre, et pourtant plus ardente, de plus d'envergure aussi. *Loups et brebis* sont l'écho d'un procès retentissant dont la loi ne permettait pas que l'héroïne, abbesse titrée d'un couvent de femmes, fût mise à la scène sous sa qualité véritable. Par ses dehors édifiants et austères, Mérope Mourzavetskaïa donne longtemps le change sur ses actes frauduleux, jusqu'au jour où elle est confondue et justement dépossédée : on reconnaît là le fond et le dessin même de *Tartufe*.

Depuis la gauche invective de Soumarokov jusqu'à la charge mordante de Gogol, la comédie russe a flagellé sans trêve la vénalité des fonctionnaires. Ayant lui-même traversé le *service*, Ostrovski ne pouvait les éviter : ils foisonnaient dans les administrations, mal payés, en quête du gain illicite ou du mariage avantageux, redoutés à la fois et méprisés de ceux dont ils exploitaient l'ignorance ou la faiblesse. De bonne heure il les a dépeints dans ses « tableaux » de la vie moscovite », et il a repris avec complaisance leur portrait : ce n'était pas encore dépasser ses aînés.

Dans *Une place lucrative* (1856), il renouvelle et élève le sujet en opposant au milieu corrompu un jeune fonctionnaire honnête, et décidé, malgré les tentations, à le rester ; il découvre ainsi un « dramatique » plus vrai et plus fort que n'avait fait Gogol avec l'uniforme corruption, la servilité et la peur. Le débat entre Jadov et son entourage n'est pas d'idées, comme pour Tchatski, mais de conscience ; ainsi que Tchatski, Jadov sera un objet de risée, de mépris, de suspicion, — de crainte aussi, car s'il succombe dans une lutte inégale, préférant la perte d'« une place lucrative » à celle de sa dignité, sa protestation annonce l'avènement d'une moralité supérieure.

Sourd aux critiques marveillantes qui prétendaient l'enfermer dans la peinture des marchands, tout en lui reprochant de n'en pas sortir, Ostrovski a suivi avec attention et présenté avec une acerbe vérité les effets moraux et sociaux de la pous-

sée économique dont Moscou fut le centre, dans les années 70. Celle-ci faisait surgir un monde plus moderne d'allure et de langage, bien que peu changé quant au fond : *affairistes* de grande ou moyenne envergure, gros entrepreneurs, nouveaux enrichis, intrigants de salon, hommes et femmes exploitant leurs avantages physiques, tous assoiffés d'argent, de luxe et de jouissance. Les pièces de cette période ont un coloris brutal, parfois même une hardiesse qui fit crier au scandale, dans *Le bel homme* (1883) ; elles confinent au drame dans *Les Esclaves* (1881). *Pas faite pour ce monde* (1885) ou y aboutissent dans *Sans dot* (1879). Elles font songer à Augier, à Dumas fils, ou encore à Becque ; si une maîtrise incontestable s'y reconnaît toujours, elles contiennent moins de psychologie proprement russe, et, malgré leur réalisme, moins de pittoresque dans les mœurs et la langue.

Restent les acteurs de province, qui se rassemblaient chaque année à Moscou à l'époque des engagements : outre des figures épisodiques d'expression noble, ou amusante, ou pitoyable, Ostrovski a fixé une image d'ensemble dans *Etoiles et adorateurs* (1882), histoire d'une jeune actrice qui abandonne son art et l'amitié moralisante d'un étudiant pauvre pour le riche protecteur. Milieu, personnages, débat entre la vertu et le mirage du luxe futur : tout est dessiné d'un trait sûr, pénétré d'indulgente ironie.

III.

On aura pu entrevoir, dans ce raccourci schématique, l'importance de la contribution que par son théâtre de mœurs Ostrovski apporte à la connaissance de la vie russe dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Elle constitue un document social dont l'exactitude est garantie par un constant souci d'objectivité chez l'auteur, vérifiable et confirmée d'ailleurs par les témoignages parallèles de l'histoire, de la chronique, des annales judiciaires, du roman et du théâtre contemporains.

Tous les Russes conviennent aujourd'hui que si pareille œuvre avait manqué à la littérature nationale, rien ne comblerait cette lacune.

Deux reproches lui ont été faits : indigence de pensée, défaut d'art. Le premier vient de Russes : de bonne heure ils sommèrent le dramaturge d'apporter « une parole nouvelle », on ne sait quel évangile social, et renouvelèrent des exigences auxquelles, à la vérité, il ne satisfit point. Indifférent par nature, puis délibérément hostile à l'idéologie, les milieux qu'il peignait de préférence étaient eux-mêmes étrangers aux débats qui remplissaient les revues, les romans et jusqu'aux chaires d'université. Il demeurait donc probe et conséquent avec lui-même en refusant d'altérer par la *tendance* subjective la vérité de ses tableaux. Il n'a rien du prédicateur, et la thèse est absente de son œuvre, mais non le souci d'agir sur les âmes ; il lui paraît seulement que l'idéalisation ni le dénigrement exclusifs ne peuvent réaliser la fin morale qu'il assignait à son art : « il se trouvera bien des correcteurs sans nous. Pour avoir le droit de corriger le peuple sans l'offenser, il faut lui montrer qu'on reconnaît aussi du bon en lui ». A se reconnaître et à se connaître dans une image véridique, ces âmes frustes et attardées s'élèveront, espère-t-il, à une conscience supérieure. C'est pourquoi il rêvait d'un répertoire spécialement adapté à des auditoires populaires.

L'autre critique, bien que parfois formulée par des Russes, se rencontre avec plus d'insistance sous la plume de Français, familiarisés pourtant avec la littérature russe : Wasliszewsky, de Wyzewa, et M. de Vogüé. Suivant le premier, Ostrovski « s'en rapportait aux acteurs pour le développement de ses caractères, qu'il se bornait à indiquer très sommairement... Il leur laissait beaucoup à faire » ; pour le second, il est « un poète, il ignore son métier » ; « art primitif », déclare le troisième. Or, ni Waliszewsky et de Wyzewa, de nationalité slave autre que russe, ni de Vogüé n'étaient critiques dramatiques : ils se sont lourdement trompés. Sans doute on relèverait, dans une aussi vaste production, des inégalités, des longueurs, des défauts, l'unité d'intérêt parfois rompue, l'action encombrée d'épisodes.

Mais est-il seulement vraisemblable qu'un auteur nourri, depuis sa jeunesse, des chefs-d'œuvre de l'art dramatique, ignorât son métier, s'en tînt à des canevas sur quoi les acteurs broderaient à leur fantaisie? La précision du texte, son élaboration minutieuse, qu'attestent les manuscrits, les admonestations aux acteurs pour la moindre infidélité, l'éducation enfin et les suffrages du public infirment une aussi sommaire appréciation. Dans le théâtre d'Ostrovski, les pièces, au contraire, abondent où sujet, personnages, caractères, mœurs et langues s'ordonnent en ensembles clairs, harmonieux, vers l'épilogue plaisant ou tragique.

Le choix sera facile parmi tant de richesses encore inconnues chez nous; nous l'aurions d'abord porté sur la comédie *Pauvreté n'est pas vice*, qui est le *Bourgeois gentilhomme* russe, et sur *L'Orage*, chef-d'œuvre aujourd'hui classique dans tous les pays slaves. Quelques extraits en donneront au moins une idée.

La femme du marchand provincial Gordiéï Tortsov expose ainsi à l'employé Mitia [1] le changement d'humeur survenu chez son mari depuis qu'il fréquente un riche *fabricant* moscovite

— Ce n'est pas sa place d'être avec ces hommes-là. Mais allez donc lui faire entendre raison! Rien que son orgueil, c'est donc peu de chose? « Ici », dit-il, « il n'y a pas de compagnie pour moi, c'est tout de la racaille, vois-tu, tous moujiks et qui vivent en moujiks; tandis que l'autre, c'est un Moscovite, il habite presque tout le temps Moscou... Et il est riche !... » Et qu'est-ce qui lui a pris? Mais c'est venu tout d'un coup, mon ami, tout d'un coup. Autrefois il avait tout de même du jugement. Nous ne vivions pas dans le luxe, bien sûr; mais enfin j'en souhaite autant à tout le monde; et voilà que, l'an dernier, il a fait un voyage pour ses affaires, et il a pris Dieu sait quelles manières. Il a singé, singé, — on me l'a assez dit, — toutes ces façons. Maintenant toute notre vie russe lui déplaît; il ne fait que me répéter : « Je veux vivre au goût du jour et suivre la mode ». Oui, oui !... Il voudrait me faire mettre un bonnet! Voilà une idée! Je vais peut-être, à mon âge, chercher à séduire les gens et à faire des coquetteries ! Fi ! mais allez donc l'arrêter !... Ainsi, avant, il ne buvait pas, vraiment... jamais. Maintenant, c'est avec cet African Sawitch qu'il boit. Et la boisson,

1. Diminutif familier de Dimitri.

forcément, lui a brouillé les idées (*montrant sa tête*). (*Silence*). Je crois bien que c'est le Malin qui le trouble. N'avoir pas plus de raisonnement que cela ! Encore si c'était un jeune homme! La parure, tout le reste, c'est flatteur; mais, voyons, à plus de soixante ans ! Oui, mon ami, soixante ! Mais vos modes et votre goût du jour, je lui dis, ça change tous les jours, tandis que nos bonnes coutumes russes, elles subsistent depuis les temps des temps ! Les vieilles gens en savaient autant que nous ! Mais, le moyen, mon ami, de lui faire entendre raison, avec son caractère violent!... Lioubotchak [1] est maintenant en âge: il faut l'établir; et lui n'a que ceci à la bouche : « Il n'y a rien d'assez bien pour elle, rien de rien ». Et voilà... Avec lui, toujours non... Quelle souffrance pour le cœur d'une mère !... Il a un air méchant, il ne dit un traître mot, tout comme si je n'étais pas la mère... Oui, vraiment, je n'ose pas lui parler. Tout au plus si je peux confier mon chagrin à un étranger, pleurer un peu, dégonfler mon cœur. (Acte I, sc. 3.).

Tortsov a recueilli chez lui son frère, frustré jadis par lui, maintenant épave humaine; une telle présence l'humilie :

— Ça lui fait honte, vois-tu, — dit Lioubim Tortsov à l'employé Mitia —, d'avoir un frère pareil. Soutiens-moi, je lui disais, remets-moi dans le bon chemin, réchauffe-moi, je redeviendrai un homme. Pas moyen, dit-il : qu'est-ce que je ferais de toi ? Il vient chez moi des invités de marque, de riches marchands, des nobles : tu me déshonorerais. Avec mes sentiments et mes idées, je n'aurais jamais dû naître dans notre famille. Moi, tu sais sur quel pied je vis : qui peut reconnaître que notre père n'était qu'un moujik ? C'est déjà bien assez pour moi de cette humiliation, sans t'avoir encore sur le dos (Acte I, sc. 12).

Sa femme a réuni chez elle pour les fêtes de Noël, selon la coutume, des commères, des jeunes filles et des jeunes gens : chansons du vieux temps, chœurs, mascarades se déroulent gaiement. Tout s'arrête à l'entrée de Tortsov, et de « son hôte de marque » ; il se croirait déshonoré si le vieux *fabricant*, amusé et un peu excité n'ordonnait de continuer la fête. Du moins le champagne remplacera-t-il les liqueurs, et les flambeaux seront allumés dans le salon, où le meuble neuf est installé. Tortsov expose alors son double projet : donner sa fille au *fabricant*, et aller vivre lui-même à Moscou. Il demeure insensible aux prières, aux larmes de sa femme et de sa fille, — qui

1. Diminutif familier de Lioubov, prénom féminin.

aime en secret l'employé Mitia, — et sa folle vanité sèmerait le malheur dans sa maison, si, par un ingénieux détour, d'observation vraie, l'orgueil même ne réparait le mal qu'il va causer.

Tortsov reçoit à dîner son futur gendre, vante le luxe du service :

— Dis-moi, tout est-il dans les formes, chez moi ? Ailleurs le service est fait par un garçon en poddëvka[1] ou par une femme : moi j'ai un ficiant en gants de fil. Le ficiant est instruit : il vient de Moscou, connaît tout le cérémonial, la place de chaque invité, ce qu'il doit faire... Mais les autres ! Ils vont se rassembler dans une chambre, s'asseoir en rond, entonner des chansons vulgaires ! C'est gai, sans doute, mais je considère que c'est grossier, dépourvu de genre. Et ils boivent... Quoi ? dans leur ignorance : des liqueurs variées, et ils ne savent pas que c'est du champagne qu'il faut. Ah ! si je pouvais vivre à Moscou ou bien à Pétersbourg je crois que je suivrais toutes les modes... toutes... Tant que mon capital y suffirait, je saurais tenir mon rang... Toi, Lioubov, attention ! surveille tes manières, sans quoi ton fiancé, — il est de Moscou, n'est-ce pas, — pourrait bien trouver à reprendre. Tu ne sais guère marcher, et, dans la conversation, tu ne vois pas ce qu'il faut dire, ni le moment. (Acte III, sc. 8).

Agacé, puis irrité par des facéties irrévérencieuses, des allusions blessantes de l'« oncle Lioubim » qui a fait irruption dans la salle du festin, le *fabricant* exige de son hôte des excuses et menace de retirer sa parole. Tortsov se révolte :

— De ma vie, je ne me suis incliné devant personne. Puisque les choses en viennent là, moi, je marierai ma fille à qui bon me semblera. Avec la dot que je lui donne, tout homme sera... Je la marierai à Mitia... oui, à Mitia, dès demain. Et je donnerai un repas de noce comme on n'en a jamais vu : je ferai venir des musiciens de Moscou, je partirai tout seul dans quatre landaus ! (Acte III, sc. 14).

Pour faire de cette menace, après le départ du *fabricant*, une heureuse réalité, et réduire l'orgueil au bon sens, il faut encore les supplications de tous : mère, fille, frère, vieille domestique. A une adjuration suprême de sa femme : « Gordiëï

1. La *poddëvka* est de même forme, mais plus courte et plus légère que le caftan. Le mot *ficiant*, est le mot *officiant* (serveur, en russe) estropié.

Karpytch, tu n'as donc pas de sentiment? » il répond en essuyant une larme :

— Croyiez-vous, en vérité, que je n'en avais pas? (*Il relève son frère*) Merci, frère, de m'avoir ramené à la raison, sans quoi j'étais absolument perdu. Je me demande comment une si vilaine idée a pu me venir en tête. (*Embrassant Mitia et Lioubov*). Allons, mes enfants, dites merci à l'oncle Lioubim Karpytch et vivez heureux. (*A d'autres personnages*). Demandez tout ce que vous voudrez : maintenant je suis devenu un autre homme (Acte III, sc. 15).

Un joyeux chœur de jeunes filles salue ce dénouement.

* * *

L'Orage, drame de l'amour coupable, a pour cadre une petite ville des bords de la Volga: la dureté des mœurs sociales et familiales, la tradition de la vie enclose pour la femme mariée, la crédulité grossière et la dévotion superstitieuse créent déjà l'atmosphère tragique. Entre un mari indifférent qu'elle n'a pas choisi et une belle-mère acariâtre, Catherine Kabanova mène une vie de recluse, monotone et vide. Que paraisse un jeune homme « vêtu à l'européenne », au visage doux et un peu triste : il séduira sans peine un cœur impatient d'aimer. Catherine raconte ainsi à sa belle-sœur, — après son enfance et sa jeunesse enchantées de rêveries mystiques, — l'ennui et les pensées qui l'obsèdent :

— Quels rêves je faisais, Varenka, quels beaux rêves ! Des temples d'or ou je ne sais quels jardins merveilleux; des voix invisibles y chantaient toujours; un parfum de bois de cyprès; et des montagnes, des arbres non pas semblables à ceux qu'on voit d'ordinaire, mais tels qu'on les peint sur les images saintes. Et puis encore il me semblait voler, voler tout le temps dans les airs. Il m'arrive encore parfois de rêver, mais rarement, et ce n'est plus la même chose.

VARVARA. — Qu'est-ce donc?

CATHERINE (*après un silence*). — Je mourrai bientôt.

VARVARA. — Tais-toi, que dis-tu là?

CATHERINE.— Non, je sais que je mourrai. Ah! jeune fille ! je sens venir quelque chose de mauvais, je ne sais quoi d'étrange. Jamais je n'ai éprouvé cela. Il se passe en moi quelque chose d'extraordinaire. C'est comme si je commençais une vie nouvelle ou bien... vraiment... je ne sais...

VARVARA. — Qu'est-ce que tu as, voyons?

CATHERINE (*lui pressant la main*).— Eh bien, voici, Varia: quelque péché va se commettre. Il me vient un tel effroi, un tel effroi ! C'est comme si j'étais au bord de l'abîme, quelqu'un m'y pousse et je n'ai rien à quoi me retenir. (*Elle se prend la tête dans les mains*).

VARVARA.— Qu'est-ce que tu as? N'es-tu pas malade au moins?

CATHERINE.— Non... Mieux vaudrait l'être... Il me monte en la tête je ne sais quel rêve; et impossible de m'y dérober. Si je veux penser, je n'arrive pas à rassembler mes idées; prier, je ne peux venir au bout de ma prière. Ma langue murmure des mots, et mon esprit est à tout autre chose. C'est comme si le Malin me parlait tout bas à l'oreille, et de choses si damnables ! Et des images se présentent, qui me font honte à moi-même. Qu'est-ce que j'ai donc? C'est un présage de quelque malheur. La nuit, Varia, le sommeil me fuit; toujours un chuchotement qui m'obsède : quelqu'un me parle d'une voix si caressante, tendre et câline, comme un roucoulement de ramier. Je ne rêve plus comme autrefois d'arbres et de montagnes du paradis; mais il me semble que quelqu'un m'enlace dans une étreinte brûlante, si brûlante, me conduit bien loin; et je le suis, je le suis... Je me sens tellement étouffer à la maison, tellement... à me sauver. Parfois il me vient la pensée que, si j'étais libre, je me promènerais en barque sur la Volga, en chantant, ou bien en belle troïka, dans les bras...

VARVARA. — Pas de ton mari, en tout cas..

CATHERINE. — Comment le sais-tu?

VARVARA. — Ce n'est pas difficile !...

CATHERINE. — Ah ! Varia, le péché est sur moi. Malheureuse que je suis, combien n'ai-je pas pleuré, ne me suis-je pas punie ! Je n'échapperai pas à ce péché. Il me poursuit partout. C'est mal, n'est-ce pas, c'est un affreux péché, n'est-ce pas, Varenka, d'aimer un autre que mon mari?

VARVARA. — Est-ce à moi de te juger? J'ai aussi mes péchés.

CATHERINE. — Que faire? Je suis à bout de forces. Où me réfugier? De désespoir, je porterai les mains sur moi.

VARVARA. — Que dis-tu?... Attends, mon frère part en voyage demain, nous aviserons; peut-être qu'un rendez-vous sera possible.

CATHERINE. — Non, non, je ne veux pas. Dieu me préserve !... Si je le vois, ne serait-ce qu'une fois, je m'enfuirai de la maison et n'y reviendrai pour rien au monde. (Acte I, sc. 7.

Le danger, pour la jeune femme, n'est pas d'être trahie, mais de se trahir elle-même, car elle ne « sait pas tromper ». En vain supplie-t-elle son mari de ne pas partir ou de l'emmener avec lui : « tout conspire à la jeter dans les bras de Boris ».

Dans le rendez-vous nocturne, la crainte de la damnation, le remords de la *loi* (divine) violée, luttent contre la passion jusqu'au moment où jaillit l'aveu libérateur :

Ce n'est la faute de personne : moi seule en suis venue là. Ne me plains pas, perds-moi. Que tous sachent, que tous voient ce que je fais. (*Elle étreint Boris*). Si pour toi je n'ai pas eu peur du péché, aurai-je peur du jugement des hommes? On a même l'âme légère, dit-on, quand pour quelque péché on endure ici-bas grande souffrance... Nous allons nous voir librement... Après... si on m'enferme à clé, ce sera ma mort. (Acte III, sc. 3.).

Après de brèves délices, le retour prématuré du mari, l'hostilité sournoise de la belle-mère, la solidité de la croyance religieuse, la conscience du péché le plus grave qui soit pour une femme au regard du sentiment populaire, — tout oppresse Catherine et l'achemine vers l'expiation. On dirait qu'elle sent venir la mort. Sous l'épouvante physique d'un orage, et de propos auxquels elle donne un sens sinistre, à la vue de la « gehenne de feu » des damnés peinte sur un vieux mur, elle crie sa faute... Dès lors, persécutée et rudoyée par les siens, abandonnée par l'amant qu'elle a pu revoir une dernière fois, elle n'a d'autre recours que la mort :

— Où aller maintenant? A la maison? Non, la maison ou le tombeau c'est la même chose. Oui, retourner à la maison, autant retourner au tombeau. Mieux vaut encore le tombeau! Vivre encore? Non, non, impossible, je ne veux pas ! Les gens me font horreur, la maison, ses murs me font horreur. Je n'y rentrerai pas ! Non, non... Que la mort vienne ou que moi-même je...c'est la même chose, mais je ne puis plus vivre ! C'est un péché ? On ne priera pas pour moi ? Quiconque m'aime priera pour moi... S'ils me rattrapent, ils me ramèneront de force à la maison. Ah ! vite !... vite !... (*Elle s'approche du bord du fleuve. A haute voix*). Mon ami ! Ma joie ! Adieu ! (Acte V, sc. 4.)

Bien que l'*Orage* ne soit pas construit selon les règles, J. Lemaître, F. Sarcey surtout en avaient deviné la puissance

dramatique à travers les trahisons de la mise en scène et de l'interprétation. Si proche de Molière par ailleurs, Ostrovski s'apparente ici à Shakespeare : différent d'eux par les sujets, plus localisés dans les mœurs indigènes, par la création de « types » plutôt que de « caractères », moins audacieux sans doute et moins profond, il a pourtant donné à la Russie le seul théâtre qui comporte un si glorieux rapprochement. Ne peut-on espérer qu'à l'occasion de son centenaire, quelques unes de ses œuvres les plus célèbres soient mises à la scène, et dignement interprétées, fût-ce par des artistes russes? La justice et l'art mériteraient cette réparation.

Jules PATOUILLET.

La Suisse Française d'après ses écrivains

« Littérature suisse romande?... Connais pas », déclarait Jules Lemaître. Ce paradoxe impertinent ne blesse pas mon orgueil. Il me fait constater à nouveau ce fait : nos écrivains qui ont voulu rester « de chez eux » n'ont point acquis de notoriété en France. Je fais abstraction de ces analystes romands, d'Amiel et de Vinet, qui se sont imposés, du fond de leur retraite et sans le vouloir, au public intelligent de plusieurs pays. C'est de la littérature d'imagination qu'il s'agit, et de la poésie, des conteurs et des évocateurs. Plusieurs, au siècle dernier, ont grandement souffert que Paris les ignorât. L'ambition d'un Juste Olivier, qui voulut tout à la fois révéler la terre vaudoise aux Vaudois et faire connaître à la France l'âme du pays romand, fut singulièrement déçue. Il y en eut d'autres, il y en a d'autres, et ces travailleurs qui ne veulent point « porter de l'eau à la Seine », qui prétendent avoir mieux à faire, et donnent à cet orgueil de hautes raisons ; mais trop souvent ils souhaiteraient que de là-bas on vînt boire à la source exquise de leur modestie, qu'on distinguât du moins le ruisseau de leur talent, que par-dessus les monts on en réclamât la vertu salutaire. De guerre las et pour jouer plus franc jeu, il en est aussi qui s'expatrient, mais ne peuvent oublier d'où ils sont, et ne sauraient perdre, — quoi qu'ils en aient, — ce bel appétit des choses morales qui est le nôtre. Ce fut la destinée d'Edouard Rod. J'en connais encore —

1. Voir le commencement de cette série d'études sur *La Suisse allemande et la Suisse française d'après leurs écrivains* dans la *Vie des Peuples* janvier 1922, p. 82; novembre 1922, p. 539.

de l'avant-dernière génération — qui surent mieux prendre la vie et ne se plaignirent pas de leur condition. Il est vrai qu'ils possèdent leur instrument, ceux-là. « Sachez ce que vous voulez dire, écrivait Rousseau à Du Peyrou, puis dites-le clairement sans vous embarrasser d'autre chose ». Ainsi ont fait Philippe Godet et Philippe Monnier. L'originalité du sol natal leur tient si fort au cœur, ce pays est si bien leur univers, que c'est à peine s'ils rêvent d'être lus et compris au delà des frontières.

Les gens de Genève, le collège et *Mon village* ont si bien retenu Monnier[1] qu'il resta captif du « pittoresque » et dépensa un merveilleux talent à une littérature presque toute locale. Avant 1910, ses croquis en prose de la vie genevoise sont la plus vivante et la meilleure poésie de la Suisse française[2]. Il n'invente pas ; comme la plupart des auteurs de ce pays, il ne brille guère par l'imagination. A peine a-t-il laissé quelques nouvelles, et ce sont des souvenirs. Mais avec une vivacité, une désinvolture incomparable, un sens du détail, un dosage vraiment exquis d'émotion et de raillerie, il évoque une cité, une tradition, des habitudes. Personne avant lui n'a traduit avec tant de minutie et d'élégance la vie profonde et le paysage d'un canton romand. Il est mort en 1911, à quarante-quatre ans ; et le peuple, aussi bien que les lettrés de ce pays, n'est point encore consolé de son absence.

D'autres sont venus, romanciers, peintres de mœurs et de notre nature. Ils essaient par divers moyens de demeurer eux-mêmes, et c'est leur effort que maintenant je voudrais étudier. Interprètes d'une nation, de trois ou quatre pays à civilisation particulière et assez différents l'une de l'autre ils ont leur public, plus nombreux et plus cultivé que celui d'une province. Chacune de nos villes est un diminutif de capitale. En chaque canton règne aussi un accent particulier dont le lecteur prétend à retrouver l'écho dans l'œuvre de ses écrivains. Nous l'avons vu en étudiant le régionalisme

1. Je n'ai point à parler ici de son œuvre admirable d'humaniste : le *Quattrocento* et *Venise au XVIII^e siècle*.

2. Lire surout : les *Causeries genevoises*, *Mon village*, le *Livre de Blaise*, la *Genève de Tœpffer*.

en Suisse allemande : toutes nos républiques ont conscience de leur originalité et se savent pittoresques à leur manière. Mais les écrivains romands n'ont plus, pour exprimer le caractère spécifique de leur région, les ressources du dialecte. Ils n'ont qu'une langue maternelle, qui est celle de France. Le français qu'on parle autour d'eux a des inflexions, des lenteurs, des imprécisions, des locutions qui sont romandes seulement, et c'est le passé et la voix de leur sol qui s'y font entendre. Qu'ils acquièrent l'élégance de Paris, seront-ils encore et nécessairement les interprètes de leur race? Qu'ils conservent, par amour de la couleur locale, une façon rustique ou montagnarde, n'est-ce pas tout bonnement déchoir? Penseront-ils, en écrivant leurs œuvres, au grand public de langue française ou simplement à *leur* public? Chacun ne répondra pas de la même manière à ces questions. Mais ceci demeure : un auteur romand se doit à lui-même d'être écrivain français. Pour l'avoir méconnu plusieurs sont tombés dans l'oubli, en leur propre milieu, et je ne m'attendris pas sur leur sort. Encore faut-il qu'un romancier d'ici, s'il veut être vrai, décrire notre vie et révéler notre âme, n'omette rien de ce qui en fait l'essence. Tous ne poursuivent pas cette vérité avec le même zèle, ni surtout, avec le même talent.

Les évocateurs du peuple et du sol.

C'est le pays de Vaud, dans ces dernières années, qui fut le terrain fertile. C'est à Lausanne qu'il faut chercher les deux romanciers qui se partagent l'admiration du public romand : Benjamin Vallotton et C. F. Ramuz. Si tel critique de mes compatriotes se scandalise de voir ces deux noms accouplés, s'il me blâme de mettre sur le même plan un type de conteur populaire et le plus original de nos artistes, je n'aurai pas de peine à me défendre. C'est de « géographie littéraire » qu'il s'agit, plus que de jugement esthétique. Pour connaître la nation vaudoise, pour savoir quelle espèce d'art

littéraire est cultivé en Suisse romande, je crois nécessaire de définir la manière facile d'un Vallotton comme la robuste entreprise d'un Ramuz.

* * *

A Benjamin Vallotton, disons-le tout d'abord, le succès de librairie. A lui l'admiration jusqu'à ce jour inlassable du public moyen. On le lit de Genève jusqu'au fond du Jura bernois. Et comme un de ses romans — fait assez rare dans la vie d'un auteur suisse — a été couronné par l'Académie française, comme l'un de ses récents ouvrages a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, c'en est assez pour confirmer aux yeux de la masse la réputation dont il jouit. Comme la plupart des conteurs suisses, Vallotton choisit ses héros parmi les simples et les petits bourgeois. Une psychologie subtile ne l'intéresse pas; il serait incapable, au demeurant, de la décrire. Les mœurs élégantes n'ont rien à faire, selon lui, avec cette race campagnarde et ce Lausanne bonhomme où il a vécu. Le drame intérieur, quand il intervient, ne laisse pas d'être éclairé par ce patient optimisme et cet humour satisfait que le Vaudois tient de son climat, de son histoire, et d'un christianisme agréablement tempéré. Il est rare chez nous, me disait Vallotton, qu'un paysan, à son lit de mort, n'accueille le pasteur et ses bonnes paroles en affirmant que tout est bien et qu'il faut s'en remettre à la Providence.

Cette mentalité plaisante et reposée, les sentences et les drôleries qu'elle suggère, à la cave, à l'église, dans les champs ou les rues, les gestes et les intonations qui la soulignent, voilà ce que Benjamin Vallotton *s'amuse* à célébrer. Je dis : *s'amuse*, et j'y insiste. Le point de départ de son œuvre, c'est une charge, ou peu s'en faut : les *Portes entr'ouvertes*. Le commissaire de police Potterat, accompagné d'un étudiant, selon l'usage lausannois, fait la collecte annuelle pour l'Hospice des vieillards. C'est Vallotton sans doute qui, durant une semaine, escorta le commissaire, et il raconte la tournée, les bons mots, plaintes et confidences, et les verres qu'on a pris et ce que, d'une maison à l'autre, par les rues montantes, de

St-François jusqu'à la Cathédrale, on a vu et entendu. Il y a là de quoi se divertir, si toutefois l'on est du pays. Cela rentre dans le genre de « vaudoiserie », que d'autres cultivèrent et cultivent à côté de Vallotton, avec moins d'entrain, avec aussi peu de prétention, et en général sur un ton plus vulgaire. L'auteur a condensé en ce Potterat toute la malice et toute la sagesse d'un peuple. Il y a mis du *local* beaucoup plus que de l'humain et de l'individuel, et c'est par là que Vallotton a choisi *la manière facile*. Il semble qu'il ait noté, durant plusieurs années, les bouffonnes et raisonnables plaisanteries par lesquelles un Vaudois réagit aux circonstances, avec l'orthographe propre à dénoncer l'accent, et qu'il en ait fait un recueil. Mais un recueil ne lui suffit pas. Il en faut deux ou trois autres. D'autant plus que le commissaire quitte la police : *Monsieur Pollerat se marie*; il achète une maison. Cela fournit au bon sens et à la bonasserie vaudoise d'autres occasions de se manifester. « Les Alpes à gauche, le Jura à droite, le Jorat derrière, le lac en face, le soleil dans le haut, un jardin, moi au milieu.... que souhaiter de plus? » Et durant la guerre, un volume encore dira c mbien le Vaudois déteste les Allemands, se méfie du Conseil fédéral, répudie le neutralisme et fait accueil aux malheureux[1]. Le brave homme attendri par le vin blanc, les affections de famille et la souffrance humaine, par l'idée de patrie et de liberté, et qui trouve en toute occasion la phrase humoristique, vaillante, encourageante et concluante, voilà le Potterat de Vallotton : « Comment trouves-tu ce monde?.... — Ce monde ! Il y en a des plus beaux, il y en a des plus moindres ! L'essentiel est d'avoir bon estomac et bonne conscience, le reste vient par surcroît. »

Ce personnage réapparaît sous d'autres noms. Il revit dans le *Sergent Bataillard*, ce loustic d'un bataillon vaudois. Et quand Vallotton, dans des récits d'un genre plus relevé, prend pour héros le pasteur Chardonay, le beau caractère, la tranquille foi au bien et la religion qu'il lui donne ne sont en

1. *Ce qu'en pense Pollerat*, Rouge, Lausanne.

fait qu'une *sublimation* de l'âme de Potterat[1]. Chardonay c'est la vieille croyance et l'idéalisme simple du Vaudois, qui subsistent malgré la vie méchante. « Trop tenace pour perdre courage, mais trop peu combattif pour dompter, espérant tout de l'effort patient qui édifie sans bouleverser, il avait laissé couler les années, s'élargir le fossé,que franchirait bientôt seul le pont fragile des habitudes. » Telle est l'attitude de ce pasteur, incompris de ses proches et de la plupart de ses paroissiens. C'est un chrétien admirable, mais en lui la charité apostolique, qui « croit tout et supporte tout », trouve un auxiliaire dans la résignation aimable de la race. « On ne serait jamais malade ni fatigué, pense-t-il, si on savait accepter la vie simplement. » Le pasteur Chardonay est sublime, mais il a aussi une bonne santé; il est tout le contraire d'un inquiet et d'un neurasthénique. Les orages lui font de la peine. Mais il sait que, dans la plupart des cas, les blés se relèvent après la tempête. Il souffre, mais ne se perd pas en considérations sur les causes du mal : « Ah ! si l'on voulait tout analyser, on serait perdu. Il n'y a qu'à rayonner, et la moisson lèvera quand l'heure sera venue. » C'est tout l'Evangile, mais dans sa tonalité cantonale, et point exaltée. Ce pasteur, bien qu'entouré de médisants et d'ivrognes, affirme plus aisément qu'un Tertullien l'*anima naturaliter christiana* : « Tout le monde croit en Dieu, dit-il, même ceux qui s'imaginent n'y pas croire. » Il n'est pas rigoureux sur le chapitre de la grâce. Le voici au chevet d'une vieille Bernoise de sa paroisse, qui se meurt :

Ayant poussé une porte, le pasteur aperçut, sur un lit bas, la tignasse emmêlée, la face tragique, les yeux troubles de la vieille. Il fut ému. Et il dit :

— Eh bien !... ma brave Madeleine, il paraît que ça ne va guère. Voulez-vous que je vous fasse une courte lecture?

La vieille joignit ses mains maigres, avec respect : « Ce qu'il dit, Monsieur le bon Dieu, c'est toujours bon à entendre... »

1. *La moisson est grande*, Rouge, Lausanne.
2. *Il y a peu d'ouvriers*, Rouge, Lausanne.

Ces paroles, elle les traduisait fidèlement de sa langue maternelle, ce qui donnait à ses propos une saveur extrême.

Recueillie, elle écouta donc, elle regardait aussi, par une petite fenêtre, un coin de pré vert, car le moulin était si bien tapi au fond du vallon qu'il était difficile de découvrir le bleu du ciel.

La voix parlait d'amour, de pardon, de paix. La Madeleine esquissa un geste faible, mais pourtant catégorique : « — Monsieur le bon Dieu me prendra déjà chez lui... *J'ai bien fait de petites bougreries dans ma vie, mais tout le monde en a fait...* »

Devant ce grabat, devant cette certitude magnifique, le pasteur ne se sentit pas le droit de rappeler la pauvresse à plus d'humilité. Il ajoutera simplement : Dieu est bon !

Il ne faut pas s'imaginer, sur cette unique citation, que ce roman d'un pasteur ne soit qu'un prêche. Si le sermon y joue son rôle, la gaieté de l'auteur nous en distrait à chaque pas, et les conversations du village, les propos du maréchal-ferrant, du postillon et de l'épicière offrent un divertissement soutenu. Mais là encore, plus que le spectacle de l'existence, c'est la collection des « vaudoiseries » qui constitue l'élément principal. Comme si Vallotton mettait bout à bout les dialogues savoureux auxquels il assista. Voilà, encore un coup, le défaut de son œuvre. Il faut le dire aussi : dans ces histoires qui peignent un peuple optimiste, l'optimisme est vraiment démesuré. Il se communique des esprits aux événements eux-mêmes, lesquels concourent à proclamer que tout s'améliore et que tout finit bien. A une exception près, sur laquelle on n'insiste pas, tous ceux qui ont fait la vie amère au pasteur Chardonay, se rencontrent au cimetière pour rendre hommage à cet excellent homme : « Il avait trop de cœur, c'est ça qui l'a tué ! », déclarent-ils à l'unanimité. Ils s'humilient, et puis, autour d'un litre, ils formulent une édifiante conclusion : « De nous autres, on n'en cause pas, mais pour un gaillard comme lui, la résurrection, ça ne fait pas un pli ». Car « ces gens qui ont leurs faiblesses, dit Vallotton, ont aussi un cœur dans la poitrine. » Qu'ils aient à leur actif de grandes ou de petites « bougreries », c'est leur bon cœur qui doit triompher un jour, et qui triomphe.

Et puisqu'il est ainsi simpliste, honnête et amusant, et termine si bien ses histoires, Vallotton a conquis la faveur populaire. Il est, comme on dit, « bien de chez nous. » Il en est encore, hélas, par sa langue trop souvent négligée, par ses répétitions d'un détail puéril, et par le goût banal qui parfois règne dans ses tableaux. Mais dans une région où les conteurs font défaut, je m'en voudrais d'insister trop sur les défauts d'un généreux conteur.

* * *

Quant parut, en 1905, *Aline*, le premier roman de C.-F. Ramuz, ce fut une grande surprise parmi les étudiants de Lausanne. Après de longs tâtonnements, des demi-réussites, des banalités et des vulgarités, c'était l'essai d'un *régionalisme* nouveau. Une anecdote banale, en somme, mais racontée sobrement; avec les inflexions du parler natal, mais les inflexions seulement, car l'auteur ne cherchait pas les mots « pittoresques » et les traits « savoureux ». Le souci du vrai, seulement. Œuvre d'un artiste enfin, née de l'effort, où nul tour de phrase n'est laissé au hasard. Histoire vaudoise, autant et plus que celles de Vallotton, mais humaine parce que plus nue, réduite à l'essentiel, stylisée. Ramuz ne songe pas à divertir ni à réconforter les gens de son canton. Il veut faire, si possible, un ouvrage durable. Et voici bientôt vingt ans qu'il poursuit cette gageure : *être un écrivain français en demeurant le Vaudois de Cully*. Je ne sais ce qui restera de son œuvre. Sans doute la critique de Paris ne reconnaîtra jamais la hauteur de sa tentative. Il ne peut être pour elle qu'un provincial intéressant. Il y a dans cet esprit un âpre goût de paradoxe, une joie si aristocratique de ne pas plaire à tout le monde, un tel mépris des recettes usuelles et de l'aisance tant prônée, que s'il reste incompris ailleurs que dans un groupe, je n'en serais pas étonné. Mais la probité de son entreprise, il faut qu'elle s'impose à tous ceux-là, en Suisse comme en France, qu'intéresse le problème du régionalisme.

Créateur exclusivement, peintre des gens et des choses, Ramuz ne perd pas de temps à légitimer sa manière. Pour-

tant il s'est expliqué une fois, dans sa *Raison d'être* parue en 1914. Après le séjour de Paris, il nous raconte comme il s'est trouvé, et comme il a découvert *son* style en revenant à *sa* terre et à *son* lac. Les vignerons du pays ont une démarche particulière; ils ont une certaine façon de manier le « fossoir. » L'écrivain de cette contrée n'aura-t-il pas une façon spéciale de manier la plume? « Simple docilité à la topographie, dit Ramuz; une carte est là, encore une fois. De cette eau, autour de laquelle le rivage décrit sa courbe, de cette nappe, de cet amas résulte d'abord un climat; elle nous impose un certain régime de vents et de pluie, donc un certain fonctionnement du sol, donc une certaine lumière; c'est elle qui par là situe l'objet dans l'atmosphère, elle nous détermine dans nos cultures qui sont une façon de vivre, et dans nos mœurs; *elle nous détermine en tout.* » Il ne s'agit pas d'helvétisme littéraire, ni de cantonalisme. Un district du monde latin, celui du Léman et du Rhône, sans acception de frontières nationales, voilà pour lui l'univers. C'est là, désormais, que seuls les yeux et les sens de l'écrivain « sont opérants. » C'est là que s'ordonnent ses souvenirs. Et dans ce cadre, continue-t-il, « reconcentrant mon regard sur l'immédiat, je m'y réabsorbe, car c'est de lui qu'il faut que tout sorte, et de lui que sorte une forme, dont la parenté plus tard se verra, mais plus tard seulement et comme d'elle-même. Une *forme* pour l'instant, tout est là; on peut laisser tomber le reste, comme on l'a fait d'ailleurs, et je suis dépouillé. L'interrogation seule subsiste, de moi, qui suis là, à ce qui est autour de moi, quand le définissant de l'œil, je songe que son existence encore extérieure n'opérera vraiment qu'une fois transposée — *transposée de telle façon qu'elle se contienne elle-même et qu'elle me contienne à la fois.* — Mais non transposée au hasard, ni dans la direction qu'on veut; car, de même que j'ai ma nature, l'objet possède la sienne, qui ne doit pas être trahie. L'indication du sens où aller, et de l'étage auquel s'élever est en lui préalablement, et je n'ai d'abord à y mettre qu'une grande docilité. O accent, tu es dans nos mots, tu n'es pas encore dans notre art. Tu es dans le geste, tu es dans l'allure et jusque dans le pas traînant

de celui qui revient de faucher ou de tailler sa vigne : *considérez cette démarche et que nos phrases ne l'ont pas.* »

On voit où l'auteur en arrive. Il ne cherchera pas la forme aisée et souple. Il ne se soumettra pas à ce qu'on nomme la tradition française. Mais, fuyant ce qui est vulgaire dans le provincialisme, il cherchera la *convenance*, le style qu'imposent la région et le caractère de ses habitants. « Il n'y a d'autre loi que cette loi de convenance. A quoi peuvent bien me servir ces « qualités » données pour telles dans les manuels étrangèrement à l'objet — comme une certaine élégance..., la légèreté, la rapidité — si cette ligne de colline, devant moi, met tant de lenteur à atteindre son faîte, si telle masse à pans abrupts n'*a de beauté que par sa lourdeur*, si à cette élégance vantée s'oppose l'aspect peiné d'un geste, le plissement d'un front où l'expression ne sourd que peu à peu. Que m'importe l'aisance si j'ai à rendre la maladresse, que m'importe un certain ordre si je veux donner l'impression du désordre, que faire du trop aéré quand je suis en présence du compact et de l'encombré? » Et c'est ici surtout qu'au point de vue français, la hardiesse de Ramuz dépasse, à première vue, toute mesure : « Il faut que *notre rhétorique*, nous nous la soyons faite sur place, et jusqu'à *notre grammaire* et jusqu'à *notre syntaxe*— et que ce choc reçu, nous n'ayons plus en vue que de le restituer tel quel. » Enfin Ramuz termine par un vœu ce programme littéraire : « Qu'il existe, un jour, un livre, un chapitre, une simple phrase, qui n'aient pu être écrits que chez nous, parce que copiés dans leur inflexion sur telle courbe de colline ou scandés dans leur rythme par le retour du lac sur les galets d'un beau rivage, quelque part, si on veut, entre Cully et Saint-Saphorin,— que ce peu de chose voie le jour, et nous nous sentirons absous. »

Tous les romans, toutes les nouvelles de C.-F. Ramuz, progressivement, tendent à réaliser ce vœu. Si je m'arrête à cet auteur et à ses théories, si je vois en lui l'artisan du style le plus important de ce pays, c'est que nul en Suisse française n'essaya si énergiquement de traduire la race et le sol, et la parenté qui les unit. Au lieu de ce rythme pesant, insistant,

laborieux dont mes citations ont donné quelque idée, il eût pu se forger une langue harmonieuse. Il a consenti un sacrifice. Il s'est fait une phrase conforme à son objet. La terre épaisse du pays vaudois, la pensée lente, les habitudes obstinées et séculaires du vigneron et du cultivateur, il faut que ces choses soient éternellement présentes dans l'œuvre d'art née sous le ciel d'ici et dans la lumière de ce lac. Et c'est pourquoi Ramuz, plus obstinément encore que tant d'écrivains suisses, choisit ses personnages entre les humbles et les incultes. L'« intellectualité » romande, la culture née de la Réforme, les crises de pensée et de conscience qui jouèrent un tel rôle au dernier siècle, l'idée démocratique où notre caractère s'est trempé, Ramuz en fait abstraction. Pour évoquer ce peuple en sa réalité, il retourne jusqu'au *primitif*. Il veut ignorer ce que l'école et le temple ont fait de cette vieille tribu, les êtres d'exception qu'un système quelconque, politique ou divin, a pu former dans le cours des temps. Sous la modalité vaudoise c'est l'aspect naturel et permanent de l'homme qui l'intéresse.

Ces primitifs, qui s'appellent Jean-Luc, Aimé Pache, Samuel Belet, ne vivent pas des aventures, mais une destinée. Ils vivent au jour le jour et obscurément. Ils n'énoncent point d'idées — nul ne raisonne moins que les héros de Ramuz — ils ne voient pas bien clair en leurs sentiments ; mais éprouvent de lourdes sensations et suivent à pas lents leur instinct. Le romancier n'est point là pour les accompagner d'un regard ironique ou attendri. Mais il pénètre en eux. Il s'efforce de voir les choses par leurs yeux, de sentir la nature par leur âme. Devant un paysage, une difficulté, un malheur ou une joie, il ne se permet pas une réflexion qu'ils n'eussent pu formuler eux-mêmes. Il ne choisit pas une métaphore qui n'appartienne à leur vision quotidienne. Et quand je pense à Vallotton soulignant d'un commentaire ému et bonasse tous les gestes de son Potterat, la réserve de Ramuz me paraît singulièrement belle. Conserver dans le récit cette impersonnalité, c'est assurément un art difficile. Entre un poète intelligent et ultra-sensible, aussi fertile en comparaisons, et l'homme de la terre, à l'imagination sommeillante, il est un grand abîme et l'on ne peut

dire que Ramuz toujours parvienne à s'oublier. De là, par endroits, une dissonance bizarre qu'on ne saurait nier, ni condamner non plus, car c'est à peine, pour le moment du moins, si elle choque notre goût.

La vie monotone et trop aimée, avec des tristesses qu'on oublie, en général, des instants de tranquille plaisir, et l'outil qu'on reprend chaque matin... peu d'écrivains ont fait sentir cela aussi puissamment que Ramuz: « Et quant aux vivants, ils étaient tout heureux de reprendre leurs habitudes.en attendant le moment où elles leur déplairaient de nouveau, parce que *tout est balancement,tout est recommencement dans le monde* [1].

Samuel Belet, à la fin de cette histoire de malchanceux qu'il raconte lui-même, résume son existence :

Il m'a fallu du temps, je sais bien, puisque c'est même là toute mon histoire, mais est-ce qu'il est jamais trop tard? Chaque pas que j'ai fait a été comme quand, avec les yeux, on va d'une lettre à l'autre dans les livres; prises séparément, elles ne sont rien, et les mots eux-mêmes ne sont rien ; on doit aller jusqu'au bout de la phrase : c'est au bout de la route que le sens est venu.

Je ne savais pas aimer, il a fallu que j'apprenne : quand j'ai su, c'était trop tard. Ceux-là s'en étaient allés loin de moi qui auraient eu besoin de moi et de ma science nouvelle : je ne trouvais plus que le vide là où ils avaient habité ; il n'y avait plus que du silence là où avaient été leurs voix. « C'est comme ça, ai-je pensé, ton erreur était d'attendre tout d'eux, quand ils attendaient tout de toi, et, parce que rien ne venait, ils se sont découragés ». Mais j'ai redressé la tête. « Perdus ? ai-je pensé, rien n'est jamais perdu. Tu dis qu'ils sont partis, regarde seulement en toi. Tâche de montrer qui tu es ; et puisque tu prétends que tu vaux mieux qu'avant, tâche de le prouver, que tu vaux mieux qu'avant, sans quoi on dira que tu as menti et on aura raison de le dire »

Et je me suis penché sur moi, et j'ai vu qu'ils étaient vivants. Comme quand il y a du brouillard dans les bois, et d'abord on ne voit que le contour des choses, ainsi des formes vagues se sont d'abord montrées et je ne reconnaissais rien. Mais tout à coup le soleil a paru, une déchirure s'est faite, et c'était comme si les morts se secouaient de leurs linceuls, et ils se dressaient devant moi. « Ah ! c'est vous », ai-je dit, et eux ils disaient : « Ah ! c'est toi !»

Je n'ai pas su aimer à temps, c'est vrai, mais à présent j'aime en arrière... On se tend les bras, on parle, on est ensemble, et il fait soleil

1. *Vie de Samuel Belet*, p. 202.

par le lac où je suis avec mon bateau. Et les gens sur la rive, quand ils regardent de mon côté, me voyant penché sur l'eau bleue qui brille : « Tiens ! disent-ils, voilà Belet qui surveille son poisson ». C'est qu'ils ne savent pas. Et ils ne savent pas non plus que c'est sur une autre eau que je me tiens penché, quoique tout aussi bleue et tout aussi limpide, maintenant que le vent qui l'avait un instant troublée est complètement retombé.

Maintenant, on saisit mieux le principe de cet art, cette rusticité voulue, ces répétitions, cette indigence de mots recherchée. L'écrivain, selon Ramuz, remplit sa bonne tâche d'artisan, alors qu'il s'exprime m ins lui-même que l'âme de sa race. Il y faut du labeur sans doute : il arrive qu'en lisant on perçoive trop l'effort. Mais quel plaisir n'y a-t-il pas aussi à se confondre avec l'objet ! N'est-ce pas dans ce sens, une *réussite* que cette page, où l'on voit un ivrogne monter son escalier[1] :

Commençait, en effet, l'entreprise de l'escalier qui n'était pas une petite entreprise. Et il s'y absorba, silencieusement (rien d'autre dans l'obscurité que son souffle, un peu court quand même), dure entreprise, comme on voit, occasion pourtant d'un nouveau plaisir parce que chaque marche était comme une personne, et il adressait à chacune un petit discours : « Ah ! c'est toi, eh bien, viens-y ! » et en effet, elles y venaient l'une après l'autre, bien qu'elles y vinssent assez lentement.

Loin de se plaindre qu'il y en eût trop, il aurait aimé qu'il y en eût dix fois plus, et plus mauvaises encore qu'elles n'étaient, plus branlantes, plus usées des marches pour toute la vie et on monterait au ciel. Et il se mit à rire tout haut. A ce moment, il connut qu'il devait être arrivé au premier palier : son pied qu'il levait ne rencontra rien.

Bravo ! un étage de fait. Il riait de nouveau, Grin, Jules, fils de Louis, quarante-huit ans, vigneron. Et il recommençait : « Un étage de fait, plus rien qu'un !... ». Puis : « Tant pis ! »

Et il repartit avec plus d'ardeur, comprenant toujours mieux qu'il était l'homme des difficultés même il tendit la jambe avec tant d'élan, qu'il se cogna durement l'os au tranchant d'une des marches. A mesure qu'il montait, il s'élevait dans son estime. C'est ainsi que quand il

1. *La guérison des maladies* (1917), p. 10-11.

arriva au second palier, il atteignait à un sommet, Et il y avait tant d'autorité en lui qu'au lieu d'entrer tout droit ou de heurter simplement, il donna un grand coup de pied dans la porte.

L'inconscience où se meut cet ivrogne, le brouillard à travers lequel Samuel Belet contemple son passé, c'est l'atmosphère même où nous plonge Ramuz. Ces gens ne se posent pas de questions; ils ne veulent pas faire triompher un dessein, n'affirment pas un devoir. Ils subissent, ou mieux, ils *consentent*. C'est pourquoi leur vie n'est pas, à proprement parler, une histoire. C'est pourquoi les œuvres de Ramuz, à mesure qu'il avance, ressemblent de moins en moins à des romans. Nous voici bien loin de cette littérature romande, qui cultiva jusqu'ici l'anecdote du terroir et le récit édifiant. Plus de morale, rien que le monde sensible, la vie végétative. Aussi dans ses derniers volumes, Ramuz ne décrit-il guère l'individu. Dans le *Règne de l'esprit malin*, dans *La Guérison des maladies*, ce n'est pas le Démon ou la Guérisseuse qui importe, c'est le groupe, c'est le village où sévit une illusion collective. Et c'est plus encore le climat du pays, les *choses* qui restent pareilles à elles-mêmes, la nature qu'un orage semble bouleverser; Mais le lendemain il n'y paraît plus; on se frotte les yeux : les arbres sont à leur place et la tâche des hommes est pareille à celle d'hier. Il y a pour eux encore une *raison d'être*.

Cependant les choses disent aussi une Parole et un message par elles aussi est transmis. Sous le ciel pas encore blanc, comme on sent qu'il ne tardera pas à devenir, elles sont une réunion qui dit : « On est là ». Les platanes parlent disant: « On est là. » Cette peau blanche qu'ils ont, comme quand une femme ôte sa robe et on se détourne de sa blancheur. La fontaine dit : « On est, on coule, je fais beau où je coule, on est, on dit quelque chose parce qu'on est; on dit qu'on coule, on fait son métier; on dit le métier qu'on fait, on coule; je suis fraîche à boire, je fais frais où je coule, je fais belle herbe partout où je coule, l'herbe m'aime, l'herbe a besoin de moi ». Et l'herbe : « C'est vrai ». Le toit est en inclinaison dessus le mur qui est d'équerre; le toit dit : « Il est bon que je sois en inclinaison ».

Ce passage est tiré de l'étrange volume *Les signes parmi nous*[1]. Nous y suivons, d'heure en heure, pendant une chaude journée, un colporteur de brochures qui sème la hantise des derniers jours. On l'accueille, on le repousse, on continue à boire, ou l'on se met à prier. L'inquiétude germe. Et vers le soir, un jeune homme tombe, puis un autre, tandis qu'ils étaient à l'ouvrage. On en ramène un autre, qui est mort à la caserne. La grève aussi est déclarée. Des gens paraissent et disparaissent; toujours des voix nouvelles et de nouveaux visages. Enfin, la grêle et le tonnerre s'abattent sur les vignes. Est-ce la fin du monde? Lisez donc la dernière page, écoutez ces deux amoureux qui s'éveillent dans la grange.

Dans la grange, c'est Jules, à présent? Et Jules, de nouveau, qui dit :

— Ils sont en retard d'une heure aujourd'hui.

Dans la grange, on n'y voit plus : Adèle s'est arrangée comme elle a pu. L'ennuyeux, c'est qu'on se décoiffe terriblement.

Elle a levé les bras d'un double mouvement :

— Mon Dieu ! je crois bien que j'ai perdu mon peigne !

— Oh ! toi, tu es toujours la même.

J'oublie que c'est un garçon qui dit à une fille ce : « *tu es toujours la même.* » J'oublie les incohérences du récit. Ces mots, c'est toute la philosophie de Ramuz, si l'on peut employer ce terme à propos d'un auteur qui ne le prononce jamais. Il les adresse à la terre, au pays, à la seule réalité qui dure et que rien ne transforme. Si, dans cette patrie d'idéalistes, jamais homme fut de ce monde, et rien que de ce monde, c'est celui dont nous parlons.

Dans la *Salutation paysanne*[2], qui est de 1921, Ramuz me semble aboutir aux limites de sa manière. Toujours davantage l'anecdote s'efface devant l'image. La vie intérieure n'est plus qu'un reflet de la nature qui la baigne. C'est une suite de tableaux champêtres. Représentez-vous, par la chaleur de midi, un chemineau quelconque, couché dans un

1. Lausanne, *Cahiers vaudois*, 1919.
2. Editions Georg, Genève.

pré, sur le dos, il est comme sans pensées, dénué de projets et de souvenirs ; il croise les jambes, et de son pied qu'il balance en l'air, il cache ou découvre telle partie du monde. Il lui semble qu'il crée les objets et les couleurs ; « Il tire de lui les choses », dit Ramuz. Et d'autres s'associent à celles-là :

Et regarde, et regarde en lui, et là-dedans rien ne lui obéit.
Il pense avec une moitié de lui ; il est comme les gerbes quand elles sont mal attachées, quand le lien ne tient pas bien ; autrefois ils étaient d'osier, à présent on a des liens qui sont faits avec des cordes de couleur, et on les achète tout prêts, des roses, des verts, des violets : on ne comprend rien à rien ; autrefois on faisait soi-même ses liens...

Le courage, la résignation des êtres se confond avec la persistance des cultures et des vignes. Voyez cette faneuse dans son pré. Il y a tout au fond d'elle un souci d'amour. On ne peut dire qu'elle y réfléchisse. Seulement, parce que le soleil se cache, il y a une ombre sur son cœur :

Elle regarde : c'est comme un autre pays devant elle, comme un pays qu'on ne connaîtrait pas...

Brusquement le soleil reparaît :

On voit se refaire les bois ; la colline s'est redressée. En haut de la colline une couleur dorée. Le village, comme sur des roues, vient à vous de nouveau ; il est rapporté. Enlevez du ciel ce qui gêne, tirez le rideau ! Il semble qu'on entende grincer les anneaux. Elle voit juste à la hauteur de son regard (parce qu'elle est grande) le soleil sortir de l'ombre ; et il lui entre ce coup de lumière par les yeux jusqu'au fin fond d'elle où il faisait sombre... Et le village qui se repeint, avec ses murs, avec ses toits : « A présent, je dis que ça ira, c'est comme ça, je dis que ça ira, parce que j'y crois ; je dis que ça va et que ça ira ».
Le râteau va et vient plus vite... Hardi, le râteau ! en avant !

Ce « balancement » et ce « recommencement » perpétuel de la vie, tel que l'éprouvait un Samuel Belet, tel que le ressentent les plus simples parmi cette race calme, telle est, encore une fois, la dominante de cette poésie. Poésie, mais non

sur le mode lyrique, parce que le paysan vaudois, dans la joie comme dans le chagrin, ne s'exalte pas. Entre cette littérature et ce groupe ethnique minuscule — conservateur, optimiste, patient, — il faut constater un merveilleux accord. Ramuz a vraiment inauguré une vision, une expression nouvelles.

Que son œuvre subsiste où il l'a conçue — dans le bassin du Rhône et du Léman —, qu'elle demeure inconnue hors d'un district, qu'elle devienne illisible pour les générations à venir — ce qui est possible à cause de l'outrance de sa manière — il faudra tenir compte de Ramuz dans l'histoire de notre art romand. Cette esthétique, réalisée à grand peine et renouvelée d'une œuvre à l'autre, n'est pas à la portée de tout le monde. Il est un degré de simplification où le goût des simples ne saurait parvenir. Ceux qui *suggèrent* avec force ne sont pas ceux qui se font le mieux comprendre et apprécier de la foule. L'*Antipoétique* en dix pages, que Ramuz vient de nous donner[1], ne saurait éclairer d'autres lecteurs que les initiés :

> On ne fait de la poésie qu'avec l'anti-poétique.
> On ne fait de la musique
> qu'avec l'anti-musical.
> Nos vrais amis sont les gens de métier et non pas ceux qu'on nomme les artistes.
> « L'art », on sait ce que c'est : c'est une greffe sur du déjà greffé.
> Or, comme tous les greffeurs savent,
> on ne greffe que sur le sauvage.
> On ne greffe que sur le sauvageon,
> c'est comme ça que nous greffons.

L'esthétique de Ramuz est singulièrement exclusive. Le monde poétique d'un Spitteler était bien vaste. Celui-ci est bien étroit. Il y a autre chose, en vérité, dans le domaine le

1. 1921. Depuis le moment où cette étude fut publiée, C. F. Ramuz a publié encore deux ou trois œuvres importantes.

plus resteint et le plus rural de cette terre, que le primitif, l'instinct, l'habitude et la passivité. Mais on ne dira jamais combien, en vertu même de sa limitation, cette manière est vigoureuse. Ramuz, dans son effort pour être vrai, dans sa crainte de n'être plus lui-même, de n'être plus assez l'homme d'un sol, est un très bel exemple. Je regrette pourtant les moyens excessifs par lesquels il s'impose. Je déplorerai toujours que cette prose, la plus solide qu'ait produite notre contrée, soit par endroits moins du français qu'un bizarre et génial charabia. « Ce charabia, comme le disait un de nos critiques, pèsera lourdement dans la balance qui fera pencher toute une part de la gloire de Ramuz vers la vieillesse et vers l'oubli. »

C.-F. Ramuz a fait des disciples. Il y a une *école vaudoise*. C'est même la seule école littéraire dont on puisse parler en Suisse française. On y jure un peu trop par les paroles du maître, lequel du reste travaille dans le silence plus qu'il ne cherche à régner. Il suffit de parcourir le théâtre de Fernand Chavannes, les nouvelles d'Emmanuel Buenzod et la critique d'Edmond Gilliard pour reconnaître l'empreinte de leur chef. Il est même des peintres et des musiciens en qui on reconnaît le style de Ramuz.

(*à suivre*)

Charly Clerc.

Vie Artistique

L'Art Contemporain au Grand-Palais

Une grande Revue ne doit pas négliger les « Salons ». Dans l'Art aussi on sent battre « la Vie des Peuples ». Notre vieille nation, affinée par vingt siècles de culture, s'intéresse unanimement à ces Expositions, où ceux de nos contemporains qui ont cultivé leur sensibilité visuelle nous disent comment ils voient le monde. Par là, ils nous aident à mieux jouir de sa beauté vivante, et à prendre conscience de nos propres sensations. Peut-être même y a-t-il dans les problèmes que leur recherche pose devant eux et devant nous autre chose que l'intérêt de simples phénomènes ou d'une volupté des yeux. Voir l'Univers comme un cloisonné, ou comme une masse compacte, ou comme un système de taches, ou bien comme une danse d'atomes colorés, c'est une forme d'esprit, dont l'art n'est qu'une application particulière. Est-ce un simple jeu de dilettante que de découvrir une parenté intellectuelle entre l'impressionnisme et la philosophie de M. Bergson ?

Ausculter l'art contemporain nous est cette année rendu plus facile par la juxtaposition des deux Salons des *Artistes Francais* et de la *Société Nationale*. C'est un grand pas vers la fusion espérée et attendue. Enfin, on va donc opposer une écluse au débordement du tableau ! Du tableau : morceau d'exposition ou de musée, sans destination précise ni publique, objet de pure jouissance, prétexte à effets, occasion de virtuosité technique. La Renaissance inaugura ce mal profond, le Romantisme l'exaspéra. Mais voici poindre, peut-être, la guérison ! En l'attendant unifions nous-mêmes les deux Salons, confondons ces quatre ou cinq mille œuvres d'art, où pourtant chaque peintre a cru mettre un petit univers : c'est le seul moyen de bien discerner la part réciproque faite à la tradition et à l'effort moderne, et le tracé que suit entre les deux la course du flambeau. Le mieux est de ne pas s'attarder à la poussière des individus, si intéressants qu'ils soient.

mais aux mouvements qui les entraînent et que soulèvent, par eux ou en dehors d'eux, les grandes forces de vie.

Les Rétrospectives.

Les deux Sociétés restent fidèles à la sage habitude de demander une leçon aux grands morts. Voici la Rétrospective de Jean Paul Laurens. Grave et mâle leçon ! Cette illustration de l'Histoire, c'est à vrai dire de l'Archéologie, non de la résurrection. Il y a même au bas de l'« Interdit », où une église romane normande arrondit son archivolte à bâtons brisés, un cartel qui cite la « source », la vieille chronique de Goggeshale, avec la référence et la date. Dès l'abord apparaît l'impuissance à prendre les choses par le dedans, en leur vie intime, qu'une sensibilité intuitive revivrait spontanément. Aucun sens non plus du langage propre de la couleur et de sa vertu d'expression. La lumière vient toujours d'un côté, selon la pratique ancienne, sans envelopper ni pénétrer. Bref, cela date. Mais quel art probe et viril ! Il a du reste le don de la mise en scène. Le poing de saint Jean Chrysostome crispé vers Théodora occupe le milieu géométrique de la toile parce qu'il concentre tout le sens. N'est-ce pas ainsi que le classique Nicolas Poussin organisait les *Bergers d'Arcadie*, où le doigt du berger se pose, juste au milieu du tableau, sur l'inscription funéraire qui dit la brièveté de la vie ? Il a aussi le sens de l'éloquence des vides, où traîne l'angoisse. Voyez l'*Interdit* : c'est le silence qui parle, et la solitude peuplée d'épouvante. Peu d'acteurs en effet dans ces drames sobres et condensés. Pareille sincérité devait créer d'excellents portraits. Une fois même, le contact immédiat de la vie a donné à ce vigoureux constructeur le sentiment des accords nuancés : Manet avait remarqué le portrait de Mme de la R. Ne soyons plus étonnés de ce don de construire les figures, car au bas des tableaux, sur le plancher, s'allonge le modèle en plâtre d'une statue tombale apportée ici de l'église de Fourquevaux : une « gisante », une vraie, aussi émouvante que celles du moyen âge. La mère du peintre est là, étendue, rectifiée par la mort, toute en ligne, épurées. J. Paul Laurens sculpteur, c'est une révélation, mais qui maintenant ne surprend plus.

C'est une autre leçon que nous offre, à *la Nationale*, Auguste Ravier, poète romantique et lyrique de la couleur en des aquarelles éclaboussées de pierreries, mais qui sut aussi modeler en des lavis délicats d'autres paysages, qui sont de larges symphonies de gris. Un héritier de Claude Lorrain au temps de Théodore Rousseau et de Daubigny ! Encore un exemple de la persistance de la tradition classique même en pleine orgie de chromatisme. Ravier a disparu, mais Lorain est toujours là : il vient même d'entrer tout vif dans l'immortalité puisque

le grand « humoriste » a forcé il y a quelques mois les portes de l'Institut. C'est pourquoi il bénéficie lui aussi d'une sorte de... Rétrospective ! Encore la plus belle tradition du dessin. Savoir tout dire avec presque rien : quelques traits incisifs rapides, comme électriques. Ils saisissent le mouvement juste et le geste instantané. Un modelé vigoureux, par plans brusques; pas de couleur, ou peu, parce qu'elle divertit de l'essentiel. Art classique, puissant, parce qu'il ne s'attache qu'au caractère, c'est-à-dire au significatif. La laideur du vice attire ce trait mordant, celle de la misère humaine y fait trembler partout des repentirs. Et pourtant c'est très fortement construit sous la vibration de la forme. Ces scènes de Cour d'Assises, ou du Calvaire (c'est la même chose) ou de l'Enfant Prodigue..., qu'on ne s'y trompe pas : c'est ce qu'il y a de plus douloureux dans l'art contemporain, une immense pitié, toujours contenue et souvent dissimulée sous l'âpre ironie.

La Peinture.

Dans la Peinture des exposants on est dès l'abord frappé de deux tendances générales, presque opposées. L'une dessine peu, construit peu. Le chromatisme seul l'attire. Chez les meilleurs, harmoniser des couleurs, accorder des tons, soit en fanfare soit en sourdine, voilà le souci. Violences truculentes ou gris sourds, c'est toujours, transposée en taches, de la musique. Concert, mélodie, accords, symphonie: autre technique, mais même esprit. C'est aussi toujours de la peinture claire : on sent la leçon toujours vivante de l'Impressionnisme. Quand on sort de la Rétrospective de Jean Paul Laurens pour entrer dans les autres salles, c'est comme si on ouvrait sa fenêtre. Et taches colorées ou effets lumineux, c'est toujours du sensualisme. Il voit surtout dans l'Univers la surface des choses et les phénomènes transitoires dont elle est le lieu. Il fait un peu tort aux qualités proprement intellectuelles, celles qui organisent fortement. L'autre au contraire simplifie le dessin, ordonne de grandes lignes, établit largement les plans, parfois compose des masses. C'est cet immense mouvement qui entraîne notre art, et peut-être notre pensée, vers l'ordre, et aussi vers le général et le permanent : l'esprit de synthèse. Il ne décrit pas, il révèle, en résumant. Il faut se féliciter de cette évolution : c'est la marche à l'Etoile, c'est-à-dire au Style, qui est le salut dans l'anarchie des arts. De Giotto à Puvis de Chavannes, c'est là que tendent toujours le talent ou le génie. Le style s'achève d'ailleurs toujours en effet décoratif, et le décor est la fonction organique de l'art.

Il n'est pas le privilège exclusif des œuvres de destination décorative. Il peut même en être presque absent. Le plafond de l'*Oiseau bleu*, de M. Roganeau, n'est qu'une jolie chose légère; celui de François

Flameng pour la grande salle des Invalides, immense et méritoire, fait peser, juste au milieu, d'énormes fumées de guerre ou d'orage, qui vont contre la tradition et la logique. Le projet de tapisserie de Beronneau, *Salomé dansant devant Hérode*, est en partie une réminiscence de Gustave Moreau, et celui de Cormon, la *Source et ses Amis*, est (qui l'aurait cru de lui ?) un mélange très piquant de la grâce du XVIII^e^ siècle, de l'esprit de Willette et de la verve faunesque de Léandre. L'intéressant, c'est la vision décorative dans la peinture qui n'est pas faite pour la décoration. Le tiers des œuvres exposées pourrait être tissé en tentures ou marouflé, et « soutenir » le mur en même temps que supporter la distance. Que ce style se plaise à la mythologie, c'est fort naturel : de Jules Romain à Gorguet elle lui est propice par l'arabesque de ses nus et le rythme antique de ses attitudes. Voilà pourquoi *Demêter et Perséphonè* de Mlle Chaplin, est du décor. Mais il s'insinue aussi dans le sentiment religieux et finit, à force de simplicité et de grandeur, par l'exalter: tel son *Saint François prêchant aux oiseaux*. Les sujets de « Primitifs» le favorisent en le détournant du réalisme à vue courte, qui n'est jamais décoratif.

Le paysage est depuis 1830 une des formes du sentiment religieux. Il abonde dans les deux salons, aussi divers que les aspects de l'universel Protée. Pour certains la Nature est encore un large décor. Qu'ils y voient une *Pastorale* comme M. Roger, l'*Après-midi d'un Faune* comme M. Auburtin, la *Seine et ses affluents* comme M. Osbert, c'est toujours le grand calme musical des lignes et des tons. M. Bescoulès intitule même le sien *Sérénité*. M. Léonard obtient l'effet reposant et silencieux par des à-plat étalés. Presque tous cherchent les tons apaisés, dans le gris argenté, qui est si doux à l'œil et favorise le jeu nuancé des valeurs. L'instinct du décor est si vif, que chez M. Balande la touche large et libre donne la sensation de la tapisserie laineuse : sa laine s'effiloche autour des corps et des choses dans ce *Beau jour d'été* qui se souvient, pour la composition générale, du *Déjeûner sur l'herbe* de Manet.

Mais la Nature immense et multiforme est toute à tous : chacun y découvre son propre rêve et lui prend, pour l'exprimer, les formes et les couleurs de son choix. Il y a les phénomènes mouvants, qui suscitent en nous les impressions fugaces. M. Henri Martin, héritier très personnel des impressionnistes, les aperçoit dans une vallée à la fois large et intime, sur laquelle des milliers de petites touches tissent un voile frémissant. Sa technique, aussi spontanée que sa vision, excelle aux brumes humides du matin et au léger crêpe, au crépuscule, que fait descendre le soir, plus encore qu'au poudroiement de l'été. Sans ignorer le moins du monde l'ossature de la terre et de l'homme, elle l'enveloppe. Au contraire, d'autres aperçoivent le substratum solide, la structure, et ce qu'il y a de plus durable dans le piédestal qui supporte

notre vie éphémère. Voilà comment M. Communal aborde courageusement la montagne; d'une pâte épaisse qu'écrase la truelle, je veux dire le couteau à palette, il la reconstruit dans la saillie abrupte de ses rocs, où traîne la coulée éclatante des glaciers. C'est, plans et tons, d'une puissance presque sauvage! Chez M. Robert Lemonnier les deux visions s'associent avec bonheur en de grandioses paysages de montagnes, où l'air humide et les nuées impondérables allègent les masses lointaines jusqu'à l'aspect du rêve, tandis que les premiers plans gardent la plénitude compacte. La vérité s'élargit dans l'effet décoratif.

On pense bien que les sites et les villes offrent à chaque tempérament ce qu'il cherche. Il y a des cités élues qui parlent aux sens autant qu'à l'âme : elles ont tant à dire que jamais peintres ni écrivains n'épuiseront leur expression. A M. Georges Leroux Fiesole offre ses noirs cyprès qui transpercent de leur lance l'horizon de la vallée moutonnante : ils « repoussent » les deux collines entre lesquelles se pose câlinement la petite bourgade étrusque, comme entre deux seins. Venise entre le ciel et l'eau est décevante comme un mirage : chaque heure de jour, chaque instant peut-être, change sa figure. Mais c'est précisément cette inconstance qui attire le désir : il cherche à la fixer. Depuis Guardi et Canaletto (je ne dis pas depuis Carpaccio qui l'a vue bien tranquille) chacun tient à saisir sa mobilité, à sa façon. M. Maurice Bompard la voit claire et gaie, dansant en miroitements sur sa lagune. M. Saint-Germier a fixé le coup de soleil qui cuit les briques fauves de San Giovanni e Paolo et laisse dans l'ombre de la placette le superbe Colleone de Verrochio. Il n'y a pas ici, et c'est dommage, la Venise endormie et tremblée de M. Le Sidaner, où frissonnent en petites touches l'eau, le bleu nocturne, et les lueurs de rares fenêtres éclairées.

Il va sans dire que le portrait de Versailles abonde, pris à toute heure et en toute saison. Jamais Le Vau, ni Mansart, ni Le Nôtre, constructeurs de formes arrêtées, n'auraient supposé tout ce qu'elle prodiguerait un jour d'« impressions » éphémères à ses innombrables amoureux. On sait ce que lui a dû Gaston La Touche, ce que lui doit M. Le Sidaner encore. M. Frédéric Levé la prend sous la neige, trop sagement, sans lyrisme, et M. Delaporte quand elle se couche, déjà dépouillée, sur les feuilles d'automne dans la pourpre et l'or. Bien d'autres l'aiment, chacun à sa manière. Seul M. Gilsoul, avec un ou deux autres peut-être, s'attache à ses « fabriques » : le premier nous montre le Petit Trianon, dont la précision grecque se définit classiquement au bout du Jardin du Roi. Mais notre cher Paris n'a jamais cessé, lui non plus, de solliciter les peintres. On les appelait autrefois « peintres d'architectures » parce qu'ils se plaisaient, Hubert Robert, Demachy, Raguenet, Maréchal, à portraiturer les édifices et les « sites urbains » qui faisaient, au temps de M. de Voltaire, sa gloire et l'admiration de l'Europe. Aujourd'hui ils sont plus sensibles aux caprices de son ciel, et

aux incessantes métamorphoses qu'il fait subir aux édifices eux-mêmes.

La place de la Concorde de Scott est embuée de gris sous un ciel chargé et celle de J. Pagès montre ce que deviennent les fins édifices de Gabriel quand l'atmosphère les enveloppe de sa ouate. Mais, ce qui est plus difficile encore, c'est de découvrir la poésie des terrains vagues dans la morne banlieue. Raffaelli, qui est un poète subtil et un musicien aux exquises modulations, trouve moyen dans une aquarelle limpide, transparente, de faire chanter les choux verts d'un potager au pied d'un arbre mort qui a l'air d'une potence. Que de beauté, pour qui sait voir, dans ces solitudes miséreuses hantées des chiffonniers et du crime, et qui serrent le cœur quand nous les entrevoyons de la Grande Ceinture avec les yeux de tout le monde !

A l'époque classique nos pères aimaient définir, déterminer, classer même, les aspects successifs du jour changeant. Claude Gellée et Joseph Vernet ont peint les quatre Heures ou plutôt les quatre phases du Jour. Nos peintres, plus analystes ou subissant simplement la loi de la division croissante du travail, se font parfois de l'une d'elles une spécialité. M. Cachoud excelle aux effets lunaires dans des nuits de velours bleu. M. Levy-Dhurmer fait flotter en écharpes les brumes du matin dans les bois de sapins. Mais les midis rutilants éclatent en éblouissements dans les tableaux fortement maçonnés de Gagliardini et de Montenard : poèmes violents et harmonieux du Soleil, qui nous font nous voiler les yeux avec la main. Pendant ce temps les beaux effets de neige de MM. Chapuis et de La Ville-Léon, si moelleux en leur substance, et pénétrants d'effet, nous donnent froid. Ce n'est pas l'art abréviatif des Japonais, merveilleux virtuoses de la neige : c'est plus plein et plus dense. L'éternelle pluie normande fouette les falaises que peint M. Boulard dans un brusque coup de soleil orageux : effet difficile puisqu'il est contradictoire ! Enfin M. Cottet, qui fut de la *Bande Noire* contre les papillottements de l'Impressionnisme, évoque une Bretagne de granit, où des Bretonnes, granitiques elles aussi, et pareilles en leur capuche noire à de sombres menhirs, méditent dans l'universelle mélancolie.

Si l'on veut comprendre à quel point deux visions et par conséquent deux techniques peuvent parfois s'opposer, il faut regarder l'*Abondance* de M. Gorguet et la *Moisson* de Mlle Jouclard. Précisément, elles sont voisines, et c'est à peu près le même sujet. Mais chez l'un deux belles jeunes femmes au pur contour sont vêtues de robes de style : rondes et amples, elles portent des gerbes blondes à souhait, et sourient avec optimisme parmi des figures plafonnantes. Allégorie classique pour tapisserie officielle ! Chez l'autre, de durs paysans taillés à coups de hache sont courbés sur des blés d'opulence épaisse. Le soleil, le vrai, les a cuits et recuits. Ce réalisme est large et vigoureux ; insouciant des formules d'Ecole, il a et il donne le sentiment de la

grandeur du travail des champs et des gestes primordiaux. Généralisateur, il amplifie jusqu'aux horizons du symbole cette géorgique. Le plus classique des deux tableaux n'est pas celui qu'on pense !

Dès lors, il fallait s'attendre à ce que l'exotisme attirât beaucoup d'artistes. La soif de soleil, l'avidité de la couleur, le bleu intense du ciel, la limpidité du jour où la matière se transfigure, la transparence des ombres toujours colorées, mauves ou violettes, les altérations diverses du ton local sous les reflets ou les incidences de la lumière, quelle magie pour un visuel bien doué ! Ne cherchons pas ici les harmonies discrètes à la façon de Corot. L'Espagne, c'est déjà l'Afrique. Strident est l'hispanisme de MM. Azéma et Henri Zo. Mais c'est l'Afrique elle-même qui a saisi le plus grand nombre, avec une sorte de violence. La villa Mustapha à Alger acclimate nos jeunes artistes, et le Maroc offre à tous ses fauves paysages et le caractère de ses races, berbère ou arabe. On n'étudiera jamais assez les conséquences pour la peinture française, depuis 1832, du contact avec l'Afrique. Certes, elle avait déjà prodigué ses révélations à Delacroix et à Fromentin. Mais l'un y cherchait encore Véronèse, avec ses demi-clartés froides, et dans chaque Arabe placide retrouvait un sénateur antique, dans chaque patio fleuri un péristyle romain. L'autre y voyait passer l'éternelle fantasia, proprette et élégante. Plus véridique était la friperie pouilleuse de Dehodencq. Mais cette fois l'incandescence des murs de pisé, le flamboiement des burnous, les gammes d'ombre, les tons brûlés du sol, c'est du nouveau : et c'est encore plus de la peinture de peintre. Depuis l'Impressionnisme l'œil est devenu plus sensible à ces prestiges. Voilà ce qui fait le prix des fanfares colorées de Mmes Jeanne Thil et Martin Gourdault, de MM. Paul-Elie Dubois et Suréda. Chez ces deux derniers, et plus encore chez M. Cauvy, le tassé des figures, l'horizon très haut, presque jusqu'au cadre, l'arrangement des lignes et les tons posés à plat font penser à des tentures. Spontanément ils montent l'Afrique en tapisserie : tapis d'Orient ! Le Maroc ardent entre son sable jaune et les vieux remparts brûlés, c'est celui de M. Ch. Duvent quand il peint l'*Entrée du général Lyautey à Marrakesch*. Rien d'officiel : une grande harmonie fauve, où éclatent les taches des uniformes. Quant aux types maures, exaltés en leur expression par le fanatisme ou l'amour, qui les a mieux saisis que M. Dinet ? On entend son *Muezzin* crier Allah dans la nuit bleue constellée, on suit la *Baigneuse* à peau cuivrée, s'enfonçant sous la palmeraie. Il y fallait plus que le sens ethnique et l'œil d'un peintre : l'intuition aiguë d'un coreligionnaire. N'a-t-on pas dit que M. Dinet s'est fait musulman ?

Mais la figure humaine exerce sur l'homme autant d'attrait que celle du Monde. Aussi le portrait est-il aussi fréquent que le paysage. Il le serait même davantage s'il n'était plus difficile : autre chose est de voir un peu ce qu'on veut et comme on le veut sur le visage de la Nature, qui

est vaste et un peu anonyme, autre chose de serrer de près par l'analyse un contemporain qui veut que sa figure soit la sienne, qui la paie, et que parfois tout le monde connaît. Depuis les miniaturistes franco-flamands du duc du Berry et de Jehan Foucquet, qui était de Tours, notre génie excelle à cette étude psychologique : elle pénètre d'âme la ressemblance, fait d'un visage une physionomie, et parfois, à force de caractère, élève l'individu à la hauteur d'un type général. Il en est, cette année aussi, de beaux au Grand Palais. Mais comme la diversité, ici encore, est intéressante !

Les uns laissent s'interposer entre eux et l'original le souvenir des grands modèles. M. F. Humbert, par exemple, a pensé aux grâces spirituelles du XVIII^e^ siècle, M. Etcheverry à la distinction aristocratique anglaise, doublée de celle des grands lévriers héraldiques, M. Barthalot à son maître Bonnat, qu'il portraiture... à la Bonnat en relief fortement construit et très éclairé sur un fond de tapisserie sombre. M. Baugnies cède même à la séduction japonaise : chez lui, mais plus encore chez Foujita, vrai fils des Iles du Soleil levant, on voit le modernisme parisien se transposer en japonisme de Kakémono, dans des à-plats tout gris. C'est très savoureux. Seulement, le parfum étranger chez le Japonais qui parisianise est plus authentique que chez le Français japonisant.

Le portrait ne se suffit pas non plus à lui-même lorsqu'il n'est qu'un prétexte à orchestrations colorées. Le cardinal Bourne n'est pour M. John Lavery qu'un concert sonore d'ors, de violets et de rouges. Le peintre a-t-il connu la symphonie en rouge qu'ont jouée pour la joie des générations Velasquez avec son Innocent X du Palais Doria et Philippe de Champaigne avec son Richelieu du Louvre ? C'est aussi une harmonie, ou vibrante, ou très douce, que cherchent M. Bergès dans les tons gris bleu et M. Guillonnet dans les bleus ardents mélangés de verts et de violets. Plus haut dans la hiérarchie des valeurs est le portrait physionomique: il va droit au but, qui est le caractère. C'est là notre fort, à nous Français, vieille nation de finesse psychologique. C'est le très vif intérêt du portrait d'Anatole France par Mlle Breslau, si juste et si spirituelle. Pour saisir plus vite l'impression mobile chez le plus raffiné des « intellectuels », l'artiste a fait appel, comme Quentin de Latour, au pastel. Caractérisme aussi les portraits de Léon Daudet par M. Jauron, et de l'artiste Tenré que M. Déchenaud a surpris en pleine analyse de son modèle, qui est nous sans doute puisqu'il nous fixe. Ici, c'est un intérieur qui commente la figure et précise son expression comme chez les Hollandais. Ailleurs ce sont de larges horizons. *Le Sultan du Maroc*, de M. Patricot, se détache bien lui aussi en sa gandourah toute blanche et son immobilité orientale sur une paroi d'azulegos bleus, mais tout à côté son maréchal Lyautey « s'enlève » mince et vif, sur le fond du.... Maroc. Ce nerveux est saisi en plein ins-

tantané. Le modèle dans son milieu, dans son moment et sa race, voilà bien en peinture le « système » de Taine.

Mais il y a les peintres de l'âme. Ceux-là sont les vrais élus: ils descendent au tréfonds de la nature humaine, et lui dérobent son secret pour le révéler sur les traits, surtout aux lèvres et aux yeux. Technique et profondeur d'analyse, ils ont tout. Aussi sont-ils rares. Il y en a trois cette année, à moins que j'en oublie, ce qui est vraisemblable. M. Ernest Laurent module suavement en petites touches divisées le doux visage de *Mme E. R.* et c'est une musique voilée, intime et confidentielle, où restent des résonances prolongées. Le tendre mystère est la note de ce musicien. Nous entendons mieux encore, grâce à M. Pierre Laurens, l'âme en deuil de *Mme Charles Péguy*. Voilà le chef-d'œuvre de la Nationale. Rien, que du gris et du noir, et pas de fond ! Mais, précisément, cette sobriété classique laisse agir une observation pénétrante. Elle fait saillir, en large caractère, le mélancolique visage absorbé en son souvenir. Il y a là toute la force, toute la gravité toute la solidité de construction des peintres d'autrefois, avec plus de vie intérieure. L'émotion a été si profonde chez le peintre qu'il n'a pensé à relever d'aucun ragoût l'image du chagrin contenu. *Le portrait de famille* de M. P. Albert Laurens est plus dispersé, un beau jardin lui prête même son agrément « extérieur »; mais il offre en lignes très simples, en composition large et calme et en tons gris assourdis, une alliance extrêmement rare : le style et la vie, même l'intimité. C'est encore une des œuvres qui disent beaucoup au cœur en parlant tout bas.

Le « genre » est un.... genre propice. Pas de discipline plus ou moins consentie comme dans le paysage et le portrait ! L'artiste s'abandonne à son invention, conte, fantaisie, fait-divers quelconque; maître de tout, du sujet comme de la façon de le traiter, il peut livrer le tout de lui-même. Le sens poétique des échanges qu'entretiennent les choses et les êtres dans l'universelle Harmonie, c'est le délicieux tableau de M. Paul Chabas : *Esprit des Eaux*. Peinture fluide et transparente comme une aquarelle, où les deux nus frais des fillettes sont en correspondance intime avec l'ambiance mouvante de la lumière et de l'onde. A ce degré l'art est une vue philosophique sur l'univers ! La pure fantaisie, c'est l'œuvre de M. Domergue, qui rafraîchit son modernisme suraigu aux estampes du XVIII^e^ siècle, aux paravents japonais et aux miniatures persanes : mélange unique et somme toute si français en son extrême orientalisme. Et toujours même tendance à traiter le corps féminin en arabesque décorative, comme l'exquis Outamaro; mais c'est plus vif, plus nerveux, à la façon parisienne du vingtième siècle. La délicate transposition du goût moderne dans certaines formes choisies du passé est toujours piquante, mais il y faut un peintre de talent comme Maxence. C'est le Français qui nous avait

le mieux « rendu » il y a quelques années le charme aigrelet de Sandro Botticelli. *La jeune femme d'aujourd'hui*, en prière dans une église, est de la fine archéologie Renaissance, finement dessinée par un artiste précis qui accompagne cette fine mélodie de fins accords de noirs et de gris.

Toujours des accords ! L'évocation de la musique a tenté les peintres raffinés depuis Quentin-Latour. Delacroix dans son Journal et Beaudelaire dans un sonnet fameux ont dit les rapports subtils qui permettent de traduire avec des couleurs les sensations auditives. Ces interchanges enchantent notre dilettantisme, qui les autorise de considérations philosophiques. Nous voilà bien revenus des cloisonnements étanches où le classicisme enfermait les « facultés de l'âme », tout ce qui s'exprime et tous les moyens d'expression ! Voilà comment M. Grun dans son *Trio de musique de Chambre* a cherché à peindre une symphonie. Gris et noir sont les deux tons ou, si l'on veut, les deux notes qui vont et viennent pianissimo en phrases modulées doucement, comme il convient à la musique de chambre. Saint-Saens est du reste là. M. Jules Joets a osé et réussi un autre tour de force. Son *Orchestre* va attaquer. Impossible de saisir avec plus de justesse le moment instable de l'attente qui va finir ou de l'action qui va commencer. Et l'harmonie générale grise et sourde, que relèvent seules les notes des solistes et du chef en frac, disent aussi l'imminence.

Si on ne craignait la monotonie, ce serait un devoir pour le critique ou l'historien de rechercher comment nos contemporains traitent les thèmes qui ont séduit les observateurs patients et méticuleux d'autrefois, par exemple les Hollandais. C'est un mystère attirant que les accointances des lumières et des ombres dans les « intérieurs ». M. Francis Jammes veut qu'une âme habite dans les choses où s'encadre notre vie quotidienne ; il n'est que de savoir la saisir, dans l'atmosphère comme tamisée où elle se voile. Visiblement, on fuit la précision d'inventaire. Tel est, avec des fortunes diverses, l'intérêt des intérieurs de MM. Clerambault, Berton, de Joncières, et surtout Paul Thomas : ce dernier excelle à poursuivre ces petits elfes qu'on appelle des reflets sur les meubles, sur les objets et sur les lambris. Et quand il s'agit de l'appartement de Mlle Sorel on se doute bien que ce sont de beaux reflets. Evidemment il y a plus de majesté dans le Salon d'Hercule à Versailles. A ressusciter le faste de ses marbres sous le fringant plafond de Lemoine, M. Lobre a fait un chef-d'œuvre. L'accord des marbres veinés, des ors et de la couleur, aujourd'hui très assourdis, revit avec l'éclat qu'avait voulu de Cotte et qui était le ton des grands salons de Versailles. Voilà bien le cadre de la vie de cour en 1730 dans le Palais de la Monarchie. Quel inventaire, quelle description analytique, quelle visite même, dans ces solitudes vides, valent pour nous cette intuition ? Il va sans dire que les intérieurs d'églises apportent deux notes nou-

velles : celle des ombres qui errent sous les voûtes nervées, en dégradations subtiles, et celle des vitraux somptueux. Pieter Neefs ne cherchait dans les nefs hollandaises que lignes précises, voire un peu sèches et clartés nuancées, Granet que les luttes ultra-dramatiques des rayons et des projections d'ombre : « coups de pistolet, disait Thiers, tirés dans une cave». Aujourd'hui, c'est la mouvance des demi-teintes sous les gerbes d'ogives où s'enfoncent des coins mystérieux, et le ruissellement des pierreries que les verrières colorées versent sur les dalles. Voil : l'objet de MM. Rigaud, Bossu. Duménil... Inutile d'ajouter que chez les peintres de talent une haute spiritualité s'exhale de ce sensualisme. Dans ces lieux d'élection que sont Chartres, Reims, Amiens, c'est en effet l'aspect extérieur des choses qui suggère l'au delà. Ainsi, pendant que les historiens de l'art à la Sorbonne ou à l'Ecole du Louvre étudient « scientifiquement » le vitrail du Moyen âge dans son iconographie, dans son évolution, dans sa technique, les peintres reproduisent directement ses prestiges. Ils font mieux : ils exécutent selon son esprit des cartons, que nos maîtres-verriers traduiront en mosaïque transparente.

La Sculpture.

La Sculpture a dans le public moins de clientele, et c'est injuste. Est-ce parce qu'elle est moins explicite ? Elle ne raconte pas en effet, sauf dans le bas-relief, tableau sculpté où le récit d'ailleurs reste nécessairement sobre. Mais elle est, avec ses trois dimensions, l'art le plus concret et le plus proche du réel, puisqu'il est la forme dans l'espace, avec la plénitude substantielle de la vie. Et puis elle est chez nous un art national. Disparue du monde en même temps que la civilisation antique, c'est chez nous qu'elle renaît au XVI^e^ siècle : et avec elle naît notre vie artistique. Depuis lors, du tympan de Moissac à Rodin, sa tradition ininterrompue se jalonne de chefs-d'œuvre. A-t-elle failli depuis ? Rodin, romantique outrancier dans ses dernières œuvres, n'a guère fait Ecole : notre génie, tout de mesure et de goût, a vite déserté le Sinaï orageux où le Maître prophétisait. Les étrangers l'ont beaucoup plus pratiqué, et encore aujourd'hui. Aux *Artistes français* ce bras monstrueux, dressé comme un pilier pour supporter une petite Victoire, n'est-ce pas chez M. Sartorio un souvenir indirect de Rodin ?

Mais deux grands mouvements ont galvanisé l'art viril entre tous, qui parle en pierre, en marbre ou en bronze, pour dire non seulement notre vision de la forme mais nos sentiments les plus profonds : le Synthétisme et le culte du souvenir.

La guerre a semé la mort et la mort a fait lever la sculpture funéraire. De tous temps d'ailleurs, surtout depuis le XIII^e^ siècle chez nous, la

commémoration des chers disparus, la majesté du Néant qui les a repris, ont suscité les plus belles œuvres. Des motifs sont nés spontanément de la force inéluctable des choses, et nous les retrouvons ici. Voici le vieux motif du gisant : *l'abbé Fossin*, étendu sur la dalle comme au Moyen âge, par M. Ernest Dubois. La statue de *Mgr Dupont des Loges* pour la cathédrale de Metz, par M. Hannaux, à genoux sur la pierre tombale, c'est le motif un peu moins ancien du priant, avec le geste pieux des mains, l'inclinaison de la tête et surtout la cadence oratoire du grand manteau, que Germain Pilon avait magnifiquement pratiqué. Parmi les monuments, nombreux hélas! que la guerre a fait surgir et qui vont perpétuer dans les villes ou sur les champs de bataille la mémoire de nos héros, le plus original est celui que M. Landowski appelle les *Fantômes*. Les fantômes, ce sont eux, soldats de toutes armes : ils s'élèvent du sol où leurs pieds sont encore engoncés, pour monter dans notre souvenir et dans la gloire. Un étrange mouvement ascensionnel soulève leur groupe compact : c'est une des choses les plus difficiles à traduire dans l'art concret et pesant de la pierre. Ils montent, les yeux clos, tout droits, presque rigides, car ce sont des défunts, mais avec les formes et l'élan de la vie, puisqu'ils réapparaissent en une sorte de résurrection. Le sculpteur a donc essayé de donner la sensation de la mort vivante. A regarder longtemps ce groupe funèbre et glorieux, il obsède : il est fantastique et poignant. Au point de vue technique il est fort intéressant : destiné à être vu de face, c'est presque un haut relief, et, comme il doit sans doute couronner un sommet, l'idée de l'ascension verticale y est fortement exprimée. L'engoncement des pieds encore pris dans les rocs ne nuit pas à l'effet cherché : au contraire ! La réussite est donc égale à l'audace : on en jugera mieux quand l'œuvre se dressera dans le site pour lequel elle a été conçue. La sculpture de destination publique n'est pas morceau d'exposition, ni de musée : il faut la voir dans l'air et l'espace, qui ont « conditionné » ses formes.

Le sens de la masse qui est dans cette œuvre se retrouve en beaucoup d'autres. Depuis quelques années notre sculpture revient au synthétisme, qui fit au XIII^e^ siècle la grandeur calme de la statuaire monumentale. Finie la distinction florentine des Paul Dubois, des Chapu, des Mercié, des Delaplanche : tombée aussi la fièvre romantique de Rodin, qui « sortait » en boulettes de glaise et en accents bossués. Des formes simplifiées, de larges plans, des silhouettes sobres. Ce retour nous ramène d'ailleurs à la belle pierre de France. Ses tons gris, son grain dru, son air de robustesse s'imposent de plus en plus. Si elle n'a pas la finesse d'épiderme du marbre, elle n'a pas non plus sa mièvrerie : elle est simple et franche. Par-dessus les siècles classiques, enthousiastes du marbre et du bronze où s'éternise la mémoire des grands, nous voici revenus au Moyen âge, qui a tiré des carrières de chez nous la statuaire de Chartres et de Reims.

Que les soldats de 1914-1918, qui ont refait le monde « à coup de cognée », soient taillés en masse sommaire, où le cubisme laisse très discrètement son parti-pris nous n'en serons pas étonnés. Tel *Le Poilu* de M. Josset. Mais cette technique se mue en paternelle bonhomie quand M. Bouchard arrondit la corpulence du *Général Grosselti*. M. Bouchard, dit-on, est bourguignon : il a hérité de ses ancêtres, les imagiers de Philippe le Hardi etde Jean Sans Peur, la générosité des formes. Quelquefois même la vigueur simplificatrice du ciseau réussit à l'ascétisme. *La Vierge à genoux devant l'enfant* de M. Roger de Villiers n'est qu'un épannelage fruste, émouvant par son abnégation même.

De là à l'archaïsme, il n'y a qu'un pas. Il ne s'agit pas du tout des sujets. Certes, il n'est pas sans intérêt de remarquer le foisonnement mythologique. Ce ne sont pas les grands dieux de l'Olympe qui renaissent, mais les divinités paniques, toutes proches encore de la Nature d'où elles sont sorties. Termes de Pierre Roche et d'Injalbert, Sylvains de M. de Hérin, faunes et faunesses de M. Berthoud, perpétuent la grimace sensuelle du dieu des jardins, qui, selon le mot de Victor Hugo, « sait le grand secret et sourit ». *La femme guettée par deux satyres à genoux* grenouillards ou crapaudins, de M. Sallé, est d'une verve primesautière, spontanée, qui est tout près de la création mythique. Le *Centaure* de M. de Monard s'est échappé d'une Théogonie. Tout cela, c'est du bon naturalisme, un peu littéraire parfois, mais presque toujours décoratif. *La Leda et le Cygne* de M. Deltheil n'est même qu'un bloc décorativement épannelé. Malgré tout, il faut l'avouer, je ne retrouve pas la puissance de vie du Faune de Dardé, qui nous ramenait brusquement, il y a trois ans, à la jeunesse du Monde, quand

..., le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux.

Ce qui importe plus que le sujet c'est le style des formes. Pour fuir les défauts d'Ecole nos sculpteurs remontent aux sources, même aux plus anciennes, sans s'apercevoir qu'ils y boivent une autre formule. L'archaïsme gothique? C'est le *Christ* colossal que M. Terroir modèle largement pour couronner le clocher du Sacré Cœur de Valenciennes : il se souvient un peu du Beau Dieu d'Amiens. L'Alexandrinisme? C'est le mince et souple *Ephèbe* de M. Jaime Otero. L'archaïsme grec? C'est la *Coré* de M. Poncin, le *In memoriam* de M. Silvestre et *la Jeunesse et l'Amour* de Pierre Lenoir : cariatides isolées ou symétriquement affrontées. M. Henri Bouchard nous montre même, dans cette *France* en bas-relief qui accueille deux fillettes souriantes (l'Alsace et la Lorraine) présentées par un poilu, une Athénienne descendue des Panathénées, avec des petits plis repassés, et M. Tegner un *Hercule et le sanglier* échappé des très anciens vases attiques. Dans cette eau

de Jouvence que nos imagiers vont chercher aux sources pures du Moyen âge ou de l'Antiquité, ils espèrent « puiser » la grandeur décorative des plans décisifs et la sérénité des lignes.

La meilleure garantie de ces qualités c'est la subordination à l'architecture. La sculpture est spontanément monumentale de goût quand elle s'attache au monument. Ne fut-elle pas aux grandes époques, au Parthénon, à Reims, un art auxiliaire ? Quelle grandeur elle a dû à cette discipline consentie ! C'est la leçon que nous donne encore le Phare gigantesque conçu par MM. Ventre et Bartholomé pour la Pointe de Grave, face aux flots. Sur la proue taillée en éperon l'« exécutant », M. Bourdelle, dresse une femme colossale (elle aura 20 mètres dans le monument définitif), au calme puissant. Droite, tenant la lance enlacée d'olivier, son bouclier posé près d'elle, elle est par la race et le costume une authentique descendante d'*Athéna Parthénos*, avec un accent très moderne. La main sur son front, elle regarde l'horizon de la mer, d'où accourent les Américains : à la voir on jurerait qu'ils arrivent par la Méditerranée. M. Bourdelle est un grand artiste qui doit se défier de sa culture. Le pastiche le guette ; mais il se sauvera toujours par la force de son tempérament. En d'autres œuvres c'est la sculpture elle-même qui constitue le monument : plastique et architecture confondent leur office et leurs effets dans l'Arche gigantesque que M. Rivoire consacre à la gloire de l'Enfant, « clef de voûte » des nations qui veulent vivre. Mais il faut bien dire que toutes ces œuvres sont un peu tendues vers un effet. Quel repos pour nous quand le sculpteur ne cherche que son plaisir et quand son œuvre est à elle-même sa propre fin ! M. Bartholomé agenouille *Au bord de l'eau* une jeune fille nue, dont le modèle caressé sans mesquinerie reste, comme toujours chez lui, ample jusque dans la grâce. Ce n'est qu'une sensation, mais délicieuse.

Les Arts décoratifs.

Il est difficile d'embrasser des arts aussi nombreux, aussi divers que les besoins pratiques de la vie ou les fantaisies du luxe. Pourtant, même en dehors du talent de l'artiste, ils sont bien attirants : car ce sont eux qui font la maison moderne plus noble et plus douce : et c'est par eux, bien plus que par le « grand art », que peut se rétablir l'ancienne hégémonie de notre goût. Quel dommage qu'au lieu de fraterniser avec les autres, dans les salles de peinture par exemple comme dans le salon d'un hôtel privé, ils aient voulu s'isoler dans une Exposition autonome ! Les voici domiciliés dans les caves du Grand-Palais. Il est vrai que la lumière électrique fait étinceler leur richesse.

Car, disons-le tout de suite, il faut renoncer à la trop généreuse illusion : socialiser l'Art, vulgariser la Beauté. Vaine entreprise dans des nations de quarante millions d'hommes ! Mobilier ou objets, il n'y a guère ici que du raffiné, du précieux et du cher, à portée de privilégiés. Même en fabriquant par séries, nous sommes loin des temps heureux d'Athènes, où tout objet utile était beau, tout objet d'art utile.

Dans la section du mobilier des cartels signalent désormais l'auteur et l'éditeur. Voilà donc corrigée l'iniquité qui réservait à l'exécutant et au fabricant tout le bénéfice de l'œuvre conçue et dessinée par un autre. La pensée retrouve donc ses droits. Quelle leçon donnent à la société les artistes décorateurs ! Autre satisfaction : de plus en plus nos grands magasins préposent à leurs ateliers d'art, à « Pomone », à « Primavera », à la « Maîtrise », des artistes éminents et connus qui règleront dis rètement le goût, un peu comme Charles Lebrun le réglait à la Manufacture Royale des Gobelins. M. Follot règne au *Bon Marché*, M. Dufrène aux *Galeries Lafayette*, etc... Voilà donc de grandes organisations économiques, vastes comme des mondes et puissantes comme la Fortune, qui consacrent les maîtres de l'artisanat. Ils en valent la peine : MM. Majorelle, Rapin, Dufrène, Follot, Gallerey, Frantz Jourdain..., sont de beaux artistes, qui tout doucement nous refont un « style ». Enfin, de plus en plus, se créent des « ensembles » sous l'hégémonie d'un architecte, qui assure l'unité du goût. Toujours comme au temps de Lebrun et de Versailles ! Excellente discipline qui peut faire revivre les qualités de l'ancienne France : tenue et harmonie.

Dans l'art lui-même le meuble essaie de s'affranchir des anciens styles, non sans faire parfois un appel discret à la belle tradition. Il veut se rajeunir à la fois par la structure et le décor. Mais il faut avouer qu'il réussit mieux dans le second. Une recherche de la nouveauté à tout prix dans les formes rend bizarres beaucoup de meubles: l'évolution des styles obéit à des lois complexes, non à l'impérieuse volonté d'un homme. En revanche le décor est souvent bien venu. Il est d'ailleurs servi par le jour tamisé et le bel éclairage dormant, où nos décorateurs excellent et qui caresse, favorise l'air d'intimité du foyer, refuge contre l'affolante trépidation de la vie moderne. C'est de l'extrême richesse des matériaux autant que de l'ornement qu'il tire ses effets. Comme à l'époque Louis XV les bois les plus précieux des deux continents sont appelés à ravir les yeux. Dorure et sculpture s'y surajoutent. Le meuble ne se fie donc pas à la seule beauté logique et comme abstraite de son architecture : il fait appel à toutes les séductions du sensualisme. Les formes gardent encore trop de massivité. Quant à la tonalité générale, après les excès de funèbre tristesse où l'esprit munichois nous avait quelque temps endeuillés, elle revient à la clarté, qui est dans notre tradition.

L'objet d'art est moins discuté que le mobilier. Ici les chefs-d'œuvre abondent, aussi beaux que tout ce qu'a pu faire le moyen âge, ou l'antiquité, ou l'Orient, et bien à nous. MM. Dunand et Brugier nous ramènent à la laque, au noir profond et somptueux : de quoi rendre jaloux la Chine et Coromandel. La panthère noire de M. Jouve, sur un de ces paravents, évoque à notre imagination le Livre épique de la Jungle. Les céramiques de Decœur, de Rumèbe, de Lachenal, de Lenoble, émerveillent toujours par l'inédit de la forme et l'imprévu des tons dans la matière savoureuse. Asservir à ce point le feu, c'est l'honneur de ces beaux potiers, moins tragiques que Prométhée, moins hâbleurs que B. Palissy. L'incrustation ou le battage font le prix inestimable des poteries métalliques de Capon, de Linossier et de Dunand. Il est seulement dommage que le maître Dunand croie devoir demander l'effet à d'autres éléments que le métal, qu'il recouvre de laque incrustée de coquilles d'œufs pilées ! Sans exclure la fantaisie dans l'art, n'est-ce pas de la matière elle-même, de sa substance et de son « esprit », que la décoration doit naître, spontanément ? Nos maîtres-verriers, Daum, Décorchemont, Lalique, Goupy, n'ont d'égaux ni dans le temps ni dans l'espace. La ferronnerie de MM. Brandt et Schwartz, saine, robuste, battue si largement que le coup de marteau y est partout visible, traite le végétal avec le même bonheur que le moyen âge, mais dans un sentiment plus moderne. Enfin, avec Marius Michel, Kieffer et quelques autres, la reliure renonce au vain symbolisme qui annonçait sur le plat de la couverture le contenu du livre. Richesse du coloris et invention décoratives sont un enchantement très nouveau après les merveilles du passé que la récente exposition du Livre ramenait sous nos yeux.

Décidément, si les « Arts majeurs » improvisent trop, c'est l'artisanat qui les réformera. L'inspiration, c'est-à-dire pensée ou sensibilité, ne nous manqueront jamais en France; mais les qualités que donne l'enseignement technique, la patiente initiation, la Maîtrise en un mot, ce sont les *Arts décoratifs* qui nous en rendront le souci. Il n'y a pas d'art sans une science, c'est-à-dire sans un métier correspondant. C'est un Grec d'Athènes qui l'a dit : Platon.

René SCHNEIDER

Vie Littéraire

Au Brésil

« Souffrez que je ne vous parle pas du Brésil » me dit l'éminent historiographe indianiste et érudit Capistrano de Abreu, l'un des hommes les plus singuliers, les plus spirituels, les plus attachants que j'aie rencontrés en Amérique. « Dispensez-moi de vous parler de ce Brésil dont tant d'autres vous parleront, du Brésil... avec un grand B », répète mon interlocuteur en se balançant légèrement dans son beau hamac céarien. « Laissez-moi m'en tenir aux quelques lieux, aux quelques faits, aux quelques hommes sur lesquels je ne suis pas tout à fait dépourvu de lumières ».

Comment le souvenir de cette leçon de modestie, de probité intellectuelle ne me troublerait-il pas un peu aujourd'hui ? A mon tour je m'en tiendrai donc à quelques faits sur lesquels les lecteurs sont peut-être encore plus mal renseignés que moi ; je ne parlerai pas du Brésil avec un grand B.

Et d'abord ce Brésil-là n'existe pas. L'Européen, qui dit le *Brésil* en bloc, ressemble à l'Américain qui dit l'*Europe* en bloc, sans se douter que celui-là est aussi vaste que celle-ci et presqu'aussi divers. La cohésion politique n'implique pas, tant s'en faut, l'unité ethnique non plus que l'unité géographique. En réalité, avec l'amour du sol, le seul lien commun au Brésil, c'est la langue. Mais encore que le particularisme local n'empêche pas un lecteur du Ceara ou de Pernambuco de lire les journaux de São Paulo ou de Rio Grande do Sul, il n'en est pas moins vrai que chaque Etat a ses périodiques, ses centres littéraires et ses écrivains locaux. La littérature brésilienne tend forcément au régionalisme et, pour en parler congrûment, pour ne pas oublier vingt, trente, cinquante noms peut-être, il faudrait suivre de près les publications dans chacun des Etats de l'immense territoire brésilien.

Si encore, en s'en tenant à la capitale fédérale, à Rio de Janeiro, il ne fallait pas se résigner à être incomplet ! Que nos chers amis brésiliens

veuillent donc bien nous pardonner, non pas le choix arbitraire, non pas l'oubli, mais l'impossiblité de les nommer tous.

Officiels ou indépendants, il est bien rare qu'ils ne soient qu'hommes de lettres. Ce n'est point là une *profession*, ni en Espagne, ni en Portugal, ni en Amérique latine. C'est une occupation de dilettante qui ne comporte que peu d'avantages. Le gros public, en Amérique surtout, a bien autre chose à faire que de lire et la clientèle ne dépasse guère le cercle des lettrés. C'est un fait qu'il ne faut pas perdre de vue quand on étudie les écrivains d'outre-Atlantique.

Ceux-ci auront donc affaire, avant tout, à la terrible concurrence du Vieux-Monde. On est frappé, en arrivant à Rio, du grand nombre de gens qui parlent plusieurs langues étrangères : l'espagnol et l'italien qui ne coûtent pas d'efforts, le français, l'anglais. On ne l'est pas moins — pour ne parler que de nous — par la *qualité* du français qu'on y parle. Quiconque a quelque pratique de l'étranger sait distinguer, même accent à part, le français des Anglais du français des Espagnols, ou le français des Russes de celui des Italiens. Or, on peut affirmer qu'il y a aussi le français des Brésiliens. C'est un français délié, nuancé, singulièrement poli par l'usage. On sent qu'il a été transmis de père en fils. Si l'on s'approche, dans un intérieur brésilien, de la bibliothèque, il y a fort à parier qu'on y découvrira Voltaire, Diderot, Montesquieu dans des éditions du XVIII^e^ ou tout au moins du premier quart du XIX^e^ siècle. On y trouvera aussi à coup sûr Taine et Auguste Comte. Peut-être Renan.

Quels suggestifs *tracés* de la culture n'établirait-on pas sur l'examen de toutes ces bibliothèques du Brésil? Ne pouvant tenter pareille investigation, nous ne nous faisons pas faute, du moins, de regarder les devantures des libraires et même — grâce à la complaisance de ceux-ci — de consulter les registres d'abonnement et de vente.

Le nombre d'ouvrages médiocres ou sans valeur signés de noms inconnus (beaucoup de ces noms sont féminins) est incroyable. A ce point que je me trouvais, à Rio et à Sao Paulo, ignorer à peu près tout de la littérature française. A côté de ces pauvretés s'étalent généralement, outre les romans à succès, (l'*Atlantide*, *Maria Chapdelaine*) ou à scandale (*Baloualа*, *La Garçonne*), les œuvres d'Anatole France, de Paul Bourget, de Maurice Barrès, de Marcel Prévost et, de plus en plus, les volumes rouges de la bibliothèque scientifique de Flammarion. Le service des revues ne se fait que par abonnement; ce sont principalement l'*Illustration*, la *Revue des Deux-Mondes* et des revues scientifiques spéciales. En somme, une librairie de São Paulo offrirait à peu près le même choix qu'une librairie de préfecture de deuxième catégorie si — il y a un si, il y en a même plusieurs — si, de plus en plus, les livres anglais, italiens, espagnols et même allemands, achetés et *lus dans le texte*, ne repoussaient, sur les étagères, les traditionnelles couvertures jaunes.

Ainsi donc, alors que les Brésiliens de soixante ans ont une culture à peu près exclusivement française, solide, poussée, en retard de vingt ans, comme celle de la province chez nous, mais consciencieusement entretenue, leurs fils sont cosmopolites et leurs petits-fils... ah! leurs petits-fils sont en train d'improviser une culture brésilienne.

Essayons de fixer quelques points de repère dans cette évolution et de dégager la part qui revient à la littérature nationale.

Et, tout d'abord, à quel moment peut-on employer une telle épithète, en parlant de la littérature du Brésil? Les échos des fêtes magnifiques auxquelles ce pays a convié naguère le monde pour célébrer le centenaire de son indépendance le fixeront sans peine dans notre mémoire. En dépit des *motifs* brésiliens que l'on relèverait aisément dans les œuvres de l'époque coloniale, en dépit même du sentiment nouveau qui se fait jour avec les poètes de l'école *Mineira*, c'est l'influence portugaise qui, dans le domaine littéraire non moins que dans les autres, l'emporte jusqu'en 1822. Coïncidence heureuse : lorsque le Brésil autonome ne demande plus ses modèles à Coïmbra, mais à l'Europe, celle-ci vient de rompre avec le classicisme et lui offre justement du nouveau, ou, tout au moins du renouvelé : ce romantisme, qui va s'adapter si merveilleusement au cadre brésilien.

Le premier peut-être Gonçalves Dias (1823-1864) a senti avec force la beauté d'un tel cadre; il y a dans son indianisme du pittoresque barbare », sans doute mais aussi une sorte d'amour balbutiant; son *Tamoyo* et ses *Tymbiras* sont mieux que les frères des Natchez. Le *Gurang* de José de Alenar (1829-1877) est grâce à la musique l'une des trop rares œuvres brésiliennes qui aient conquis droit de cité dans le monde. Alenera a tous les défauts des romantiques; mais il a le mérite d'apprendre à ses compatroites le souci du style et le goût de la forme.

Renonçant à la couleur locale Alvarez de Azevedo (1831-1852) et Junqueira Frere cultivent le « taedium vitae », le *mal du siècle*, beaucoup moins *importé* qu'on ne serait tenté de le croire chez une race triste « où le doute contemplatif est le meilleur et le plus savoureux des aliments[1] ». Il y a plus de tendresse discrète, plus d'intimité dans les poèmes de Casimiro de Abreu (1837-1860). Malheureusement, la douceur, la langueur, le maniérisme en un mot, menacent bientôt d'étouffer toute inspiration virile. La poésie se meurt de délicatesse. Il faudra la Muse fougueuse de Castro Alves[2] (1847-771) pour lui infuser une ardeur nouvelle, lui rendre le goût de la réalité et la jeter dans l'arène. C'est la littérature de combat que le poète « condorien » instaure dans son pays.

1. Ronald de Carvalho, *Pequana historia da literatura brasileira.*
2. Cf. Le Gentil : le Cinquantenaire de Castro Alves. *Revue de l'Amérique latine*, n° du 1er mars 1922.

Aussi bien celle-ci vient-elle à son heure. Un demi-siècle de vicissitudes politiques, la lente conquête des territoires de l'intérieur, la guerre du Paraguay ont modelé, dans ses traits essentiels, l'âme nationale. Le grand courant philosophique et scientifique entraîne les esprits vers l'observation des faits, et l'étude des grands problèmes sociaux. Or, ces derniers se posent, au Brésil, avec une acuité tragique. De 1875 à 1888, date de l'abolition de l'esclavage, point d'écrivain qui n'entre dans la lice et ne bataille ardemment.

Cependant les naturalistes font grand bruit en Europe; une fascination irrésistible émane de la puissante personnalité de Zola. « Zola qui subjugua la pensée d'Occident, Zola, ce grand cœur qui battait pour la vie et dont l'art semblait avoir ses bases dans la nature même, la vérité, l'éternel[1] ».

De ce grand enthousiasme, que serait-il resté ? Le goût d'une observation plus humaine, plus émue du bas peuple, des métis, de la plèbe grouillante et disparate des villes, grâce surtout aux romans d'Aluizio de Azevedo (*O mulato; O Homen; A case de pensa*), ou bien la curiosité intellectuelle et la sûreté de main d'un Raûl Pompeia. Mais le naturalisme a eu cette fortune inespérée, non pas d'inspirer, ni de former mais peut-être de stimuler le plus grand talent littéraire qui ait paru au Brésil : Machado de Assis.

Machado de Assis est, proprement, l'apport du Brésil à la littérature universelle. On croit étiqueter le grand écrivain en le comparant à Dickens, en célébrant son humour. Humour? ironie? « Il a cultivé comme nul autre peut-être, dans notre littérature, le tourment du rire; non point du rire arraché à la chair par la contrainte mais par l'acuité d'une force invisible qui a besoin de nier pour exister. En lui, rien qui rappelle l'emphase ou qui trahisse l'exaltation : c'est un sensible tout en étant un intellectuel[2] ». Dans son *Quincas Borba*, dans les *Memorias posthumas de Braz Cubas*, l'imperturbable ironiste décrit le milieu qui l'entoure, l'esprit arriéré, mesquin, puéril d'un Brésil encore presque colonial; sa fermeté ne se dément pas; sa lucidité est impitoyable; pas un tremblement, pas une émotion. Ne saurait-il pas aimer? *Americanas et Chrysalidas*, ses deux recueils de vers sont là heureusement, qui vous répondent de sa secrète tendresse et de son lyrisme voilé.

Après ce qui précède ou pourrait déduire que Machado de Assis tendrait plus au réalisme dans le sens étroit du mot qu'au naturalisme. Inexacte pour une personnalité aussi originale, une telle supposition est peut-être loisible pour ceux qu'on a appelés les romanciers de la « seconde génération naturaliste ». Cœlho Netto[3] et le parfait lettré

1. Elysio de Carvalho, *prefacio do livro « Cuentos extronas », 1917.*
2. Ronald de Carvalho, *op. cit.*
3. Cf. *Revue de l'Amérique latine*, 1er oct. 1922, *La Tapera*, tr. Philéas Lébesque.

subtil, séduisant, Medeiros e Albuquerque; pour la si intelligente et si généreuse romancière, Julia Lopes de Almeida qui a décrit avec une poésie pénétrante le sol natal et scruté avec sagacité les replis du cœur féminin; pour l'alerte et preste Dominicio da Gama, dont les contes débordent d'une bonhomie et d'une ironie délicieuses; pour l'admirable *sertanisat* (on appelle *sertão* les vastes territoires encore mal explorés du du plateau intérieur, une sorte de *brousse*, où les gardiens de troupeaux mènent une vie à demi nomade à demi patriarcale : Alfonso Arinos.

Par contre, c'est l'éthique et c'est la religion de Tolstoï avec, en partie les procédés de Ibsen, que l'on serait plutôt tenté de reconnaître dans l'œuvre singulière, diverse, attachante d'un lettré dont le nom a souvent retenti en Europe : Graça Aranha. Dans *Chanaan*[1], les personnages, — presque des symboles, — défendent la foi en la beauté du monde, la religion, la vie, l'exaltation de l'homme en face de la nature, idées chères à l'auteur et que celui-ci vient de reprendre sous une forme directe dans sa suggestive *Esthetica da Vida* (1921); livre profond qui s'efforce de dégager la leçon de la guerre et les nouvelles orientations de l'esprit européen, livre substantiel aussi, tout ce qui, en particulier y a trait à la psychologie du peuple brésilien ne rappelle-t-il pas cette source profuse où toute une génération espagnole s'est abreuvée : *El Idearium*, de Ganivet ?

Féconde dans les œuvres de stricte observation, l'influence naturaliste a été beaucoup moins sensible dans la poésie. C'est qu'il y a une secrète harmonie entre le tempérament brésilien et le culte désintéressé de la beauté pure. Si l'on ajoute à cela d'une part, l'aversion pour la rhétorique en général et pour celle des disciples de Castro Alves en particulier, d'autre part, le dégoût de la poésie scientifique du genre le plus plat on comprendra la réaction parnassienne de Theophilo Dias (*Cantos tropicaes*) ou baudelairienne de Raymundo Correi (*Myrtes de inverno*), ou pseudo-symboliste du multiple, ondoyant et toujours divers Alberto de Oliveira, ou philosophique de Olavo Bilac encore que le mot soit peut-être un peu grave pour le voluptueux chanteur de l'amour tropical.

Enfin, au cours des années qui précèdent la guerre, ceux qui s'insurgent contre une excessive clarté et contre les rigueurs de la syntaxe, ceux qui demandent

« De la musique avant toute chose » et cherchent

« pas la couleur rien que la nuance » se réunissent autour des métis Cruz et Souza, de Emilio de Menezes, d'Alphonsus de Guimaes et de quelques autres. Que sont devenus ces lointains *décadents* ? Sous quel vocable dérobent-ils leur libre individualisme et leur doctrine du « bon plaisir » ?

1. Traduit en français par C. Gazet.

Ce sont là des questions auxquelles nous nous efforcerons de répondre une autre fois. Déjà nous nous reprochons d'avoir tant dépassé notre dessein, lequel n'était que de poser trois ou quatre jalons au cours d'un siècle, de montrer comment le sentiment national, déjà perceptible dans la littérature coloniale à la fin du XVIII^e^ siècle, s'affirme chez les romantiques, s'épure et se décante à travers les multiples courants européens du XIX^e^ siècle, transmis surtout par la France, s'exalte dans le bon combat pour la cause de l'abolitionisme et au moment où, semble-t-il, il va succomber sous le cosmopolitisme délirant, se recueille et sort fortifié de l'épreuve.

Les jeunes Brésiliens sont fiers de ce que leur pays ait été associé aux grandes convulsions qui ont déchiré le Vieux Monde. Ils ont désormais conscience du rôle de plus en plus important qu'ils jouent dans le « concert universel », ils ne veulent plus, avec raison, être traités en figurants. Voir vivre les autres, c'est intéressant sans doute; mais se sentir vivre, soi, n'est-ce pas enivrant?

Sauver les derniers vestiges d'un passé aboli, mieux connaître son propre pays, en inventorier les richesses, le servir, l'aimer, le programme est noble et digne d'une patrie, belle parmi les plus belles. On a, pour le définir ressuscité un vieux mot qui était déjà en usage à la fin du XVII^e^ siècle ou que, du moins, les auteurs modernes emploient pour désigner tout ce qui, dès ce moment, révèle déjà l'amour du sol et le besoin d'indépendance : le nativisme.

Le nativisme, au reste n'est pas particulier au Brésil. C'est un fait récent, ou plus exactement, une tendance nouvelle, plus ou moins accusée selon les différents pays, mais commune à toute l'Amérique latine. Et, selon toute apparence, il ne s'agit pas, cette fois, de simple réaction contre tout ce qui est européen, mais de l'éveil d'un sentiment national arrivé à maturité.

Mathilde POMÈS.

Vie Economique

Le Congrès de la Chambre de Commerce Internationale (Rome 1923)

I. — L'organisation de la Chambre et du Congrès.

La Chambre de Commerce internationale, qui entre maintenant dans sa quatrième année d'existence, vient de tenir à Rome son deuxième Congrès. Venus de vingt-six pays différents, 402 délégués, représentants d'importants groupements industriels, financiers et commerciaux, et pour la plupart chefs d'entreprises considérables, y ont pris part.

Accaparée par d'autres préoccupations, la presse quotidienne n'a pas accordé à ce Congrès toute l'attention qu'il méritait. Il s'y est accompli cependant un travail de grande importance et il serait regrettable que l'on méconnût la véritable portée d'une telle réunion.

Peut-être n'est-il pas inutile, tout d'abord, de rappeler ce qu'est la Chambre de Commerce Internationale, et comment elle fonctionne.

La C. C. I. (Chambre de Commerce Internationale) est une institution purement privée, qui s'est constituée pour étudier les questions économiques intéressant les relations des hommes d'affaires des diverses nations, pour proposer, préparer et faire aboutir les réformes pratiques susceptibles de faciliter ces relations, et pour être, enfin, l'organe autorisé du monde industriel, commercial et financier, dont il est utile que l'opinion s'exprime sur les problèmes économiques d'aujourd'hui.

Institution indépendante par ses origines et par ses ressources, la C. C. I. n'en travaille pas moins en harmonie, soit avec les gouvernements, soit avec la Société des Nations. Elle ne fait pas double emploi avec les corps officiels dévoués aux mêmes recherches qu'elle, mais elle aide leur besogne, en assurant une liaison permanente entre eux et l'opinion du monde des affaires.

La C. C. I. compte aujourd'hui 1.225 membres : chambres de commerce, syndicats et groupements professionnels, sociétés et personnalités privées. Dans chaque pays, ses adhérents forment un comité national, dont le secrétaire se tient en liaison permanente avec le secrétariat général qui a son siège à Paris. Ces comités sont à même de faire connaître à tout instant la situation économique de leur pays, d'exprimer leur point de vue national sur les questions d'ordre général qui leur sont posées, de fournir la documentation utile aux comités d'études de la Chambre.

Parallèlement aux comités nationaux fonctionnent, en effet, composés de délégués des divers pays adhérents à la C. C. I., des comités chargés des études relatives à des groupes de questions déterminées. Actuellement, il existe ainsi trois groupes, respectivement consacrés aux finances, aux transports, à l'industrie et au commerce[1]. Chacun d'eux se subdivise en autant de comités qu'il est nécessaire pour l'examen des questions de sa compétence, et les services du secrétariat général assurent le continuité et la bonne marche de leurs travaux.

Ces divers comités ont présenté au Congrès qui vient de se tenir à Rome des rapports et des projets de résolutions sur lesquels la Chambre de Commerce Internationale, réunie en assises plénières, a discuté et s'est prononcée. Nous allons exposer les principales questions qui lui ont été soumises et les conclusions auxquelles ont abouti les débats du Congrès.

II. — Questions de politique et de législation commerciales.

Le groupe « Industrie et Commerce » de la C. C. I. se compose de trois comités : comité des douanes, dont la constitution définitive remonte à six mois, comité de la propriété industrielle, et comité des statistiques.

Les questions douanières

Il est tout naturel qu'un Congrès réunissant des commerçants d'Etats différents accorde aux questions douanières une place prépondérante. Aussi ne s'étonnera-t-on point que le comité des douanes ait présenté à Rome dix-neuf projets de résolutions, dont plus d'un comportait souvent plusieurs suggestions.

Les travaux de la C. C. I. se trouvaient préparés, en cette matière, par ceux des Congrès de réglementation douanière, qui se tinrent en

1. Il existe en outre, un comité de l'Arbitrage dont il sera fait mention ci-après.

1900 et en 1913, et dont elle avait projeté de continuer la série. Elle a également puisé ses inspirations dans les études auxquelles se livre en ce moment la Société des Nations, en vue de la Conférence internationale douanière qu'elle a décidé de convoquer cette année. La C.C.I. qui n'a pas donné suite à son projet de congrès spécial, a été invitée par la Société des Nations à se tenir en liaison avec elle et à lui apporter les vœux des hommes d'affaires que la S. D. N. est en mesure de faire traduire en décisions gouvernementales.

Les vœux de la C. C. I. peuvent se ramener à trois idées. En premier lieu, le monde des affaires demande que les tarifs et règlements douaniers soient rendus plus clairs et soient plus largement divulgués; il réclame ensuite une application équitable de ces règlements; enfin, il suggère diverses améliorations et réclame certaines facilités propres à favoriser les transactions commerciales.

Les régimes douaniers, de tout temps obscurs et complexes, se sont compliqués encore pendant la guerre. Des conventions ont été dénoncées et d'autres ont été conclues; des restrictions, des prohibitions sont apparues; de simples décrets ont suffi pour modifier les tarifs, là où naguère des lois étaient nécessaires. De nouvelles taxes, droits de statistique, de licence, de timbre ont été appliquées; l'assiette des droits a varié dans un même pays selon les circonstances, et les tarifs spécifiques ont alterné avec les tarifs *ad valorem*. Bref les intéressés s'y perdent, et se voient condamnés à l'incertitude ou réduits à se mettre à la merci d'intermédiaires dont la compétence ou l'honnêteté n'est pas toujours irréprochable. Aussi le Congrès de la C. C. I. a-t-il formulé le vœu que chaque pays publie, non seulement ses tarifs, mais encore des notes explicatives et un répertoire général qui en permettent la consultation rapide et en facilitent l'intelligence. C'est ce que fait déjà la France, et ses méthodes pourraient, avec quelques améliorations, servir d'exemple. Le Bureau international des tarifs douaniers, créé par la Convention de 1890, et qui siège à Bruxelles, serait tout désigné pour centraliser ces publications et les éditer sur un plan uniforme et clair.

La réalisation d'un tel vœu constituerait un vrai progrès sur l'état actuel; mais c'en serait un plus grand encore que d'unifier la nomenclature douanière, de s'entendre sur la définition de notions telles que celles de pays de provenance ou de destination, poids brut ou poids net, etc., d'adopter des bases communes pour estimer la valeur des marchandises taxées *ad valorem*. Il appartiendra sans doute à d'autres Congrès de résoudre de tels problèmes.

* * *

L'application équitable, et, si l'on peut dire, intelligente des règlements apporterait aux commerçants une grande satisfaction, qu'ils

ne connaissent pas encore assez fréquemment. La C. C. I. demande que les prohibitions et les restrictions gardent toujours un caractère exceptionnel et que les dérogations prévues soient toujours clairement expliquées. Elle s'élève contre les différences de traitement (non pas de tarif) qui frappent parfois une même marchandise en considération de son pays d'origine, contre l'abus des confiscations, qui ne devraient s'appliquer qu'aux marchandises expédiées de mauvaise foi. Cette dernière demande soulève la question des certificats d'origine, dont le Congrès réclame qu'on simplifie les formules et les conditions de délivrance. Certains esprits pensent qu'on pourrait élaborer une formule internationale de certificat, dont les mentions seraient nécessaires et suffisantes auprès des douanes de tous les pays. De tels certificats pourraient porter une déclaration de l'expéditeur, comporter des sanctions uniformes et rester valables pendant un délai déterminé. Dès à présent, certains groupes de syndicats industriels délivrent aux producteurs de leur pays, sous des conditions rigoureuses, le droit d'utiliser une marque garantissant l'origine nationale de leur fabrication; c'est le cas de l'Union nationale intersyndicale française dont la marque « Unis-France » est bien connue. Le Congrès de Rome a estimé que de telles marques pourraient tenir lieu de certificats d'origine.

La mobilité actuelle des tarifs a motivé le vœu très légitime qu'au cas de relèvement d'un tarif on continue à appliquer le taux inférieur aux marchandises en cours d'expédition. C'est ainsi qu'on procède en France, mais non dans d'autres grands pays, comme les Etats-Unis. Fallait-il aller plus loin et demander que l'on conservât le bénéfice des anciens tarifs aux livraisons effectuées en exécution de contrats antérieurs au relèvement des droits? Le Congrès ne l'a pas pensé, en raison des difficultés d'application qu'une telle tolérance entraînerait. En pareil cas, la preuve de la date des contrats serait fort malaisée à administrer, et les litiges douaniers, déjà si nombreux, se multiplieraient. Actuellement ces litiges sont jugés, soit par des organes administratifs statuant sans appel, soit par des commissions comprenant des fonctionnaires et des commerçants, et dont les décisions peuvent être portées en appel, tantôt devant les juridictions administratives, tantôt devant les tribunaux ordinaires. Le Congrès, après s'être intéressé à l'exposé du système français, qui comporte l'expertise contradictoire et la transaction amiable, a émis le vœu que les litiges douaniers fussent toujours portés devant des commissions comprenant une majorité de membres étrangers à l'administration.

Tous ces vœux, on le voit, sont inspirés par le souci d'assurer au commerce la plus grande liberté compatible avec les nécessités de la politique commerciale des Etats; ils visent aussi à revendiquer l'égalité de traitement, et enfin à rendre plus souples et plus rapides les méthodes d'application des règlements.

* * *

Ces mêmes intentions apparaissent dans les diverses suggestions proposées au Congrès, et parfois retenues par lui, pour augmenter les facilités accordées au commerce international. Les visites douanières paraissent trop longues et on en souhaite l'accélération ; quand il s'agit de bagages de voyageurs, elles pourraient avoir lieu au départ, dans des bureaux étrangers qui jouiraient de l'extra-territorialité. La multiplication des gares internationales faciliterait grandement aussi ces visites et toutes les autres formalités.

L'admission temporaire en franchise des marchandises qui entrent dans un pays pour en être réexportées après transformation, adjonctions ou parachèvement de fabrication, devrait être généralisée et plus largement accordée. De même la durée de l'admission en entrepôt pourrait avec profit être allongée, et cette faculté se compléterait heureusement de la permission de warranter ou de la non-limitation des quantités de marchandises reçues en entrepôt.

La C. C. I. manifeste bien l'esprit même de son institution quand elle réclame l'uniformisation des règles suivies par les diverses nations sur les questions commerciales. Elle en a trouvé l'occasion en ce qui concerne le régime des échantillons que transportent avec eux les voyageurs de commerce. Rien de plus disparate que les usages douaniers à cet égard : certains pays accordent à ces échantillons le bénéfice de l'admission temporaire, mais pour des délais très variables; d'autres exigent la consignation des droits prévus au tarif, sauf remboursement éventuel; d'autres enfin refusent toute mesure de faveur. L'uniformité, qui ne soulève ici aucune question de principe irréductible, paraît facile à réaliser et serait bien accueillie.

La protection de la propriété industrielle.

La propriété industrielle a depuis longtemps fait l'objet de réunions et même de conventions internationales. En 1883, à Paris, en 1891, à Madrid, en 1900 à Bruxelles, en 1913 à Washington, des conventions auxquelles ont adhéré la plupart des Etats, ont été signées pour protéger les droits des titulaires de brevets ou marques. Une conférence internationale doit se réunir cette année même pour reviser et amender le texte de ces conventions. La C. C. I. trouvait donc ici un terrain bien préparé. Elle n'a eu qu'à continuer l'œuvre antérieure et à contribuer à l'élaboration de ses progrès. Son action s'exercera d'ailleurs, en ce domaine, d'une façon continue, car elle a décidé de constituer une commission permanente qui agira en liaison avec le Bureau international de la propriété industrielle de Berne, et qui lui fera connaître, sur toutes les questions de principe, l'avis des groupements commerciaux et industriels représentés à la C. C. I...

Dès à présent, il a paru au Congrès qu'il convenait de préciser certains points sur lesquels les conventions existantes pouvaient être amendées. En voici les principaux.

L'arrangement de Madrid, de 1891, stipule que les marques enregistrées au Bureau international bénéficient de droit de la protection dans les pays adhérents à la convention; mais cette protection est d'une durée très inégale, selon les pays. La Chambre propose de la fixer uniformément à vingt ans, ce qui ferait disparaître une foule de complications pour les déposants. Ratifiant un vœu belge, le Congrès a demandé qu'aucun droit d'antériorité ne puisse être acquis par un tiers, dans un pays quelconque, entre le moment où le titulaire d'une marque ou d'un brevet en a fait le dépôt dans son propre pays et le moment où il fait ce dépôt dans le pays considéré. C'est là un vœu d'une portée peut-être trop large, car, à le bien entendre, il aboutirait à rendre inutile l'enregistrement international des marques et brevets; le simple dépôt par le titulaire dans son propre pays le garantissant indéfiniment de toute usurpation dans les autres pays, il n'aurait plus d'intérêt à solliciter un autre enregistrement de sa marque ou de son brevet.

C'est surtout en matière de concurrence déloyale que le Congrès de la C. C. I. a prévu des améliorations aux textes existants. La convention de 1884 ne contient à ce sujet, que des clauses de caractère général, tel l'article 10 *bis* : « Tous les pays contractants s'engagent à assurer aux ressortissants de l'Union une protection effective contre la concurrence déloyale. »

A ce texte évidemment insuffisant, le Congrès en substitue un autre, beaucoup plus explicite et plus précis. Les faits de concurrence déloyale sont groupés sous trois chefs : tromperie sur l'origine du produit, dénigrement du concurrent, provocation des subordonnés à la violation des secrets; on y ajoute tous les actes contraires aux lois, aux usages commerciaux, à l'équité. Le nouveau texte prévoit que tous les Etats adhérents à la convention s'engageront à légiférer pour assurer cette protection dans les conditions indiquées, pour réprimer les faits de concurrence déloyale, saisir les marchandises litigieuses fabriquées, vendues ou transportées sur leur territoire, interdire les abus de nom ou de raison de commerce, la publicité mensongère, etc.. Enfin le nouvel article prévoit expressément que tout fait de concurrence déloyale peut donner lieu à une action civile et que les syndicats professionnels auront le droit d'y intervenir.

Si le Congrès n'a pu parvenir à trancher la question de l'interdiction des fausses indications d'origine (par exemple : « cognac de Hambourg »), il a par contre abouti à des indications utiles touchant l'organisation de la saisie en douane des marchandises litigieuses et la dispense pour l'étranger intentant des poursuites en concurrence déloyale de fournir la caution *judicatum solvi*.

Enfin, en terminant ses travaux sur ces questions, le Congrès a approuvé le plan de lutte contre la concurrence déloyale qui lui était soumis par le Comité d'études. Dans chaque pays où elle possède des adhérents, la C. C. I. constituera des commissions spéciales pour dépister les faits nouveaux de concurrence déloyale, les poursuivre, les signaler aux autorités, et pour faire une propagande éducative en faveur de la loyauté commerciale. Ces commissions seconderont utilement l'œuvre de la Commission permanente dont nous avons parlé, et l'aideront dans sa propagande en vue de faire soumettre tous les litiges internationaux relatifs à la propriété industrielle à la Cour d'arbitrage commercial dont il va être question maintenant.

III. — L'arbitrage commercial international.

Dès les premiers mois de son existence, la C. C. I. a considéré qu'il lui appartenait d'organiser une institution susceptible de faciliter aux hommes d'affaires le règlement des litiges qui peuvent naître à l'occasion de leurs transactions internationales. Pour qui connaît la lenteur et les incertitudes des procès à engager ou à soutenir hors des frontières, le service que la C. C. I. s'apprêtait à rendre ainsi au monde commercial ne peut être estimé trop haut.

Après deux ans et demi d'efforts, elle a réussi à constituer sa Cour d'Arbitrage, dont l'inauguration solennelle a eu lieu en février dernier, à Paris. L'institution nouvelle répondait si bien aux besoins et aux vœux de tous qu'en moins de deux mois la Cour a été saisie de vingt-six cas de conciliation et d'arbitrage. Composée de 119 membres élus par les divers comités nationaux de la C. C. I., elle possède un comité permanent, qui est à la fois son greffe et son organe exécutif. Elle reçoit les demandes et, si elle le juge possible, elle nomme les arbitres qui devront étudier l'affaire sous son contrôle et lui rapporter une sentence qu'elle prononcera et signifiera aux parties.

Un règlement élaboré avec soin[1] a créé toute une procédure en Cour d'Arbitrage, et désormais tout commerçant, membre ou non de la C. C. I., que son pays y soit ou non affilié, peut profiter de cette procédure et s'en rapporter à la juridiction nouvelle. Un grand progrès serait réalisé dans le règlement amiable des litiges si, dès à présent, les commerçants qui traitent des affaires internationales prenaient l'habitude d'insérer dans leurs contrats une clause attribuant, en cas de conflit, compétence à la Cour d'Arbitrage internationale.

C'est le vœu du Congrès de Rome; mais sa réalisation se heurte à l'obstacle que constituent certaines législations, comme la nôtre, qui

1. Par un comité d'étude de l'arbitrage qui a fonctionné en 1921 et 1922.

ne reconnaissent pas la validité d'une pareille clause, dite clause compromissoire. Sans doute, on la voit figurer dans de nombreux contrats, mais si un litige vient à se produire et que l'une des parties refuse, en dépit de son engagement préalable, de le soumettre à des arbitres, l'autre partie ne possède aucun moyen de l'y contraindre. Le Congrès de Rome a insisté pour que tous les pays consacrent la validité de la clause compromissoire, soit d'une manière générale, par une loi impérative, soit d'une façon relative, en l'autorisant seulement dans les contrats internationaux, ou dans les contrats passés avec les ressortissants des pays où cette clause est légale.

L'arbitrage international soulève encore d'autres questions non moins importantes qui sont du ressort de la C. C. I., et qui nécessiteraient une entente entre les nations pour arriver à des règles de droit, à des formules de procédure, à des garanties d'exécution des sentences qui soient communes et uniformes. Préparer ces ententes, telle sera la première tâche du comité permanent de la Cour d'Arbitrage, qui s'efforcera de trouver pour la rédaction des compromis et des sentences des formules satisfaisant le plus grand nombre possible de traditions ou de lois nationales. Il s'attachera ensuite à obtenir dans chaque pays que l'exécution des sentences de la cour soit garantie et qu'elles comportent les mêmes droits que les arrêts des tribunaux.

La Société des Nations, elle aussi, travaille à populariser l'arbitrage, et l'on peut être certain que l'institution est appelée à de prochains et rapides progrès. Si la Chambre de Commerce Internationale n'avait rien fait d'autre que de créer l'organe qui doit permettre l'arbitrage des litiges commerciaux internationaux, elle aurait par cela seul prouvé sa haute utilité. Mais son œuvre ne s'est pas bornée là.

IV. — Le problème des transports maritimes, aériens et terrestres.

En matière de transports, c'est encore vers un accroissement de liberté que tendent les vœux des commerçants. Il est paradoxal, en effet, de voir la technique des transports rendre de jour en jour ceux-ci matériellement plus faciles, et de constater qu'on laisse subsister en même temps ou qu'on aggrave les réglementations restrictives et les obstacles artificiels à la libre circulation des personnes ou des produits[1].

Les transports maritimes.

La plupart des pays ont le désir très légitime de développer leurs moyens d'expansion, et s'efforcent de transporter par leurs propres

1. Quatre comités d'études ont travaillé dans la section des transports : comité maritime, comité des trains de marchandises internationaux, comité du connaissement, comité des termes commerciaux.

moyens tous les produits qui entrent sur leur territoire ou qui en sortent. Qu'ils encouragent leur commerce maritime par des primes à la navigation ou à la construction, par des subventions, c'est là une affaire qui ne regarde que leur gouvernement et leurs contribuables. La C. C. I. professe trop le respect des prérogatives nationales pour émettre un avis sur de pareilles questions, et si ses enquêtes les ont soulevées, c'était non point pour statuer à leur sujet, mais pour réunir des informations complètes.

Mais il est un domaine où sa juridiction reprend ses droits; c'est celui des privilèges et monopoles que certains Etats réservent à leur pavillon pour certains genres ou certaines lignes de transports. La pratique, ici encore, varie beaucoup. Les Etats-Unis par exemple, possèdent une loi aux termes de laquelle aucune marchandise ne peut entrer sur le territoire national par voie de mer que si elle y arrive sur navire américain ou sur navire de son pays d'origine. A vrai dire, cette loi autorise des conventions dérogatoires au principe ainsi posé, et, en fait, l'accès des ports américains reste facile. En France, on ignore les droits préférentiels ou les surtaxes de pavillon: l'égalité apparente aboutit même parfois à favoriser les marines étrangères dont les unités ont souvent un tonnage supérieur à celui de nos vaisseaux et qui bénéficient toujours des tarifs les plus bas quand ces tarifs diminuent en raison inverse du jaugeage. Nos lois réservent cependant au pavillon national les transports côtiers, ou cabotage, et les relations entre l'Afrique du Nord et la métropole. Semblables restrictions n'existent pas en Angleterre, où le régime des transports maritimes est le plus libéral du monde.

La liberté des mers est loin d'être complète dans le monde. Certains projets la menacent gravement; tel le *bill* actuellement pendant devant le Sénat des Etats-Unis et qui stipule entr'autres choses, les règles suivantes : il sera établi des tarifs préférentiels pour les marchandises à destination ou en provenance des navires américains; les droits de tonnage imposés à tous les navires seront doublés, et l'excédent de recettes qui en résultera utilisé pour l'avantage exclusif des navires américains; au moins 50 % des émigrants se dirigeant sur les Etats-Unis, seront transportés par des navires américains. Toutes ces dispositions, et d'autres analogues, rompraient l'égalité que l'équité proprement dite et la courtoisie internationale ordonnent de maintenir entre les pays liés par les relations commerciales. C'est ce qu'a nettement indiqué la résolution adoptée à l'unanimité par le Congrès de Rome, dont voici le texte intégral.

Le Congrès constate avec regret que certains pays ont une tendance croissante à considérer les exportations de leur territoire et les importations dans leur territoire comme étant un commerce national et à prétendre avoir le droit d'assurer un traitement de faveur aux vaisseaux battant pavillon national, en ce qui concerne le transport par mer des marchandises et des passagers. Le Congrès estime

qu'une telle tendance est contraire aux droits internationaux : le commerce international n'est pas et ne saurait être l'affaire exclusive d'aucune nation particulière; si tous les pays ont le droit de subventionner leurs armateurs ou leurs commerçants, de réglementer et de restreindre la quantité de leurs exportations et de leurs importations, de leurs émigrants, ou de leurs immigrants, aucun pays ne saurait prétendre à avoir des droits exclusifs en ce qui touche son commerce international ou le transport des émigrants à l'arrivée et au départ.

En conséquence, le Congrès demande qu'on s'oppose nettement à toute tentative qui aurait pour but, par des mesures quelconques de discrimination, de réserver le transport des marchandises ou des passagers entre pays différents aux navires battant pavillon national d'un pays quel qu'il soit. Le Congrès estime que cette tendance est contraire à la solidarité des nations et serait désastreuse pour le commerce international. Il pense que si l'on veut établir et maintenir le commerce entre les diverses nations sur des bases saines, on n'y peut arriver qu'en donnant à toutes les marines marchandes de tous les pavillons, dans toutes les parties du monde, des chances égales.

Parmi les restrictions apportées aux transports, celles qui affectent la circulation des personnes soulèvent des questions délicates et facilement irritantes. Depuis la guerre, les courants d'émigration ont été interrompus; l'Amérique a limité le nombre d'immigrés qu'elle consent à recevoir; l'Italie, gênée ainsi dans son expansion démographique, a riposté en réservant, en fait, aux navires battant pavillon nationa. le transport de ses immigrants.

Le Congrès de Rome a examiné cette situation. On a reconnu que beaucoup de pays pourraient aisément accueillir de nombreux ouvriers étrangers pour la mise en valeur de leur sol; que le surpeuplement de l'Europe pouvait entraîner des conséquences pénibles, aggravées encore par la crise des affaires, et qu'il était nécessaire de revenir à la liberté. Les délégués italiens se sont montrés favorables à l'abrogation de tout privilège de pavillon dans ce domaine; de leur côté, les délégués américains ont accepté de voir supprimer toute limitation à l'immigration, et le Congrès a pu voter une résolution tout en faveur du régime le plus libéral possible.

A côté de ces questions de principe, le Congrès avait à examiner diverses questions touchant aux lois et aux usages maritimes. Le comité du connaissement présentait une résolution tendant à réclamer l'adhésion de tous les pays aux *Règles de la Haye*, qui déterminent les obligations réciproques des chargeurs et des armateurs, et qui, éprouvées ou dictées par une longue pratique, sont propres à rendre les relations commerciales plus faciles et plus équitables.

Le règlement des avaries communes a fait, lui aussi, l'objet d'un examen et d'un vœu important. On entend par avaries communes les dommages infligés à une partie de la cargaison dans l'intérêt du navire et des autres marchandises transportées; la réparation des ces avaries incombe en principe, aux assureurs de tous les propriétaires de marchandises voyageant sur le navire et aux assureurs du bâtiment lui-même. Mais ce principe comporte des applications très diverses. Si les connaissements ne se réfèrent ni à une loi spéciale, ni aux *Règles d'An-*

vers (1890), l'avarie commune est réglée conformément aux lois du port destinataire ou à celle du lieu où la marchandise a quitté ou aurait dû quitter le navire. En ce qui concerne le lieu du règlement, on choisit le port de destination, sauf s'il ne s'y trouve ni usages établis, ni personnes compétentes pour régler l'affaire. Dans certains commerces, ces règlements ont lieu conformément aux usages du port de départ. Enfin certains contrats stipulent que le règlement se fera toujours, quelles que soient la nature et la destination du chargement, dans des ports déterminés, le plus souvent Londres ou New-York. Ces divergences d'application ne sont pas sans entraîner des lenteurs ou des complications, et le Congrès de Rome a demandé très justement qu'on s'en tint à une règle unique, comme avant la guerre, à savoir l'application des règlements du port destinataire.

Les termes commerciaux.

En attendant qu'il existe des conventions internationales ou des législations uniformes en matière commerciale pour divers pays, il appartient à la C. C. I. de proposer aux hommes d'affaires du monde entier des règlements et des formules types pour leurs contrats, des définitions *standard* auxquels ils puissent se référer dans les ordres qu'ils passent ou qu'ils acceptent. Actuellement, il arrive souvent que deux négociants de pays divers, employant des termes d'usage courant, leur prêtent cependant des significations différentes; il en résulte infailliblement des contestations, parfois des procès et toujours des mécontentements. Aussi la C. C. I. a-t-elle fort justement pensé qu'elle rendrait service en préparant un recueil contenant l'interprétation généralement admise des termes et abréviations d'un usage courant dans les contrats commerciaux. Une enquête auprès de ses comités nationaux lui a fourni les éléments nécessaires; elle a pu faire un rapprochement entre les diverses définitions proposées et dégager le sens général des vocables commerciaux.

Les premiers résultats, qui se rapportent surtout aux termes usités dans les contrats de transport, ont été publiés dans une brochure dont le Congrès de Rome a recommandé l'usage aux commerçants, industriels et financiers. En outre, il a approuvé la création d'un comité permanent international chargé de continuer cette lexicographie spéciale et de donner à ceux qui le lui demanderont l'interprétation des termes litigieux de leurs contrats. Ce Comité opèrera en quelque sorte comme un véritable organe d'arbitrage, aux réponses duquel les commerçants pourront, dès la signature de leurs contrats, décider de s'en remettre. L'achèvement du recueil des termes commerciaux de la Chambre de Commerce Internationale rendra par la suite ce comité inutile, et il

suffira, pour contracter sur des termes non équivoques, de déclarer qu'on donne aux expressions employées le sens reconnu par la C. C. I. Voilà du coup, toute constituée, la langue internationale du commerce.

Les transports terrestres.

La guerre a profondément bouleversé l'exploitation des chemins de fer en Europe, et les conséquences s'en font encore sentir, dans plusieurs pays. Des améliorations dans la technique, dans la gestion des réseaux, dans la réglementation des transports internationaux, sont à souhaiter. La C. C. I. a émis le vœu que les lignes de chemins de fer soient exploitées par des compagnies privées et non par les administrations publiques, bien que les délégués de plusieurs pays où les chemins de fer sont monopolisés par l'Etat n'aient formulé aucune plainte contre la façon dont les réseaux étaient gérés chez eux. On ne peut que s'associer aux vœux réclamant l'entente internationale pour adopter les gabarits uniformes des voies et du matériel, de manière à permettre une vraie circulation internationale des trains. Il subsiste encore, actuellement, des différences dans l'écartement des voies qui obligent à transborder les marchandises au passage de certaines frontières (Espagne, Russie). Une œuvre de « standardisation » s'impose donc et le Congrès a souhaité la voir s'accélérer.

Il serait plus aisé encore, semble-t-il, de réduire les délais et formalités qui arrêtent les trains aux frontières. On a calculé qu'avec les réglementations actuellement en vigueur les trains de marchandises internationaux ne circulent guère que deux minutes par heure de trajet. Il faudrait que les douanes consentissent à adapter leur organisation aux nécessités de ce service permanent qu'est le transport ferroviaire. Dans certains pays, comme la France, la visite des marchandises n'a lieu que le jour. Quand certains produits, comme les vins, doivent subir une analyse avant application des droits, les échantillons qu'on en prélève sont envoyés à l'intérieur des pays, faute de laboratoires douaniers. Des procédés analogues s'appliquent pour les recherches sanitaires. On éviterait de grandes pertes de temps, donc de grands frais, si on multipliait les trains internationaux, les services directs d'un pays à l'autre sans rupture de charge, et si on généralisait le système des lettres de voitures internationales. Ce dernier système est prévu dans la convention de Berne, mais il ne s'applique que jusqu'aux frontières orientales de l'Allemagne, de la Tchécoslovaquie, de l'Autriche et de l'Italie. Les pays de l'Europe orientale, bien qu'adhérents à la convention, n'ont pas encore repris le trafic direct; d'autres pays, comme l'Espagne, n'ont jamais adhéré à la convention; il serait souhaitable que le régime de l'expédition directe s'appliquât à tout le continent européen.

Aux vœux concernant l'amélioration des formalités douanières, il faut joindre ceux qui réclament l'abolition progressive et rapide des passeports et, en attendant qu'elle soit devenue un fait accompli, la suppression des visas et la diminution des frais occasionnés par la délivrance de ces pièces ou de ces estampilles.

Quant à l'amélioration des voies de communication elle-même, il n'est pas sans intérêt de savoir que le Congrès de Rome s'est prononcé en faveur de la construction d'un tunnel sous la Manche et, en attendant, pour la création de *ferry-boats* franco-anglais. Une proposition intéressante des délégués américains a vivement attiré l'attention des congressistes : elle visait à assurer les moyens financiers d'une vaste entreprise de construction de voies nouvelles et de matériel roulant; le gouvernement et les banques des Etats-Unis avanceraient aux pays intéressés les sommes nécessaires aux travaux; en échange, ces gouvernements remettraient aux prêteurs des garanties s'élevant à 25 % des sommes avancées; les 75 % restant seraient couverts par des bons remboursables et probablement gagés sur les recettes des nouvelles lignes.

Le Congrès n'a pas négligé les transports automobiles; la résolution votée à leur sujet commence par en reconnaître l'importance. Il demande ensuite qu'on crée de grandes routes nationales en prenant en considération le tracé des routes des pays voisins, de manière à constituer de longues artères continentales. Le Congrès a réclamé aussi la simplification des règlements applicables à la traversée des frontières en automobile. Enfin il a exprimé le vœu qu'une sorte de Code international de la route soit édicté, de façon à unifier les prescriptions relatives à la conduite et à l'équipement des voitures, aux signaux, aux permis de conduire, etc.

Les transports aériens.

Plus encore que les transports automobiles, les transports par air demandent une réglementation simple. La question étant à peu près entière, il semble relativement aisé d'éviter ici les divergences, et d'arriver tout de suite à une entente internationale.

Si celle-ci se réalise jamais, on pourra dire que les travaux de la C. C. I. auront fortement contribué à la rendre possible. Les enquêtes et les rapports qu'elle a publiés sur la question à l'occasion du Congrès sont des plus remarquables, et donnent, avec concision, un exposé complet de la situation actuelle de l'aviation civile dans le monde, au point de vue technique, économique et législatif.

Il existe déjà, sur l'aviation, une convention internationale qui fut préparée par une commission de la Conférence de la Paix et signée, le 13 octobre 1919, par 24 Etats. Neuf d'entre eux, au nombre desquels la France, l'Angleterre, la Belgique, le Japon, l'ont ratifiée. Une commis-

sion permanente, placée sous l'autorité de la Société des Nations, a pour mission de réglementer les marques internationales des avions, la signalisation, la police des routes aériennes, la délivrance des brevets de pilote. Son rôle augmentera, au fur et à mesure que les ratifications de la convention s'opèreront ou que de nouveaux Etats y adhèreront. Mais la convention comporte certaines clauses susceptibles d'en retarder l'universalité : c'est ainsi que les Etats adhérents doivent s'engager à interdire le survol de leur territoire par les appareils des pays non adhérents; c'est ainsi encore que la prépondérance dans la Commission permanente est concédée à certains pays alliés, et l'admission des anciens Etats ennemis subordonnée à des conditions assez rigoureuses.

Il faudrait donc travailler à internationaliser pleinement l'organe régulateur de l'aviation, si l'on veut faire d'utile et bonne besogne. Le Congrès de Rome n'a pas manqué de l'indiquer. Le rapport qui lui présentait la question aérienne abonde d'ailleurs en suggestions heureuses. Il fait ressortir l'utilité de l'aviation civile pour le transport du courrier, des journaux, des valeurs, des documents, des marchandises de luxe ou des denrées périssables. « Jusqu'ici », fait-il remarquer, « la conquête de l'air a été exploitée presque uniquement dans des buts militaires, avec ce résultat que nous possédons aujourd'hui des moyens de détruire notre civilisation ».Or, l'aviation civile peut justement constituer un facteur de paix et de progrès, « grâce aux facilités uniques qu'elle offre, en particulier celle de mettre en contact personnel immédiat ceux dont dépend la solution des grands problèmes et des affaires importantes »..

S'inspirant de ces considérations, le Congrès a demandé que tous les crédits votés par les gouvernements pour le développement de l'aviation soient, en partie, consacrés aux progrès de l'aviation civile. Déjà, la plupart des gouvernements, tels ceux de la France et des Etats-Unis, subventionnent les transports commerciaux aériens; une heureuse initiative du gouvernement français, approuvée par le rapporteur de la C. C. I., consiste à réduire les subventions accordées aux sociétés de transports et dont l'effet est souvent d'assoupir plutôt que de stimuler l'activité des bénéficiaires, et de consacrer les sommes ainsi récupérées à primer les recherches et les inventions relatives à l'aviation commerciale.

L'établissement d'un type aussi parfait que possible d'avion commercial permettrait de créer de grandes lignes internationales pourvues d'un matériel volant uniforme, de dépôts de ravitaillement et d'ateliers de réparations. Des ententes entre compagnies nationales ou, mieux encore, la création de compagnies internationales faciliteraient les améliorations souhaitées par le Congrès de la C. C. I..

V. — La politique financière.

Les questions financières qui se présentaient devant le Congrès de Rome se groupaient sous trois rubriques.

Un comité des effets de commerce présentait à l'assemblée un rapport tendant à l'unification des lois nationales sur la matière. La base de ses travaux avait été le projet élaboré à la Haye en 1912 par une conférence internationale où les diverses législations se confrontèrent et tentèrent de fusionner. Mais, pas plus en 1923 qu'en 1912, cette fusion n'a paru réalisable. Deux systèmes sont en présence: l'un le système anglo-américain, appuyé sur les usages, n'accorde à la lettre de change que la valeur d'une simple promesse de payer, cautionnée ou garantie par les signatures qu'elle porte ou par les sécurités dont elle fait expressément mention; l'autre système, pratiqué par les pays du continent, donne au porteur de l'effet la propriété de la créance au sujet de laquelle cet effet a été créé. C'est autour de cette question d'obligation pour le tireur de faire la « provision » et d'allocation au porteur d'un droit sur cette provision que tournent tous les pourparlers en vue d'uniformiser la législation des effets de commerce. Le Congrès s'est borné à entériner les propositions de résolution qui lui étaient présentées; elles marquent un progrès dans le sens de l'unification des lois existantes.

Une deuxième question lui était soumise: celle des doubles impôts, qui est également à l'étude dans la section financière de la Société des Nations. Mais le Congrès a décidé de la renvoyer à un nouvel examen et il s'est hâté d'arriver au problème central de toutes les réalités financières actuelles celui du règlement des réparations et des dettes interalliées, considéré comme le préambule nécessaire à tout essai de restauration du crédit international.

Les crédits internationaux.

Le comité financier international de la Chambre de Commerce Internationale qui a préparé l'étude de ces questions pour le Congrès constitue un organisme original. Il est, en effet, le seul groupement international financier d'intérêt général, et qui mette en contact personnel les banquiers des divers pays pour l'étude commune de problèmes dont la solution dépend beaucoup d'un état d'esprit de mutuelle compréhension.

Si les débats du Congrès furent toujours vivants quand il s'agissait de discuter les questions exposées jusqu'ici, on peut dire que, sur les problèmes financiers internationaux, ils furent animés.

Le prélude de ces travaux fut constitué par la série des rapports que les délégués de quatorze nations, surtout les Etats nouveaux et en voie de reconstitution [1], présentèrent sur la situation économique générale de leur pays. L'analyse en excèderait les dimensions d'un article; mais on doit indiquer que leur ensemble fournit la meilleure et la plus récente documentation qu'on ait sur la situation des pays neufs. Les hommes d'affaires qui les ont rédigés possèdent sur leur pays des données qui n'apparaissent pas toujours dans les documents publiés ou les statistiques officielles, et ils savent en outre leur attribuer le coefficient d'importance qui convient.

Il serait exagéré de dire que ces rapports décrivent une situation toujours brillante ou calme, mais tous sont empreints du plus réel optimisme, et c'est très discrètement que leurs auteurs laissent entendre combien il serait désirable ou nécessaire que du crédit ou des secours fussent accordés à leur pays. A côté de ces rapports, il convient de mentionner celui que M. A. Salter, chef de la section économique de la Société des Nations, est venu présenter au Congrès sur le relèvement financier de l'Autriche; cet exposé remarquable montre comment le sauvetage des finances autrichiennes a pu être entrepris et a réussi, grâce à la méthode sérieuse de la Société des Nations et à la bonne volonté du gouvernement autrichien.

Si une procédure analogue pouvait être employée vis-à-vis d'autres pays de l'Europe centrale et orientale, la question de la reprise complète des relations commerciales internationales aurait fait un grand pas. Jusqu'ici les divers moyens mis en œuvre ou proposés par les pays riches pour venir en aide aux pays ruinés n'ont donné que des résultats insignifiants. On se souvient que l'Angleterre avait mis à la disposition de ses exportateurs 22 millions de livres sterling pour garantir les crédits qu'ils feraient à leurs clients des pays pauvres; en fait, ils n'ont utilisé que trois millions de livres. En Amérique, la *War Finance Corporation*, les banques du commerce extérieur créées en vertu de la loi Edge, sont restées à peu près inactives. En France, on ne saurait dire que la Banque nationale du commerce extérieur ait rencontré un bien grand succès; en Belgique, le système des « crédits de finition » a échoué.

Pendant quelque temps on plaça de grands espoirs dans l'institution du système proposé par le financier hollandais Ter Meulen à la conférence de Bruxelles (octobre 1920). Il consistait à faire émettre par les Etats pauvres des bons, garantis par leurs revenus domaniaux ou fiscaux, et qui auraient été attachés aux traites signées par les importateurs sujets de ces Etats et données par eux en paiement à leurs fournisseurs étrangers. Mais de nombreuses difficultés s'opposèrent à

1. Etats-Unis, Autriche, Belgique, Grèce, Hongrie, Italie, Lettonie, Luxembourg, Pologne, Roumanie, Serbie-Croatie-Slovénie, Suède, Tchécoslovaquie.

ce que le système Ter Meulen fût institué ou même, dans certains pays, pris en considération.

L'insuccès de ces tentatives ou de ces projets s'explique par ce fait que la reprise du commerce international est liée à la restauration financière des pays considérés. Comment celle-ci peut-elle s'opérer ? Il y faut évidemment le concours étranger et, à cet égard, l'ouverture des marchés de Londres et de New-York aux émissions publiques ou privées de ces pays n'a pas été sans améliorer un peu la situation économique générale. Mais il faut, de la part des pays appauvris, un gros effort vers la compression de leurs dépenses, la diminution de leur circulation fiduciaire, la réforme de leur système fiscal.

La chambre de commerce de Londres avait nettement exposé ces conditions dans un projet de résolution dont le Congrès, sans l'adopter, a pourtant tenu compte dans le vœu qu'il a finalement voté. Elle posait en principe que le rétablissement du commerce international dépend du règlement des dettes entre Etats, quelle qu'en soit l'origine. Pour opérer ce règlement, elle suggérait que toutes ces dettes fussent évaluées en or et couvertes par des émissions de titres amortissables en un certain nombre d'annuités.

Parallèlement à cette opération, on aurait non seulement fait effort pour réaliser l'équilibre des budgets, mais encore procédé à la stabilisation des monnaies, en revenant à l'ancienne parité or pour les monnaies peu dépréciées (comme la livre) et en adoptant une parité voisine du cours effectif actuel pour les monnaies avariées.

Une thèse analogue fut soutenue par l'économiste suédois Cassel, qui est depuis quelques années le protagoniste de la dévaluation monétaire en Europe. Dans un rapport très précis, le savant professeur a défini les méthodes qu'il conviendrait d'employer, soit dans le cas d'une monnaie ayant conservé un pouvoir d'achat intérieur plus fort que son pouvoir extérieur, soit dans le cas d'une monnaie dépréciée également sur son marché national et sur les marchés étrangers. Mais le Congrès n'a pas adopté ces vues; il a même déclaré qu'il « n'est pas souhaitable et qu'il est dangereux de tenter de stabiliser artificiellement le change, le but final devant être la stabilisation des monnaies sur la base d'une valeur or. » De même il s'est prononcé contre les crédits de gouvernement à gouvernement, impliqués dans le système proposé par la chambre de commerce de Londres et par le professeur Cassel; le Congrès juge ces emprunts peu désirables « surtout en raison des complications politiques qui accompagnent inévitablement ces transactions ». Néanmoins on peut penser qu'il sera difficile de renoncer à de pareils moyens, si l'on veut aboutir à une restauration financière rapide des pays appauvris.

Les économies budgétaires, l'aménagement des impôts en vue d'une répartition et d'un rendement meilleurs ont été vivement conseillés

par le Congrès, mais il a sagement reconnu qu'en fin de compte le relèvement économique dépend surtout d'un accroissement de la production. Dans une résolution très complète, qui constate l'élévation générale du coût de production dans toutes les industries, il a demandé qu'on s'attache à employer partout les moyens techniques les plus perfectionnés, qu'on renonce à toute limitation artificielle de la production et qu'on envisage les moyens d'affecter chaque individu à un travail vraiment productif; la réduction des charges fiscales et la suppression des entreprises industrielles étatisées sont également conseillées dans cette résolution, dont la mise en pratique exigerait peut-être des mesures de contrôle et de contrainte très développées et sans doute difficilement supportées dans le monde des affaires. Mais les intentions contenues dans ces vœux n'en méritent pas moins d'être retenues.

Les dettes de guerre.

La question des dettes de guerre — dettes de réparations et dettes interalliées — et de leur liquidation, a fait l'objet d'un magistral exposé de M. Kent, vice-président de la *Banker Trust Co.*, dont le discours a servi de point de départ aux discussions du Congrès. Selon M. Kent, l'Amérique pense que la mauvaise situation économique de l'Europe provient de la mauvaise politique qu'on y fait; néanmoins elle ne se croit pas le droit de dicter aux peuples les réformes qu'ils devraient s'imposer. Elle ne peut que fixer les garanties qu'elle exige comme conditions de l'appui financier qu'on lui demande. Cet appui, il faut que les Etats-Unis l'accordent, si l'on ne veut pas voir le monde entier entrer dans le chaos économique; mais leur intervention ne se fera pas sur le plan de la philanthropie; « elle prendra pour base le point de vue strict des affaires ».

L'opinion publique américaine n'est pas rebelle à cette intervention, mais elle désire savoir quelles conséquences il en résultera pour le citoyen des Etats-Unis : renoncer à tout ou partie des créances sur l'Europe, c'est augmenter les charges fiscales du contribuable américain; d'autre part, assurer et accélérer le relèvement des pays européens, c'est rendre au producteur américain des clients dont les achats augmenteront ses revenus. L'intervention américaine se fera dans la mesure indiquée par le calcul comparé des charges et des profits susceptibles d'en découler. Pratiquement, la question des réparations se résoudrait par un prêt fait à l'Allemagne; ce prêt ne pourrait être consenti que si les alliés renonçaient en faveur des souscripteurs, à leur gage général sur les biens du Reich, et ils n'auraient guère d'objections à cette renonciation si l'Allemagne s'engageait à consacrer la majeure partie du produit de son emprunt à les désintéresser.

Tel est le plan fort intéressant présenté au Congrès par M. Kent, qui annonçait en même temps qu'un groupe très puissant de financiers et d'industriels américains était prêt à le réaliser, si l'Europe voulait bien mettre ses délégués en rapport avec lui. Malgré les objurgations de l'orateur, il n'appartenait pas au Congrès de Rome d'entamer des pourparlers directs pour le règlement des réparations et des dettes interalliées. Ce sont là questions de gouvernement, et la C. C. I. ne peut, en pareille matière, que donner des conseils, exprimer des vœux et offrir son concours, mais l'initiative et la conduite des opérations de règlement ne peuvent appartenir qu'aux gouvernements ou à leurs mandataires.

C'est ce qu'ont fait ressortir la plupart des délégués, et notamment les délégués italiens qui en même temps demandaient au Congrès de se prononcer en faveur d'une fixation définitive et conforme aux capacités de paiement du débiteur du chiffre des réparations, de reconnaître la relation existant entre le règlement des réparations et celui des dettes interalliées, de proclamer le droit des pays ayant subi des dévastations à une priorité dans le règlement des réparations.

C'est en s'inspirant de ces divers exposés que le Congrès de Rome a finalement voté une longue et intéressante résolution, que nous résumons ici en en conservant le plus possible les termes. La C. C. I. constate d'abord que la persistance du désordre économique compromet l'établissement de la paix, perpétue le chômage et contient des menaces de guerre; elle affirme le droit des peuples à obtenir une solution équitable et rapide des problèmes économique et financiers en suspens, et déclare,

qu'il est impossible d'aboutir à des règlements durables sans reconnaître l'interdépendance des différentes parties de l'organisation économique du monde, l'inutilité des remèdes partiels et la nécessité d'examiner dans leur ensemble des questions qui sont liées entre elles.

Passant ensuite à l'examen des questions particulières, le Congrès s'est efforcé de poser les principes selon lesquels il lui semble qu'on doit le résoudre. Pour les réparations,

il importe au plus haut point — dit la résolution adoptée — que soient reconnus par le débiteur toute l'étendue et le caractère moral de son obligation, et que restitution et réparation soient faites jusqu'à l'extrême limite de sa capacité, en faisant état de toutes ses ressources, tant intérieures qu'extérieures. En même temps, la sécurité des frontières devrait être assurée, afin que le monde soit ainsi soulagé du fardeau des vains armements, et que les épargnes du monde puissent, sans crainte, se consacrer au relèvement économique.

Sur les dettes interalliées, le Congrès a pris une résolution qui proclame d'abord le respect des obligations comme préalable à toute reprise de relations économiques prospères. S'il est vrai que ces dettes ont été souscrites de bonne foi et ne sauraient être répudiées, néan-

moins, a pensé le Congrès, « du fait qu'elles ont été contractées pour une cause commune et pendant une période de formidables sacrifices de vies et de biens », on doit tenir compte pour leur règlement, de la capacité présente et future de chaque débiteur; en particulier, on escomptera les améliorations qui pourront résulter d'un assainissement budgétaire et de la diminution des charges militaires.

Ayant posé ces principes, le Congrès a estimé que la C. C. I. devait rechercher des solutions concrètes et « se tenir prête à donner aux nations intéressées l'assistances que celles-ci pourraient désirer ». Pour cela elle doit inviter tous ses adhérents à étudier ces questions et à soumettre le résultat de leurs recherches au Comité des finances internationales, qui est appelé à les suivre de près et à préciser le système que le monde des affaires aimerait voir adopter en ces matières.

Conclusion.

Nous avons négligé, dans ce compte-rendu des travaux du Congrès de Rome, un certain nombre de résolutions ou de discussions d'ordre secondaire, comme celles qui touchent aux statistiques commerciales, à la négociation des valeurs mobilières ayant appartenu à des sujets ennemis, etc.; mais il faut reconnaître que ces questions de second plan, ainsi que la multitude de suggestions et de propositions apportées au cours des débats qui les concernaient, ont manifesté de façon très nette la vitalité des organes nationaux et internationaux de la C. C. I.

Les débats du Congrès de Rome ont présenté un vif intérêt à la fois par leur objet, par leur méthode et par l'esprit dans lequel ils ont été conduits.

Leur objet, comme on s'en sera rendu compte, était complexe, et cependant ne comportait rien de superflu. Toutes les questions dont le règlement immédiat importe à la bonne marche des affaires commerciales, toutes celles dont la solution peut contribuer au rétablissement de l'équilibre mondial, ont été abordées de front et posées dans des résolutions qui contiennent des vues pratiques et qui préparent les prochains travaux de la C. C. I.

La méthode suivie pour les travaux préparatoires du Congrès s'est révélée féconde. Les enquêtes conduites depuis deux ans par les comités nationaux sur les questions débattues à Rome, les discussions qui se sont poursuivies au sein des comités d'études, ont abouti à la présentation à Rome de documents très sûrs et de rapports bien étudiés, de telle sorte que le Congrès a vraiment ratifié et sanctionné les observations et les vœux où se reflète la pensée des hommes d'affaires de tous les pays représentés.

Enfin, on ne saurait trop louer l'esprit dans lequel travaille la C. C. I. la mise en contact d'hommes appartenant aux mêmes classes sociales,

voués aux mêmes fonctions économiques, mais venant de pays différents, a donné de bons résultats, faisant jaillir des initiatives, provoquant des suggestions pratiques et amorçant des collaborations utiles aux intérêts généraux et futurs des nations ainsi associées. C'est en toute liberté que les membres de la C. C. I. ont, comme ils en avaient l'habitude, échangé leurs vues sur des problèmes où les intérêts de leurs pays respectifs, pour être solidaires, ne sont pas toujours semblables.

On peut espérer qu'il se créera ainsi entre industriels, financiers et commerçants des divers pays, un état d'esprit international qui permettra d'éclairer les discussions économiques d'un jour plus net et d'aborder les problèmes internationaux sans arrière-pensée et sans réticences. Il est indiscutable que la Chambre de Commerce Internationale, par son Congrès de Rome et par ses travaux ordinaire contribue, beaucoup à l'avènement d'un tel esprit, et qu'elle doit s'attirer ainsi la reconnaissance de tous ceux qui attachent quelque prix à la prospérité générale et à la paix entre les peuples.

Roger PICARD.

Vie Politique

Allemagne

A propos de quelques livres allemands

L'*Histoire du peuple allemand* (*Geschichte des deutschen Volkes*) que publie M. Wuessing, se distingue déjà par son titre des autres ouvrages du même ordre. Ce n'est point, en effet, du peuple allemand que Ranke, Treitschke ou Lamprecht écrivaient l'histoire, mais de l'Allemagne ou des Allemagnes, c'est-à-dire des Etats allemands et des dynasties allemandes. M. Wuessing, qui a la prétention d'appartenir à l'Allemagne nouvelle, démocratique et républicaine, a voulu donner l'exemple d'une histoire conforme à l'esprit du régime. On sait que M. Haenisch, ministre prussien de l'instruction publique, conçut il y a quatre ans le projet de réformer l'enseignement historique. Il nomma une commission à cet effet, commanda des manuels, qui ne furent jamais livrés. Dans la plupart des écoles allemandes, on continue à glorifier Guillaume II et ses ancêtres. C'est pourquoi les milieux démocratiques célèbrent l'*Histoire du peuple allemand* comme une première tentative pour rajeunir la contemplation du passé et pour soustraire la jeunesse aux flagorneries dynastiques.

A la lecture de ce livre, on doit se demander s'il est bien fait pour des écoliers. Ce n'est point que ses dimensions — trois cents pages pour une période embrassant un peu plus d'un siècle — dépassent celles des manuels : mais le contenu en paraît un peu lourd, le ton trop philosophique pour de jeunes cerveaux. M. Wuessing a lu Hegel, ce qui ne serait pas mal, s'il ne s'en souvenait trop visiblement. On ne saurait que le féliciter de ne pas réduire l'histoire au récit des batailles et des pourparlers diplomatiques, de décrire l'évolution économique d'un pays, ses transformations sociales, ses courants intellectuels, de citer des statistiques, bref, d'esquisser un tableau à peu près complet de l'activité d'un peuple. Mais sans contester à

l'historien le droit de traiter l'histoire philosophiquement, on doit se demander s'il est nécessaire de la présenter à la jeunesse comme « une vie organique qui se développe », comme une chose « problématique » dont on cherche à révéler le « fond secret »; et, si légitime qu'il paraisse d'étudier « les problèmes intellectuels, artistiques et philosophiques dans leurs effets sur la vie considérée comme phénomène social », il est au moins douteux qu'une étude si délicate et si complexe soit à sa place dans un ouvrage de cet ordre.

M. Wuessing, qui se pique d'être à la fois « subjectif » et « objectif » sans se soucier des « contradictions logiques », ne craint pas de développer une thèse, qui est la suivante : le malheur de l'Allemagne, sa défaite dans la dernière guerre sont dus à l'anachronisme de son esprit féodal et des institutions qui en découlaient. La politique du grand Frédéric, géniale dans certains côtés, jurait déjà avec l'esprit du temps. En 1848, ce même esprit féodal empêcha le Parlement de Francfort de fonder l'unité allemande pacifiquement. Ce fut lui qui inspira Bismarck dans sa lutte contre le libéralisme, puis contre les socialistes et les catholiques; qui dicta la Constitution impériale de 1871, « cette création hybride, mi-prussienne, mi-allemande, à l'intérieur de laquelle la nation ne put se développer ni mûrir politiquement. »

Sous le régime de Guillaume II, souverain moderne par certains côtés, mais féodal par beaucoup d'autres (son goût du geste brutal, sa faiblesse devant les courtisaneries de son entourage, son verbiage théocratico-mystique), une classe nouvelle s'installe au pouvoir à côté des *Junker*, héritiers directs de l'ancienne féodalité : la haute bourgeoisie industrielle et financière, à laquelle il faut joindre les professeurs. Ni les uns ni les autres ne corrigèrent les tendances du passé. Ils devinrent rapidement des « néo-féodaux », pires que les autres, car ils adoptèrent leur mentalité surannée, avec l'indiscrétion et le mauvais goût du parvenu. De la « saine politique réaliste » de Bismarck, ils firent le pangermanisme. Ils provoquèrent le monde entier, isolèrent l'Allemagne, et finalement ce fut pour soutenir l'Autriche, corps politique plus féodal, plus désuet qu'elle-même, que celle-ci se jeta dans la guerre. « La cause essentielle de la catastrophe réside dans l'erreur de la conception politique de la Vieille-Prusse, qui néglige les transformations sociales et spirituelles suscitées par le cours inéluctable de l'histoire. » Ce qu'on appelle improprement la révolution de novembre 1918 ne fut pas une véritable révolution, mais la chute d'un système périmé, que les événements condamnaient sans rémission.

C'est là une thèse d'une belle simplicité, et qui séduit de prime abord. Cependant demandons à M. Wuessing ce qu'elle serait devenue si la manœuvre du général von Kluck avait réussi, ou si l'Allemagne avait eu plus de sous-marins au début de la guerre, ou si Guillaume II

avait été plus sensé et n'avait pas rompu la paix. Il est sûr que l'Allemagne, avant 1915, était restée plus féodale que la France, l'Angleterre ou l'Italie. Rien ne prouve que ce caractère dût la conduire nécessairement à la catastrophe. Dans ses institutions sociales, son organisation économique, elle s'était suffisamment adaptée à la vie moderne pour pouvoir, un jour, éliminer de ses institutions politiques ce qui y était démodé et caduc. N'y a-t-il pas des exemples d'adaptations de ce genre ? Le Japon, qui était, il y a cinquante ans, beaucoup plus moyenâgeux que l'Allemagne, ne s'est-il pas démocratisé peu à peu ? et bien qu'il soit encore, sous ce rapport, assez loin de nos nations occidentales, n'a-t-il pas su tirer de sa politique extérieure purement bismarckienne une série de succès ? Rathenau n'a-t-il pas soutenu que les institutions de *tous* les pays civilisés étaient en retard d'un siècle sur les conditions de la vie matérielle, et que nous n'avions pas su, ni les uns ni les autres, adapter notre organisation politi o-sociale aux progrès scientifiques qui ont transformé notre existence ? S'il en était ainsi, le léger retard que l'Allemagne avait à son compte pèserait assez peu en regard du défaut commun à toutes les nations d'Europe et d'Amérique.

M. Wuessing contredit d'ailleurs sa propre thèse par le jugement qu'il porte sur Bismarck. Il critique sa politique intérieure, qu'il trouve « féodale, militaire, bureaucratique, capitaliste ». Mais sa politique extérieure lui paraît digne d'admiration : elle fut, dit-il, « géniale et libérale »; ce fut une « saine politique de puissance », qui « choisit, pour atteindre son but, tous les moyens d'une façon grandiose et sans scrupule ». Ne discutons pas cette opinion : il faut concéder à M. Wuessing que la politique de Bismarck eut pour elle le succès. Ce succès ne prouve-t-il pas, précisément, que le féodalisme incriminé par M. Wuessing ne conduit pas nécessairement un peuple à la ruine, et qu'un régime démodé, anachronique n'empêche pas toujours ceux qui le maintiennent de réussir, pour peu qu'ils aient du génie ?

Le défaut de Guillaume II fut de n'en pas avoir, et de manquer même de ce minimum de bon sens, d'équilibre mental, nécessaire pour gouverner un grand pays. Ainsi un Pascal ou un Renan, considérant l'enchaînement des causes avec quelque ironie, pourrait prétendre que le destin de l'Allemagne s'explique par le hasard des naissances, qui plaça à sa tête, lorsqu'elle fut devenue une énorme nef, difficile à conduire, le plus aveugle des pilotes.

D'ailleurs, en reconnaissant que les « néo-féodaux », intellectuels, industriels ou hommes d'affaires, étaient pires que les anciens, M. Wuessing, qui sait fort bien que le pangermanisme ne fut pas inventé par Guillaume II, ni par sa cour ou son état-major, nous invite lui-même à chercher d'autres causes de la chute de l'Allemagne que ses institutions « féodales ».

Si le point de vue de M. Wuessing a un côté juste, il simplifie à l'excès. On peut lui concéder qu'un régime politique comme celui de l'Allemagne avant 1914 était un danger pour la paix; il serait excessif de prétendre qu'il devait conduire fatalement à la guerre, ou que la guerre n'eut pas d'autres causes.

Il est vrai que M. Wuessing croit en découvrir de nombreuses en dehors de l'Allemagne. La cause essentielle de la guerre est, pour lui, l'impérialisme qui régnait dans le monde entier, qui dominait la politique de toutes les grandes nations. Il considère cet impérialisme comme un fait, contre lequel il ne s'insurge point, pour lequel il ne s'enthousiasme pas davantage: en bon Allemand hégélien, il accepte ce fait comme une nécessité, il s'en sert pour justifier cette « saine politique de puissance » (*Machtpolitik*) qu'il attribue à Bismarck, et qu'il recommande, pour son propre compte, aux nouveaux dirigeants de l'Allemagne.

Cette conclusion est quelque peu décevante. Comme M. Wuessing, tout au long de son ouvrage, critique les institutions « féodales » et se montre partisan de la démocratie, comme il se prononce catégoriquement pour la Constitution de Weimar et le régime qu'elle a établi en Allemagne, on s'attendrait à lui voir proclamer cet idéal de paix cher aux démocrates de tous pays. Or ce soi-disant idéal est, à ses yeux, une naïveté. La paix universelle, dans un avenir lointain, n'est certes pas impossible. Cependant M. Wuessing ne croit pas qu'elle résultera d'un désir de justice ou d'un sentiment humanitaire, mais d'un équilibre de forces, qui ne s'établira qu'après des luttes longues et terribles. « La réconciliation des nations et des classes », écrit-il, se fait à travers le sang et les cadavres », et « les formes supérieures de la société ne se développent que par de tragiques catastrophes. »

Ce point de vue « catastrophique », qui domine la philosophie de l'histoire de M. Wuessing, et qu'il partage avec beaucoup d'Allemands d'aujourd'hui, ne doit pas nous empêcher d'apprécier le plan de son livre et les détails intéressants qui y abondent. Si ce livre n'est pas encore le manuel, qui, selon l'article 148 de la Constitution de Weimar, doit éduquer les jeunes Allemands dans le sens de la réconciliation des peuples, du moins ouvre-t-il des horizons plus larges et procède-t-il d'un esprit moins étroitement nationaliste que la plupart de ses prédécesseurs. Il mériterait d'être répandu en Allemagne. Mais je ne sache pas que, jusqu'à présent, on lui ait fait un grand succès.

* * *

M. Thomas Mann, qui est un des meilleurs romanciers allemands, vient de se convertir à la République : il expose ses raisons dans une

brochure : *De la République allemande* (*Von deutscher Republik*), qui forme une curieuse contre-partie à ses *Considérations d'un Apolitique* (*Betrachtungen eines Unpolitischen*). Ce dernier ouvrage, paru, je pense, il y a trois ou quatre ans, exprimait l'aversion d'un intellectuel fidèle à sa tour d'ivoire vis-à-vis du régime nouveau. Il avait été le point de départ d'une polémique entre son auteur et notre compatriote Pierre Mille : polémique, qui, après s'être poursuivie dans divers journaux et revues de France et d'Allemagne, s'éteignit sans avoir concilié les deux contradicteurs.

L'évolution de Thomas Mann va-t-elle réjouir l'auteur de *Barnavaux* ? Je croirais plutôt qu'elle le déconcertera : car la profession de foi du républicain Thomas Mann, prouve que la République se révèle sous des espèces fort différentes en France et en Allemagne.

Ce n'est point le parrainage de Voltaire et de Rousseau que M. Mann invoque, mais celui du romantique Novalis : Novalis, le poète malade, auteur des *Hymnes à la Nuit* et de ces curieux *Fragments* qui mêlent des pensées profondes à des phrases aux allures d'énigmes et à des reflets du monde mystique. Il est vrai que ce soi-disant rêveur a écrit : « Aujourd'hui la plupart des citoyens sont, vis à-vis de l'Etat, sur un pied d'indifférence qui touche à l'hostilité. L'Etat, chez nous, n'est pas assez considéré. » Ou bien : « L'esprit du commerce est l'esprit du monde. Il met tout en mouvement et unit tout. Il réveille les pays et les cités, les nations comme les œuvres d'art. Il est l'esprit de la civilisation, du perfectionnement du genre humain. » Ou encore : « Le droit des gens est le commencement d'une législation universelle, d'un Etat universel. »

Tous les chemins mènent à Rome ou à la République. Pourquoi refuser à M. Mann le droit d'y parvenir par le détour du romantisme ? Nos révolutionnaires ne s'inspirèrent-ils pas du romanesque Rousseau, dont le *Contrat social*, encore qu'il soit un chef-d'œuvre de logique, ne contient peut-être pas plus de sagesse politique que les *Fragments* de Novalis ?

« La République », s'écrie M. Mann, « comment trouvez-vous ce mot dans ma bouche ? Ce mot m'est familier depuis ma jeunesse. Mon pays était un Etat républicain, comme tous ceux dont le Reich se compose aujourd'hui[1] ».

« En vérité », dit-il encore, « je suis conservateur, ma tâche naturelle en ce monde n'est pas de nature révolutionnaire, mais de nature conservatrice. Mon livre[2] n'était pas au service du passé et de la réaction, mais au service de l'avenir : sa préoccupation était de maintenir cette souche, ce noyau sur lequel le nouveau se greffe et autour duquel il peut se développer en formes belles ».

On voit avec quel soin, on dirait presque quelle coquetterie, M. Mann s'efforce de justifier ses idées nouvelles, de les rattacher à son passé.

1. Thomas Mann est en effet natif de la ville libre de Brême.
2. Les *Considérations d'un apolitique.*

Il se refuse à identifier république, démocratie avec révolution. Pas davantage il ne consent à confondre réaction et conservatisme, et il s'élève contre cet « obscurantisme », cette « vulgarité de cœur qui cherche à dissimuler sa physionomie brutale et déraisonnable sous le masque du sentiment et de la fidélité germanique. »

Ce dernier trait est à l'adresse d'une certaine jeunesse nationaliste qui, sous prétexte de conserver les vieilles traditions allemandes, fait appel à la violence et prêche l'antisémitisme. Cependant M. Mann ne voudrait pas être suspect de pacifisme ou d'internationalisme. « Le pacifisme », dit-il, « ce végétarisme mental, cette philanthropie bourgeoise et rationnelle, n'est pas mon affaire. »

S'il condamne la guerre ce ne sera pas au nom de la raison ni d'un quelconque sentiment, mais du point de vue de ce qu'on pourrait appeler la sagesse historique.

« Le monde, les peuples sont aujourd'hui vieux et prudents, la phase épico-héroïque de leur existence est depuis longtemps révolue : vouloir y retourner serait une révolte contre la loi du temps ; la guerre est mensonge, ses résultats mêmes sont des mensonges : quelque honneur que certains individus soient disposés à y mettre, elle est dépourvue de tout honneur ; c'est pourquoi, pour les yeux qui ne veulent pas s'illusionner eux-mêmes, elle se présente presque exclusivement comme le triomphe des éléments populaires les plus brutaux et les plus communs, hostiles à la civilisation et à la pensée, comme une orgie sanglante d'égoïsme, de corruption et de mal ».

M. Mann se défendant d'être à la fois révolutionnaire et réactionnaire, d'être pacifiste et « belliciste », en quoi va consister son républicanisme ? Il y a un mot qui revient souvent sous sa plume, et qui révèle, je crois, mieux que tout autre le fond de sa pensée : « humanité », qu'il ne prend pas dans le sens le plus fréquent chez nous, celui de la tradition du XVIII^e^ siècle et des droits de l'homme, mais dans un sens voisin de celui d'humanisme. Il ne faut point s'en étonner : M. Mann est littérateur ; s'il invoqua jadis sa profession pour dédaigner la politique, pourquoi, à présent qu'il s'intéresse à celle-ci, n'y viendrait-il pas par le chemin des lettres ?

Cette « humanité », M. Mann, la revendique comme une qualité du peuple allemand : c'est à la tradition littéraire de ce peuple qu'il pense, tout d'abord à cette veine populaire, si abondante dans la vieille littérature de l'Allemagne. Citant notamment Hans Sachs et Gerhart Hauptmann (c'est pour le jubilé de ce dernier qu'il a écrit ces pages), il vante non seulement leur force simple et naturelle, mais leur sentiment largement humain. « Quoi qu'en puisse dire l'Europe, » ajoute-t-il « *humanitas* en tant qu'idée, sentiment, régulateur moral et spirituel, compréhension muette de ce fait que l'Etat n'est qu'une union particulière de quelques hommes dans le grand Etat qui est constitué par l'humanité, n'a jamais fait défaut à notre peuple. »

L'humanité, dit-il encore, est un juste milieu « entre l'isolement des esthètes et l'effacement sans dignité de l'individu dans la généralité, entre la négation de ce qui est éthique et civique et un rationalisme qui n'est qu'un délayage de morale. »

A ceux qui jugeront cette notion d'« humanité » un peu confuse, et insuffisante pour justifier une profession de foi républicaine, M. Thomas Mann répondra sans doute que les opinions politiques ne sont pas fondées sur des démonstrations scientifiques, mais, en dernier ressort, sur des préférences sentimentales. Ce juste milieu, qu'il appelle « le beau-humain, dont rêvaient les meilleurs d'entre nous », c'est l'idéal d'un lettré, d'un homme cultivé, d'un artiste, et la république est pour lui « la forme légale » qui doit aider à réaliser « l'unité de la vie politique et nationale. »

Ce n'est certainement pas le point de vue de M. Mann qui enflammera les masses et les convertira au nouveau régime. Mais ce n'est pas à elles qu'il s'adresse : son discours était écrit spécialement pour la jeunesse étudiante qui est la plus rebelle à ce régime, et qui doit être sensible aux arguments qu'il emploie. Aussi bien, quelles que soient les raisons de sa conversion, c'est à titre d'exemple que vaut le geste d'un homme comme lui. Pour nous, ce geste est symptomatique de l'évolution qui se produit en Allemagne, et pour les Allemands de son milieu, de son niveau intellectuel, il doit avoir une certaine force de suggestion.

* * *

Dans un passage de sa profession de foi, M. Thomas Mann félicite les républicains allemands d'avoir pris aux monarchistes leur chant : « *Deutschland, Deutchsland über alles* ». Comme ce fait, relaté dans notre presse, a généralement suscité des commentaires défavorables, il n'est pas sans intérêt de signaler la justification parue sous ce titre : « *Pourquoi : Deutschland, Deutschland über alles ?* par un Allemand. » Cette brochure, publiée par la maison d'édition de la revue socialiste *Die Glocke*, s'efforce de démontrer par des arguments historiques que le chant national soi-disant impérialiste a été mal compris : les étrangers lui ont prêté une signification qui n'est pas la sienne, et en Allemagne les réactionnaires l'ont ravi aux démocrates et aux pacifistes, à qui il appartient légitimement.

En effet son auteur, Hoffmann von Fallersleben, était un poète républicain qui, au milieu du siècle dernier, fut persécuté pour ses opinions : il fut privé de sa chaire à l'université de Breslau en 1842, un an après avoir écrit *l'Allemagne au-dessus de tout*, et précisément pour avoir écrit le volume qui contenait ce chant. Ce volume

fut interdit, en Prusse, par le ministre ultra-réactionnaire Eichhorn, et Hoffmann dut quitter son pays.

Ses poèmes, dont un seul a survécu, étaient selon l'esprit qu'on appelle parfois dédaigneusement, « quarante-huitard »; ils respirent le libéralisme, l'humanitarisme, et l'on ne saurait mieux comparer leur inspiration qu'à celle de la *Marseillaise de la Paix* de Lamartine.

« *Deutschland über alles* n'était pas une provocation pangermaniste, une excitation à des conquêtes mondiales par la botte prussienne, comme il devint, par suite d'une fausse interprétation, aux yeux du bourgeois allemand du temps de Guillaume; son idée centrale, c'est que par dessus les limites des petits États l'Allemagne doit s'unifier. Et cette unification ne devait pas se faire suivant la recette ultérieure de Bismarck par le fer et par le feu, elle devait être fondée sur des idées, sur les principes de la grande Révolution française ».

Que tel fût bien le sens du chant de Fallersleben, cela ne fait aucun doute. Il suffit d'ailleurs d'en lire le texte — « Les femmes allemandes, la fidélité allemande, le vin allemand et les chansons allemandes doivent conserver dans le monde leur vieille réputation, et nous enflammer en vue de nobles actions durant toute notre vie. » — pour se rendre compte qu'il est d'un honnête patriotisme, et non point d'un impérialisme agressif, comme le croiraient volontiers ceux qui n'en connaissent que le titre. Concédons aux républicains allemands qu'ils ne font que réclamer leur bien et qu'ils ont raison de dire : « L'annexion du chant de Hoffmann par les pires ennemis du poète, par ceux qui firent de lui un malheureux proscrit, est un vol impudent, une profanation de la mémoire d'un bon et honnête républicain. » Cependant l'on peut se demander si l'adoption du *Deutschland über alles*, due à l'intervention du président Ebert, fut un acte politiquement habile. Dans un chant populaire ou national, ce n'est pas tant le véritable sens qui importe, que celui que lui a donné la tradition. La *Marseillaise* est un chant de guerre, et jadis les pacifistes et les socialistes de tous pays en avaient fait leur hymne préféré. L'*Allemagne au-dessus de tout* fut pendant vingt-cinq ans le refrain des pangermanistes, et les républicains allemands, même s'ils ont pour eux la vérité historique et le bon sens, ne supprimeront pas ce fait. L'étanger n'est pas forcé de connaître l'histoire du brave Hoffmann von Fallersleben, et celui-ci, quelles que fussent ses intentions, a eu le tort de donner à son poème un titre équivoque : *Deutschland über alles* peut s'interpréter : « Je place l'Allemagne au-dessus de tout » (sens inoffensif, qui était celui de l'auteur) ou : « l'Allemagne doit régner par-dessus tout » (sens que voulurent y voir les pangermanistes et le monde entier avec eux). Il est toujours fâcheux de perpétuer des équivoques: dans le cas présent, cela est surtout fâcheux pour l'Allemagne. Le président Ebert, M. Thomas Mann et leurs amis auraient bien fait de ne point l'oublier.

* * *

L'Empire en flammes, de Wilhelm Uhde, est un recueil d'écrits qui datent les uns des années récentes, les autres d'avant guerre. Il ne faut pas oublier cela si l'on veut apprécier l'esprit de ce représentant de l'Allemagne nouvelle, qui, s'il n'a point la réputation de certains autres, a du moins le mérite de n'être pas un converti d'hier.

Wilhelm Uhde, qui a habité la France et l'Italie, considéra toujours sans indulgence l'Allemagne impériale. Dans ses *Lettres florentines sur la culture allemande*, il écrivait dès 1899 :

« Nous n'avons pas vu que la grande œuvre de l'unité allemande n'était qu'à moitié terminée, qu'il nous appartenait de lier intérieurement, par le moyen d'une riche culture, ce que la main de fer de Bismarck avait assemblé extérieurement. La forme avait besoin d'un contenu, le corps d'une âme ». Ou bien encore : « Y a-t-il encore de la passion, de l'enthousiasme, des forces productives en Allemagne? Certainement non, cher ami. Le résultat, c'est que le malaise et l'ennui sont les caractéristiques de notre époque, nous ne pouvons prétendre à un véritable caractère allemand, tout au plus à des particularités allemandes; qu'en outre notre vie intellectuelle est pareille à une eau stagnante que nulle vague ne met en mouvement, et que les institutions d'Etat ne portent pas la marque d'un esprit national, mais celle d'une activité mesquine au jour le jour ».

« La forte discipline », disait encore Wilhelm Uhde, « l'obéissance absolue qui sont le propre des Allemands, cette routine qui les aide à résoudre les questions en suspens du point de vue de l'intérêt journalier, tout cela, joint à une armée sûre, ne peut que retarder l'heure critique de la débâcle. Si l'on ne retrouve pas au cours des temps le chemin du salut, il faudra se souvenir des paroles d'Homère : Un jour viendra, où Ilion la ville sacrée précipitera sa chute; Priam aussi tombera, et tout son peuple ».

Ce sont là des paroles qui nous paraissent aujourd'hui prophétiques : elles ne semblent pas s'imposer aux compatriotes de Wilhelm Uhde. Aux yeux des socialistes et des pacifistes même, sa condamnation de Frédéric II et de Bismarck fait l'effet d'un sacrilège. N'a-t-il pas osé dire de l'illustre roi prussien : « Il fut incapable de communier avec le monde nouveau qui s'annonçait. Sa vie était enclose dans le passé. Il était las de régner sur des esclaves, et le tragique de son sort réside en ceci, qu'en comparaison de ceux qu'il méprisait, c'était lui qui portait les chaînes. »

Quel est donc ce monde nouveau, dont l'aube luisait au temps du grand Frédéric, et que Wilhelm Uhde, crut encore voir venir en 1918, après la chute de l'impérialisme allemand ? Ce n'est point, proprement, celui de la Révolution et des Droits de l'homme. Wilhelm Uhde, qui sympathise dans une certaine mesure avec notre tradition révolutionnaire, est plus sentimental qu'idéologue, il est plus artiste

que politique. Il professe « le culte de la beauté sous toutes ses formes, religion, poésie, philosophie, peinture, architecture, musique ». Parmi les courants variés qui ont régné au XVIIIe siècle, préparant la Révolution, il en est qui ne le séduiraient point : le matérialisme des encyclopédistes, le goût du plaisir qui domine la société d'alors ne trouveraient chez lui qu'un faible écho. Il est idéaliste, essentiellement ; et au culte du plaisir, il substitue celui de la joie. Il répète volontiers le mot du poète: « C'est la joie qui ennoblit les sens ». *Die Freude* (*La Joie*) est le titre d'une revue qu'il publia pendant trois ans, et dans laquelle il conviait un groupe d'amis à exprimer des sentiments d'accord avec les siens, participant à la fois de la culture antique et d'un christianisme tout franciscain, goût de la liberté individuelle et de la pauvreté, amour des hommes, espoir d'une société meilleure, plus pacifique et plus harmonieuse.

Cette disposition d'esprit le porte tout naturellement vers la jeunesse. C'est chez elle que l'on trouve encore ces trésors d'enthousiasme qu'un idéaliste se plaît à exploiter. Wilhelm Uhde avait peut-être la vocation d'un maître, d'une sorte d'apôtre.

« L'enseignement », dit-il, « devrait être confié à des natures nobles et profondes, de celles qui ne reconnaissent pas seulement la tolérance, mais l'individualisme, comme le principe le plus haut, qui ne s'efforcent pas d'imposer à tous une même conception, au mépris des différences que présentent les âmes dont ils ont la charge ».

S'adressant aux jeunes Allemands qui revenaient de la guerre, Wilhelm Uhde leur tint des discours familiers, pleins de compréhension et de sympathie. Sans critiquer l'admiration aveugle qu'ils avaient témoignée à l'Allemagne impériale, rendant justice à leur bonne foi et à leur courage, il essaya de les attirer dans des voies nouvelles.

« Détournez-vous », leur disait-il, « d'un Etat qui tuait la vie par ses routines, qui empoisonnait par l'égoïsme toutes les institutions, qui avait fait de l'Allemagne le pays des arrivistes, commode à quelques privilégiés, déplaisant pour ceux qui n'avaient que la force de leurs bras ». A cet Etat, qui vous tenait par l'attrait des avantages matériels, substituez-en un autre, qui soit une libre organisation d'hommes libres où « un beau sentiment humain sera la source de l'ordre civique et de l'acceptation ».

C'est surtout la jeunesse étudiante que Wilhelm Uhde aurait voulu convertir. Il croit que de ses sentiments, de sa mentalité dépendent les destinées d'un peuple : car c'est d'elle qu'est issue la classe dirigeante, et des jeunes gens moralement corrompus ou égarés ne sauraient devenir des hommes raisonnables, dignes de la mission que leur situation sociale leur confère. C'est à la défaillance de sa jeunesse que l'Allemagne doit sa défaite :

« L'Allemagne devait succomber politiquement, parce que sa jeunesse était sans idéal, et que par suite ses hommes mûrs manquaient de buts estimables; parce qu'une jeunesse qui soulignait consciemment les différences des classes victorieuses dans cette lutte (militaires et capitalistes) devait peser sur les décisions de l'Etat dans le sens de leurs intérêts : décisions qui ont conduit l'Empire à l'abîme ».

L'idéal politique de Uhde paraît être une sorte de démocratie aristocratique, où les meilleurs citoyens tiendraient le gouvernail, jouant à l'égard des autres le rôle du *bonus pater familias*. Point de domination violente, ni par en haut, ni par en bas.

« Nous écartons », dit-il, « la pensée d'établir le règne du prolétariat. Nous voulons aider les pauvres à se sentir à leur aise sur cette terre et fonder leur royaume. Les appels avides du château et de la rue nous sont également odieux, nous sommes pour l'égalité et la fraternité des hommes ».

Le lendemain de la guerre lui parut un moment propice pour voir éclore la société de ses rêves. Il pensait que la fatigue, les misères, les souffrances des hommes leur feraient adopter des changements radicaux dans leur manière de se gouverner et d'établir les rapports de nation à nation; que l'Allemagne, en particulier, serait le terrain propre à la prédication de l'évangile nouveau, car « un peuple brisé matériellement se spiritualise et se reporte vers les valeurs idéales. »

« Après la chute de l'impérialisme », écrivait-il, en 1920, « des possibilités neuves, plus belles, ont surgi : la maîtrise, par notre peuple, de lui-même et de ses destinées, la liberté, la volonté de se créer un bonheur intime, l'amour de la justice et de la fraternité. Un empire nouveau, qui ne soit pas souillé par la haine, déshonoré par les coups de pied de l'adjudant, mais dont les forces soient intérieurement liées par des valeurs impérissables, et où l'amour règne avec la douceur ».

A cette Allemagne pacifique et humaine, Uhde voudrait joindre une communauté des peuples, en particulier des peuples d'Europe, unis par une même civilisation :

« Une ligue des peuples », dit-il, « ne peut avoir un sens et ne peut durer que si elle unit les différentes nations, non par les lois révocables, mais par un sentiment d'amour. C'est cet amour pour l'Europe, notre plus grande patrie, que nous voulons éveiller. Il faut montrer, affirmer et cultiver ce qui en constitue l'essence : le trésor des souvenirs, des grandes actions pacifiques et des beaux-arts auquel chaque nation a contribué pour sa part, selon son esprit. Et lorsque nous disons : nous sommes de bons Européens, ce n'est point là une déclaration de renoncement à notre nationalité, d'internationalisme incolore; c'est celle d'un grand amour fraternel qui, sans rien sacrifier de ce qui est allemand, veut unir dans l'intérêt de l'humanité, de la paix et de la civilisation, nos propres trésors à ceux des voisins pour en former un tout ».

Trois ans après de tels espoirs, celui qui les exprimait avoue sa déception : ni la jeunesse allemande — du moins celle des classes dirigeantes — n'a échangé l'esprit de Bismarck pour celui de Rousseau ou de saint François, ni le peuple allemand ne présente un spectacle de concorde et de fraternité démocratique, ni l'esprit « européen » ne semble surgir d'un continent épuisé, mais non assagi. Wilhelm Uhde vient d'abandonner le château de Lauenstein, en Franconie, où il avait créé un centre de propagande pour ses idées, fondé une revue, où il groupait un cercle d'amis, organisait des congrès. Il s'est réfugié à Berlin, où il dirige une galerie de peinture. L'art le consolera peut-être des déboires d'une pédagogie politique dont on ne peut méconnaître la noblesse, ni même l'utilité, mais dont les effets ne sauraient être immédiatement visibles. S'il est vrai qu'un peuple vainqueur soit exposé au vertige de la force, et qu'un vaincu soit plus accessible aux valeurs idéales, les luttes matérielles, en tous pays, sont devenues si âpres, que seules des élites restreintes accueilleront une prédication comme celle de Uhde. Son double appel à l'esthétique et à l'éthique ne peut être entendu que d'un petit nombre, et il y aurait sans doute quelque hypocrisie à s'étonner qu'il n'ait point fait plus d'adeptes en Allemagne. En eût-il recruté davantage s'il s'était adressé ailleurs ?

* * *

M. Max Hirschberg, avocat de Fechenbach, publie sous forme de brochure un compte rendu détaillé du procès de ce journaliste, qui fut condamné le 20 octobre 1922 à onze ans de prison par le tribunal populaire de Munich.

Ce procès, qui fut à peine mentionné par notre presse, est d'une importance capitale pour juger de la mentalité d'une partie du peuple allemand, notamment des Bavarois. Il ne faut pas oublier, en effet, que Fechenbach n'a pas été condamné par des juges de carrière : le tribunal populaire (*Volksgericht*) auquel il fut déféré est une institution qui date du temps où les communistes régnaient à Munich. La Bavière réactionnaire l'a conservée, pour s'en faire une arme qu'elle manie en sens inverse. Les *Volksgerichte*, qui n'existent dans aucun autre Etat allemand, sont devenus un excellent moyen pour se débarrasser d'un adversaire politique, en faisant appel aux passions populaires.

Fechenbach a été condamné pour avoir remis au journaliste suisse Payot, en avril 1919, la copie de deux documents appelés le « mémorandum Erzberger » et le « télégramme Ritter ». Le premier, qui date de septembre 1914, exposait un programme annexionniste dû au

célèbre député du centre allemand, ainsi que les vues de Bethmann-Hollweg, Falkenhayn, Moltke et Tirpitz sur ce programme. Le second avait été envoyé le 26 juillet 1914 au gouvernement bavarois par Ritter, ministre de Bavière près du Saint-Siège.

Ces deux documents étaient compromettants pour l'Allemagne, et comme leur publication dans des journaux étrangers eut lieu pendant les négociations de Versailles, les juges de Munich estimèrent que cette publication fut contraire à l'intérêt allemand. Malheureusement le mémorandum Erzberger avait paru dans deux journaux munichois, les *Munchener Neueste Nachrichten* et la *Munchener Zeitung*, trois semaines avant d'être connu à l'étranger. Quant au télégramme Ritter, il avait été souvent mentionné par Eisner, dont Fechenbach était le disciple et l'ami, et le ministre socialiste, lorsqu'il était au pouvoir, avait supprimé le secret des documents diplomatiques.

La condamnation s'appuya encore sur un deuxième motif : Fechenbach envoyait à un bureau d'informations qui se trouvait en Hollande des renseignements sur le mouvement monarchiste et séparatiste en Bavière. Le tribunal considéra ce travail journalistique comme un crime de haute-trahison.

Le cas Fechenbach n'est pas seulement révoltant parce qu'il marque une confusion flagrante de la politique et de la justice : les républicains allemands l'appellent une seconde affaire Dreyfus, et la Ligue allemande des Droits de l'homme a fait de la révision de ce procès une de ses premières revendications. Mais il pose encore un problème d'une grave importance : celui de la liberté de la presse, et de la possibilité même d'exercer le métier de journaliste. Si toute information susceptible de nuire à l'intérêt national doit être écartée, si son auteur doit être traduit en justice, prendre une plume équivaut à suspendre au-dessus de sa tête l'épée de Damoclès. Qui dira quelle nouvelle est utile, quelle autre nuisible ? Telle information, qui paraît dangereuse lorsqu'elle est publiée, peut se révéler inoffensive lorsqu'on la juge avec un certain recul, ou inversement. D'ailleurs l'intérêt national est jugé par chacun de façon différente : il n'est pas de parti, point d'homme politique qui n'en croie détenir la recette unique et infaillible, qui ne soit persuadé que ses adversaires veulent mener leur pays à la ruine.

En temps de guerre, tous les gouvernements avaient décrété leur propre infaillibilité, et, afin de la faire respecter, avaient proclamé la censure. Si la censure rognait les ailes au publiciste, du moins ne mettait-elle point sa vie ou sa liberté en péril : régime cent fois préférable à celui qu'on est en train d'instaurer en Allemagne. Le cas Fechenbach est devenu un précédent : non seulement en Bavière, mais à Berlin. Une sorte de psychose, depuis quelques mois, s'est emparée des dirigeants, et le président Ebert a émis un décret permettant

de poursuivre quiconque divulguera les secrets d'Etat. Il n'a oublié que de définir en quoi consiste le secret d'Etat, si bien que tout ce qui se fait ou se prépare, se dit ou se chuchote aux alentours des personnages officiels, en un mot tout ce qui fait l'objet de la curiosité des journalistes, peut, en cas de divulgation, mener l'indiscret au bagne. Les frères Puttkamer viennent d'être arrêtés à Munich, parce qu'ils informaient le *Vorwaerts* de ce qui se trame chez les nationalistes bavarois, et Oehme est emprisonné à Berlin, on ne sait pour quel motif. Si cela s'étend, le cas Fechenbach deviendra la règle, et seuls les rédacteurs de l'agence Wolff, étant alimentés par le gouvernement, seront en sécurité.

René LAURET.

Espagne

Du Parlement conservateur au Parlement libéral

Le 5 décembre dernier, M. Sanchez Guerra, président du Conseil donna sa démission en pleine séance de la Chambre espagnole, au milieu d'un tumulte provoqué par une discussion sur les responsabilités du désastre du Maroc. Depuis quelques mois, M. Sanchez Guerra était investi de la « jefatura » du grand parti conservateur (qui s'appelle exactement libéral-conservateur) et qui après la mort de M. Dato était resté assez longtemps sans chef reconnu, par suite d'ardentes rivalités personnelles. La démission du 5 décembre mettait fin à une période pendant laquelle les conservateurs de nuances variées depuis M. Maura à droite jusqu'à M. Sanchez de Toca, à gauche, avaient successivement eu la responsabilité du gouvernement : M. Sanchez Guerra était en effet décidé à refuser son concours à toute espèce de nouvelle combinaison conservatrice.

L'événement capital de la période ainsi terminée avait été le terrible désastre de l'été 1921 au Maroc, désastre survenu sous un ministère Allendesalazar.

Ce désastre du Maroc domine toute la politique actuelle de l'Espagne : il a été l'aboutissement, rigoureusement logique de fautes politiques combinées avec de déplorables habitudes de gouvernement et d'administration. Il est en réalité beaucoup plus grave que le désastre colonial de 1898 : en 1898, l'Espagne attaquée par une puissance formidable s'était défendue avec honneur, et, dans la douleur de la défaite, elle se trouvait libérée d'une charge trop lourde pour elle, et mise à même d'inaugurer une période nouvelle de son histoire, période

moins brillante peut-être, mais plus réellement prospère que celle qui venait de finir. En 1921, sauf de trop rares exceptions (d'autant plus méritoires qu'elles étaient plus rares) les troupes espagnoles ont mal sauvé l'honneur; l'Espagne a provoqué un ennemi beaucoup plus faible qu'elle, et elle s'est fait battre complètement; et son effort si tristement brisé ne tendait qu'à lui faire assumer des charges nouvelles et périlleuses. Par surcroît, le ministère Maura, appelé à remplacer le falot ministère Allendesalazar, loin de réparer le désastre militaire, l'a doublé d'un désastre financier. Plutôt que de reconnaître franchement les fautes commises et de porter remède aux abus invétérés, le ministère Maura semble avoir voulu oublier ces fautes dans l'éclat d'une grande revanche : dans une pareille entreprise, le bon succès lui-même aurait été funeste puisqu'il aurait constitué un encouragement pour les coupables et une consécration des abus; on aurait repris l'explication commode du désastre par la « fatalité »...

Succédant au ministère Maura, dont la politique folle menait l'Espagne à la révolution et à la ruine (à la révolution par la ruine ou à la ruine par la révolution, selon le degré de patience du peuple espagnol), le ministère Sanchez Guerra avait eu le mérite de mettre fin au Maroc à cette politique de revanche qui ne faisait qu'aggraver les conséquences du désastre de l'été de 1921. D'autre part, sa politique économique, caractérisée par la signature de traités de commerce avec la France et avec l'Angleterre et par une barrière opposée au dumping allemand qui submergeait l'Espagne, sa politique sociale, caractérisée par la destitution du général Martinez Anido, qui comme gouverneur de la Catalogne, n'avait contenu le terrorisme rouge que par l'institution d'un terrorisme blanc, dénotaient également la volonté de réhabiliter les forces conservatrices pour gouverner et pour sauver le pays.

Mais M. Sanchez Guerra ne parvint pas à résoudre le terrible problème des responsabilités de l'affaire marocaine. La situation, il faut le reconnaître, était particulièrement difficile. Sur ce point encore, le ministère Maura avait trahi la confiance que l'Espagne, en dépit de bien fâcheuses expériences, s'était obstinée à mettre en lui; il avait soustrait à l'enquête décidée in extremis par le ministère Allendesalazar, le premier, nous ne disons pas des coupables, mais du moins de ceux dont la conduite devait être examinée : le général Berenguer, Haut-Commissaire espagnol au Maroc; c'était rendre inique et risquer de rendre vaine, toute l'enquête. M. Sanchez Guerra, avec un sens plus juste et plus patriotique des devoirs du gouvernement, laissa arriver au Parlement l'enquête faite par le général Picasso; cette enquête ne portait pas sur les responsabilités militaires encourues dans la zone de Melilla et elle était tronquée, mais elle avait été conduite avec tant de soin et de conscience qu'elle posait avec force les questions

que certains avaient pensé éluder. Au-dessus des responsabilités des subordonnés militaires, s'exposait la question de la responsabilité du chef militaire. Au-dessus des responsabilités purement militaires se posait la question des responsabilités politiques, puisque ce ne sont pas les militaires qui dirigent la politique de l'Espagne. Enfin au-dessus des unes et des autres se posait la question de la responsabilité d'un personnage constitutionnellement irresponsable, le roi lui-même. Nous ne disons point que l'ensemble de l'opinion considérât le roi comme le principal instigateur de la politique marocaine qui avait conduit au désastre; nous disons seulement que la question était formellement posée par certains, et que les efforts longtemps poursuivis pour éluder la recherche des responsabilités à tous les degrés de la hiérarchie ne pouvaient qu'incliner les esprits défiants à chercher une explication sensationnelle. Dans le tumulte parlementaire du 5 décembre, la personne du roi fut mise en cause par le député socialiste Indalecio Prieto.

La démission de M. Sanchez Guerra, son refus de se prêter à toute nouvelle tentative de combinaison conservatrice, entraînait l'arrivée au pouvoir de la coalition libérale qui, dans l'opposition, avait fait de la recherche des responsabilités et de l'application des sanctions, un des principaux articles de son programme. L'arrivée au pouvoir des libéraux entraînait à son tour la dissolution du Parlement élu (en partie; et en partie nommé) sous le gouvernement des conservateurs en décembre 1920; la préparation de la campagne électorale, la campagne électorale, les élections et la réunion du nouveau parlement demandaient plusieurs mois. En fait l'élection des députés a eu lieu le 29 avril, celle des Sénateurs le 13 mai, et la réunion du Parlement ne pourra avoir lieu avant la fin de mai. Il est vraisemblable que les libéraux, en bonne partie tout au moins, étaient à peu près aussi désireux que les conservateurs de gagner du temps avant que ne fût abordée la discussion parlementaire au sujet des responsabilités. Les nouvelles élections, la substitution d'un gouvernement et d'un parlement libéraux à un gouvernement et à un parlement conservateur, ne sont donc pas un effet de l'évolution politique de l'Espagne, mais un contre-coup de l'affaire marocaine. Le désastre marocain répétons-le, domine toute la politique actuelle de l'Espagne. Il a, dans le monde spécial de la politique, accéléré la décomposition des partis. Il a rendu plus profond l'abîme qu'il y a entre le monde politique et le pays. Il a fortement diminué le prestige de l'armée et il a divisé l'armée contre elle-même. Il a, par suite du traitement, juste sans doute, mais illégal, infligé aux soldats « dispensés » indisposé contre le régime une partie de cette bourgeoisie aisée qui en était l'un des meilleurs soutiens. Il a mis les finances publiques dans un état déplorable et arrêté pour longtemps l'exécution des projets

de mise en valeur des grandes richesses latentes du pays. Il a surexcité en Catalogne, et il a multiplié, les régionalistes séparatistes. Il a, en somme, énervé toutes les forces de l'Espagne et ébranlé toutes ses institutions. L'histoire des derniers mois fournit de quoi illustrer chacune de ces affirmations.

* * *

Dans ces derniers mois, la décomposition des anciens partis s'est accélérée. Elle s'est fait sentir principalement dans le parti mauriste qui s'il n'est pas le plus ancien des anciens partis, est le plus suranné. Le dernier ministère de M. Maura était un ministère de concentration conservatrice (il avait en outre deux libéraux prêtés par leurs chefs respectifs) et non pas un ministère purement mauriste; mais il était inévitable que le nouvel échec de M. Maura (le troisième depuis que, en un moment critique de la grande guerre, M. Maura sortit de sa retraite chagrine pour accepter la présidence d'un ministère national) diminuât la solidité d'un parti qui, plus encore que la majorité des partis espagnols, se groupe autour d'un homme plutôt qu'autour d'un programme.

Le meilleur élément du maurisme, et en particulier M. Ossorio Gallardo (qui d'ailleurs conserve à M. Maura toute son affection et toute son estime), ont fondé il y a plusieurs mois un «Parti Social populaire». Ce parti a peut-être quelques affinités avec le parti populaire italien, mais il n'a à coup sûr, à la différence du maurisme, aucune espèce de complaisance pour aucune espèce de fascisme éventuel. Il représente quelque chose de nouveau et aussi croyons-nous de bienfaisant dans la politique espagnole. Mais (il faut bien noter au passage ce fait qui témoigne de la séparation croissante entre les politiciens et le pays); cette force rénovatrice a cru devoir ne pas présenter de candidats aux dernières élections.

A l'extrême gauche comme à l'extrême droite, il y a décomposition. L'idéal tartare de Moscou devait faire des victimes dans un pays comme l'Espagne, où l'instruction est peu répandue et où l'incompréhension des devoirs sociaux chez tant d'industriels et tant de propriétaires produit par une naturelle réaction des formes violentes et anarchisantes de socialisme. Toutefois, les élections législatives du 29 avril ont été un succès pour les socialistes, puisque la minorité socialiste atteindra le chiffre de sept, le plus fort qu'elle ait jamais compté. Mais il faut s'entendre sur ce succès : il tient à l'élection de Madrid, où cinq des six candidats de la liste socialiste ont été élus. Or, dans la capitale l'indépendance des électeurs est plus grande qu'ailleurs, et les partisans de la recherche sincère des responsabilités ont voté pour les socialistes, parce qu'ils avaient plus de confiance dans les socia-

listes que dans les libéraux eux-mêmes pour assurer cette recherche; parmi ces mécontents, il paraît que nombre d'officiers et de membres du bas clergé ont voté pour les socialistes, si bien que ceux-ci ont peut-être trouvé à leur droite plus de voix que les communistes ne leur en étaient à leur gauche. D'autre part si les mauristes, au lieu de former une liste à part avaient joint leurs forces à celles des autres monarchistes, il est probable, que cinq monarchistes auraient été élus à la place des cinq socialistes : ici la décomposition des partis monarchistes recouvre (mais ne supprime pas) la décomposition des partis de gauche.

Ni le socialisme, ni même le maurisme, sous sa forme habituelle, ne peuvent passer pour des partis de gouvernement. Mais les partis de gouvernement eux-mêmes, conservateurs ou libéraux, continuent de s'émietter. Aux élections de décembre 1920, dans le parti conservateur, il y avait un groupe qui réunissait 177 députés sous la discrète autorité de M. Dato, président du Conseil; c'était le groupe libéral conservateur; ensuite venaient les mauristes avec 23 députés et les ciervistes avec 22. Aux élections de 1923, le parti vainqueur n'a aucun groupe aussi important que l'était celui de M. Dato; le groupe démocrate, c'est-à-dire celui du président du Conseil, n'a pas cent députés; celui du comte de Romanonès en a cinquante et celui de M. Alba 45 (sans parler des réformistes, des Gassetistes et des Alcalazamoristes, qui font partie de la coalition gouvernementale). Bien entendu les groupes conservateurs ont diminué; l'ancien groupe de M. Dato dirigé aujourd'hui par M. Sanchez Guerra, compte au plus 93 députés, le groupe cierviste en a 15 et est désormais plus important que le groupe mauriste qui en a 13.

Cette décomposition des anciens partis, qui n'a point comme compensation la formation de partis nouveaux (exception faite du parti social populaire, lequel d'ailleurs n'est pas encore entré dans la politique) a de graves inconvénients. D'abord il n'y a pas de majorité solide; aucun chef de gouvernement depuis plusieurs années n'a pu poursuivre l'exécution d'un programme politique; le mal est d'ailleurs si profond que peut-être aucun chef de gouvernement n'a seulement conçu un programme. Un autre inconvénient c'est que, dans l'émiettement des partis, le pouvoir du roi grandit: lorsqu'un ministère ne peut plus se soutenir, des solutions très variées peuvent être essayées; le pouvoir modérateur, n'ayant généralement aucune indication de la volonté du parlement, peut à son gré choisir une personne très voisine politiquement de celle qui s'en va, ou située sensiblement plus à gauche ou située sensiblement plus à droite : dans ces conditions, il est inévitable que beaucoup de candidats au pouvoir rivalisent de complaisance pour la politique personnelle, réelle ou supposée, du roi. Cette politique à supposer qu'elle soit réelle, n'est pas nécessairement mau-

vaise; et il est certain que les fautes, l'ignorance et l'égoïsme des politiciens laissent au pouvoir modérateur la possibilité d'une intervention bienfaisante; mais bienfaisante ou non, l'intervention est contraire à l'esprit de la Constitution; elle présente toujours le danger virtuel de ce qui échappe à tout contrôle et en résumé, la possibilité trop évidente de cette intervention a donné aux adversaires du roi, spécialement dans l'affaire du Maroc, des arguments bien spéciaux contre la monarchie.

Sans l'affaire du Maroc, on peut croire que la reconstitution du parti conservateur, inaugurée par la proclamation de la jefatura de M. Sanchez Guerra et continuée grâce à quelques actes de gouvernement dus à ce président du Conseil, se serait poursuivie; elle aurait eu pour corollaire une certaine unification des forces libérales puisque les libéraux, en refusant de s'unir en face de conservateurs unis, auraient renoncé indéfiniment aux bénéfices du pouvoir. L'affaire des responsabilités a déterminé la chute de M. Sanchez Guerra, diminué son prestige de chef, réduit son groupe et, par là, permis la continuation de la division même chez les partis dits de gouvernement.

* * *

Le désastre marocain a rendu plus profond l'abîme qu'il y a entre le monde politique et le pays.

L'entreprise du Maroc est franchement impopulaire. Elle a été mal engagée et mal conduite; elle a coûté beaucoup de sang; elle a, par la faute d'une mauvaise administration coûté énormément de peine inutile et énormément d'argent. Après le désastre, quand les plus naïfs pouvaient encore croire à l'explication par la fatalité, le pays a consenti d'immenses sacrifices; mais il y a longtemps qu'il est désabusé.

On peut donc discuter sur la responsabilité initiale de l'affaire : selon les opinions politiques on accusera surtout les Présidents du Conseil et les ministres qui se sont succédés, ou l' « Armée », ou le roi; mais il faut bien remarquer que, pour ceux-là mêmes qui accuseraient surtout l'armée ou le roi, attaquant les généraux et le roi en tant qu'ils empiéteraient dans le domaine politique ils accusent, en même temps les hommes politiques dont le rôle est précisément d'empêcher de tels empiétements.

Le système politique fondé par la restauration alphonsiste était assez artificiel : sous le monarque constitutionnel régnant et ne gouvernant pas il y avait une sorte de syndicat de gouvernement divisé en deux grands partis, l'un conservateur, l'autre libéral, qui alternaient au pouvoir et tout en faisant alternativement les élections à leur gré, donnaient chacun à son tour quelques petites satisfactions

aux diverses opinions, contenues dans de prudentes limites, qu'avaient laissé subsister une ère interminable de guerres civiles. L'émiettement des partis, le discrédit de leurs chefs, remplacés par des chefs de groupes et de sous-groupes, a rendu impossible la continuation de ce système. Seulement ce qui s'est substitué de plus en plus à des intérêts conventionnels, mais encore généraux, c'est l'influence des intérêts particuliers. C'est pourquoi la défiance envers les politiciens va croissant, et c'est pourquoi aussi elle tourne à la haine : on ne les considère plus simplement comme des gens manquant d'idéal, mais qui du moins épargnent au pays les aventures et les risques inséparables de la lutte pour l'idéal; on les considère comme des gens qui, à la faveur du désenchantement des gouvernés, font leurs affaires.

Cette défiance de plus en plus sévère prend plusieurs formes. A droite, le journal Mauriste *la Accion* fulmine quotidiennement contre les politiciens. *La Accion* représente moins les idées de M. Maura que les idées de la jeunesse mauriste; il y a là une nuance, tout au moins pour ceux qui seraient curieux d'étudier la personne de M. Maura; mais il semble que celui-là à mesure qu'il vieillit davantage s'en laisse imposer davantage par les « idées d'une jeunesse vraiment trop dépourvue d'expérience ». *La Accion*, donc, déteste le parlement; depuis qu'il y a un fascisme en Italie, elle rêve de fascisme, sans tenir compte des différences profondes qu'il y a entre l'Espagne et l'Italie. Elle multiplie les exhortations pour susciter des chefs. Elle ne suscite rien. Mais elle ne ne craint pas à l'occasion, dans sa fureur antipoliticienne, de compromettre le roi lui-même. Il y a un peu plus de deux mois, le directeur de *La Accion* publiait un article sensationnel où il annonçait l'abdication prochaine du roi. D'après lui, Alphonse XIII dégoûté des politiciens qui le laissent sans défense et sans initiative, mais savent se défendre eux-mêmes contre les plus justes attaques, allait profiter de la majorité politique du prince des Asturies (10 mai) pour se décharger d'une tâche aussi ingrate, comme il avait été déjà, au moins une fois, pendant la guerre, menacé de le faire. L'auteur de l'article engageait tous les bons citoyens à ne pas permettre cela et à se grouper autour de leur roi contre les politiciens. Ce pavé d'ours ne pouvait faire plaisir à personne. Le 3 mars le roi saisissant un prétexte un peu inattendu, l'inauguration d'une bibliothèque offerte à l'Ecole des Beaux-Arts, déclarait qu'il n'était pas un déserteur, et qu'il saurait s'il le fallait mourir à son poste; et pour être plus clair encore il ajoutait qu'il croyait avoir ainsi suffisamment démenti l'affirmation d'uu journal qui l'avait bien mal servi.

Or ce n'est pas que le roi lui-même n'ait été parfois tenté de se faire un peu de popularité aux dépens des impopulaires parlementaires. Dans une allocution restée fameuse et qu'il prononça à Cordoue à la fin du mois de mai 1921, il excitait très nettement l'opinion publique

à s'imposer à la torpeur et à la mauvaise volonté des politiciens occupés de leurs petites querelles, afin d'assurer la réalisation d'un vaste et bienfaisant programme de travaux publics. Naturellement ce discours fut très critiqué. Encore était-il prononcé avant le désastre du Maroc, lequel a singulièrement augmenté, même en dehors du cercle des politiciens, le nombre des gens qui, à tort ou à raison, se défient de la politique personnelle.»

Pourtant, à la fin d'avril 1923, l'Assemblée des Chambres de Commerce tenue à Santander adresse au roi un message rédigé dans les termes les plus sévères pour les politiciens : « Sire, alors que la tromperie, l'égoïsme et l'indifférence où vit le monde officiel et politique qui vous entoure semble s'acharner à nous désespérer, nous, contribuables, en nous privant de tous les recours légaux, nous n'avons pas besoin d'autres maîtres de patriotisme ni d'autres conseils de calme et de prudence que notre sincère amour pour l'Espagne, symbolisant en Votre Majesté la patrie elle-même...

« Votre Majesté jugera que devant une représentation nationale aussi spontanée, aussi unanime, aussi puissante et aussi complète, l'autre, celle qui fait figure de représentation légale, celle que « fabriquent » avec leur artifices et leurs trucs vieux de plus d'un siècle les funestes politiciens espagnols de tous les partis, devrait pâlir de honte, parce que son œuvre inféconde, invraisemblable au milieu des circonstances impérieuses de ces dernières années, a soulevé les protestations de l'Espagne entière, de l'Espagne qui chaque jour plus énergiquement, plus unanimement se refuse à reconnaître pour ses véritables députés et sénateurs ceux qu'imposent à la lassitude et au désespoir de la nation la force et l'argent des professionnels de la politique... »

Les commerçants protestent en tant que contribuables plus encore qu'en tant que commerçants. Or, il est évident que la principale cause de l'augmentation du poids des impôts est la stérile expédition du Maroc.

Mais nulle part le divorce entre l'ensemble de la nation et le monde politique n'est apparu plus crûment que dans les dernières élections législatives. Et cela de trois façons : 1° par l'énorme application de l'article 29 de la loi électorale; 2° par l'énorme abstentionnisme des électeurs; 3° par l'énorme corruption qui s'est exercée sur une partie de ceux qui ne s'abstenaient pas.

Et d'abord, l'article 29 : D'après cet article, les candidats qui n'ont pas de concurrent sont proclamés élus le dimanche qui précède celui du scrutin; or, il y a eu 145 députés proclamés ainsi : 145 sur un nombre total de 410 ou 411. Il est certain, malheureusement, qu'il n'y a pas là 145 manifestations d'union sacrée, mais plus de cent manifestations de l'indifférence des électeurs et de l'indifférence des candidats : on achète les désistements pour bénéficier de l'article 29 au lieu d'a-

voir à acheter les votes le jour du scrutin; c'est une simplification d'ordre commercial, peut-être une économie, à coup sûr une assurance. Il y a aussi des cas spéciaux, mais qui ne donnent pas une meilleure idée de la force des convictions. Ainsi à Bilbao le candidat socialiste Indalecio Prieto, qui s'est fait comme une spécialité de l'insulte au roi, est proclamé en vertu de l'article 29; et pourtant il ne manque pas à Bilbao de monarchistes et de monarchistes très riches. Sans doute les habiles violences de langage du député socialiste Indalecio Prieto peuvent fortifier la position de ceux qu'il attaque, et le clairvoyant aveuglement qui lui fait trouver partout des responsables peut suggérer à d'honnêtes gens le scrupule de n'en plus trouver nulle part, pour éviter que des innocents ne soient punis; mais, tout de même, si jamais la vieille métaphore de l'arme à deux tranchants a mérité d'être rajeunie, n'est-ce pas dans le cas présent?

En 1920, il n'y avait eu que 93 députés proclamés en vertu de l'article 29; moins du quart de la Chambre. Aujourd'hui c'est sensiblement plus du tiers. Ces chiffres donnent une idée du progrès de l'indifférence, c'est-à-dire de l'unanimité dans le dégoût, de gens par ailleurs profondément divisés entre eux.

Ensuite l'abstentionnisme. Suite du chapitre précédent. Mais l'abstentionnisme est d'autant plus remarquable que la loi électorale, due à M. Maura a prétendu instituer le vote obligatoire; elle fait appel à l'amour propre des citoyens et à leur intérêt. On doit afficher les noms des abstentionnistes, on doit aussi leur infliger certaines amendes sous forme de surtaxe d'impôts; enfin ils ne peuvent devenir fonctionnaires publics dans les élections. En dépit de ces mesures, la proportion des abstentions va croissant. En 1910, 73% des électeurs votèrent; en 1920, votèrent 64 % des électeurs des villes et 53% des électeurs des campagnes. Pour cette année on n'a pas encore de chiffres définitifs, mais il est certain que la progression de l'abstentionnisme a continué.

Enfin la corruption. Fin du chapitre précédent. Quand on n'a pas plus de confiance dans un programme que dans un autre, dans une personne que dans une autre, il est tout naturel que l'on vende son vote. On parle couramment d'élections qui ont coûté 40.000, 50.000 douros et davantages, d'électeurs qui ont été achetés 50, 100, 300 et jusqu'à 500 pesetas pièce, si j'ose m'exprimer ainsi. On assure, dit un journal au sujet d'un district de la province de Zamora, que sa défaite électorale a coûté au vicomte de Cusso 325.000 pesetas. A midi le vicomte avait la majorité, mais le marquis de Encinares, assure-t-on, pour remonter le courant, acheta 3.000 voix à 60 douros chacune. »

Après cela il faut reconnaître qu'il y a une minorité d'électeurs qui ne sont pas indifférents; il faut, pour les intimider, et au besoin pour les arrêter, mobiliser les « délégués » du gouvernement et les forces de la Garde civile; cela bien entendu pour ceux qui sont de l'opposition

Les autres ont la liberté de manifester l'énergie de leurs convictions: à Nules (province de Valence) dans un district où toutes les municipalités conservatrices avaient été destituées et où on a arrêté plus de mille « mauvais » électeurs, les élections se sont faites sous le contrôle d'une centaine d'individus armés de pistolets (nombreux détails savoureux dans le journal *El Debate* du 8 mai).

Ici, nous sommes loin de l'indifférence; mais de pareils cas ne sont pas la règle et, au surplus, ils ne rétablissent pas le prestige du monde politique.

Or, sans l'affaire des responsabilités, il n'y aurait pas eu maintenant d'élections, et il n'y aurait pas eu, pour les élections, des électeurs aussi désenchantés. Il y a d'ailleurs eu dans cette indifférence coupée de violences, deux authentiques manifestations de la volonté populaire et toutes les deux tendent également à la poursuite des responsables et à l'abandon non du Maroc mais de la grande entreprise marocaine: la première de ces manifestations, c'est le triomphe des socialistes à Madrid: nous en avons montré le sens: la seconde, que nous aurons à commenter plus loin, c'est le triomphe des régionalistes séparatistes en Catalogne.

* * *

Le désastre marocain a fortement diminué le prestige de l'armée et il a divisé l'armée contre elle-même.

Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur ce triste sujet de la diminution du prestige de l'armée. L'enquête du général Picasso a rassemblé une quantité de témoignages accablants. Au moment du désastre, beaucoup d'officiers n'étaient pas à leur poste et beaucoup n'ont pas rempli leur devoir. Cet état lamentable demande une explication; car si la mauvaise organisation des services ne pouvait surprendre, tant sont connus les vices invétérés de l'administration espagnole, les officiers espagnols avaient une réputation et une réputation bien méritée, de bravoure et même de témérité. Comment se fait-il qu'un trop grand nombre d'entre eux, en 1921, n'aient pas aussi bien qu'en 1909 encore fait honneur à cette réputation? Deux causes se sont combinées pour produire cet effet : 1° la démoralisation due au jeu et à la débauche; 2° la suppression de l'émulation, et de l'idéal militaire par suite de la réglementation de l'avancement à l'ancienneté seule : l'officier qui affrontait les peines et les dangers de la campagne au Maroc n'avait pas plus de chances d'avancement que celui qui était embusqué dans quelque sinécure bureaucratique à Madrid; il était, dès lors, inévitable que les officiers n'allassent au Maroc (où ils ne pouvaient avoir le sentiment de défendre leur patrie) que quand le tour de rôle les y

obligeait, et qu'ils n'y allassent qu'avec l'envie d'y passer le temps le moins mal possible et d'en repartir le plus vite possible.

Cette réglementation de l'avancement avait été imposée par la fameuse « Junte » de l'Infanterie, qui s'était constituée en 1917, mais il faut bien dire qu'elle était un remède, à la fois brutal et dangereux, au favoritisme qui avait fini par indigner toute l'infanterie. L'avancement au « mérite » n'était en réalité que l'avancement des officiers bien en cour; et pour les plus hauts postes, les brillants officiers de cavalerie faisaient meilleure figure que les pauvres fantassins. Le système imposé par la Junte de l'Infanterie était déplorable, mais il l'était moins que celui qu'il remplaçait, et en outre, les vrais responsables des inconvénients du système des Juntes sont ceux qui ont provoqué comme une naturelle réaction l'instauration de ce système.

On voit tout de suite comment la question des responsabilités devait inévitablement diviser l'armée : lorsque le désastre se produisit, il y avait au Maroc beaucoup d'officiers sans idéal militaire : c'était le produit du système des Juntes; mais les chefs, le général Berenguer et le général Silvestre, étaient de brillants officiers de cavalerie : c'était le produit du système antérieur. Si bien que les deux systèmes ont collaboré à la défaite. Mais il reste toujours que le système du favoritisme avait engendré l'autre, et, quand l'opinion publique, naturellement peu favorable aux Juntes militaires, fut encore excitée contre elles par les amis de ceux qui avaient à craindre la recherche de toute les responsabilités, les Juntes répondirent en insistant sur la nécessité de ne laisser sans sanction aucune responsabilité militaire ou civile; la poursuite des responsabilités civiles devait fatalement arriver à découvrir les principaux fauteurs du favoritisme.

M. Sanchez Guerra qui avait eu, nous l'avons dit, assez de fermeté patriotique pour laisser parvenir au Parlement l'enquête Picasso, crut peut-être ensuite faire de la politique d'équilibre en dissolvant les Juntes militaires; le 14 novembre 1922 il lisait à la Chambre, qui rentrait, le décret de dissolution des Juntes, et il faisait vraiment, ce jour-là, figure d'homme d'état. Mais par la suite, il donna l'impression d'être débordé par la question des responsabilités. Les Juntes en la personne de ceux qui les composaient ont survécu à son ministère, alors qu'un châtiment impartial de tous les coupables eût peut-être fait suivre leur disparition officielle de leur disparition réelle.

Le Conseil Suprême de Guerre et de Marine, présidé par l'énergique général Aguilera, a évoqué le cas du général Berenguer; il a évoqué également nombre de procès de militaires pour les réformer et, pour rendre les sanctions plus énergiques, il a puni les juges qui s'étaient montrés doux jusqu'à la complaisance. Il ne manque pas de gens qui se demandent si l'esprit des Juntes n'anime pas le Conseil Suprême de guerre et de Marine. Pour notre part nous ne saurions répondre à cette question

mais nous croyons que le Conseil Suprême, en infligeant aux subordonnés les justes punitions après lesquelles les chefs eux-mêmes ne pourront esquiver celles qu'ils auraient méritées, et en punissant les militaires de telle façon que les responsables civils ne pourront manquer d'être frappés à leur tour, a entrepris l'œuvre d'assainissement et de régénération sans laquelle il n'y a de salut ni pour le régime actuel ni peut-être pour l'Espagne elle-même (si ce n'est à longue échéance).

On vient seulement d'annoncer (7 mai) que le gouvernement allait rapatrier des troupes du Maroc. Il avait encore là-bas récemment plus de 150.000 hommes pour une politique « pacifique ». Et il est vrai que ces 150.000 hommes ne faisaient rien. Mais leur présence ne pouvait rassurer les rifains. Elle prouvait seulement que le gouvernement espagnol n'avait pas encore au Maroc une politique bien déterminée.

* * *

Nous venons d'aborder avec la question des effectifs un problème qui n'a guère retenu l'attention, mais qui nous paraît important. Nous avons dit que le désastre du Maroc, par suite du traitement juste sans doute, mais illégal, infligé aux soldats « dispensés » avait indisposé contre le régime une partie de cette bourgeoisie aisée qui en était un des meilleurs soutiens.

Voici ce qui s'est passé. Une loi, de 1912, a implanté en Espagne le service militaire obligatoire universel. Mais comme il n'y avait pas de casernes capables de contenir les contingents que fournirait ce service universel, la même loi a savamment organisé l'embusquage, surtout pour le temps de guerre, des fils de familles aisées.

Le soldat qui peut payer une *cuota* de 1.000 ou de 2.000 pesetas voit ses trois ans de service réduits à six mois, ou à trois mois; il choisit le corps où il servira (il a seulement fallu ensuite limiter le pourcentage de ceux qui pourraient servir dans l'intendance); il ne vit pas à la caserne; enfin, avantage capital, en cas d'expédition, il ne partira que s'il y a déclaration de guerre et si son corps tout entier prend part à l'expédition (ainsi, si l'on n'envoie qu'un bataillon de son régiment, le soldat de *cuota* est dispensé de partir). Ces avantages vont bien au delà de ce qu'exigeait le manque de casernes; on dira qu'il fallait multiplier ces *cuotas* destinées à payer la construction de casernes et par conséquent à faire disparaître les soldats de *cuota*; mais nous ne sommes pas sûrs que les ressources ainsi procurées à l'état aient servi uniquement à construire des casernes.

Quoi qu'il en soit, il n'y avait pas lieu à une déclaration de guerre de l'Espagne contre les rebelles rifains; de plus, en général, les corps n'ont pas été envoyés en Afrique au complet, ne fût-ce que parce que l'ar-

mement du corps entier n'était pas toujours de trop pour un bataillon. Aux termes de la loi, les soldats de *cuota* n'auraient donc pas dû partir en campagne. Il faut dire à leur honneur et à l'honneur du gouvernement, que personne au lendemain du désastre n'invoqua leurs droits de dispensés. Ils appartenaient en général aux classes qui réclamaient le plus haut la vengeance contre les Marocains. Ils partirent pour collaborer à la revanche nationale. Ainsi ces jeunes gens à qui la vie de caserne avait paru trop dure furent soumis aux épreuves d'une campagne terrible, insuffisamment défendus contre la chaleur le froid et l'humidité, mal ravitaillés, etc... Et la campagne fut conduite avec une lenteur désespérante par le général qui avait présidé au désastre et à qui le gouvernement confiait le soin de le réparer.

Dans ces conditions les soldats de *cuota* et leurs familles devaient se lasser, mais leur rapatriement eût été un nouvel élément de démoralisation pour tous les autres soldats. Le gouvernement se trouvait ainsi dans des difficultés inextricables. Il n'osa pas libérer les soldats de *cuota*, même après l'accomplissement de leurs trois mois ou de leurs six mois de service. Il ne pouvait pas demander grand'chose à ces soldats ni par conséquent à leurs camarades. Il organisa une légion étrangère et il réorganisa les troupes indigènes qui au moment du désastre avaient donné tant de déboires. Il dépensa beaucoup d'argent pour les soldats qu'il employait, beaucoup pour ceux, très nombreux, qu'il ne pouvait employer; il n'obtint pas de résultats militaires décisifs: mais il fut condamné à laisser s'aigrir les soldats de *cuola* et leurs familles, qui ne cessent de pétitionner. Cela, disions-nous, est fâcheux pour le régime : car un régime s'affaiblit de deux façons, soit par le renforcement de ses ennemis (ce n'est pas le cas en Espagne, où le socialisme répugne au tempérament national, où le républicanisme représenté par un Lerroux est en plein discrédit, où la monarchie apparaît comme le meilleur lien national) soit par la défection et le désenchantement de ses soutiens naturels : nous craignons fort que l'affaire du Maroc n'ait produit de ces défections et de ce désenchantement.

* * *

Elle a aussi mis les finances publiques dans un état déplorable. Au moment où le désastre s'est produit, on discutait en Espagne pour choisir entre de vastes projets de travaux publics. Le pays manque, en particulier, de voies de communication et de bons moyens de transports.

Depuis le désastre du Maroc on n'a plus lieu de se demander pour quels travaux particulièrement productifs et bienfaisants on va commencer d'employer l'argent accumulé dans le pays pendant l'heureuse

époque de la Grande Guerre. Le déficit provisoire de l'année financière 1922-1923 monte à 916.222.900 pesetas : le déficit de l'année 1921-22 montait à 1.101.217.405. Si nous étions tentés de trouver que ces chiffres ne sont pas encore trop considérables, nous devrions nous rappeler que le total des recettes budgétaires pour l'année 1922-23, en dépit des plus-values, n'atteint pas encore trois milliards (exactement 2.952.224.123 pesetas) : nous devrions nous rappeler surtout que ce déficit ne répond pas à ce genre de dépenses qu'un pays peut être obligé de s'imposer pour son honneur ou pour sa sécurité, mais qu'il répond seulement à un gaspillage impardonnable. Les avocats de l'affaire marocaine allèguent que le chiffre du déficit comprend d'autres dépenses que les dépenses marocaines, et leur allégation est exacte, mais ce qui est également exact c'est que les dépenses marocaines représentent la part à la fois la plus importante et la plus inutile de ce déficit. En outre, dans le reste du déficit, dû à la multiplication des fonctionnaires inutiles, l'influence marocaine se retrouve encore, puisque le budget le plus lourd est celui du ministère de la guerre ; dans un livre célèbre sur « l'Armée et la Politique », publié peu de mois avant le désastre (Madrid 1921) le comte de Romanones a montré comment l'Espagne devrait avoir à sa disposition un instrument militaire beaucoup plus efficace et beaucoup moins coûteux que celui qu'elle a.

Le déficit dû principalement à l'affaire marocaine a obligé l'Etat à faire appel d'une façon répétée au crédit public, au moyen d'emprunts à court terme, et à chercher à augmenter les impôts.

Le 4 mai dernier a eu lieu l'émission de 500 millions d'obligations du Trésor à 4 1/2 % ; à ce moment il y avait déjà pour 3.077 millions de pesetas d'obligations du Trésor à 5 % en circulation. En somme le budget doit payer annuellement 175 millions d'intérêts pour la dette flottante. Les obligations du Trésor se placent facilement grâce aux avantages considérables que l'Etat concède aux banques qui servent d'intermédiaire entre lui et le public ; mais les ressources ainsi drainées par l'Etat avec l'aide des banques eussent pu servir à la mise en valeur des richesses du pays. Quant à l'augmentation des impôts, nous avons vu plus haut quel effet elle produisait sur les commerçants : c'est surtout la protestation des contribuables, disions-nous, que traduisait l'énergique message de l'Assemblée de Santander au roi.

Or la nécessité de trouver de l'argent présente pour le régime le même genre d'inconvénients qu'a présentés la nécessité d'envoyer en Afrique les soldats de *cuota* : on est acculé à la nécessité d'inquiéter les classes qui étaient les meilleurs soutiens du régime. Comme le Parlement espagnol est loin de représenter le pays, il est évident que les classes non représentées, et en particulier les paysans qui d'ailleurs composent l'essentiel de la nation et font sa force, sont proportionnel-

lement plus chargées par l'impôt que les classes dont les représentants font les lois. Charger encore ceux qui sont déjà surchargés, c'est exciter dangereusement le socialisme agraire anarchisant qui déjà a failli incendier l'Andalousie, et dont le feu couve encore certainement en Andalousie, et ailleurs. Charger les classes jusqu'ici privilégiées, c'est mécontenter ceux qui ont été jusqu'ici les bénéficiaires et les soutiens du régime. L'unique solution est de faire des économies. Les économies réalisées aux dépens des fonctionnaires feraient plaisir au public mais non pas aux fonctionnaires qui ont plus de facilités que d'autres catégories de citoyens pour s'unir et former des Juntes. Tandis que des économies réalisées sur le chapitre « Action au Maroc » feraient beaucoup moins de mécontents et encore plus d'heureux (en tête, les soldats rapatriés). Ce n'est pas seulement à de graves aventures militaires mais c'est encore, et plus sûrement, à de graves aventures financières que l'on s'expose en ne mettant pas fin résolument au gaspillage marocain.

* * *

Il nous reste un dernier point à toucher avant de conclure. L'affaire marocaine a surexcité et multiplié en Catalogne les régionalistes séparatistes. Ainsi, de même qu'en prétendant annexer à l'Espagne les richesses du Maroc on néglige la mise en valeur de ses richesses propres (et on ruine ses finances publiques) de même en prétendant l'agrandir sans l'Afrique du Nord, on risque de la mutiler dans la péninsule ibérique, en excitant le séparatisme catalan.

L'esprit catalan diffère de l'esprit castillan, et la Catalogne a plusieurs fois manifesté au cours de l'histoire ses tendances séparatistes. Les épreuves de l'époque napoléonienne, l'ère des nationalités, puis l'ère des chemins de fer, du télégraphe et de la grande production auraient pu renverser définitivement ces tendances séparatistes. Mais l'Espagne n'a pas été assez un pays de l'ère des chemins de fer et les vices de son administration, sa négligence pour la mise en valeur de ses propres richesses, ont irrité sans cesse davantage l'esprit positif, âpre et tenace des Catalans.

L'entreprise du Maroc est le type parfait de l'entreprise qui ne «paie» pas. Elle est même le type parfait de l'entreprise qui coûte cher et qui ne paiera jamais. Au temps de ce ministère Maura qui semble s'être obstiné à tirer du désastre marocain ses plus funestes conséquences, l'opposition catalane ne se manifesta guère. Le cabinet Maura avait pour ministre des finances le leader catalaniste Cambo qui s'imposa à ses collègues par sa puissance de travail, de ténacité, et aussi par cet avantage unique, qu'il savait exactement ce qu'il voulait. Grâce à ses soins, le ministère Maura fit cadeau à la Catalogne d'un admirable tarif pro-

tecteur qui devait lui rendre quelque chose de la prospérité de la grande guerre. Ce tarif, qui coûtait extrêmement cher à l'Espagne et qui la brouillait avec ses clientes naturelles, la France et l'Angleterre en tête, ne pouvait pas durer longtemps tel quel. M. Cambo, qui, dès qu'il l'eut obtenu, s'était courageusement prononcé contre le gaspillage marocain, tomba du pouvoir avec M. Maura; lui et ses amis ne purent pas retarder indéfiniment la paix économique que M. Sanchez Guerra eut le bon sens de conclure avec la France et l'Angleterre. Et la Catalogne qui voyait se réduire les bénéfices, encore considérables d'ailleurs que lui valait le tarif douanier espagnol, fut de plus en plus sensible aux effets du gaspillage marocain. Dans de rententissants articles de la *Veu de Catalunya*, M. Cambo fit valoir les vigoureux arguments qu'il ne pouvait plus faire valoir dans le secret (relatif) du Conseil des ministres. L'affaire du Maroc continua, moins sanglante, mais presque aussi coûteuse, et les soldats ne furent pas rapatriés.

La Catalogne a fait entendre sa volonté aux récentes élections législatives. Les régionalistes sont passés de 17 à 22 ; leurs électeurs et eux-mêmes ont accentué la note séparatiste; M. Cambo, qui est assurément l'homme le plus remarquable du parti, n'a été élu que le troisième de la liste, parce que (en homme d'état qu'il est et qui se réserve) il ne paraît pas assez séparatiste; il a même été attaqué violemment par le parti de l'Action catalane qui, lui (à la différence du régionalisme, soucieux de garder certaines apparences) se proclame résolument séparatiste.

Ici, encore les gouvernements espagnols ont joué avec le feu; le séparatisme est déraisonnable, et la Catalogne, si elle pouvait jamais se séparer de l'Espagne, pâtirait de la séparation beaucoup plus que l'Espagne; mais pour le moment cette considération ne touche pas grand monde : le fait actuel, c'est que la prolongation de l'affaire marocaine use dangereusement les liens qui rattachent la Catalogne à l'Espagne; et le régionalisme séparatiste pourrait avoir des imitateurs hors de la Catalogne si l'Espagnè compromettait trop son prestige et ses finances.

* * *

Nous conclurons brièvement cette étude, et notre conclusion paraîtra bien optimiste à ceux qui, ayant lu les pages précédentes, ne soupçonnent pas les ressources de toute nature qu'il y a dans le pays d'Espagne.

Un Français qui parle de l'affaire marocaine sera toujours, pour les Espagnols, suspect d'arrière-pensées patriotiques. Loin de nous donc la tentation d'indiquer une solution au problème dont nous avons montré avec des faits et avec des chiffres, les difficultés qu'il présente pour l'Espagne ! Nous avons dit en passant qu'il y a au moins un Espagnol qui a présenté un essai de solution du problème marocain ; c'est

M. Cambo. M. Cambo n'a pas préconisé la solution humiliante de l'abandon; il a exposé un plan qui, à son sens, sauvegarde à la fois les intérêts, l'amour-propre, et les droits historiques de l'Espagne. C'est aux Espagnols qu'il appartient d'étudier cette affaire. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer en passant que s'ils soupçonnent bien facilement les Français d'arrière-pensées intéressées quand ceux-ci touchent à la question du Maroc, ils sont au contraire bien peu soupçonneux vis-à-vis de l'Angleterre, qui met évidemment son intérêt à voir l'Espagne, *mais une Espagne éternellement faible et qu'il faudrait réaffaiblir si elle devenait forte* (comme elle doit l'être), occuper la côte africaine du détroit de Gibraltar. L'intérêt évident de la France est que l'Espagne soit forte et prospère, et l'intérêt (moins évident, mais évidemment poursuivi) de l'Angleterre est que l'Espagne soit incapable d'avoir la maîtrise du détroit, si peu large, sur les deux rives duquel elle est installée.

Cette remarque faite, revenons à l'essentiel de notre étude : l'affaire du Maroc a ébranlé toutes les institutions de l'Espagne et énervé toutes ses forces; le parlement a de nombreux adversaires; le roi même n'en manque pas, cela en dépit du discrédit des républicains; l'armée est divisée; l'état social peut amener de graves complications, soit chez les masses ouvrières de la Catalogne où fermentent divers sujets de mécontentement soit chez les pauvres paysans de l'Andalousie; les finances publiques sont désorganisées; les travaux publics sont en souffrance; les classes qui soutenaient le régime sont divisées et inquiètes; dans la mesure où il y a des luttes politiques, ces luttes ne sont plus un simulacre comme au lendemain de la restauration alphonsiste: elles font penser parfois aux mauvaises querelles qui, au petit jour et au moment de régler la dernière note, mettent aux prises des camarades qui étaient partis pour faire la fête ensemble.

Nous n'avons rien dissimulé de ces ombres, assumant ainsi un rôle assez ingrat, non pas pour le seul amour de la vérité, mais aussi, avons-nous le droit d'ajouter, pour l'amour de l'Espagne. Car nous ne croyons pas qu'il soit encore trop tard pour porter remède à tant de maux. Dans ce parlement si discrédité, il y a des hommes de haute valeur. Dans ce pays désenchanté il y a des forces de régénération déjà à l'œuvre: nous avons cité la constitution du parti social populaire, qui apporte un élément nouveau dans la vie politique, et nous avons dit ce que nous pensions de l'action énergique et courageuse du Conseil Suprême de guerre et de marine.

Surtout, il reste ce grand peuple espagnol, si noble, si bon, et si confiant, prêt à pardonner toutes les fautes commises, si criantes qu'elles soient, pour peu que les coupables fassent amende honorable, et, surtout, n'aient pas l'indécence de persévérer dans leurs erreurs à la seule fin de prouver qu'ils avaient raison.

M. LEGENDRE.

Italie

Le fascisme

Le fascisme a saisi le gouvernement de l'Italie en octobre dernier. La fin de 1922 a été consacrée aux premières installations. En décembre commençaient ces réunions presque officielles du grand Conseil fasciste qui ont lieu à côté des réunions du Conseil des ministres. C'est au grand conseil fasciste que sont décidées les mesures intéressant la vie de l'Etat. Elles sont ensuite simplement ratifiées par le Conseil des Ministres. La coexistence de ces deux organismes pourrait sembler irrationnelle. Elle montre que le fascisme, tout triomphant qu'il est, doit maintenir certaines apparences. M. Mussolini a souvent parlé de renvoyer la Chambre, de gouverner en dehors d'elle. Il l'a insultée, brimée, il l'a mise en demeure d'exécuter ses ordres. La Chambre a obéi presque sans murmurer et elle n'a pas été congédiée. En demandant son assentiment, M. Mussolini reconnaissait, malgré ses insultes, que la Chambre gardait une ombre de pouvoir, que toute déconsidérée qu'elle fût par son incapacité et son manque d'esprit national, elle représentait encore une condition respectable dans l'esprit du peuple italien. M. Mussolini a conservé la forme extérieure du régime parlementaire parce qu'il a senti qu'un bouleversement complet était encore impossible. On l'a vu, suivant la tradition, prendre la plupart de ses ministres parmi les parlementaires, chercher au moins l'apparence de l'union, appeler des représentants du parti populaire. Ce ministère composite devait rester une façade. L'Italie est gouvernée uniquement par M. Mussolini. Il fait approuver, tour à tour, les décrets par le grand Conseil fasciste et par le Conseil des ministres, mais pour gouverner il faut prévoir les oppositions gênantes et les prévenir. M. Mussolini s'y emploie avec toute l'habileté d'un homme d'Etat strictement réaliste, parfaitement expert dans le maniement des masses.

Le fascisme est une organisation formidable, qui, par la force, est maîtresse de la nation. Mais on ne peut dire que, par le nombre de ses adhérents ou même des esprits qui lui sont sympathiques, il forme en Italie une majorité. Il est possible, il est probable même que si les comices électoraux étaient réunis en ce moment, ils enverraient à la Chambre une majorité de députés fascistes. Mais l'adoration de la force triomphante compterait sans doute pour beaucoup dans un pareil succès. Le fascisme entend gouverner par la force et non par l'assentiment des citoyens. Ses chefs, M. Mussolini particulièrement, le répè-

tent en toute occasion. Le fascisme devait donc posséder une organisation militaire éprouvée. Aujourd'hui les masses populaires les plus fortes, les plus vaillantes, si elles sont désarmées, ne peuvent guère s'insurger contre une minorité même infime qui possède des mitrailleuses. Il semble que l'ère des révolutions de rues est passée. La rue Transnonnain, la rue Saint-Denis ne reverront plus d'épopées.

Le fascisme avait conquis le pouvoir par la force des armes. Mais une fois le pouvoir conquis il ne pouvait pas désarmer. Désarmer, c'était redevenir une minorité perdue dans les masses, se livrer au premier caprice, au premier sursaut du Parlement. Il était difficile cependant de maintenir des organisations qui allaient faire double emploi avec les forces de police. On pouvait penser aussi que ces milices restées armées après le triomphe seraient tentées de profiter de leur victoire et de terroriser les ennemis d'hier : communistes et socialistes et même populaires et libéraux aujourd'hui atterrés. Il était même facile de prévoir des querelles personnelles entre fascistes. L'Italie, les luttes de ces dernières années l'ont prouvé, reste le pays des Guelfes et des Gibelins.

M. Mussolini trouva une solution élégante. Puisque les milices fascistes et les corps de police ne pouvaient exister côte à côte, il décida de les confondre. Dès le mois de décembre le grand Conseil fasciste ordonna la formation d'une milice nationale et cet ordre est naturellement ratifié par le Conseil des Ministres.

Les « squadres » fascistes sont dissoutes. Mais cette milice nationale sera recrutée par engagement volontaire parmi les fascistes. Ainsi, M. Mussolini épure le corps des fascistes. Il se débarrasse des éléments d'un courage douteux ou d'une insubordination trop gênante. Ces fascistes à toute épreuve, il les prend au service de l'Etat. Cette milice est aux ordres du Président du Conseil, elle sera mobilisable en toute occasion. Elle compte 70 à 80.000 hommes. Elle forme l'instrument par lequel le fascisme contraindra l'Italie à l'obéissance. Des difficultés s'élèvent dès que ces mesures sont connues. Les nationalistes et les d'Annunziens protestent. Eux aussi forment des corps militaires qui ont lutté contre le communisme : *arditi* de Fiume, chemises-bleues. Or, le décret, qui forme la milice nationale, ordonne la dissolution de ces corps. Aucun de ces nationalistes ne sera admis dans la milice nouvelle. Ils devront désarmer. Cela provoque de grandes résistances dans les villages du midi. Là, les deux partis en présence puisqu'il faut qu'un village italien compte toujours deux partis, sont les fascistes et les nationalistes. Ceux-ci sont donc complètement humiliés.

D'autre part, M. Mussolini renvoie un corps de police qui lui semble offrir peu de sécurité, ayant été créé par M. Nitti : la garde royale. Les gardes royaux licenciés essaient de se révolter. Les fascis-

tes les entourent, les désarment et les gardes royaux sont obligés d'évacuer leurs casernes. Quant aux nationalistes ils comprennent bientôt l'inutilité de la résistance. Leurs chefs signent un accord avec M. Mussolini (30 janvier). Le 26 février les deux partis fusionnent et les chemises-bleues sont admises dans la milice nationale.

L'institution de la milice restait absolument indispensable au gouvernement fasciste. En cas de trouble, il aurait pu s'appuyer uniquement sur l'armée. Une armée composée de conscrits sortis du peuple risque toujours de passer du côté de l'émeute. Il est certain que les cadres de l'armée italienne sont fascistes; la plupart des officiers nationalistes se sont ralliés. La présence du général Diaz dans le cabinet garantit la pleine adhésion de l'état-major au fascisme. Mais il faut compter avec des troupes que la faiblesse des ministères d'après-guerre a trop encouragées à l'indiscipline. Les incidents d'Albanie et d'Ancône sont présents à la mémoire des chefs fascistes. M. Mussolini décide le 5 janvier, sur le conseil du général Diaz, de porter le service militaire de douze à dix-huit mois. Pour prendre des mesures de cet ordre qui ne peuvent que mécontenter profondément la troupe, surtout dans un pays aussi peu militariste que l'Italie, il faut être sûr qu'on saura, s'il le faut, imposer l'obéissance aux soldats et qu'on ne dépendra pas d'eux pour se maintenir au pouvoir.

Cependant, les socialistes sont, au moins à l'heure actuelle lourdement écrasés. Ils ne réussissent même pas à faire l'union entre eux, à opposer un front unique au fascisme triomphant. Le 25 janvier les socialistes de la Chambre annoncent qu'ils interpelleront le gouvernement sur la politique intérieure et extérieure de l'Italie. Le 26, une note de l'agence Volta les mande directement. M. Mussolini, dit cette note « n'est pas disposé à supporter que l'autorité de l'Etat soit menacée » (il ne s'agit que d'une interpellation parlementaire). En Russie toute opposition est réglée par le sang. Le gouvernement fasciste ne reculera devant aucune mesure.

Le 7 février, lors de la session parlementaire, les socialistes essaient d'ouvrir la discussion. La Chambre, à l'exception de l'extrême gauche se prononce contre eux. Le 9, M. Turati met le gouvernement en demeure de choisir entre la dictature et le régime parlementaire Le débat tourne court. Quelques jours après, des incidents se produisaient à Milan, à la rédaction du journal socialiste *Avanti* ! M. Serrati, délégué des socialistes au Congrès de la IIIe Internationale à Moscou, y avait accepté, sans l'autorisation de son parti, la fusion des socialistes et des communistes. A son retour, des collaborateurs lui interdisaient l'entrée des bureaux de l'*Avanti* ! (24 février) et le parti socialiste rejetait la fusion. Quelques jours plus tard, Serrati, ses adversaires et des milliers de socialistes étaient arrêtés sur l'ordre de M. Mussolini et inculpés dans un grand complot anti-

fasciste. La plupart étaient relâchés peu après. Depuis, l'extrême gauche a rarement manifesté son existence.

Les libéraux, malgré l'assentiment donné au fascisme par la plupart des parlementaires qui les représentent, mènent contre le gouvernement fasciste une lutte plus ou moins sourde. N'oublions pas que c'est contre eux que le fascisme a remporté sa victoire d'octobre, car contre les socialistes et les communistes le succès était depuis longtemps acquis. M. Mussolini s'efforce depuis longtemps d'exercer une pression sur l'ensemble des libéraux.

Rien n'est moins discipliné que les partis libéraux à la Chambre italienne. Et ce sont leurs dissensions qui ont rendu possible l'accession des fascistes au pouvoir. Avant le triomphe de M. Mussolini, ils se divisaient surtout en sections personnelles : parti de M. Giolitti ou de M. Nitti. Aujourd'hui, pressés par le fascisme, ils ont essayé de se mettre d'accord sur ces idées. Ils n'y réussissent que difficilement.

Sous cette étiquette de libéraux ou de constitutionnels se groupent des hommes suivant des tendances politiques très différentes. La droite libérale rejette les méthodes du fascisme, mais elle poursuit les mêmes luttes que lui. Ce n'est pas vainement qu'un jour à Bologne, M. Salandra chef de la droite libérale a été proclamé « fasciste honoraire ». Ce groupe est naturellement ami du gouvernement fasciste. Il n'est pas éloigné non plus du nationalisme. Il est naturel que M. Mussolini compte sur lui pour obtenir l'assentiment des libéraux.

A ce groupe font opposition les libéraux du centre dont le principal organe est le *Corriere della Sera*. Ces libéraux du centre sont peut-être les adversaires les plus redoutables du fascisme, car ils représentent la tradition de la bourgeoisie qui a fait jadis l'unité nationale. Personne ne peut contester leur patriotisme, ni leur haine du désordre. Ils ont une grande position morale. En outre, recrutés surtout parmi une élite d'industriels et de riches, ils disposent d'une certaine influence financière. Le sénateur Albertini est à leur tête. Ce groupe garde une situation si considérable que jamais le fascisme n'a osé l'attaquer directement. Seul, au lendemain des jours d'octobre, le *Corriere della Sera* a osé protester directement contre le coup d'Etat. Le gouvernement parla alors de censure. Quelques exemplaires du *Corriere* furent brûlés. Quelques jours après, M. Mussolini devait renoncer à étouffer le grand journal milanais. Les libéraux du centre conservèrent leur indépendance.

Cependant ils manquent de base pour l'action. Le terrain où ils se placent est exclusivement politique. Or, il semble bien difficile, à l'heure actuelle, de créer un mouvement de masses à propos de la Constitution. Seul le problème économique peut soulever la foule. Or, ce groupe, recruté parmi de grands bourgeois, craindrait d'écouter certaines revendications sociales venues de gauche. Il se trouve pris entre la droite et la gauche.

Quant au groupe des libéraux de gauche, il trouve la plupart de ses adhérents parmi les giolittiens et les nittiens. Les giolittiens ont commis bien des fautes qui les ont diminués dans l'esprit du public. Les nittiens sont écrasés par la révolution fasciste. Leur chef était au pouvoir lors des plus tristes heures de la désorganisation nationale. Il ne sont guère à redouter.

M. Mussolini semble pousser la droite libérale à faire l'unité des libéraux sous sa direction pour les rallier au fascisme. D'autre part, il attaque en toute occasion les doctrines libérales qu'il déclare anti-vitales et périmées. Le libéralisme, aime-t-il à répéter, est le produit des deux phénomènes principaux du XIX^e^ siècle : développement de l'industrie et du capitalisme, sentiment des nationalistes. Le XX^e^ siècle déjà si différent de son prédécesseur, a sans doute besoin de doctrines nouvelles. Et M. Mussolini célèbre la force qui vient heureusement tempérer la liberté, cette liberté dont, d'ailleurs, les hommes sont fatigués. Au mot liberté, la jeunesse d'aujourd'hui préfère les mots : ordre, hiérarchie, discipline. Le fascisme passera, s'il le faut, sur le corps plus ou moins décomposé de la déesse Liberté.

On n'est pas tout à fait sûr, quand on lit les discours de M. Mussolini, de la pleine sincérité de ses paroles. On se demande si ces paroles ont d'autres buts que la satisfaction des milieux fascistes et l'intimidation des adversaires. Car, enfin, si M. Mussolini sait que les hommes sont las de la démocratie, pourquoi avoir laissé subsister dans son pays la forme parlementaire ?

L'événement politique le plus marquant a été en avril la réunion du Congrès du parti populaire. C'est la première fois depuis le mois d'octobre, qu'un parti osait ouvrir un Congrès national. Le débat aboutit à la scission entre le fascisme et le parti populaire.

S'il est un parti qui a été diminué par l'avènement du fascisme, c'est bien le parti populaire. Né depuis la guerre, ce parti avait pris grâce à la représentation proportionnelle une situation prépondérante, d'ailleurs dépassant sa force numérique. Placés entre les libéraux et l'extrême-gauche, nécessaires aux constitutionnels pour la formation de toute majorité, les populaires, comme autrefois le centre catholique au Reichstag allemand, prétendaient devenir les arbitres et les maîtres du Parlement. Ils abusèrent de leur situation et c'est l'opposition de leur chef Don Sturzo qui empêcha en février 1922 la formation d'un ministère Giolitti. Le triomphe du fascisme, en plaçant le gouvernement hors de l'influence directe des équilibres parlementaires, devait enlever aux populaires leur position d'arbitres.

Les populaires, comme les autres partis italiens, durent s'incliner devant M. Mussolini. On leur attribua dans la nouvelle combinaison un ministère et trois sous-secrétariats d'Etat. Encore les ministres populaires furent-ils désignés par M. Mussolini, sans l'assentiment de leur

parti. Ils étaient choisis dans la fraction de droite du parti populaire. Les beaux jours de Don Sturzo étaient passés.

La guerre ne devait pas manquer d'éclater entre le fascisme et les populaires, si on peut parler de guerre, lorsqu'un parti est au pouvoir et dispose de toutes les forces. Un des principaux points du programme fasciste, l'un des plus justifiés, est la réforme électorale, la suppression ou au moins la modération de la proportionnelle; il faut bien reconnaître que l'établissement de la proportionnelle absolue a été l'une des causes les plus graves de la désorganisation politique de l'Italie, mais la proportionnelle a fait la fortune du parti populaire; elle est encore sa base la plus solide.

Le débat n'a pas encore été engagé ouvertement, mais il n'est pas douteux que c'est sur cette question que les populaires sont le plus radicalement opposés aux fascistes. Au congrès d'avril, trois tendances se trouvaient en présence. La gauche, absolument opposée au fascisme a été battue. Don Sturzo dirigeait la section du centre; il consentait à soutenir le fascisme, mais refusait de se remettre sans restrictions entre ses mains. La fraction de droite fit une forte opposition au secrétaire du parti, M. Mussolini l'avait adroitement travaillée. Sa politique de déférence lui avait conquis le Vatican et on avait pu voir au cours d'un mariage, le cardinal Vannutelli, doyen du Sacré Collège faire l'éloge du fascisme et du Président du Conseil. Les ministres populaires du cabinet Mussolini demandaient à leur parti une adhésion absolue. Les populaires se sentirent menacés. L'intervention du Vatican ne pouvait que les inquiéter, car ils ont toujours défendu leur indépendance. Ils ne pouvaient se rendre sans combat à un gouvernement qui poursuit l'abolition de la proportionnelle. Ce fut la fraction centrale qui l'emporta haut la main et Don Sturzo fit voter sa motion. Aussitôt, M. Mussolini, jugeant le fascisme attaqué, demanda leur démission à ses quatre ministres populaires. La collaboration avait cessé.

La tâche de M. Mussolini reste donc fort lourde. Tous les partis politiques italiens d'hier n'attendent, pour attaquer le fascisme, qu'une occasion propice. Ces partis ont perdu une grande partie de leur ancienne force. Doit-on croire qu'ils pourront être facilement annihilés? Le fascisme a pour lui les espoirs fondés par un grand nombre de patriotes, le fait accompli, la force d'attraction du succès, sa milice nationale ardente, et bien armée et fortement organisée.

Paul Rival.

Russie

La persécution religieuse en Russie soviétique.

Le récent procès de Mgr Cieplak et d'autres ecclésiastiques catholiques de Russie a de nouveau attiré l'attention de l'opinion sur la question religieuse au pays des Soviets.

La recrudescence du régime de la Terreur, les nouvelles persécutions dirigées contre l'Eglise coïncident étrangement avec les concessions d'ordre économique que les bolcheviks se sont vus obligés d'accorder au « monde capitaliste et bourgeois » à la suite de la débâcle de plus en plus complète du système communiste. Il semble que les commissaires du peuple cherchent sur le « front religieux » comme ils disent, une compensation à leurs défaites sur le « front économique ».

Dès son avènement au pouvoir le bolchevisme s'est montré l'ennemi implacable et cruel de la religion, de toute religion. La propagande anti-religieuse est inscrite au nombre des devoirs des membres du *R.K.P.* (parti communiste russe); la participation aux cérémonies du culte entraîne automatiquement l'exclusion du membre délinquant. Sur l'Hôtel de Ville de Moscou — noble édifice de vieux style russe — à la place où se trouvait naguère une icône du Christ, les bolcheviks ont apposé une énorme pancarte avec ces mots : « *La religion est de l'opium pour le peuple* ». Les cathédrales du Kremlin ont été fermées, de nombreuses églises profanées. Pendant cette première persécution, les bolcheviks fusillèrent le métropolite Vladimir, de Kiev; on ne saura jamais le nombre exact d'évêques, de prêtres, de moines qui furent mis à mort dans les villes et les campagnes, fusillés, brûlés ou enterrés vivants.

L'enseignement religieux banni des écoles a été complètement prohibé, sous le prétexte que « jusqu'à l'âge de dix-huit ans les jeunes ne possèdent pas assez d'esprit critique pour apprécier les doctrines qui leur seraient enseignées ». Par contre, l'enseignement de l'athéisme a été grandement favorisé. Les enfants des « asiles communistes » de Moscou sont menés dans les musées où on leur montre les reliques profanées et les objets du culte, à titre de curiosité comme des « vestiges des superstitions abolies ».

La lutte systématique contre la religion entreprise par le pouvoir soviétique s'étend depuis la capitale jusqu'aux provinces les plus reculées de la vaste Russie : c'est ainsi que dans les steppes lointaines du Sud-Est, dans les territoires réservés jadis aux tribus nomades des Kalmouks, des détachements communistes furent chargés de détruire

les temples bouddhiques, de massacrer les prêtres, de souiller les statues du Bouddha et les livres sacrés que les malheureux Kalmouks faisaient venir, à grand'peine et à grand frais, des monastères du Thibet.

* * *

Une des formes préférées de la propagande anti-religieuse des bolcheviks est l'organisation de grandes processions ayant pour objet de tourner la religion en dérision. Des communistes — hommes et femmes, — vêtus d'habits sacerdotaux parcourent les rues, en traînant les effigies d'Osiris, de Mithra, de Moïse, du Bouddha, du Christ, de Mahomet, pour les brûler ensuite sur des bûchers dressés sur les places publiques.

Cependant, comme plus d'une fois dans l'histoire, la persécution a donné des forces nouvelles à l'Eglise. Au milieu de l'effondrement général, elle restait la seule institution stable, le dernier refuge de ceux qui avaient tout perdu. Aussi les bolcheviks, après avoir combattu les croyances religieuses sous toutes leurs formes, après avoir persécuté les membres des différents clergés, se préoccupèrent-ils d'ébranler la hiérarchie ecclésiastique elle-même, de saper l'organisation interne de l'Eglise orthodoxe. Fidèles à leur système, qui est de porter le désordre et la sédition dans le camp de leur adversaire, avant même de l'attaquer, ils s'efforcèrent de dresser le bas clergé contre les prélats et de rompre l'unité de l'Eglise. Des sectes diverses furent fondées pour diviser le monde religieux en clans hostiles les uns aux autres. Les commissaires firent appel aux prêtres interdits, aux moines défroqués pour former des « communautés religieuses », dont le but principal devait être de mener l'offensive contre l'Eglise orthodoxe de toutes les Russies.

Aux époques les plus sombres de l'histoire de Russie, aux temps du joug mongol, aux temps des «grands troubles» du début du XVII^e^ siècle, l'Eglise orthodoxe a puissamment contribué au maintien de l'unité morale et politique du peuple russe. Il sembla même, à certains moments, et, notamment sous les premiers Romanof, que les patriarches seraient appelés à participer au pouvoir temporel et partageraient avec les tsars les charges de l'autorité suprême. Mais la volonté de Pierre le Grand mit fin à ces aspirations. Le patriarcat fut supprimé. Un collège de métropolites, d'archevêques et d'évêques choisis par le pouvoir impérial et surveillés par le procureur général du Saint-Synode, prit sa place. C'est sous ce régime que l'église russe a vécu pendant près de deux siècles. Aussitôt après la Révolution de mars, on songea à rétablir le patriarcat. On espérait donner ainsi à l'Eglise un gouvernement fort, approprié aux circonstances exceptionnelles

où l'on vivait. Le Concile de l'Eglise russe, réuni à Moscou en 1917, désigna trois candidats au siège patriarcal : parmi eux le sort choisit le métropolite Tikhon.

Le nouveau patriarche s'efforça de suivre à l'égard du pouvoir soviétique, qui venait de s'installer en maître au Kremlin, une politique modérée et prudente, que certains esprits plus ardents allèrent jusqu'à qualifier de timorée. Ceux-ci s'attendaient à ce que le patriarche cherchât immédiatement à soulever les masses contre le gouvernement communiste, et exhortât le peuple à la résistance armée contre l'oppresseur impie, contre l'ennemi de la foi. Mais le patriarche ne voulait pas que l'Eglise pût être accusée de faire de la politique; il ne voulait pas donner aux commissaires le moindre prétexte à représailles.

Alarmés par le prestige croissant de l'Eglise et de son chef, les bolcheviks se décidèrent à prendre l'initiative des hostilités. Le décret du 26 février 1922 prescrivit la réquisition de tous les objets précieux renfermés dans les églises et les monastères et, notamment des vases sacrés. Le produit de ces réquisitions devait, soi-disant, servir à soulager les maux causés par la famine.

Le patriarche s'éleva avec force contre cette décision. C'est de ce moment que date le conflit aigu entre le chef de l'Eglise et le gouvernement soviétique. Depuis lors, le patriarche est gardé à vue à Moscou. On ne cesse d'exciter le peuple contre lui. Les sectes et les Eglises dissidentes sont invitées par les bolcheviks à adopter des résolutions demandant la déchéance ou même l'exécution du patriarche. Enfin actuellement le gouvernement des Soviets s'est décidé à le traduire devant le tribunal révolutionnaire de Moscou.

Voici, en traduction fidèle, l'une des encycliques du patriarche Tikhon qui servit de base à l'acte d'accusation dressé contre lui par le commissaire Krilenko (« *le camarade Abram* »), ancien généralissime des armées soviétiques, actuellement procureur général, personnage à la fois sanguinaire et grotesque qui s'efforce d'égaler le sombre et tragique Fouquier-Tinville.

« Par la grâce de Dieu, l'humble Tikhon, patriarche de Moscou et de toutes les Russies à tous les fidèles enfants de l'Eglise orthodoxe russe

Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous ! Parmi les dures calamités et les épreuves qui se sont abattues sur notre pays à la suite de nos péchés, la plus grande et la plus terrible est la famine, qui a frappé de vastes territoires peuplés de millions d'hommes. En août 1921 déjà, dès que nous avons eu connaissance de cette affreuse calamité, croyant de notre devoir de venir en aide à nos ouailles qui souffraient, nous avons adressé des messages aux chefs de différentes Eglises chrétiennes (aux patriarches orthodoxes, au Pape de Rome à l'archevêque de Canterbury, à l'évêque de New-York), en les adjurant au nom de la charité chrétienne, de procéder à des collectes d'argent et de vivres et d'envoyer ceux-ci à la population affamée de la région volgaïque.

En même temps fut fondé le comité ecclésiastique pan-russe de secours aux affamés et, dans toutes les églises ainsi que parmi les différents groupements de fidèles, on procéda à des quêtes en vue de venir en aide aux affamés. Mais cette organisation ecclésiastique fut jugée superflue par le gouvernement soviétique

et toutes les sommes récoltées durent être remises au Comité gouvernemental. Cependant, on continuait à faire des collectes d'argent et de vivres par l'intermédiaire des organes d'administration de l'Eglise — le Saint Synode, le Conseil supérieur ecclésiastique, les conseils diocésains, les conseils paroissiaux, etc., — pour secourir les affamés. Désireux d'augmenter les secours à la population des régions de la Volga que décimait la famine, nous avons cru pouvoir autoriser les conseils paroissiaux et les communautés à faire don pour les besoins des affamés des ornements d'église précieux et des objets non employés pour le culte. Nous avons porté cela à la connaissance de la population orthodoxe par un appel spécial dont la publication et la diffusion furent promises par le gouvernement. Mais aussitôt après, à la suite d'attaques véhémentes des journaux gouvernementaux contre les chefs spirituels de l'Eglise, le comité central exécutif panrusse a décidé, le 13-26 février, d'enlever des églises tous les objets précieux, y compris les vases sacrés et autres objets du culte.

Du point de vue de l'Eglise, un tel acte est un acte sacrilège, et nous avons cru de notre devoir sacré de proclamer l'opinion de l'Eglise sur lui et de la porter à la connaissance de tous nos fidèles enfants

Considérant les très graves circonstances du temps, nous avons permis la donation des ornements d'église non sacrés et non utilisés pour les besoins du culte. Nous adjurons encore les fidèles enfants de l'Eglise de continuer ces donations car nous ne désirons qu'une chose : que ces sacrifices soient l'action de cœurs charitables en faveur des besoins du prochain et qu'ils soient d'un secours réel à nos frères qui souffrent. Mais nous ne pouvons approuver l'enlèvement même par voie de donations bénévoles, d'objets sacrés dont l'emploi pour des fins autres que celles du culte est interdit par les canons de l'Eglise œcuménique et est puni par elle comme un sacrilège — par l'excommunication pour les laïques, par l'interdiction pour les ecclésiastiques (Règle apostolique 73, règle 10 du Concile œcuménique).

Fait à Moscou, le 15 février 1922

L'humble Tikhon, patriarche de Moscou et de toutes les Russies ».

Le « paradis » soviétique

L'armée rouge a célébré récemment le cinquième anniversaire de son existence. Un aimable journal bolcheviste écrit à ce propos qu'il faudrait changer, à l'usage de cette armée, la formule de la loi de Lynch « Œil pour œil, dent pour dent » par celle ci : « Pour un œil, deux yeux; pour une dent, la mâchoire entière ». Mais il ne suffit pas de vouloir dominer et dévorer le monde entier: il s'agit de pouvoir le faire. Un critique militaire russe de talent fait observer à ce propos avec justesse que ce qui manquerait aux Soviets pour une guerre victorieuse, ce seraient les officiers, car leur armée ne compte que 5 % d'officiers d'active de l'ancienne armée russe, contre environ 60 % d'officiers communistes qui n'ont suivi aucune école, ou bien ont suivi des cours hâtifs, et [illegible] % d'officiers issus d'anciens sous-officiers et de diverses situa[illegible] secondaires dans l'armée du tsar. Ce critique pourrait ajouter que, les Soviets eussent-ils conservé la majorité de leurs anciens officiers, ils ne seraient pas bien terribles pour autant, car ces officiers dont beaucoup étaient fort braves, étaient trop peu réfléchis, maîtres d'eux-mêmes, et aussi trop peu amis de la science militaire, pour ébranler avec succès des masses d'hommes auxquelles on a dit qu'elles étaient libres. Le mode d'action des officiers russes sur la troupe ne pouvait

obtenir de succès qu'avec une troupe offrant l'obéissance passive. Le soldat de l'armée rouge les surprendrait fort. Il ne faut donc pas beaucoup s'émouvoir des rodomontades soviétiques.

En attendant qu'ils se répandent sur les pays voisins pour les réduire en esclavage, les Soviets s'efforcent, par tous les moyens, de rendre difficile à leurs compatriotes la sortie du paradis qu'ils ont créé là-bas. Le prix du passeport a été porté à un milliard et demi de roubles, ce qui est un prix que seuls peuvent payer les gros bonnets soviétiques ou les nouveaux riches. En outre, on voudrait ne pas lâcher les citoyens avant l'âge de 60 ans, et encore, même alors, on ne le ferait qu'à condition qu'ils n'aient pas parmi les émigrés russes, des parents qu'ils désirent rejoindre. C'est le « paradis » forcé — à perpétuité !

D'ailleurs, on espère bien faire prendre goût au régime nouveau en modifiant le calendrier. Déjà, le calendrier Grégorien a été adopté dès le début de la révolution. Mais divers projets rappelant ceux de notre « calendrier républicain » ont paru depuis. L'un d'eux divise l'année en 60 semaines de 6 jours, où le dimanche disparaîtrait et serait remplacé par le lundi comme jour férié. Les 5 ou 6 jours restants sur les 365 de l'année, seraient consacrés à des fêtes bolchevistes. On remarquera que les révolutionnaires français avaient imaginé une semaine de *dix* jours; les Russes donneraient la préférence à une semaine de *six* jours : cette simple différence suffirait à souligner le caractère de l'une et de l'autre révolution.

Une réforme plus utile vient d'instituer en Russie le système métrique. On ne peut qu'y applaudir. Malheureusement, cette réforme introduite par un gouvernement abhorré, privé de puissance effective et dépourvu d'argent, risque fort de n'exister longtemps que sur le papier. Il est fâcheux que les Tsars aient laissé à la révolution l'initiative d'un progrès comme celui-là. On conviendra que cela eût été plus urgent que de nationaliser des noms de villes comme par exemple celui de Pétrograd.

La situation économique des Soviets continue à être extrêmement précaire, et cela pour deux raisons principales, la première que les ouvriers, mal traités, mal payés, mal dirigés, ne disposent pas de beaucoup de matières premières, et ne peuvent produire qu'en petite quantité et à prix très élevés; la seconde raison est que le village russe, qui a retrouvé à peu près son équilibre, en vivant au jour le jour des produits de son sol, n'a pas d'argent disponible pour acheter les produits de la ville et apprend à s'en passer. Par exemple, les *laply* (sandales d'écorce tressée) remplacent avantageusement à la campagne, les bottes de cuir, puisqu'elles ne coûtent à peu près rien, tandis qu'une paire de bottes coûte une véritable fortune. Un résultat direct de cette situation est le chômage. Le nombre des sans-travail croît sans cesse dans les grands centres usiniers, et les Soviets ne peuvent rien faire, pas même

mettre en avant leurs bourreaux, pour faire taire les réclamations de ces véritables prolétaires qui meurent de faim.

On signale, à ce propos, l'hostilité croissante des ouvriers russes contre les ouvriers étrangers, surtout allemands, que l'on voit partout confortablement installés et choyés par les représentants officiels des Soviets.

On sait combien est précaire la situation de l'école russe. L'instruction obligatoire est une de ces « vastes fumisteries » que les Soviets ont lancées un peu partout. Le salaire des maîtres n'est pas même suffisant pour les nourrir quelques mois. Il leur faut donc obtenir le complément en comptant sur la générosité des paysans : ceux-ci, de leur côté, qui voient bien les tendances funestes du bolchevisme, préfèrent que leurs enfants ne sachent pas lire et qu'ils restent à la charrue, plutôt que de les voir devenir des fainéants vivant d'expédients dans quelque bureau soviétique. Par suite, les instituteurs des deux sexes sont obligés de quitter bien des villages. Et puis, sur quels instituteurs peut-on compter, quand on introduit le grossier mensonge et les détails ignobles dans l'enseignement de l'histoire russe, quand on présente aux enfants Pierre-le-Grand comme un malheureux « ivrogne syphilitique » et le brigand Pougatchof comme un grand homme?

Pourtant, non contents de travailler dans leur pays, les Bolcheviks veulent disséminer à l'étranger leur propagande scolaire. Une des femmes qui ont joué un rôle dans les premiers Soviets, Mme Kolontaye a fait à Christiania une conférence sur la morale sexuelle à l'école. Les Norvégiens qui ne sont pas prudes, cependant, ont été choqués au point que toutes les dames présentes n'ont pas tardé à quitter la salle.

Les efforts les plus sérieux tentés par les Soviets pour gagner à leur cause la population portent de préférence sur les enfants et les adolescents. A cet âge, on aime la flatterie, on aime aussi à être pris au sérieux et traité en grande personne. C'est par ce moyen qu'on a créé là-bas une ligue de la jeunesse dont nul ne dit de bien, et où les jeunes gens achèvent de se perdre moralement. Les paysans restent plus aisément que les citadins à l'abri de cette démoralisation de la jeunesse. L'éloignement de la ville, le travail à fournir, la haine sourde qui couve partout contre un gouvernement où l'on ne respecte personne, et dont les représentats sont pour la plupart des gens peu recommandables, tout cela maintient les paysans dans un état d'indifférence hostile qui les défend contre les pires excès des Soviets. Cela même va si loin que, dans des régions éloignées du centre, la population n'accepte même pas le secours des médecins. Un journal du Turkestan, qui s'appelle, naturellement « la *Vérité* du Turkestan » racontait le mois dernier que, dans certains villages, on était complètement revenu aux pratiques de la sorcellerie, comme celle qui consiste à enterrer vivants

des animaux pour délivrer un malade de je ne sais quelle maladie. Le journal russe auquel j'emprunte ces détails, décrit ainsi la scène.

> Si vous voulez vous débarrasser de la maladie, dit le sorcier, il faut enterrer vivants des animaux avec les victimes du diable : un chien, un chat, un cochon de lait, une poule et un coq. Et, en un clin d'œil, la maladie s'enfuira.
>
> Les paysans se grattèrent l'oreille. Le médecin est bien loin, et puis « l'homme qui sait » déclare qu'il est hors d'état de conjurer la maladie !... Peut-être que ça réussira tout de même !... Essayons ! Ils creusèrent la fosse, et tirèrent au sort qui fournirait chacune des victimes. En un clin d'œil les animaux étaient là. Le coq, la poule et le cochon de lait descendent dans le trou sans se faire prier, mais le chien ne veut pas y rester, et pousse des hurlements. On ne peut l'étourdir, car il faut qu'il reste bien vivant !... Et, bien vite, bien vite, on rejette sur ces pauvres bêtes la terre qui les étouffera.

Voilà où en est réduit un grand pays qui, lentement, mais sûrement, faisait jusqu'à la révolution, son ascension vers la culture occidentale.

Y. A. Bodry.

A Travers Journaux et Revues

I. — Questions Internationales

1. — La campagne de Lord Robert Cecil aux Etats-Unis en faveur de la Société des Nations.

Dans une conférence qu'il a donnée à l'hôtel Astor à New-York, le 2 avril dernier, lord Robert Cecil a posé nettement devant un important public, dont faisait partie Mme Wilson, la question de la participation des Etats-Unis à la Société des Nations.

Il s'est défendu de vouloir donner des conseils aux Américains et critiquer leur attitude vis-à-vis de l'Europe. Je vous demande seulement, a-t-il dit, de vous poser la question de votre propre point de vue. Vous désirez ne point être mêlés aux complications européennes, et rester libres. Le pouvez-vous?

En 1917, comme aujourd'hui, vous aimiez la paix. Cependant, il est venu un jour, où vous avez senti que vous ne pouviez point rester en dehors du conflit européen; et la décision que vous avez prise alors, vous ne l'avez point regrettée. Cela me met en droit de vous demander : si, dans l'avenir, les circonstances se présentent telles qu'elles étaient en 1917, pouvez-vous dire d'avance que vous n'agirez pas de même ? Dans ces conditions, la politique d'abstention que vous suivez est-elle une garantie effective contre le retour de la guerre?

Si l'abstention n'est point une garantie de paix, où trouver cette garantie? La meilleure n'est-elle point celle que cinquante-deux nations ont imaginée pour elles-mêmes ? Si vous l'admettez, quelles sont les modifications à y introduire, pour la rendre efficace contre le retour du mal ? Vous le savez, et l'histoire nous l'enseigne, si la guerre éclate, il est impossible de la limiter.

Lord Robert Cecil est ainsi amené à parler du désarmement. Il fait l'éloge de la conférence de Washington, qui a été un premier pas dans cette voie. Mais, ajoute-t-il, il paraît déplorable que l'on arrive à limiter les armements navals, et que l'on n'arrive pas à limiter les armements militaires et aériens, dont les effets sont autrement terribles. On n'envahit pas un pays avec une flotte, et on l'envahit avec de l'infanterie. Ceux qui ont fait la guerre se rappellent les ravages des bombardements aériens. Depuis la guerre, des progrès considérables ont encore été accomplis en matière d'explosifs et de gaz toxiques. L'on m'a raconté,

dit lord Robert Cecil, qu'il existe maintenant des bombes ayant un pouvoir de destruction cent fois plus fort que celles de la guerre.

Dans l'état des armements actuels, et plus encore dans l'état des armements futurs, aucun pays ne se trouvera à l'abri des coups. De même qu'ils sont parvenus à traverser la Manche, les avions parviendront à traverser l'Atlantique. L'intérêt du désarmement n'est plus seulement européen; il est mondial. Il faut que le monde entier s'entende pour agir avant qu'il ne soit trop tard.

Or, où en est-on du désarmement à l'heure actuelle ? Quelques pays ont réduit leurs armements, dans une certaine mesure, par rapport à l'avant-guerre; d'autres en sont à peu près au même point; mais, dans l'ensemble, au lieu que la guerre ait eu pour conséquence un désarmement important de l'Allemagne, le nombre d'hommes en armes en Europe est, m'a-t-on dit, supérieur à ce qu'il était en 1914.

C'est là une situation grave pour la paix: et c'est aussi un danger économique immédiat; les armements drainent les ressources de l'Europe au-delà de ses moyens et l'entraînent à la faillite; le pire est que les armements appellent les armements; les nations se suivent, pour ne pas se laisser distancer. Comme un morphinomane qui ne peut plus se passer de sa drogue, l'Europe intoxiquée est entraînée à s'intoxiquer toujours davantage.

Après avoir exposé le mal, lord Robert Cecil indique quel est à son sens le remède. Nous qui désirons la paix, dit-il, nous ne nous sommes pas contentés d'en parler; nous avons cherché à l'établir. La diagnostic était simple : la cause des armements réside dans la crainte et la méfiance que s'inspirent réciproquement les nations. C'est là le secret du malaise de l'Europe. Le remède est aussi simple à formuler que le mal : c'est la substitution à l'esprit d'hostilité actuel d'un esprit international.

La coopération internationale est une nécessité. S'il y a des millions de sans-travail en Angleterre, c'est à cause des difficultés économiques qui subsistent dans le reste de l'Europe. Si les fermiers des Etats-Unis ne peuvent vendre leurs produits à des prix rémunérateurs, c'est parce que leurs correspondants en Europe ne sont pas en état de les acheter. L'interdépendance économique du monde est un fait que l'on ne peut nier; et, à plus forte raison, l'interdépendance scientifique, intellectuelle et morale.

L'idée directrice de la Société des Nations, telle que je la comprends, est d'établir un système de coopération qui, sans s'appuyer sur la force, sans porter atteinte à l'indépendance et à la liberté d'action de ses membres, permette à ceux-ci de travailler ensemble à établir de meilleures relations internationales et à faire régner la paix.

C'est l'idée du Pacte. Je ne dis pas qu'il soit parfait, immuable. Ce n'est point une création du ciel. Nous sommes prêts à y accepter des amendements, s'ils sont jugés nécessaires.

Ce que je vous demande, c'est de ne point juger le Pacte a *priori*, et aussi de ne point vous borner à la lecture du Pacte, de juger la Société des Nations à ses œuvres. Elle a beaucoup fait pour le bien-être de l'humanité, quand ce ne serait que d'avoir permis la libération de milliers de prisonniers et d'avoir entrepris et mené la lutte antiépidémique dans l'Europe orientale.

La Société des Nations a déjà trouvé moyen de régler plusieurs graves litiges internationaux. Elle l'a fait dans un esprit de complète impartialité, sans se soucier de quel côté était le plus fort. Et ses recommandations — (elle ne procède

que par recommandations et jamais n'a recours à l'emploi de la force) — ont été acceptées dans tous les cas.

Lord Robert Cecil, pour appuyer cette affirmation, cite l'exemple de l'Albanie où l'état de la paix a été restauré grâce à l'intervention de la Société des Nations. Cette intervention a laissé si peu de rancune entre les deux parties, qu'elles ont aussitôt établi entre elles des relations diplomatiques.

Maintenant, ajoute Lord Robert Cecil, on me dira que ce qui était possible pour un petit Etat peut ne pas l'être pour un grand. Je répondrai que cet exemple indique tout au moins que la voie suivie par la Société des Nations est la bonne, et permet d'attendre que, mise en présence de problèmes plus amples, elles les résolve de même.

Déjà elle vient d'achever une grande œuvre en constituant la cour permanente de Justice avec toutes les garanties désirables d'indépendance et d'impartialité. Elle est en train d'opérer le renflouement de l'Autriche. Elle poursuit son travail de réduction des armements, travail nécessairement encore incomplet, mais qui promet plus qu'aucun des efforts antérieurs. J'ai pris le désarmement comme sujet principal de ma conférence, je l'ai cité comme exemple principal de l'œuvre accomplie, car il résume mieux que tout autre, à mon sens, l'esprit de la Société des Nations.

Après cet exposé, différents assistants sont admis à poser des questions à l'orateur. M. Radcliff demande à lord Robert Cecil pourquoi il ne s'est pas associé, au Parlement anglais, à la motion libérale demandant de soumettre la question de la Ruhr à la Société des Nations. Lord Robert Cecil répond que, tout en étant d'accord avec les libéraux sur le fond de la motion, il a voulu laisser à son gouvernement le soin de décider de l'opportunité d'une intervention en ce sens.

Différentes questions lui sont encore adressées. La plus intéressante est celle du président, qui a trait aux amendements au Pacte. Le président rappelle que, si le Pacte a été rejeté par le Sénat américain, c'est en partie à cause de certaines fautes qu'on l'accusait de contenir. Or, tout amendement au Pacte, ajoute-t-il, est pratiquement impossible, puisqu'il doit réunir l'unanimité des membres du Conseil. Vous clarifieriez donc le problème si vous consentiez à nous dire ce que vous pensez de la possibilité d'une amendement, et en second lieu s'il vous semble probable qu'un sérieux effort sera fait dans les années qui viennent pour reconstruire la Société des Nations sur des principes démocratiques.

Lord Robert Cecil distingue entre les deux questions : l'une est de procédure, l'autre de fond.

Sur la question de procédure, l'impression de lord Robert Cecil est que le Conseil ne s'est jamais montré routinier ni rétrograde, quand il s'est agi d'apporter des améliorations. Si les amendements proposés s'appuient sur des raisons sérieuses, il estime qu'ils seront admis.

Sur la question de fond, il avoue ne pas voir exactement ce que l'on peut entendre par démocratisation de la Société des Nations. L'Assemblée et le Conseil se composent de membres nommés par les gouvernements démocratiques, soutenus par la confiance de leurs concitoyens. D'un point de vue purement démocratique, j'avoue ne pas voir, dit-il, de grandes modifications à introduire. Cependant, si vous avez des propositions concrètes à apporter, je suis sûr qu'elles seront examinées.

Comme modifications à faire dans la constitution de la Société des Nations, ajoute-t-il, j'en vois deux. La première serait d'inscrire dans le Pacte même une

déclaration expresse en faveur de la suppression de la guerre. La seconde serait que la société s'ouvrit de façon à comprendre tous les États qui n'en font point actuellement partie.

Et il termine en reprenant la question du désarmement :

Les progrès dans la question du désarmement sont manifestes. La Société des Nations a accepté de convoquer une conférence de toutes les puissances pour étendre le traité de Washington à tous les non-signataires. Je pense que cette conférence se tiendra très prochainement. De plus, la Société des Nations a posé deux principes généraux : le premier, que le désarmement, pour être effectif, devait être général ; le second qu'il y a lieu d'instituer une garantie efficace sur la quelle puissent faire fond en toute confiance les puissances qui jusqu'ici comptaient sur leurs armements pour se défendre contre une attaque éventuelle de leurs voisins.

L'on est en train de mettre au point un traité posant ces principes généraux. Le comité chargé de l'élaboration de ce projet de traité s'est réuni plusieurs fois ; il doit se réunir, dans une session définitive, le 4 juin prochain. Si, comme on a lieu de l'espérer, ce projet est définitivement arrêté dans sa forme actuelle à ce moment, il passera devant l'Assemblée en septembre, et sera alors communiqué aux gouvernements pour approbation et ratification dans le courant de l'année prochaine.

New York Times, 3 avril.

2. — L'Europe et l'Allemagne.

1. — La décadence de l'hégémonie européenne dans le monde.

Le XIX^e^ siècle fut l'âge de l'hégémonie de l'Europe sur le monde. Les vieilles grandes puissances asiatiques : la Chine, la Perse et la Turquie étaient en décadence et le moment ne semblait plus éloigné, où il leur faudrait devenir, elles aussi vassales de l'Europe. L'Afrique était partagée et, de même que l'Inde et l'Australie, sous la domination de l'Europe.

De cette hégémonie mondiale de l'Europe, seule l'Amérique s'était libérée sous la direction des États-Unis. La proclamation de la doctrine de Monroe revenait à déclarer l'indépendance du continent américain à l'égard de l'Europe. Malgré cette autonomie de l'Amérique, l'Europe formait le centre du monde : la politique mondiale était plus ou moins identique à la politique européenne. Personne ne menaçait cette hégémonie européenne, dont les protagonistes étaient l'Angleterre, la Russie, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la France et l'Italie.

Le premier quart du XX^e^ siècle amena l'écroulement de cette hégémonie européenne. Aujourd'hui l'Europe n'est pas le centre de la terre, ni au point de vue politique, ni au point de vue économique, ni enfin au point de vue de la civilisation. Les causes principales de cette révolution politique sont les suivantes :

1° *Le développement de l'empire mondial britannique hors du cadre de l'Europe* par la transformation de sa structure interne. Tandis qu'il avait été jusque là un empire européen avec des colonies extra-européennes, il se transforma au

début de notre siècle en une confédération inter-continentale. Le centre de gravité de cet empire mondial se déplaça par la fondation de l'union sud-africaine, par les conquêtes de la guerre mondiale et l'annexion du monde arabe, de l'Océan atlantique à l'Océan Indien. L'Angleterre ne domine plus aujourd'hui son empire mondial océanique, mais elle le préside seulement en *primus inter pares*. De grande puissance européenne qu'elle était la Grande Bretagne est devenue une puissance mondiale inter-continentale.

2° *Le développement de l'empire mondial russe hors du cadre de l'Europe*, par la transformation de sa structure interne. Tandis que l'empire russe des tsars était un Etat européen avec des colonies asiatiques, la frontière de l'Oural tomba sous les coups de la révolution russe. Aujourd'hui la Russie est un empire fédéral sans colonies, dont la partie principale se trouve en Asie et la plus petite en Europe. La Russie des Soviets est aujourd'hui la *puissance mondiale eurasique*. Tandis qu'elle est plus ou moins en lutte avec les peuples européens, elle apparaît comme le champion de la liberté des peuples de l'Asie. La rupture avec le système européen de démocratie a la signification politique d'une sortie de la Russie hors du cadre européen. Ses parties occidentales qui se sentirent plus fortement attirées vers l'Europe que vers la Russie, se détachèrent d'elle et opérèrent leur rattachement au système d'Etats européens (Finlande, Esthonie, Lettonie, Lithuanie, Pologne, Bessarabie). La frontière orientale de l'Europe n'est plus marquée par l'Oural, mais par la frontière politique entre la Russie et les Etats démocratiques limitrophes. De grande puissance européenne qu'elle était, la Russie est devenue puissance mondiale eurasique.

3° *L'émancipation de l'Asie*. Ici la naissance de la puissance japonaise et sa victoire sur la Russie constituent le tournant historique. Tandis que l'Europe s'imaginait que les peuples orientaux n'étaient que les objets de sa politique, et de son exploitation économique, naquit dans l'Asie orientale une grande puissance dont l'influence en Orient devint bientôt plus forte que celle de l'Europe. L'ancien monde a trouvé en plus de son pôle de puissance Atlantique, l'Europe, un second pôle, Pacifique : le Japon. Le joug mondial de la race blanche est rompu. Actuellement le peuple japonais est, après le peuple anglo-saxon, le plus puissant du monde. L'essor du Japon fut complété par l'européanisation naissante et la militarisation de la Chine et des autres peuples asiatiques. La puissance mondiale japonaise a jeté bas l'hégémonie unique des peuples européens.

4°. *L'essor de l'Amérique*. A la seconde conférence de la Paix de La Haye, en 1907, apparurent pour la première fois les représentants des républiques américaines, en partenaires égaux de ceux des Etats européens. Depuis lors croît d'année en année le prestige international des Etats sud-américains, qui jouent de nos jours dans la Société des nations un rôle directeur et sont appelés à statuer sur des questions européennes.

En même temps la République des Etats-Unis de l'Amérique du Nord s'est développée au point de devenir la puissance dirigeante de la terre. Vers le Sud elle exerce son influence par l'union pan-américaine; vers l'Est (l'Europe) elle règne par sa situation de créancière; vers l'Ouest (Asie orientale), en sa qualité de protectrice de l'indépendance chinoise. Cet essor de l'Union commença avec sa victoire sur l'Espagne et sa médiation entre la Russie et le Japon; il fut consolidé par l'achèvement du canal de Panama et de la flotte, par la croissance de la population et de la richesse et trouva son couronnement dans la guerre mondiale, dont les Etats-Unis furent le facteur décisif et dans la conférence de Paris, que leur président dirigea.

Aujourd'hui les Etats-Unis sont dans le monde l'Empire le plus riche, le plus puissant, le plus avancé dans la voie du progrès.

5°. *La décadence de l'Europe.* La guerre mondiale a anéanti la grande puissance austro-hongroise, elle a mutilé l'Allemagne. Dans la politique mondiale ni l'Allemagne ni les successeurs de l'Autriche ne jouent de rôle dirigeant. Les deux dernières grandes puissances européennes, la France et l'Italie, ont par la guerre gagné territorialement, mais elles ont subi de telles pertes d'hommes et d'argent, que leur situation politique dans le monde repose sur des bases incertaines. Leur influence au delà de l'Europe, de la Mer Méditerranée et de l'Afrique est très minime. Elles sont des grandes puissances de premier rang en Europe, de second rang dans le monde. Tandis que les autres grandes puissances se partagent les peuples et les matières premières et organisent les continents, la France reste le regard fixé sur le Rhin, l'Italie sur l'Adriatique. Ainsi la faculté d'action politique de l'Europe dans le monde est paralysée par son défaut d'union. Auparavant centre du monde, l'Europe est maintenant sur sa périphérie.

L'hégémonie mondiale de l'Europe est à jamais abolie. Jadis elle était redoutée; aujourd'hui elle est prise en pitié. De sa situation dominatrice elle a été réduite à la défensive : menacée militairement par l'invasion russe, économiquement par la concurrence américaine endettée, émiettée, inquiète, affaiblie, déchirée de luttes nationales et sociales, plongée dans un chaos économique et monétaire, elle s'en va d'un présent désespéré vers un avenir incertain.

Le fait que la situation de la Russie est encore plus sombre ne saurait calmer les craintes de l'Europe; car le temps travaille pour la Russie, mais contre l'Europe. Les énormes richesses du sol et la main-d'œuvre inemployée et moins divisée garantissent à coup sûr l'avenir de la Russie. De quelque façon que les choses tournent dans l'avenir le plus proche, la Russie redeviendra, tôt ou tard, grande, puissante et riche.

L'avenir de l'Europe au contraire est extrêmement incertain. Elle a perdu son hégémonie mondiale, parce que ses peuples étaient divisés; elle perdra son autonomie et le reste de son bien-être, si elle reste divisée. Le XX^e^ siècle, qui a vu sa chute du trône de cette terre, verra-t-il aussi sa disparition? Il faudrait, pour répondre à cette question, savoir si ses chefs et ses peuples s'adapteront aux exigences de l'époque — ou bien s'ils se précipiteront tête baissée dans l'abîme vers lequel ils courent de mois en mois.

2. — *Technique et politique.*

Le monde devient chaque jour plus petit : grâce aux progrès de la technique des moyens de locomotion les villes et les pays se rapprochent toujours davantage. Car la mesure naturelle d'une distance n'est pas la longueur du trajet, mais sa durée : ce n'est pas le nombre des lieues et des kilomètres, mais le nombre des heures de marche ou des jours de voyage. La mesure objective des distances est la longueur du trajet, la mesure subjective, la longueur du temps.

De la domestication du cheval et de l'invention de la voile jusqu'au XIX^e^ siècle, le rapport entre la longueur et la durée des distances est resté constant. Il a fallu l'invention de la machine à vapeur, du chemin de fer, du tramway électrique, de l'automobile et de l'avion, aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, pour renverser ces rapports millénaires et introduire de nouvelles unités de temps pour mesurer les distances. Depuis un siècle, la terre a rapetissé et les villes et les pays se sont rap-

prochés dans la proportion même où un rapide va plus vite qu'une diligence, un aviateur qu'un cavalier, un transatlantique qu'un voilier, un télégramme qu'un pigeon voyageur. Par là tous les Etats se sont recroquevillés sur eux-mêmes et rapprochés les uns de autres.

Alors que le royaume de Bohême du roi Ottocar était une grande puissance —à peu près de la grandeur relative de la Russie d'Europe—, la Bohême d'aujourd'hui est aussi petite qu'il y a un siècle le grand-duché de Weimar : le même laps de temps est nécessaire pour la traverser. Paris et Berlin sont, par la voie aérienne, devenues des villes voisines, comme dans l'antiquité Athènes et Thèbes, au temps de la Renaissance, Bologne et Ferrare. Dans son étendue planétaire, l'empire britannique a à peine la grandeur relative de l'empire romain : l'océan Indien, à peine celle de la Méditerranée d'alors. Par cette constante réduction des distances subjectives, les pays se rapetissent et les peuples se rapprochent [1].

Si la *technique politique* ne suit pas cette évolution de la *technique des communications*, cet écart produira de terribles catastrophes. Du rapprochement dans le temps entre les peuples voisins doit résulter un rapprochement politique, si l'on veut empêcher des heurts.

Il est caractéristique que le continent le plus avancé dans le domaine de la technique, l'Amérique, soit aussi le premier à avoir inauguré la nouvelle méthode de l'organisation des Etats, par le système des lignes pacifiques entre Etats dont le couronnement est l'union pan-américaine et l'idée de la Société des Nations. Car l'Etat particulier, tel qu'il s'est développé historiquement, est devenu trop petit pour mener à l'avenir une vie indépendante : il doit trouver son complément et son achèvement dans des fédérations d'Etats.

Les puissances mondiales directrices sont aujourd'hui des fédérations : la Russie, l'Angleterre, l'Amérique.

La confédération pan-américaine qui est en voie de formation, se distingue essentiellement des confédérations antérieures en ce qu'elle n'est pas dirigée contre un autre système d'Etats, mais seulement contre la guerre et pour le progrès commun de la civilisation.

L'Europe devra suivre cet exemple. Elle devra compléter sa technique moderne des communications par une technique moderne de la constitution politique. Sinon elle court le danger de retomber tête baissée dans une nouvelle guerre et de périr étouffée dans une mer d'obus empoisonnés.

3. — *Puissances mondiales au lieu de grandes puissances.*

Le vieux système des grandes puissances a dû faire place à un nouveau système de puissances mondiales. Entre l'Etat et l'humanité s'est glissé un tiers : le groupe d'Etats. La tentative faite par Wilson de fonder une société œcuménique de nations a échoué ; en revanche plusieurs confédérations sont nées ou bien sont en voie de formation :

1. Ces observations de l'auteur de l'article, de même que les conclusions qu'il en tire, sont vraisemblablement empruntées au chapitre XII de l'œuvre de Nicolai : *Biologie des Krieges*, dont la première édition a seule été étudiée en France. La seconde, ordonnée et complétée, mériterait une nouvelle analyse, par sa richesse en vues originales. (*N. du T.*) Nous la donnerons bientôt. (*N. d. l. R.*)

a) L'empire russe est devenu une confédération de peuples qui englobe Grands Russes et Russes blancs, Ukrainiens et Turcs d'Asie, Géorgiens et Circassiens, Tartares et Arméniens ;

b) L'empire britannique est une confédération d'Anglo-saxons et d'Irlandais, de Canadiens français et de Boers, d'Arabes et d'Indous, d'Egyptiens et de Malais.

c) La grande Amérique[1] se transforme en une société de nations comprenant des Anglo-américains, des Espagnols, des Portugais, des Indiens et des métis.

d) Enfin, la République fédérale chinoise est une société des nations qui se compose de Chinois du Nord et du Sud, de Tibétains, de Mongols, de Mandchous et de Turcomans.

Tandis que dans le monde extra-européen la tendance synthétique l'emporte sur la tendance analytique et que les petits Etats s'efforcent de trouver un appui auprès d'empires mondiaux, c'est le processus inverse qui s'accomplit en Europe. Ici l'aspiration vers la liberté est plus forte que l'aspiration vers l'ordre ; ici la nation la plus petite veut, elle aussi, sa pleine souveraineté sans tenir compte de la capacité de vie et de concurrence. Alors que dans le monde le processus d'intégration est en voie de progrès, l'Europe est de plus en plus dans la voie de l'émiettement[2]. L'Autriche-Hongrie, la Russie occidentale et la Turquie d'Europe se sont dissoutes en une foule de petits Etats. La Scandinavie s'est divisée en deux royaumes ; en Allemagne également, des courants forts puissants aspirent à la décomposition du Reich en petits Etats, et personne ne saurait dire où s'arrêtera cette tendance analytique de la politique européenne.

Le traité de paix en Europe n'a tenu compte que des tendances analytiques des nations européennes et non pas de leurs besoins synthétiques ; actuellement il y a en Europe moins de grandes puissances et plus de petits Etats qu'avant la guerre. Le traité de paix a négligé sa deuxième grande mission : celle de réunir en un tout les nations affranchies. Sa force destructive fut plus grande que sa force constructive. Or si l'affranchissement des peuples européens n'est pas complété par leur union, les Etats européens seront sans peine engloutis par les puissances mondiales en voie de croissance. De même que l'Angleterre, l'Amérique et la Russie, l'Europe devra trouver un moyen terme entre la liberté et l'organisation. Ce moyen terme sera, à l'intérieur, l'autonomie la plus large, à l'extérieur la fédération la plus large possible. L'Angleterre et l'Amérique ont à ces deux points de vue donné l'exemple : l'Angleterre a ainsi assuré l'existence de son empire et de sa puissance, tandis que la Russie, qui après la révolution semblait se dissoudre, a sauvé par cette double méthode de l'autonomie et de la fédération la majeure partie de son agrégat de peuples. Il faut que l'Europe sache que la différenciation sans intégration mène à la ruine et que sa politique analytique doit être complétée par une politique de synthèse.

La direction politique du monde se trouve aujourd'hui à Washington, Londres, Moscou, Tokio, Paris. C'est là que sont placés les centres des champs de forces internationaux. Les contours des empires mondiaux de l'avenir sont par là-même indiqués. Les cinq champs de forces planétaires sont :

1° l'Amérique ;

2° la Grande-Bretagne ;

1. *Panamerika.*
2. *Atomisierung.*

3° la Russie;
4° l'Extrême Orient :
5° l'Europe.

Un coup d'œil sur la carte du monde nous révèle le nouveau partage de la terre.

1. *Pan-Amérique* est l'empire enclos par l'Atlantique et le Pacifique, et dont la communauté politique est favorisée par le mouvement pan-américain.

Le second grand ensemble géographique est le Vieux monde (avec l'Australie): l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Australie. Ce second ensemble se divise selon les quatre points cardinaux et les quatre mers du monde qui l'enserrent, en 4 empires : celui du Sud, celui du Nord, celui de l'Est, et celui de l'Ouest.

2. *L'empire du Sud* autour de l'Océan Indien est le noyau de l'empire mondial britannique. Il comprend la moitié orientale de l'Afrique, le monde arabe et hindou et l'Australie: Le Cap, Suez, Calcutta, Singapour, Sydney. Sa frontière au Nord est constituée par la mer Méditerranée et l'Himalaya.

3. *L'empire du Nord*, tourné vers l'Océan glacial arctique, est l'empire russe; il touche à l'Ouest à l'Europe, au Sud à la Grande Bretagne, à l'Est à l'Extrême-Orient.

4. *Les empires de l'Extrême-Orient*, sur les côtes de l'Océan Pacifique, sont le Japon et la Chine, qui, séparés politiquement, sont liés par la communauté de race, d'écriture, de civilisation.

5. *Les Etats d'Occident*, tournés vers l'Océan Atlantique, sont l'Europe, dont l'ensemble se décompose en deux parties : le continent européen et son empire colonial africain, séparés par la Méditerranée. Il comprend l'Europe continentale du cap Nord à la Morée et la moitié occidentale de l'Afrique de Tripoli et du Maroc jusqu'au Congo et à Angola. Ces Etats de l'Ouest sont dénués de toute organisation, ils sont en perpétuelle lutte les uns avec les autres, et déchirés par la haine et la jalousie. Aucun de ces cinq ensembles mondiaux n'a un aussi grand passé que l'Europe, mais aucun d'eux ne marche vers un avenir aussi incertain qu'elle.

4. *Situation mondiale de l'Europe.*

L'Europe en tant que concept politique n'existe pas. Le continent qui porte ce nom recèle un chaos de peuples et d'Etats, une poudrière de conflits internationaux, une corne de guerres mondiales futures. La question européenne et la haine européenne empestent l'atmosphère internationale et troublent perpétuellement jusqu'aux parties les plus plus paisibles du monde. C'est pourquoi la question européenne est un problème non pas local, mais international. Jusqu'à ce qu'il soit résolu, on ne saurait songer à une évolution pacifique du monde. La question d'Europe est aujourd'hui à peu près pour le monde ce que fut un siècle durant la question des Balkans pour l'Europe: une source d'insécurité et de troubles perpétuels.

Or la question d'Europe ne sera résolue que par une union des peuples. Cette union se fera soit volontairement, par la formation d'une fédération pan-européenne, soit par la violence, par la conquête russe. De toute façon, il est absolument impossible que la « balkanisation européenne » subsiste à côté des quatre grands

1. *Europaeische Kleinstaaterei.*

empires mondiaux de l'avenir, à côté de la Grande Bretagne et de la Russie, de l'Amérique et de l'Extrême-Orient.

L'hégémonie de l'Europe est perdue irrévocablement, mais ni son autonomie, n'est perdue, ni son empire colonial, ni sa civilisation, ni encore son avenir. L'Europe pourrait encore, par une confédération faite à temps, participer avec des droits égaux au partage de la terre : tandis que, divisée comme elle l'est, elle tombera fatalement au dernier degré de l'influence politique, jusqu'à ce qu'un jour, ayant perdu ses colonies, et fait banqueroute, misérable et endettée, elle soit la proie de l'invasion russe.

La situation de l'Europe actuelle ressemble à celle de l'Allemagne au début des temps modernes. A cette époque, l'Allemagne, héritière du Saint-Empire romain germanique, avait encore l'hégémonie nominale sur les Etats chrétiens de l'Europe. Mais, par la rivalité de ses princes, elle était affaiblie jusqu'à l'impuissance. Tandis qu'alors l'Empire se dissolvait chaque jour davantage sous l'effort d'indépendance de ses villes et de ses Etats, il se développait dans d'autres parties de l'Europe de forts Etats nationaux centralisés : la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Suède. Grâce à leur cohésion, ils devinrent bientôt plus puissants que l'Empire allemand. Au Sud-Est se forma la monarchie héréditaire des Habsbourgs, à moitié allemande, dont les intérêts divergèrent toujours plus de ceux de l'Allemagne, à mesure que sa domination s'étendit vers l'Est aux dépens de la Turquie. Au Nord-Ouest, la partie la plus avancée de l'Allemagne, la Hollande, se détacha de l'Empire, pour devenir par des acquisitions coloniales une grande puissance autonome, de même que l'Angleterre de nos jours s'émancipe de l'Europe disloquée, pour devenir une puissance inter-continentale autonome.

Aux temps de Wallenstein, encore, une Allemagne unie aurait pu repousser n'importe quelle invasion étrangère et devenir une grande puissance émigrante en Europe. Mais la guerre de Trente ans amena un changement brusque dans notre destin : avec elle commence le deuxième chapitre de la décadence allemande. Les grandes puissances nationales au Nord et à l'Ouest de l'Allemagne profitèrent de ses dissensions intestines pour réaliser leurs buts impérialistes. Et c'est ainsi que l'Allemagne devint pour deux siècles le champ de bataille de l'Europe. Les armées danoise, suédoise, française et espagnole, alliées aux princes allemands, dévastèrent l'Empire allemand. Lors du grand partage des colonies à l'Ouest et à l'Est, l'Allemagne resta les mains vides. Tandis que les autres peuples s'enrichissaient toujours davantage elle devenait de plus en plus pauvre. Et avec son bien-être déclina sa civilisation. Les petits Etats allemands durent payer leur indépendance en devenant des figures de l'échiquier politique européen. L'Angleterre et la France liquidèrent leurs différends coloniaux avec des soldats allemands et sur le sol allemand. Même l'explosion de la Révolution française ne réussit pas à unir les princes allemands. Leur rivalité se révéla plus forte que leur solidarité. Napoléon survint, fonda la confédération du Rhin : le Saint Empire romain germanique avait vécu.

La guerre mondiale est pour l'Europe un tournant historique analogue à la guerre de Trente ans pour l'Allemagne. L'Europe, qui possédait encore un instant auparavant l'hégémonie mondiale, se scinda en deux camps. Sur son sol tutièrent des nègres et des hindous, des Turcs et des Kurdes. L'Europe devint le champ de bataille de la terre. Ses plus riches territoires furent dévastés, la fleur de sa population tuée. La moralité décline, la haine et l'envie générales croissent.

Si l'Europe n'apprend rien de l'histoire, elle subira le même sort que le Saint Empire romain germanique. Elle deviendra l'échiquier politique et militaire du monde, l'*objet* de la politique mondiale, dont elle fut un jour le *sujet*. Dans le partage des marchés et des sources de matières premières, elle sera laissée de côté. Les puissances mondiales russe et britannique régleront leurs différends asiatiques au moyen de soldats allemands et français sur le Rhin. Comme hier encore la Chine et la Turquie, l'Europe sera demain partagée en sphères d'influences par l'Angleterre, la Russie et l'Amérique. Tandis que les autres continents, par leur politique de collaboration, deviendront plus riches, plus puissants, plus civilisés, l'Europe restera pauvre, impuissante et barbare. Les frontières à l'intérieur de l'Europe empêcheront toute activité économique de grand style, tandis que les armements et les conflits anéantiront le reste du bien-être européen.

Pour la politique mondiale, la politique nationaliste sera un jour aussi ridicule qu'autrefois la politique de clocher. La mesquinerie et l'animosité de la politique européenne seront des objets de risée de l'univers. Jusqu'à ce qu'à la Révolution russe succède un Napoléon russe, qui dans les petits États de l'Est de l'Europe formera sa « Confédération du Rhin » avec l'aide de laquelle il portera le coup mortel à l'Europe.

Il serait encore temps de sauver l'Europe de ce destin. Le salut est dans une « Paneurope », dans l'union politique et économique de tous les États, de la Pologne au Portugal, en une confédération d'États.

R. N. Coudenhove-Kalergi *Die Neue Rundschau*, avril 1923

3. La vraie révolution mondiale.

En novembre 1918, l'Allemagne crut être appelée à réaliser une nouvelle organisation sociale et non point par la passion, *la violence comme en Russie, mais par la science. L'expropriation des entreprises capitalistes devait se faire dans la justice et la douceur. Or, depuis quatre ans, la révolution mondiale espérée, sauf quelques tragiques épisodes en Hongrie, et en Bavière, a épargné l'Europe centrale et occidentale, mais une autre révolution, véritable celle-là, ébranle encore aujourd'hui l'Europe centrale.*

En Allemagne, les magnats de l'industrie, que l'on voulait exproprier, loin de se sentir les serviteurs d'une communauté fondée sur le sentiment de solidarité sociale, sont plus puissants que partout ailleurs et cherchent à dominer l'État et à l'exploiter à leur profit. Un « manchestérianisme »[1], dénué de tout idéal humanitaire, prétend que l'État laisse à la vie économique la liberté d'un monopole sans limites, pour que la concurrence augmente la prospérité matérielle du pays tout entier. Cette oligarchie industrielle se considère comme représentant la collectivité allemande, et il faut que des gouvernements étrangers lui rappellent que l'Allemagne est, selon le droit des gens, représentée par son gouvernement et non point par des cartels d'entrepreneurs et des organisations d'ouvriers. Déjà dans l'ère wilhelminienne des groupements économiques puissants cherchaient à dominer l'État; mais la Révolution a

1. *Manchesterlum*

placé les fédérations ouvrières organisées sur le même plan que les groupements patronaux et les a fait se regarder comme les seuls représentants des intérêts nationaux. Déjà à cette époque la bureaucratie n'exerçait que formellement le pouvoir, parce qu'elle était incapable de dominer tous les détails que réclamait la connaissance de la vie économique pratique. Elle cherchait l'aide des intéressés, qui déjà aimaient à se poser en experts compétents.

Et c'est pourquoi l'Allemagne se trouva désemparée devant la grande révolution qui avait déjà commencé pendant la guerre et qui fit des progrès si rapides après le traité de Versailles : la révolution des prix qui suivit la dépréciation de l'argent et mit en pièces l'édifice social existant en Allemagne.

L'avilissement monétaire en Allemagne est en dernière analyse une conséquence du déficit qui va croissant d'une manière formidable dans l'économie intérieure de l'empire, et qui, par le paiement de dettes flottantes sous forme de bons du Trésor se transformant presque automatiquement en billets de banque, créa une capacité d'achat artificielle, qui ne reposait point sur la production, et par là détermina une hausse des prix. Le déficit lui-même est né d'une administration désordonnée des finances allemandes, par suite de la guerre, de la révolution et de la paix de Versailles.

Durant la guerre et dans les premiers temps qui la suivirent régnait encore le dessein d'une réforme héroïque. On voulait, par un prélèvement sérieux sur le capital, se libérer de la totalité des dettes, et faire retomber le faix des impôts restants principalement sur les épaules capitalistes. C'était l'idée fondamentale, fortement imprégnée de socialisme, de la réforme fiscale conçue par Erzberger; mais la réalisation en fut à beaucoup d'égards œuvre de dilettantisme. Elle était, toutefois, à la différence des réformes financières antérieures et ultérieures, fondée sur une idée d'ensemble, encore que l'exécution fut partiellement fausse et souvent exagérée.

L'assainissement projeté des finances allemandes a échoué, parce qu'il s'est heurté à deux ordres de faits. La Révolution avait, surtout dans la mesure où les classes possédantes étaient en question, détruit le sentiment de l'identité entre l'État et les contribuables. Bien que la social-démocratie ne fît que parler de la grande expropriation et, fort judicieusement, ne la réalisât point, il est compréhensible que le « bourgeois », de son point de vue, repoussât la législation financière d'Erzberger, non seulement en tant que techniquement mauvaise, mais aussi en tant que socialiste et par là immorale, et cherchât dans la mesure du possible à se soustraire aux confiscations qui en résultaient. A cela venaient s'ajouter les exigences financières inouïes du traité de Versailles, qui — chose inconnue jusque-là dans l'histoire des dédommagements de guerre — comportaient une indemnité indéterminée et par là devaient faire naître de tous côtés l'idée qu'un rapide et complet assainissement des finances allemandes amènerait une augmentation de charges. Le jour où la paix de Versailles fut signée, fut celui où commencèrent d'être tressées les couronnes civiques dont le fraudeur fiscal allemand allait pouvoir orner son front en récompense des services qu'il rendait ainsi à la patrie. Et c'est ainsi que, sans rencontrer d'obstacles, le malheur se mit en marche.

Les révolutions de prix ne sont point une nouveauté dans l'histoire du monde. Mais c'est la première fois qu'une telle révolution se produit à la suite d'une inflation monétaire dans un pays de grande industrie, dont les moyens techniques étaient en bon état de production, dont la population était en général disposée à

travailler et dont l'administration financière, en dépit de tous ses défauts, ne saurait être tenue pour responsable de la misère par gaspillage.

Les révolutions de prix s'accomplissent généralement par la hausse d'abord des marchandises ouvrées, et ensuite, peu à peu, des matières employées à leur fabrication. Par suite de la structure étagée de la production, des écarts temporaires se produisent ordinairement, qui peuvent être exploités par des mains habiles. Dans le passé, ces écarts ont souvent duré longtemps, parce que les ouvriers étaient insuffisamment organisés et ne possédaient qu'une faible puissance politique. C'est pourquoi la classe patronale faisait des bénéfices relativement considérables aux dépens des travailleurs.

Dans la révolution allemande des prix, les choses se passèrent de façon essentiellement différente. Les prix des marchandises ouvrées montèrent naturellement les premiers : mais les salaires des travailleurs organisés s'y adaptèrent relativement vite et facilement. Il ne valait guère la peine d'entamer de violentes luttes pour les salaires et ainsi d'arrêter momentanément la production. Il était beaucoup plus opportun d'utiliser le monopole dont la plupart des industries jouissaient sur le marché allemand (les marchandises étrangères étant beaucoup plus chères) par des hausses de prix répétées, dès qu'on avait dû consentir à des augmentations de salaires. De la sorte, les producteurs allemands de l'industrie et de l'agriculture, de même que ceux du commerce, ne furent en général pas immédiatement touchés par la révolution des prix. Les frais de tout le bouleversement furent supportés par la propriété mobilière, les professions libérales et certaines portions de la propriété immobilière, à savoir les propriétaires de maisons. Pour soutenir le moral de la classe ouvrière, on maintint dans une mesure restreinte le cours forcé des céréales. Et surtout, on maintint artificiellement les loyers à des chiffres peu élevés. Comme les dépenses pour le logement, en particulier dans la population de ressources médiocres constituent une très forte part des dépenses totales, le maintien de loyers bas permettait aux ouvriers un train de vie passable avec des salaires relativement faibles. Comme, dans ce domaine, la dépréciation interne de l'argent était entravée artificiellement, il se produisit dans les frais de production un écart particulièrement considérable en faveur de l'industrie allemande. Et cela aux dépens du propriétaire d'immeubles. Celui-ci, de son côté, pouvait, surtout quand il était fortement endetté, se rattraper sur ses créanciers. La différence entre les salaires relativement bas de l'Allemagne et les salaires plus élevés de l'étranger a donc été payée par la propriété bâtie et les créanciers hypothécaires.

Mais les couches sociales, dont l'existence reposait sur la possession de valeurs de tout repos, de toute sûreté, de sureté supérieure, ont été expropriées, non seulement en faveur des ouvriers, ou plus exactement de la capacité de concurrence de l'industrie, mais aussi brutalement, par l'Etat, les provinces, les communes et les sociétés industrielles, dans la mesure où elles possédaient des obligations qui avaient été achetées en or et qui sont maintenant payées en papier. En tant qu'il s'agit de l'Etat et de personnes publiques, il y eut là une sorte d'imposition, par laquelle certaines portions de la propriété ont été non pas tant taxées que bien plutôt complètement expropriées. Car si un capitaliste, qui possédait une fortune d'un million de marks-or en valeurs d'Etat, ne garde, après une dépréciation du mark jusqu'au deux-millième, qu'une valeur-or de 500 marks, on ne peut plus guère parler d'une imposition, mais bien d'une expropriation, qui dépasse les plans socialistes les plus insensés... On a tué justement les capita-

listes les plus inoffensifs et les plus incapables de se défendre... L'iniquité commise à l'égard de ces milieux sans aucune tentative pour l'adoucir, crie vengeance au ciel.

Or cela ne s'est pas seulement produit dans l'intérêt de la collectivité, comme on pourrait le dire s'il s'agissait de dettes d'Etat et de dettes d'Empire. Les débiteurs hypothécaires et industriels dont une partie possédaient des exploitations d'un bon rapport et même des plus lucratives sont parvenus sans le moindre scrupule à se débarrasser de leurs créanciers et continuent à le faire de plus en plus, en usant de procédés juridiques, qui, au point de vue formel, sont sans doute inattaquables. Nos pères eussent qualifié de vols de tels procédés. Personne n'a bougé. Les autorités d'Empire ont à maintes reprises donné l'exemple. Par le traité de Versailles l'Allemagne s'engageait à veiller à ce que les dettes que ses citoyens avaient à l'étranger avant la guerre fussent payées en or. Et il en fut ainsi. Celui qui devait à Londres 1.000 livres-or a dû payer 1000 livres-or. Mais l'Empire lui a enlevé la charge de marks-papier résultant de la dépréciation monétaire allemande. Celui qui, au contraire, pour le paiement des indemnités de guerre prévues par le traité de paix, devait mettre à la disposition de l'Etat allemand 1000 livres en valeurs anglaises en Angleterre, à celui-là, l'Etat lui enlève sa propriété, bien qu'il soit moralement obligé à l'indemniser. Pour 1.000 livres, qui ont aujourd'hui une valeur de 100 millions, il reçoit 120.000 marks-papiers, qui selon toute vraisemblance seront saisis par l'administration des finances, comme nantissement de l'imposition.

Le résultat est une complète disparition de la classe moyenne allemande, et avec elle de la partie du peuple allemand qui, dans les professions libérales, était le véritable dépositaire de la civilisation allemande. Les traitements des professions libérales n'étaient en Allemagne souvent pas assez élevés pour qu'on pût en vivre. Une petite maison à soi, une petite rente formaient la base de l'existence. La valeur de ces choses est aujourd'hui depuis longtemps détruite. Celui qui ne prend pas des étrangers dans sa demeure, celui qui ne spécule pas avec succès à la bourse, celui qui n'arrive pas à se créer des sources de revenus en utilisant habilement son vieux mobilier, est fatalement voué à la misère progressive. La liquidation allemande, dont on parle tant, doit son caractère tragique moins au fait que des spéculateurs étrangers se hâtent des valeurs-papiers et des maisons de rapport allemandes, qu'à l'obligation où se trouve la bourgeoisie allemande, pour pouvoir simplement subsister, de vendre à un prix dérisoire son patrimoine de civilisation. Les œuvres d'assistance sociale pour rentiers sont à vrai dire une atroce ironie. On paye par faveur spéciale une pension à ceux qu'on a volés.

Rien de sérieux n'a été fait pour arrêter cette évolution. La classe ouvrière n'était pas mécontente, étant donné que ses salaires montaient plus vite que les prix des denrées; les industriels, de leur côté, « vivaient de l'inflation », ainsi qu'ils l'avouaient car ils transformaient à temps leurs bénéfices en valeurs réelles. Et quand, par un jeu du hasard, le cours du dollar s'arrêtait de monter et qu'une baisse des devises et par là des prix était en vue, alors de milliers de comptoirs s'élevaient vers le Dieu des armées des prières ferventes, afin qu'il voulût bien, dans l'intérêt de la Patrie, faire monter le dollar et baisser le mark. On pouvait à juste titre rendre le traité de Versailles responsable de l'effroyable misère, mais on était assez patriote pour attribuer les bénéfices réalisés à sa propre valeur et non pas à la méchanceté des ennemis. Il n'y avait pas de chômage en Allemagne, car le flot de

papier qui jaillissait des guichets de la Reichsbank créait une puissance d'achat toujours nouvelle, et la montée des salaires et de nombreux frais d'exploitation, plus lente que les prix de vente à l'étranger, facilitait l'exportation, quand elle n'était pas entravée par la législation ennemie.

Aujourd'hui l'âge d'or de l'inflation est passé en grande partie. La classe moyenne allemande, au moyen de sa fortune amoindrie par la dépréciation monétaire a payé les secours de chômage qui ont permis à l'industrie allemande la mise en valeur du marché intérieur. Celui-ci ne peut plus acheter aujourd'hui. Il est mort. Comme rien ne sert d'économiser aux époques d'avilissement monétaire, le capital, au lieu de naître, disparaît; les apports de capitaux qui sont mis à la disposition de l'industrie à l'intérieur ne suffisent pas. L'exploitation des entreprises dans toute leur ampleur n'est plus possible. Les frais augmentent. Ils ont dépassé souvent déjà les prix du marché mondial. L'exploitation ne rapporte pas suffisamment; dans l'agriculture, elle devient extensive. Une nouvelle poussée du cours du dollar aura sans nul doute pour conséquence un nouveau bond de la *Inflationsspirale*. Un nouveau sabbat du capitalisme de spéculation peut faire rage. Mais c'en est fait de la joyeuse confiance de pouvoir s'enrichir d'une façon durable en pillant et dupant son prochain. Le problème de l'inflation ne sera plus considéré comme un simple problème de répartition; les chefs pratiques de la vie économique eux-mêmes se rendent compte de ce que les théoriciens savent depuis longtemps, que c'est un problème de production.

Il est trop tard aujourd'hui pour pallier les effets de cette évolution sociale dont on ne saurait guère évaluer l'étendue. Du moins son importance est fort nette, en ce qu'elle montre les trois principes sur lesquels reposait la société capitaliste ébranlés par cette révolution des prix :

1° *celui de l'inviolabilité de la propriété;*

2° *celui de la formation du capital par l'instinct d'épargne;*

3° *celui du caractère sacré des contrats.*

Dans l'histoire moderne, certaines formes de la propriété (le servage et l'esclavage) ont été abolies; mais en général le principe a subsisté que si les formes de la propriété peuvent varier, son contenu, sa valeur doit être restituée à l'ayant-droit sous forme d'indemnité. La révolution socialiste allemande a parlé *d'expropriation contre indemnités: le capitalisme pratique allemand a exproprié en fait, sans indemnité. La forme de la propriété n'a été lésée nulle part, mais les marks-or sont devenus des marks papier. Le contenu a été vidé.*

En enlevant à la petite épargne le prix de sa peine et de son travail, on a encouragé le gaspillage et puni l'économie. On se répand en maximes énergiques sur la production nationale et l'on pousse la fortune à se garantir en se réfugiant à l'étranger sous forme d'achats de devises (ce qui, soit dit en passant, est interdit aux petites gens).

Enfin à une époque de rapide dépréciation des valeurs, la sainteté des contrats n'existe plus : le débiteur est volé par le créancier; le commerçant vole le client. La fidélité aux contrats comme toute la morale a perdu son caractère d'obligation : elle est « sans engagement ». Et cet état de choses est jugé tout naturel. Peu de gens comprennent et osent dire que la question de la valeur monétaire est une question morale, et que sans assainissement moral les bases de la vie économique et sociale ne sauraient subsister plus longtemps. Les ennemis de l'organisation sociale ne sont pas aujourd'hui les théories socialistes, dont l'influence a beaucoup baissé. Ce n'est point la pratique des mercantis et des viveurs qui nuit, mais le fait que la bonne foi menace de disparaître des relations.

La formidable révolution sociale à laquelle nous avons assisté ne s'est pas accomplie sous la pression d'une majorité socialiste, bien que l'inintelligence de ces milieux ait rendu bien des choses possibles. En dernière ligne, la politique économique allemande a subi l'influence d'hommes de l'industrie et du commerce qui se tiennent derrière les hommes politiques et ont mis à leur service une bureaucratie impuissante. Ils détruisirent la propriété, en l'arrachant des mains des larges couches sociales qui l'avaient détenue jusque-là et en la monopolisant dans un petit nombre de groupements puissants. Ils détruisirent l'Etat, en cherchant à lui prendre le pouvoir. Ils entretiennent la même domesticité littéraire, qui se pressait auparavant autour du ratelier de l'Etat, glorifiant en ce dernier le représentant du pouvoir, qui condamne aujourd'hui le marxisme en tant que doctrine de lutte des classes et de matérialisme, et oublie totalement qu'elle ne sert que la lutte des classes et le matérialisme.

De la vie sociale allemande ne subsistent que deux grands groupements: les patrons à la ville et à la campagne, les travailleurs organisés à la ville et à la campagne. Ce qui se trouvait entre eux, la large couche moyenne, en qui vivait la culture allemande, a disparu. Sur le pays des penseurs et des poètes, une révolution sociale a passé, qui a fait de la pensée et de la poésie un luxe superflu. Bientôt il ne restera plus que la « production matérielle ».

Est-ce là la vraie révolution mondiale, qui en Russie détruisit la vie économique et laissa vivre l'esprit, ou bien est-ce l'évolution dans cette Allemagne, où les forces économiques vivent encore, mais où l'esprit est à l'agonie ? Car les couches sociales qui en furent les dépositaires ne survivront pas à cette révolution.

Ave, Cesar Imperator, morituri te salutant !

(M. J. Bonn, *Die Neue Rundschau*, mai 1923).

II. — La France vue de l'Etranger

1. — Théophile Delcassé.

M. Gooch retrace dans la Contemporary Review *la carrière de Delcassé d'un point de vue assez peu favorable. Il s'efforce pourtant d'être impartial et rend hommage au patriotisme du ministre français.*

La mort de Delcassé ramène les esprits vers un des hommes d'Etat les plus influents de notre époque. Maintenant que la vieille Europe, dans laquelle il joua un rôle conducteur, est évanouie, et que l'association anglo-française, qu'il avait créée, a été détruite par l'invasion de la Ruhr par la France, il nous est possible d'examiner sa carrière dans l'ensemble, de rappeler ses triomphes et ses erreurs, d'indiquer en quoi il contribua à créer la situation diplomatique d'où la grande guerre est sortie...

Ce serait une erreur complète d'imaginer que sa politique fut approuvée par tous les Français patriotes; mais personne n'a jamais douté qu'il ait aimé la France avec un dévouement passionné et qu'il l'ait servie jusqu'à l'extrême limite de ses forces.

Delcassé, comme Thiers et Gambetta, était un méridional et, comme beaucoup d'autres jeunes provinciaux d'avenir, après avoir fait son apprentissage au barreau et dans le journalisme, il décida de chercher fortune à Paris. Son idole était Gambetta, comme il était naturel pour un jeune homme qui avait eu dix-huit ans en 1870. Il fut très heureux de trouver un emploi dans la rédaction de l'organe officiel du gambettisme, *la République Française*. Son métier l'appelait sans cesse à la Chambre où « le petit journaliste » devint rapidement une figure bien connue dans les couloirs. Dès l'origine, il se spécialisa dans les affaires étrangères et coloniales, et il acceptait la maxime de son maître Gambetta : puisque les provinces du Rhin ne pouvaient être actuellement reconquises, il fallait chercher des compensations au delà des mers. De journaliste à député, il n'y a qu'un pas. En 1889, Delcassé était élu député de son département.

M. Gooch expose ensuite la carrière publique de M. Delcassé et arrive à cette conclusion.

La place de Delcassé parmi les hommes d'Etat de ce temps sera diversement appréciée suivant la manière dont nous considérons la nature réelle de la politique allemande. Si nous croyons que le kaiser et ses conseillers étaient depuis longtemps déterminés à lutter pour la domination du monde dès qu'ils se sentiraient assez forts pour cela, Delcassé doit être considéré comme le patriote à longue vue qui a créé une coalition assez forte pour résister à l'attaque inévitable d'un implacable ennemi. Si, au contraire, nous regardons la politique de Berlin comme indéterminée et vacillante et les chefs de l'Allemagne comme des malades vils plutôt que comme des criminels, nous devons conclure que lorsque Delcassé a omis de demander à l'Allemagne de consentir à l'expansion française au Maroc, comme il l'avait fait pour l'Angleterre, l'Italie et l'Espagne, il a commis une erreur si colossale qu'elle doit le faire exclure pour toujours du premier rang des hommes d'Etat. Le Maroc a empoisonné pendant sept ans la vie de l'Europe, et, en 1911, la France a cédé à son formidable voisin, sous la menace d'une guerre, la compensation qu'elle avait négligé d'offrir en 1904. Si Delcassé avait traité Berlin comme Londres, Rome et Madrid, l'histoire de l'Europe pendant ces dernières années aurait pu être bien moins tragiquement intéressante.

(G. P. Gooch, *Contemporary Review*, avril 1923)

2. — La jeunesse de Napoléon III.

M. Marriott résume la carrière du prince Louis Bonaparte avant son accession au trône. Cette jeunesse aventureuse et romantique explique sans doute certaines impulsions de l'empereur.

Neveu de Napoléon Ier, petit-fils de Joséphine, Louis Napoléon naquit à Paris le 20 avril 1808. Son oncle, l'Empereur, était à Bayonne, ouvrant, par son attaque contre les Bourbons d'Espagne, un chapitre fatal de sa carrière. Son père occupait alors, et assez peu confortablement, le trône de Hollande. Le roi Louis s'occupa peu de son fils, et après la séparation du couple royal, Louis Napoléon partagea la maison de sa mère Hortense de Beauharnais. Il lui devait beaucoup et eut pour elle une affection dévouée.

Lorsqu'en 1814 les Alliés marchèrent sur Paris, Hortense et ses enfants se réfugièrent chez l'Impératrice Joséphine à Navarre. Mais pendant l'occupation

des Alliés elle rentra à Paris et fut traitée avec considération par les souverains alliés. Frédéric-Guillaume de Prusse envoya même ses enfants jouer avec ceux de la reine Hortense. Cinquante-six ans après, deux de ces enfants devaient se rencontrer à Sedan. Après Waterloo, la présence des princesses de la famille Bonaparte à Paris ne fut pas autorisée. Hortense et ses enfants furent conduits hors de France. Regardée avec défiance par les Alliés, elle dut aller de ville en ville. Enfin en 1821, on lui permit de s'établir en Thurgovie, sur le lac de Constance. Une vie nomade est peu favorable à l'éducation systématique. Le jeune Louis fréquenta pendant quelque temps le gymnase d'Augsbourg, où il acquit les titres ordinaires d'un écolier allemand. En Suisse, il vécut comme un gentilhomme campagnard. Il devint bon tireur, bon cavalier, bon nageur. Quant aux rudiments de l'éducation militaire, il les apprit dans l'artillerie volontaire suisse.

Lors de la campagne des Russes contre les Turcs en 1829, il essaya de s'enrôler comme volontaire sous la bannière du tsar. Son père s'opposa à ce projet. En 1830, il est à Rome, où il est fortement attiré par la politique de Mazzini. On ne sait pas d'une façon précise s'il adhéra alors au carbonarisme. Mais ses sympathies pour les carbonari furent si prononcées qu'on l'expulsa de Rome. L'année suivante (1831) Menotti l'entraîna ainsi que son frère aîné, et malgré les instances de la Reine Hortense, à se mettre à la tête de l'insurrection anti-papale de Bologne. Cependant, lorsque les insurgés demandèrent l'assistance de la France contre l'Autriche menaçante, la présence des deux princes Bonaparte devint embarrassante pour leurs amis et on les renvoya poliment. Cependant une épidémie de fièvre éclatait. Le frère aîné mourait : la vie du plus jeune ne fut sauvée que par le dévouement de sa mère. A peine convalescent, le prince fut expulsé d'Italie. La mère et le fils firent un voyage pénible à travers la France pour se rendre en Angleterre.

Ce voyage laissa une profonde impression dans l'esprit de ce jeune homme romanesque. Il causa avec les paysans, il regarda les devantures des libraires, et il se convainquit que la tradition napoléonienne était encore vivante et vigoureuse. Sainte-Hélène n'avait fait que la renforcer. Cependant la France avait de nouveau chassé les légitimistes... Ces choses n'échappèrent pas à Louis-Napoléon.

Aux premiers jours de 1832, il publiait ses *Rêveries politiques*..... Première prise de position d'un candidat possible à l'héritage impérial. Sa position fut considérablement améliorée en juillet 1823 par la mort de son cousin Napoléon II.

Il publie ensuite *Considérations sur la Suisse* et un *Manuel d'artillerie*.

La proximité de Strasbourg et de la frontière allemande, le fait que la garnison de la ville comprenait le plus bonapartiste des régiments de France, le 4e d'artillerie, amena Louis à choisir cette place forte comme scène de son premier effort pour conquérir la couronne de France. Trois heures après avoir fait une tentative pour soulever la garnison en sa faveur, le jeune prince était arrêté. Louis-Philippe fut troublé, cependant il tenta de rendre cet échec ridicule en refusant de poursuivre le prétendant qui fut transporté sommairement aux Etats-Unis. Ses compagnons furent cités devant le jury de Strasbourg, mais acquittés. L'enthousiasme avec lequel le verdict fut accueilli peut être considéré comme marquant une étape significative dans les progrès du jeune prétendant...

En 1838, on poursuivit le lieutenant Laity, un des conspirateurss de Strasbourg, pour avoir publié un éloge de cette affaire. La brochure fut confisquée, la vente interdite, l'auteur, condamné à une amende de 10.000 francs et à cinq ans de prison, placé pour toute sa vie sous la surveillance de la police. La

France était intéressée par une affaire qui amenait le Gouvernement à prendre des mesures si graves. Cependant, le prétendant avait été rappelé en Suisse au lit de mort de sa mère, et le gouvernement français demandait formellement son expulsion. Comme le gouvernement suisse tergiversait, des troupes françaises furent concentrées sur la frontière. L'importance de Louis en était augmentée. Il pensa qu'il était bon de tirer ses hôtes d'embarras et il gagna Londres à travers l'Allemagne et la Hollande.

La mort de la reine Hortense mettait alors son seul fils légitime en possession d'une fortune considérable... Il entretenait la curiosité de ses compatriotes par la publication d'une nouvelle brochure : *Les idées napoléoniennes*. En France le bonapartisme grandissait... Cette fièvre ne fut pas sensiblement diminuée par l'échec lamentable du prétendant à Boulogne (6 août 1840).

C'était la répétition de Strasbourg sur une plus grande échelle, mais avec des chances de succès plus faibles encore... Louis, fait prisonnier, fut envoyé à Paris sous escorte, logé provisoirement à la Conciergerie. Avec une vingtaine de ses compagnons, il fut traduit devant la Cour de Paris. Le discours prononcé par le prisonnier fut un chef-d'œuvre d'éloquence politique. Il se réjouissait de pouvoir pour la première fois parler librement en France à des Français. Il revendiqua toute la responsabilité de l'affaire de Boulogne : il n'avait pas de complice ; il avait obéi à un devoir solennel envers la France.. Il fut condamné à la détention à vie au fort de Ham.

Il y resta six ans environ (1840-46), mais il n'était pas inactif. Ses *Fragments historiques* (1841) avaient pour but de réfuter le parallèle fait par Guizot entre 1688 et 1830. Une brochure demandant la protection du sucre français de betterave attira sur lui l'attention des agriculteurs. Une série d'articles publiés dans des journaux de province fut habilement calculée pour conquérir l'appui des républicains, des cléricaux et de l'armée, trois classes particulièrement hostiles à Louis-Philippe. Cependant l'*Extinction du paupérisme* formulait un plan ingénieux pour la suppression du chômage, phénomène nouveau causé par le passage du travail domestique au travail d'usine. La mort du roi Joseph (juillet 1844) lui donna l'occasion d'écrire un article dans la *Revue de l'Empire*. Son *Histoire de l'Artillerie* (1845) attira de nouveau l'attention des soldats.

En mai 1846, il s'échappait audacieusement de Ham, et gagnait ainsi la sympathie des âmes romanesques. Il passa à Londres les deux années suivantes. Il variait les plaisirs de la société en poursuivant assidûment des héritières anglaises... Toutes le repoussaient, mais il sut conquérir l'affection irrégulière et peu virginale d'une jolie blonde, miss Howard, dont la fortune, venue d'admirateurs antérieurs, lui fut d'un grand secours. Ce succès lui valut la haine implacable d'un rival, l'écrivain Kinglake, qui prit sa revanche dans un des plus brillants romans de l'ère victorienne... La plume mordante de Kinglake ne contribua pas peu au jugement des Anglais sur Napoléon III.

(J. A. R. Marriott, *Edinburgh Review*, avril 1922).

III. — Allemagne

Le retour de Hölderlin.

L'Allemagne du XX^e^ siècle s'est découvert un nouvel ancêtre spirituel dans le poète Hölderlin, resté depuis sa mort une personnalité littéraire de second ordre. Mais l'influence de Hölderlin sur la formation morale de Nietzsche ayant été mise en lumière dans plusieurs travaux (par Andler, Les Précurseurs de Nietzsche), Hölderlin a bénéficié du renouveau de faveur dont jouissait le philosophe enfin mieux compris. D'autre part la mode des Rettungen *(terme que notre mot : « réhabilitation » ne traduit qu'imparfaitement), et aussi le besoin de se trouver de fortes raisons de vivre ou du moins d'espérer, ont contribué à donner à la renommée de Hölderlin un éclat soudain. L'auteur du présent article tente d'expliquer et de justifier ce « retour » d'un poète méconnu ou du moins trop peu connu.*

Quel est le sens de ce renouveau ? Comment peut-on l'expliquer, et quelle est sa tendance vivante ?...

Le XIX^e^ siècle se clôt par la ruine du rationalisme, dans lequel nous croyions trouver notre conception de l'univers, et qui nous montrait ce monde organisé d'une façon indestructible. Quand le rationalisme s'écroula et avec lui la conception scientifique du monde, dont il était le fondement, nous nous trouvâmes devant des décombres que nous avions pour tâche de rassembler en un monde vivant nouveau. Quels moyens s'offraient alors ?... Puisque le rationalisme, en tant que puissance ordonnatrice, avait déçu, il s'agissait de le détrôner et de le subordonner de nouveau à l'irrationnel. Deux directions, deux plans s'offraient pour cela. D'une part, le plan supra-rationnel, l'organisation spirituelle : unité par l'esprit, influence de tous les éléments détachés en un tout de nature spirituelle; réalisation de l'esprit en Dieu; l'ordre dans le sens chrétien, ou, plus généralement, dans le sens mystique. L'autre plan était le plan infra-rationnel, la liaison naturiste : unité par la vie; résumé dans l'idée de loi et de destin; l'ordre dans le sens babylonien et antique. Ces deux directions ont été suivies par la pensée allemande de nos jours....

Ainsi s'expliquent d'un côté la réapparition des mystiques, d'Eckhart jusqu'à Jakob Böhme, Schelling et Franz von Baader, la faveur dont jouirent les mystiques anciens, Boudha et Laotse, les manifestations de ce courant, vague théosophique et vague catholique; d'autre part le nombre des disciples de Nietzsche (Stefan George, Oswald Spengler, Leopold Ziegler, etc.) qui tentent de sauver la ferveur religieuse du maître et de créer une nouvelle image du monde.

Le retour de Hölderlin s'est préparé historiquement dans la génération des années d'après 1870, qui, bien qu'issue du XIX^e^ siècle, en était déjà affranchie intérieurement. Elle échappa aux séductions du naturalisme, elle rencontra George, Mombert et Dauthendey, elle suivit un certain temps Strindberg, le malheureux Christophore à qui toutefois revient une place parmi les pionniers spirituels du XIX^e^ siècle; elle se raccrocha à tout ce qui semblait montrer une voie hors de la prison naturaliste. Lorsqu'elle rencontra Hölderlin, elle fut la proie du grand étonnement de qui trouve pour son émotion la plus intime l'expression claire et lisible en un coffret découvert par hasard. En silence, la nature, que notre siècle avait poursuivie avec tous les procédés imaginables de mesure et de calcul, — la nature était

devenue pour nous une religion. Sous une forme archaïque, elle se dressait, loi et destin, devant nous, impérieuse, avec des allures de Moloch, dure et exigeante, formant pour notre existence une perpétuelle menace contre laquelle nous nous mettions en état de défense, presque sans espoir. Or cette piété de couleur sombre, cette divinité dangereuse, ainsi que notre mise en garde contre elle, c'est ce que nous retrouvions chez Hölderlin; et plus encore, car en lui tout s'était fait chant. Quelle que soit la valeur propre de la forme d'art, il me paraît hors de doute que nous n'avons pu comprendre le chant de Hölderlin que parce que les sombres enthousiasmes auxquels il donnait une forme étaient nos propres enthousiasmes. Notre jeunesse, nos nuits cruelles, nos diverses expériences avec les dieux de l'ancienne Asie, notre âme prête au sacrifice de notre vie, notre désir de mort et le « pourtant » qui s'y opposait — c'étaient là des choses vécues dont la moindre des lignes de Hölderlin était remplie. Cette plainte, que les hauteurs célestes ont un trop puissant attrait, que le dieu qui sauve est aussi celui qui tue, que la vague qui vit et respire entraîne jusqu'au plus vaillant dans ses tourbillons, que les joies suprêmes n'existent que pour les forts, que la foudre est le symbole le plus large, et le plus vrai du divin, que le cœur des amants ne peut que périr, que toute vie est un sacrifice et que seul le sacrifice est la vie — tout cela, plainte glorification, affirmation, docilité extrême et suprême vaillance, nous le trouvions enfin se répandant en hymnes sonores inépuisables. Tout apparaissait sous une forme d'une impérissable jeunesse, offrant le spectacle de la beauté suprême; chaque mot était expressif; et tandis que Gœthe cime éclatante, s'élançait inaccessible au milieu de notre jeunesse, Hölderlin était parmi nous, mais portant aux épaules les ailes d'aigle de Ganymède et prêt à se mettre en marche contre les temples et les statues de dieux.

Hölderlin marque l'abandon de l'investigation de la nature pour la pieuse adoration de la nature... Après avoir calculé et péché avec la nature, le siècle devait tout d'abord retrouver devant elle une attitude de respect et de confiance... Telle est la première et immédiate signification de Hölderlin.

Mais sa signification totale va plus loin. Lui-même n'en est pas resté à la religion antique de la nature. C'est avec une gravité sans exemple que, quittant son époque, il s'est réfugié dans l'antiquité, et il a plus que n'importe quel autre de notre race rapproché de nous des portions de la vie hellénique. Mais, dans sa façon vivante de se comporter vis-à-vis de l'antiquité, il a subi la poussée irrésistible qui de toute éternité mène de l'antiquité au christianisme. Il a revécu cette évolution fatale et il aboutit ainsi, en vertu de la logique qui préside au progrès ininterrompu de la pensée, à l'état d'âme chrétien. Les deux voies du temps présent, que nous trouvâmes caractérisées par la résurrection de passés correspondants, se confondent en lui. Mais cette réunion ne se produit pas selon une alchimie spirituelle férue de combinaisons, ni selon un certain syncrétisme, mais en vertu des lois biologiques de l'évolution de la pensée : elle est la marche de celle-ci d'un état de dessèchement jusqu'à la sanctification de la nature et de là à l'esprit. Hölderlin n'est point devenu chrétien dans la pleine clarté d'une conscience à l'état de veille, mais le spectacle est merveilleux de voir en lui l'élément païen s'intérioriser, se spiritualiser toujours davantage. Le « oui » par lequel le temps présent a fini par saluer Hölderlin semble, à mon avis, prouver qu'avec le poète il a déjà derrière lui cette partie importante de son chemin : pénétrer de piété religieuse la nature païenne et de là s'avancer jusqu'à l'esprit... Nous voyons l'élément païen plein d'ambition, se réchauffer d'amour et faire un effort vers

l'esprit. Nous voyons le christianisme se renouveler, vivement désireux de rajeunir sa substance au contact du monde, de se mettre à l'arrière en communication avec la nature et d'attirer à lui ceux qui sont établis devant ses portes. Entre les deux, Hölderlin est un chemin, un sacrifice, une parole qui séduit et qui agite.

(Wilhelm Michel, *Die Neue Rundschau*, avril 1923)

IV. — Irlande

La désorganisation de l'armée.

Les difficultés sont grandes en Irlande. Le gouvernement est aux prises avec des bandes irrégulières qui entretiennent le désordre dans le pays. M. Cyril Falls signale que l'armée du gouvernement est peu disciplinée.

Les jeunes bolcheviks qui forment la masse des troupes irrégulières ne peuvent pas être battus par des discours ni par la persuasion, ni même par les plus excellentes lois du Dail Eireann. Leurs chefs sont poussés par des mobiles et des idéals différents. Certains sont entraînés par la pure vanité, d'autres par un dévouement réel à une république libre, d'autres par la simple philosophie de l'anarchie. Mais les troupes luttent surtout pour le mal. Pour les amener à cesser la lutte, il faudrait leur faire comprendre qu'elle entraîne des risques aussi bien pour eux que pour la misérable population qu'ils terrorisent. Cette leçon ne peut leur être administrée que par l'armée nationale. Mais cela ne sera possible que si l'armée nationale acquiert rapidement une manière nouvelle de se battre, de vivre et de penser. A l'heure actuelle, les hommes qui composent cette armée sont principalement ceux qui, avec de bien plus grands avantages, ont soutenu contre l'armée britannique une campagne semblable à celle qui est menée contre eux aujourd'hui par les irréguliers. Ils ont été proclamés, principalement par leurs chefs, le « sel de la terre », les hommes qui ont battu ceux que les Allemands n'avaient pu battre. Ils sont les vainqueurs de « la guerre », nom par lequel on désigne dans l'Etat libre les luttes civiles de 1920 et 1921. Leurs oreilles charmées ont entendu répéter si souvent cette sottise qu'ils ont fini par y croire, d'autant plus aisément qu'il n'y a pas deux pour cent de ces hommes qui sachent ce qu'on entend réellement par « une guerre ». Aucune idée d'amélioration ne peut pénétrer en eux, car comment parler d'améliorer des soldats glorieux et invincibles ? Depuis la paix ils semblent même s'être amollis. On raconte, par exemple, des histoires d'ivrognerie qui contrastent désagréablement avec la conviction d'autrefois que tout *shinner* était dangereux parce que son zèle le rendait sobre. Leur discipline ne s'améliore pas... Leur énergie est souvent défaillante, leur loyalisme suspect. Il est indispensable qu'ils soient réorganisés, réentraînés. Mais rien n'indique que leurs chefs actuels soient capables de faire cette réforme ou même de la supporter. Telle est la grande difficulté. Il n'y a aucune raison de supposer que les grands chefs, ou au moins les meilleurs d'entre eux comme M. Cosgrave, ne désirent pas mener à bien leur tâche. Avec des instruments de qualité médiocre, ils sont probablement capables d'y réussir. Mais l'armée, leur principal instrument, est inefficace. Si elle pouvait être améliorée tout irait bien même si l'on pense aux lourdes

pertes matérielles, morales et esthétiques. L'Irlande était un pays riche quand la guerre européenne a pris fin; les coups qui lui ont été portés par ses propres enfants ne l'ont pas encore ruinée. Mais l'amélioration doit venir rapidement. Une autre année d'anarchie semblable à ces trois premiers mois et le gouvernement de l'Etat libre sera par terre. Chose bien plus grave; le pays sera tombé dans un bourbier dont cinquante ans de travail pourront à peine le tirer.

(Cyril Falls, *Nineteenth Century*, avril 1923).

V. — Grèce

Le rôle de l'Angleterre.

M. Harold Spender essaie de ramener l'Angleterre vers la Grèce.

J'estime qu'une lourde tâche incombe encore à l'Angleterre. Nous sommes largement responsables de la terrible situation où la Grèce se trouve aujourd'hui. Sans revenir sur les événements de l'automne dernier, nous devons admettre que notre politique en Grèce a été changeante, instable. La Grèce a le droit de répondre, lorsqu'on la blâme d'être allée à Smyrne, que Smyrne lui avait été offerte par lord Grey en 1915, si elle voulait entrer en guerre, que par la suite elle s'était rangée à côté des Alliés et qu'en conséquence elle avait le droit de considérer Smyrne comme une récompense qui lui était due. Elle peut aussi nous rappeler alors qu'on la blâme de s'être établie à Smyrne en 1919, qu'elle y a été poussée par l'Angleterre, la France et l'Amérique et qu'elle ne s'y est pas établie par sa propre décision. Elle peut enfin soutenir justement que Smyrne lui a été finalement attribuée par le traité de Sèvres, traité signé par les Alliés et aussi sacré que le traité de Versailles.

D'un autre côté, nous pouvons l'accuser d'avoir renvoyé Venizelos et rappelé Constantin, ce qui fut certainement une grande erreur. Mais toutes les nations ont commis depuis la guerre des erreurs de cet ordre. La Grèce n'est pas la seule à s'être montrée profondément ingrate envers les nations qui l'ont sauvée pendant la guerre.

Toutes ces considérations étant dans notre esprit, ne devons-nous pas nous demander simplement : le temps n'est-il pas encore venu où la Grèce pourra être tirée de la cellule de prison où l'Angleterre l'a jetée ? Cet emprisonnement durera-t-il toujours ? Ne pourrait-il arriver qu'une pareille situation pour la Grèce ait un effet affaiblissant sur la politique de l'Angleterre ? Que son isolement en Orient entraîne notre propre isolement : ou est-ce le but de notre politique, en Orient comme en Occident et partout dans le monde, de chercher à nous faire des ennemis plutôt que des amis ? N'avons-nous d'autre politique que celle que Whistler a définie un jour : « le noble art de se faire des ennemis ».

Dans ce cas, aurons-nous le droit de nous plaindre si un jour, nous nous trouvons abandonnés à notre tour quand notre destinée traversera quelque crise ?

(Harold Spender, *Contemporary Review*, avril 1923)

VI. — Italie

I. — Giosué Carducci.

M. Benedetto Croce, le célèbre critique et philosophe italien, oppose la grandeur classique de Carducci à l'impressionnisme et au décadentisme qui ont troublé la littérature européenne du XIX^e^ siècle finissant.

Je sentis à nouveau la qualité supérieure de son art lorsque pendant un de ces derniers hivers je passai quelque temps à lire des poèmes lyriques, des drames et des romans écrits en Europe pendant ces cinquante dernières années. La nausée que me donne tout cet impressionnisme, symbolisme, sensualisme, vérisme, vanté comme le dernier mot de l'art, m'amena involontairement à évoquer en moi, par contraste, la nette et sobre poésie de Carducci, dans laquelle sont toujours tracées avec sûreté les lignes fondamentales et essentielles et qui, devant ces formes sans substance, ces taches de couleur, tout cet amas de choses aux contours mous et confus, se dressait avec simplicité et avec une solidité monumentale. Combien de poètes de son temps, pensais-je, peuvent être comparés à lui en Italie, en France et en Allemagne ? Je trouvai alors, au cours de mes lectures, un mot de Maurras qui faisant allusion dans un de ses volumes à Carducci, l'appelait le divin Carducci ; et je me plus à croire que ce chercheur aigu, ce persécuteur de décadentisme et du féminisme littéraire, amené à faire la même comparaison avait éprouvé un sentiment identique ou semblable au mien.

Quand il parle du grand Carducci, M. Croce pense à ses meilleures œuvres et non à la masse d'imitations que contiennent ses poèmes.

Carducci, comme plusieurs de nos grands poètes, s'attarda dans les plaines littéraires avant de gravir les hauteurs et d'arriver au bois sacré des Muses. Il servit longtemps avant de conquérir la liberté. Mais ce retard et cet esclavage étaient salutaires, puisque, dans les œuvres de ceux qui ne les ont pas connus, on sent toujours que quelque chose manque. On peut en dire autant de l'érudition dans laquelle il s'est parfois complu et qui par moments pesait sur ses poèmes et prenait la place de la poésie ; l'érudition elle-même fit la nourriture de son âme et de son imagination. Et, comme nos autres grands poètes du XIX^e^ siècle, Carducci ne fit pas métier d'être poète, mais il eut son travail quotidien de philologue de critique, de professeur, et il laissa la poésie le visiter quand il lui plut. Un type différent de poète et d'artiste est né plus tard en Italie. Il provient de certains exemples étrangers, notamment parisiens, et il est modelé d'après le poète du théâtre, d'après le poète qui fournit des drames, des romans ,des nouvelles et des poèmes lyriques à des directeurs de théâtre, à des éditeurs de littérature agréable, à des directeurs de journaux. La poésie est une fleur trop rare pour se prêter à cette sorte de culture intensive.

La forme de Carducci n'est pas impressionniste mais essentiellement classique...

Nous savons que, chez des poètes, le style peut être classique et la pensée romantique, c'est-à-dire unilatérale, partiale, exagérée, malade, ne retrouvant son universelle humanité, sa mesure et son équilibre que dans cette élévation, cette transformation en poésie. Tel est, par exemple, le cas de Leopardi ou de Baudelaire et de cette sorte de Léopardi parisien que fut Maupassant. Chez Carducci est essentiel et intégral non seulement le style mais le senti-

ment du monde. C'est ce qui m'amena à le nommer autrefois : *vates*, poète héroïque, « un dernier et pur homéride ». La bataille, la gloire, le chant, l'amour, la joie, la mélancolie, la mort, toutes les notes humaines fondamentales résonnent et s'accordent dans sa poésie qui appartient vraiment à celle que Gœthe appelait « poésie tyrtéenne » apte à préparer et à réconforter l'homme dans la lutte de la vie par la force de son accent élevé et viril. Cette humanité complète n'est peut-être pas une des moindres causes qui rendent Carducci si peu conforme à des temps où la santé semble une chose intérieure ; la simplicité chose pauvre. Pourtant elle forme le caractère de tous les grands esprits. Et si quelques hommes dans la littérature européenne de la seconde moitié du XIX^e^ siècle furent ce caractère, Carducci doit être rangé parmi eux. C'est à lui, lorsque nous évoquons son œuvre, que nous sommes portés à adresser la parole par laquelle il salua l'image de Torquato Tasso arrivant dans l'épique Ferrare de la Renaissance :

D'Italia grande, antica, l'ultimo vate or viene !

(Benedetto Croce, *Giornale d'Italia*, 25 avril 1923).

2. — Un type napolitain d'hier.

Dans le Giornale d'Italia, *Francesco dell'Erba évoque la figure pittoresque d'un Napolitain d'hier. Pasqualino, célèbre au pays des tarentelles, effronté, plus adroit que courageux, mauvais chanteur, tricheur, directeur de théâtre.*

Il s'appelait Pasqualino Russo Capece Galeota, et avait cru dans sa jeunesse avoir une belle voix de ténor : la fortune dans son gosier.

Homme entreprenant et insinuant, il réussit à persuader un impresario de l'engager pour une saison au théâtre d'Alexandre. Ce fut un désastre. Pasqualino en profita pour visiter l'Afrique du Nord. Je ne sais si c'est à Tunis ou à Tanger qu'il rencontra une riche dame qui avait été très belle et qui, elle aussi, était montée sur les planches. La dame tardait à dire adieu à la jeunesse. Il ne lui déplut pas d'épouser Pasqualino qui était jeune et disait l'aimer, à sa façon, cela s'entend. Pasqualino retourna marié à Naples où il avait beaucoup d'amis, et où la vie était pleine de charmes...

Il devint un des personnages les plus répandus du monde théâtral et élégant d'alors. Petit, les jambes minces, le ventre proéminent, le teint fleuri, une petite moustache noire, pommadée, retroussée, il avait des yeux brillants, mobiles, malicieux. La voix faible, un peu nasale, il parlait lentement, traînant ses phrases, toujours d'un ton railleur, même aux moments les plus graves. Audacieux, ayant peu de scrupules et beaucoup de finesse, il faisait parfois étalage de cynisme.

Je voyageais un jour, racontait-il, de Milan à Turin. Dans le compartiment de première classe où j'étais monté, entre un monsieur, vêtu avec élégance, qui me salue cérémonieusement. Le train part. Nous restons seuls. Au bout d'une demi-heure, nous avons tous les deux l'air de nous ennuyer : « Si nous pouvions au moins », dis-je au monsieur, « faire une partie de cartes. — Si vous voulez », répond mon compagnon. J'ai un jeu de cartes dans ma valise ». Et, sans attendre ma réponse, il prend les cartes. Nous commençons à jouer. Quand nous arrivons à Verceil, je me lève d'un bond : « Cela suffit, Monsieur », lui criai-je, « j'ai découvert votre jeu. » — « Et moi », dit-il, « j'ai découvert le vôtre ». Nous nous sommes serré la main.

Devenu riche, à la suite de son mariage, Pasqualino fonda un journal théâtral : l'*Occhialetto*, qui, chaque dimanche, publiait en première page le portrait d'un chanteur, plus ou moins célèbre. Ceux dont il ne publiait pas le portrait étaient maltraités sans aucun égard. Il y avait alors au théâtre San-Carlo Adalgisa Gabbi, une femme belle et fatale, qui fut la ruine de plusieurs hommes et pour laquelle le chef d'orchestre Mancinelli brûlait d'amour. *L'Occhialetto* publia qu'elle n'avait pas de voix, ce qui n'était pas exact. Mais le plus beau fut que le lendemain, Pasqualino, qui connaissait personnellement la Gabbi, alla lui rendre visite. Il fut accueilli par une pluie d'injures. Pasqualino ne se laissa pas troubler. Même il se montra étonné de cet accueil.

« Votre journal m'a traînée dans la boue ».

Pasqualino éclata de rire.

« Comment ? Vous lisez l'*Occhialetto* ? Etes-vous donc malade ? Mais personne ne le lit. Qui prendrait au sérieux ce qu'écrit l'*Occhialetto* ? Détrompez-vous ! »

Et la Gabbi ne put s'empêcher de rire...

Plus tard, Pasqualino prit la direction du San-Carlo, et ce fut naturellement un désastre financier. Il lui arriva, à ce moment, un incident désagréable qu'il parvenait à rendre comique lorsqu'il le racontait. On devait représenter pour la première fois le *Rateliff* de Mascagni. Le maître dirigeait les répétitions. Il n'était jamais satisfait et de fréquentes disputes éclataient entre Pasqualino et lui. Un matin, pendant une de ces disputes, Mme Mascagni arrive au théâtre. Elle trouve son mari furieux, qui crie comme un possédé contre le directeur. Sans rien savoir, elle s'avance vers Pasqualino et... lui caresse la joue de sa douce main gantée. Pasqualino tombe. On le relève et on le conduit à côté au *Gran Caffé d'Europa*. Et comme ses amis l'interrogent, il tend la main vers sa joue encore rouge : « Souffleté par une femme. Souffleté par une femme ! »

(Francesco dell' Erba, *Giornale d'Italia*, 23 avril 1923).

VII. — Pologne

La situation internationale de la Pologne.

On a souvent remarqué que, de toutes les blessures infligées à l'Allemagne par le traité de Versailles, la blessure polonaise était la plus cuisante, et serait la plus longue à se cicatriser. L'article ci-dessous offre le double intérêt de nous montrer avec quelle attention, mais aussi avec quelle haine, quels préjugés et quelles illusions on suit en Allemagne les questions polonaises. On y notera, notamment, la confusion sans doute mi-volontaire et mi-instinctive, faite entre les griefs des Russes contre le traité de Riga — c'est-à-dire un détail, encore qu'important, de la fixation des frontières russo-polonaises — et leur prétendu désir de détruire la Pologne ou de la reconquérir, alors qu'en réalité, parmi les Russes qui comptent, il y en a bien peu qui ne tiennent la restauration de la Pologne indépendante pour un fait de politique européenne irrévocablement acquis.

Dans les pourparlers qui eurent lieu en 1915 entre Delcassé et Iswolski la monarchie austro-hongroise devait être dissoute en Etats nationaux, à l'exception de la Galicie qui devait revenir à la Russie. Personne alors ne songeait en

France à la libération de la Pologne. Ce n'est qu'à mesure que diminuait l'importance du facteur russe dans la guerre que la France se rendit compte des aspirations de la nationalité polonaise. Et aujourd'hui, le gouvernement polonais, en dépit de son sentiment fort chatouilleux de souveraineté, supporte des rapports avec la France qui ressemblent fort à une vassalité.

La France n'a conclu le traité d'alliance politique qu'après qu'un accord militaire et une série d'accords économiques eurent été mis sur pied. L'exploitation économique, à laquelle la Pologne a dû se résigner dans ces accords économiques, est absolument sans exemple, elle a tout au plus son pendant dans la dépendance du Portugal à l'égard de l'Angleterre. L'abandon des puits de pétrole à la France et l'abaissement des droits d'entrée sur les articles de luxe français au-dessous du chiffre de la nation la plus favorisée, ne sont que les exemples les plus frappants de ces accords économiques qui n'ont pas le moindre avantage pour la Pologne. Aussi est-il amusant, mais compréhensible de voir la susceptibilité de la Pologne à l'endroit de toute critique à l'adresse de la France et de l'alliance franco-polonaise.

Ce n'est que très lentement que quelques esprits polonais s'affranchissent de ce lien de vassalité. Le règlement inattendu de la question de Memel a été salutaire. La Pologne avait compté que Memel serait déclaré Etat libre et qu'elle y aurait une influence décisive. Or la presse polonaise ne consacre à la question de Memel que quelques phrases embarrassées, et celle de droite voit même dans la décision de la Conférence des ambassadeurs les résultats d'une intrigue russo-allemande. Le parti national ouvrier déposa il y a quelque temps, une motion d'urgence à la Chambre des Députés au sujet de l'insuffisante sollicitude de l'Etat pour les émigrés polonais en France. On a cité des faits édifiants sur la manière dont les Polonais sont traités par les autorités françaises. Il est caractéristique qu'en dehors de quelques feuilles ouvrières les journaux allemands aient seuls fait attention à cette interpellation : les quatre cinquièmes des journaux polonais n'en mentionnèrent même pas le dépôt. Enfin l'ambassadeur allemand à Varsovie ayant fait une collecte dans la colonie allemande pour l'œuvre de secours dans la Ruhr, la presse s'indigna et un interpellateur demanda au gouvernement quelles mesures il comptait prendre en face de cet acte déloyal de l'ambassadeur allemand.

Abstraction faite des trois Etats baltiques, qui dépendent totalement de la Russie, aucun des nouveaux Etats de l'Est ne repose sur un sol moins sûr que la Pologne. On a souvent répété que la Russie ne se résignerait jamais à l'existence de l'Etat polonais. Il y a quelque temps un fugitif résidant à Dantzig, qui appartient au parti cadet, écrivait au *Temps* que la Russie devait accepter une bonne fois la paix de Riga et mettre fin à la politique germanophile. Là-dessus, Milioukoff, ministre des affaires extérieures sous Kerensky, répondit que seul un bien mauvais Russe pourrait se réconcilier avec la paix de Riga et que la participation de la Pologne à une alliance éventuelle de la Russie et de la France était inadmissible pour la Russie. Cette curieuse déclaration ne permet certes pas de conclure sans plus à une politique bolcheviste hostile à la Pologne.

Mais toute la politique de la Russie soviétique a montré que les anciennes forces d'expansion de la Russie tsariste n'étaient nullement mortes. Des forces historiques séculaires ne sombrent pas dans des révolutions intérieures. Mais plus frappant que de telles considérations générales est un coup d'œil sur la situation géographique de la Pologne. Une politique allemande défectueuse avait laissé s'accréditer la formule que le chemin de Constantinople passait par Berlin. Mais

que pour la Russie le chemin de l'Europe et des Balkans passe par Varsovie, cela n'est pas une formule ni le résultat d'une constellation politique née du hasard, mais un fait géographique. Une Russie qui respecte la frontière polonaise renonce à toute politique européenne directe. Qu'on se représente seulement ce que l'accord de Rapallo n'est pas et ce qu'il serait s'il n'y avait pas de Pologne. Le fossé polonais sépare la Russie de l'Allemagne et des Etats successeurs de l'Autriche, et, à son moindre pas vers les Balkans, la Russie est menacée de flanc par la Pologne. Les vieilles nécessités politiques qui ont conduit Catherine III aux partages de la Pologne, existent encore de nos jours comme il y a un siècle et demi et rendent la perte de la Pologne plus douloureuse pour la Russie, qu'aucune autre quelconque de ses pertes. La tentative de prendre la Pologne par un coup de main à la hussarde a échoué en 1920, mais le fantôme de la puissance militaire croissante de la Russie projette son ombre toujours plus loin sur l'Etat polonais. Contre ce danger, l'alliance française n'est pas une garantie, même si la Pologne pouvait être sûre de la fidélité de la France au pacte d'alliance. Le cas de Memel est le premier *Mane-Tecel*. La France a donné Memel aux Russes en premier cadeau pour leur nouvelle amitié, et sans cesse se multiplient les signes d'un rapprochement entre la France et la Russie.

Les nombreuses tentatives des Polonais en vue de se garantir contre le péril russe par des alliances avec les Etats de l'Est, n'ont abouti qu'à de minces résultats. Il ne pouvait en être autrement. Les conditions d'existence de ces Etats ne sont semblables que dans une faible mesure. La Pologne occupe parmi eux une situation toute particulière, caractérisée par les dangers auxquelles elle est exposée. Le principe de vie qui maintient unie la Petite Entente, n'a pour la Pologne qu'une valeur restreinte. Le danger de la résurrection d'une Grande Hongrie et d'une Autriche-Hongrie est minime pour la Pologne. La Galicie était un poste avancé, sans lequel la monarchie des Habsbourgs aurait pu exister sans être affaibli notablement. Le besoin de se défendre contre le péril russe est un intérêt commun aux Etats baltiques et à la Finlande. Mais ici même les conditions sont trop différentes pour assurer un front commun durable, sur lequel on puisse compter en toute éventualité. Le rejet de l'alliance finlando-polonaise par le Parlement finlandais, montre où se trouvent les difficultés. On peut très bien se représenter qu'une Russie d'un impérialisme déclaré respecte l'autonomie de la Finlande. La possession de la Finlande n'est pas pour la Russie, comme celle de la Pologne, une condition préalable de tout déploiement de puissance en Europe. Accela s'ajoute que les conditions stratégiques de l'indépendance finlandaise sont, pour des raisons géographiques, bien plus favorables que celles de la Pologne : on peut difficilement se figurer une féconde possibilité de collaboration militaire entre la Pologne et la Finlande. Une utilisation de l'armée finlandaise en dehors de ses frontières est extrêmement invraisemblable, et l'armée russe peut, dans une guerre contre la Pologne et la Finlande, se débarrasser de la Pologne sans que la Finlande puisse y opposer une résistance notable. Certes le défaut de confiance dans la solidité de la politique polonaise a joué en Finlande son rôle lors du rejet de l'offre d'alliance polonaise. Mais, de toute façon, la Finlande doit juger inquiétant de lier sa destinée à celle de la Pologne beaucoup plus menacée.

Il en est de même dans les Etats baltiques. La Pologne est trop faible pour leur apporter une aide immédiate. On sait trop bien là-bas qu'un petit choc de la Russie peut détruire la jeune liberté, et l'on craint par une alliance avec la Pologne d'amener inconsidérément ce choc. L'Esthonie et la Lettonie se laissent dominer par la Russie sans y être incorporées.

Le dernier Etat qui pourrait être envisagée pour une action commune avec la Polgone contre la Russie, est la Roumanie. Ici les circonstances sont les plus propices. Une frontière commune, encore qu'étroite, garantit la possibilité d'une collaboration militaire. En outre le rapport des forces est à peu près le même. Aussi les relations roumano-polonaises sont-elles en effet les plus intimes. Mais pour la politique polonaise la Roumanie n'est pas non plus un facteur certain. La Bessarabie et le fait que la Roumanie se dresse comme un bloc devant les Balkans, peuvent facilement amener un conflit russo-roumain. Ce conflit n'est pas nécessaire, et les politiques roumains seront assez clairvoyants pour reconnaître que la Pologne et la Roumanie à elles seules ne pourront jamais opposer de résistance militaire à une Russie qui n'aurait même recouvré que la moitié de ses forces. C'est pourquoi, ici encore, il y aura toujours en cas de guerre de fortes oppositions pour empêcher que le sort de la Roumanie ne soit lié à celui de la Pologne. Ainsi la Pologne se trouve en face de l'ennemi mortel qu'est la Russie dans un état angoissant d'isolement.

Pour les deux autres Etats de la Petite-Entente, il n'y a pas non plus le moindre besoin d'offrir à la Pologne un soutien contre le danger russe. Au contraire. La configuration de l'Etat tchécoslovaque pousse justement par suite de ses impossibilités stratégiques, à une union avec la Russie. Les Tchèques se trouvent dans la situation agréable de ne pouvoir jamais être sérieusement l'objet d'ambitions impérialistes russes, mais de pouvoir compter au contraire avec certitude sur la protection du grand frère slave, en tant qu'avant-garde du Slavisme. Aujourd'hui l'évolution des relations tchéco-polonaises est encore l'histoire de petites frictions et de jalousies mesquines. Le jour peut aisément arriver, où le péril tchèque formera pour la politique polonaise un troisième et grave sujet de préoccupation.

La conception purement sentimentale de la politique, c'est un vieil héritage polonais qui, depuis les démembrements s'est toujours plus fortement teintée de ressentiment. Aussi y a-t-il très peu de Polonais capables de juger sereinement des questions de politique extérieure. D'autre part, ce sont généralement des courants de politique intérieure qui prédominent dans la politique étrangère. Cela se manifeste particulièrement dans la question la plus importante, où se rencontrent les deux politiques, le problème des nationalités. L'Etat polonais a, suivant ses propres chiffres, 32 %, mais selon d'autres jusqu'à 45 % de populations non-polonaises. Le problème politique d'un Etat qui comprend plusieurs nationalités est en soi plus complexe que celui d'un Etat national. Pour la Pologne, il est encore rendu plus délicat par le fait que deux tiers de sa population étrangère sont de même race que les populations de pays voisins, la Russie et l'Allemagne, dont ils étaient ressortissants jusqu'à la fondation de la Pologne. L'opinion publique polonaise juge en général extrêmement facile de résoudre les difficultés qui résultent de cet état de choses. Elle compte que, durant les années qui viennent, la Russie et l'Allemagne ne seront pas encore en état d'en venir à une discussion politique avec la Pologne, et elle veut profiter de ce laps de temps pour faire de la Pologne un Etat purement national. Il n'est point nécessaire de montrer que la situation de la population étrangère peut créer pour l'Etat polonais des occasions de conflits et que certaines tendances étrangères hostiles à la Pologne sont renforcées par l'existence de cette population étrangère. Mais ce serait méconnaître totalement le problème polonais que de voir l'origine principale de complications futures dans le problème des nationalités, ou, pour se servir d'un

terme moderne, dans le problème des minorités. La situation aujourd'hui encore n'est guère différente de celle d'il y a un siècle et demi. Sans doute la question dite des dissidents fut pour Catherine II le prétexte désiré pour s'immiscer dans les affaires polonaises. Mais la raison était ailleurs : elle était dans des tendances politiques identiques à celles qui ont été dépeintes au début de cet article pour la Russie actuelle. Si alors déjà l'influence profonde d'un Etat sur la politique des grandes puissances européennes dépendait de son contact géographique avec une partie d'entre elles, cette loi est valable pour notre époque dans une plus forte mesure encore, maintenant que l'emploi de fortes armées est devenu tout à fait impossible sans contact immédiat avec leur propre pays. De même des nécessités économiques, dont Catherine pouvait n'avoir qu'un obscur pressentiment, rendent aujourd'hui plus sensibles les obstacles qu'un Etat polonais autonome oppose au monde russe. Lénine a un jour appelé le grand système fluvial du Dniéper « l'axe du monde », ce système qui de Cherson remonte par une triple ramification de canaux — aujourd'hui en ruines, il est vrai — vers Dantzig, Memel et Riga. Cet axe du monde traverse le territoire polonais et ravit à la Russie les perspectives de l'énorme prépondérance économique qu'elle posséderait dès que le vaste bassin fluvial entre les deux mers serait achevé et dominé par un seul pays. Le fait que quatre millions de Russes-Blancs et d'Ukrainiens sont sous la domination polonaise, disparaît derrière les grandes forces politiques et économiques esquissées ci-dessus

De même pour l'Allemagne la question d'irrédentisme n'a qu'une importance secondaire à côté des nécessités économiques et politiques. Le couloir polonais ne serait pas moins insupportable, si jamais Allemand n'avait vécu ou ne devait vivre dans la Prusse occidentale et dans le pays de la Netzeg. Bien plus, la politique allemande est tenue à des égards envers la Pologne, pour sauvegarder autant que possible les droits des Allemands sujets polonais.

Mais la Pologne montre depuis trois ans et demi le ferme dessein de pratiquer une politique de dégermanisation et la presque totalité de la population polonaise manifeste une violente hostilité contre l'Allemagne. Aussi celle-ci n'a-t-elle aucun intérêt à consolider l'Etat polonais et à travailler à un rapprochement franco-russe en tenant compte des désirs polonais.

L'Allemagne ne doit pas une seconde fois laisser les choses aller de telle sorte que l'avenir des relations russo-allemandes soit compromis à cause de la Pologne, que la perspective d'un nouveau conflit entre l'Allemagne et la Russie intéresse la première à l'existence de l'Etat polonais et que l'on s'engage encore dans la voie qui conduisit à la funeste proclamation du royaume polonais par les puissances centrales. Il y avait un moyen de créer une forme de vie commune entre l'Allemagne et la Pologne, qui éliminait, par un traitement bienveillant des minorités allemandes, les sujets de conflits, donnait à l'Etat polonais la possibilité de se consolider intérieurement, laissait le *Reich* allemand remplir ses obligations nationales[1] et s'en remettait à la marche imprévisible de l'histoire du soin de trouver de nouvelles formes de communauté de vie dans l'Europe centrale susceptibles de supprimer les forces qui ont conduit au partage de la Pologne et qui comme nous l'avons vu, sont encore vivantes de nos jours. Une solution qui consiste pour ainsi dire à faire rentrer les problèmes partiels les uns dans les autres et, d'un tacite accord, à attendre l'avenir de la solution du problème tout entier. L'autre solution est : *Ceterum censeo Poloniam esse delendam.*

(Paul Jakob Kaestner, *Deutsche Rundschau*, mai 1923)

1. *Volkisch.*

VII. — Russie

1. — La jeunesse de Trotsky.

M. Bruce Lockhart raconte les années de formation du Juif de Kherson qui devait devenir un des maîtres de la Russie.

Leiba Bronstein, ou si on le désigne par le nom sous lequel il est connu dans le monde, Lev Davidovitch Trotsky, est né en 1877 dans le Gouvernement de Kherson, dans la Russie méridionale. Il n'a donc que 46 ans, et, si la vie qu'il a menée au cours de ces six dernières années n'a pas diminué son énergie primitive, on peut dire qu'il est dans la force de l'âge. Fils d'un pharmacien de province, c'est essentiellement un Juif parmi les Juifs. Beaucoup plus que Lénine, qui pourrait passer inaperçu dans une assemblée de bourgeois russes, Trotsky, avec son long nez proéminent, ses terribles yeux noirs, son large front surmonté de grosses masses de cheveux noirs, ses lèvres lourdes, cruelles et pendantes, est la véritable incarnation de la révolution. D'après les rapports de la police tsariste il fut en révolte contre la société depuis son enfance : à l'âge de quinze ans, on l'aurait expulsé de l'école pour avoir souillé une icône. Quoi qu'il faille penser de ces histoires, il n'est pas douteux qu'il se rangea de bonne heure parmi les social-démocrates qui, malgré les rigoureuses persécutions de la police, étendaient alors leurs ramifications souterraines dans tous les coins de l'Empire russe. A l'âge de 22 ans, on l'arrêtait à Odessa pour s'être mêlé à la ligue des ouvriers de la Russie du Sud, et on l'exilait pour quatre ans dans la Sibérie orientale. Deux ans après il s'enfuyait, réalisait la première de ses audacieuses évasions, et, pendant les années suivantes, il disparut « sous la terre », pour employer l'expression ordinaire des révolutionnaires russes. La guerre russo-japonaise et la révolution qu'elle provoqua le mit en évidence. En 1904, âgé de vingt-huit ans, il succéda à Khroustalief-Nosar comme président du premier soviet de Pétrograd. Lorsque le mouvement eut échoué, Trotsky et vingt de ses camarades furent arrêtés et envoyés en prison. Leur procès (septembre 1906) provoqua une grande curiosité en Russie et mit en lumière les étranges méthodes de la vieille police secrète russe. Trotsky et quatorze de ses co-accusés furent condamnés à la perte de leurs droits civils et au bannissement perpétuel en Sibérie. Cette fois, sa résidence obligatoire fut Berezof. Il donna des preuves frappantes de son adresse en formant des plans d'évasion. Six mois après son arrivée, il avait trompé ou corrompu ses gardiens, et il gagnait l'étranger.

Il partagea son temps entre la France, la Suisse, l'Autriche et l'Allemagne, formant des projets ou se querellant avec les autres révolutionnaires. Il gagna surtout son pain quotidien dans le journalisme, profession pour laquelle il avait un talent tout particulier. On peut imaginer que ces moyens d'existence étaient très précaires, car, même, dans l'exil, sa littérature était purement politico-révolutionnaire, et aurait vainement demandé l'assentiment des gouvernements de Berlin et de Vienne. Fait étrange ; il ne semble pas avoir jamais vécu en Angleterre. En Allemagne, il publia son histoire de la première révolution russe qui bien qu'elle soit une œuvre de parti, révèle un certain talent littéraire et apporte une contri-

bution importante à l'histoire du mouvement de 1905. A Vienne, il fit paraître une édition autrichienne de la *Pravda*, et il se lia avec les chefs socialistes des diverses nationalités de l'Empire. Un socialiste tchèque notoire qui, avant la guerre, connut Lénine et Trotsky à Vienne, me parlait un jour des deux hommes. Lénine jouissait du respect de tous les socialistes viennois, mais pour Trotsky on l'évitait, car il empruntait toujours de l'argent.

Comme tout Juif russe qui a vécu longtemps à l'étranger, Trotski est un excellent polyglotte. Sa connaissance de l'allemand est parfaite. Il parle français avec beaucoup d'aisance ; il lit et il comprend l'anglais avec beaucoup plus de facilité qu'on ne pourrait l'imaginer à entendre comme il le parle. Comme travailleur, il est à peu près infatigable, et l'étonnante énergie qu'il a montrée pendant ces dix dernières années n'a pas été une des moindres causes du succès des bolcheviks. Il est marié et a deux enfants. Il n'a pas ce détachement des plaisirs de la vie qui est un des principaux traits de caractère de Lénine, mais la forte et simple existence qu'il a menée avant son arrivée au pouvoir donne un démenti très net aux histoires puériles inventées par ses ennemis qui le représentent passant sa vie dans la débauche et l'orgie. Ses vêtements sont propres, et il passe avec Kakahan pour le mieux habillé des commissaires. Il est assez sensible à la flatterie, et ne déteste pas la publicité.

Comme orateur, il n'a pas cette conviction calme de sa supériorité personnelle qui caractérise les discours de Lénine, mais comme orateur populaire, il a peu de rivaux dans l'art d'insuffler la haine et de soulever la fureur de la foule. Il lance ses mots dans un courant sifflant de feu et de passion, et, quels que soient les défauts moraux de son caractère, il ne manque certainement pas de courage physique. Je me rappelle qu'un jour, à Moscou, peu de temps après la ratification du traité de Brest-Litovk, un groupe de marins irrités, réclamant leur paye, s'était formé en face du Commissariat de la guerre, alors situé dans une grande maison au bord de la rivière, juste derrière la cathédrale du Sauveur. Les marins qui, au commencement de la révolution bolcheviste, étaient tout-puissants, avaient pris une attitude menaçante. En ce temps-là, la vie humaine avait bien peu de valeur, et toute erreur de jugement dans le maniement de la foule aurait provoqué une grêle de balles. Dans le Commissariat régnait la confusion habituelle. Un membre du commissariat, puis un autre avait essayé de raisonner la foule. Il avait dû battre en retraite sous une tempête de jurons et de malédictions à l'adresse de Trotsky. Le Commissaire de la Guerre travaillait et ignorait complètement le danger. Quand on le mit au courant des faits, il bondit, les yeux brillants de passion. Sans armes et sans escorte, il se présenta à la foule, ses larges épaules roulant lourdement au-dessus de ses courtes jambes. Pendant dix minutes, il flagella les marins de toute la fureur de sa riche invective : ils étaient des lâches, des profiteurs, des chercheurs d'argent, des fils de capitalistes, des êtres tout-à-fait indignes de la grande révolution que la destinée les avait appelés à compléter. Les murmures se calmèrent. Un moment de silence se produisit, puis une tempête de cris rauques. Les marins reculèrent, intimidés, pacifiés, toujours affamés, toujours impayés ! Certes, Trotski est d'une toute autre étoffe que les Tchernoff et les Tseretelli du régime Kerensky.

(R. H. Bruce Lockhant, *Fortnightly Review*, avril 1923)

2. — Le drame de Tchekhof.

Etude de M. Adriano Tilgher, l'un des meilleurs critiques de la jeune Italie, qui considère dans une œuvre la coutume psychologique des ouvrages plus que les qualités de forme.

Le drame de Tchekhof est celui de sa génération : génération riche d'intelligence et de culture, très pauvre de volonté, d'élan et de foi, génération qui a cru à la Science, au Progrès, à l'Evolution, pas assez cependant pour se consoler vraiment du vide et du néant de sa vie actuelle, pour en tirer des raisons de vouloir et d'agir fortement ; qui, mise à l'épreuve, ne sut pas trouver en elle la force d'agir, de s'insinuer comme un levain dans la pâte inerte de la vie et se laissa étouffer par la sombre inertie et la surdité hostile des choses. Tchekhof est un écrivain typiquement russe, russe d'une période déterminée, la période d'Alexandre III, néfaste entre toutes, mais justement parce qu'il était russe profondément et de cette période, il est intensément, concrètement, universellement humain.

Les héros d'Ibsen, créatures volontaires, luttent de toutes leurs forces : vaincus ils meurent ou s'éloignent de la vie. Le drame d'Anton Tcheckhof est le drame du naufrage sans lutte, de l'écrasement de la volonté de vivre. A la vie, d'ailleurs, ses mélancoliques héros n'ont demandé aucun don vraiment magnifique et royal. Personnages de taille moyenne, timides et modestes, leurs demandes ont été modestes et timides : un peu d'amour, un peu de joie, un peu de ces illusions tenaces qui donnent sens et saveur à l'existence. Ils n'obtinrent même pas cela. La porte de bronze de la vie ne s'ouvre pas à leurs coups timidement frappés... Alors, peu à peu, les illusions vitales dont ils se nourrissaient commencent à tomber... L'attente anxieuse fait place à un sombre ennui qui les ronge comme un cancer... Les espérances cèdent le pas à un désespoir d'autant plus sombre qu'on ignore ses causes... Ils s'enfoncent de jour en jour dans le quotidien, le banal, le vulgaire. Les exhalaisons qui en sortent empoisonnent irréparablement leur sang, leur enlèvent toute force d'initiative, tout élan de volonté, leur interdisent tout acte qui pourrait les sauver, les réduisant à n'être plus que des automates qui continuent de vivre, c'est-à-dire à exécuter mécaniquement des gestes dont ils ne sauraient dire le pourquoi...

Ils se demandent alors la raison de leur vague et insaisissable souffrance. (« Ah ! savoir ! savoir ! » cri final des *Trois sœurs*). Ils ne la trouvent pas. Ils inclinent tristement la tête, tandis qu'ils voient sourire devant eux la vague espérance d'un meilleur avenir dans l'au-delà ou ici-bas, mais non pour eux, pour leurs descendants qui vivront mieux qu'eux et les plaindront d'avoir vécu en un temps si triste et si sombre, messianisme évolutionniste, qui jette à peine un rayon languissant sur la mélancolie infinie d'un monde en dissolution. La plainte des hommes est soutenue par la plaie d'une nature en dissolution. Tout est désolation et ruine.

Travailler : c'est le dernier mot d'ordre du poète. Mais le travail auquel il pense est un travail qui ne donne pas la foi dans un avenir meilleur... ; l'un qui s'y abandonne n'en retire aucune joie, aucune ivresse, mais l'étourdissement et la lassitude nécessaires pour ne pas penser, pour continuer à vivre, pour dormir après une journée de fatigue et de luttes. Certes, le poète le dit, seul le travail peut tirer la Russie de la léthargie mortelle dans laquelle elle vit et l'amener jusqu'à un avenir meilleur ; le dernier drame de Tchekhof, le *Jardin des cerisiers*, finit par

le triomphe de Lopakhine, le fils de serfs qui, à force de travail et d'activité, a accumulé une fortune assez grande pour pouvoir acquérir la terre où ses ancêtres ont vécu humiliés. Les cerisiers en fleurs, symbole de ce songe beau et inutile, sont abattus par la hache de Lopakhine. A l'endroit où ils se dressaient superbes et vains, seront élevées de petites maisons utiles et d'un bon rapport. Mais on sent bien que si Lopakhine a pour lui l'assentiment de la raison de Tchekhof, il n'a pas sa sympathie pleine et cordiale; l'évolutionnisme est pour Tchekhof une conception de l'intelligence abstraite; ce n'est pas une chaude et vive persuasion de cœur.

(Adriano Tilgher, *Stampa*, 19 avril 1923)

IX. — Asie

I. — Le régime de la Palestine

L'Angleterre s'efforce de respecter les mœurs des indigènes, de satisfaire à la fois les Arabes et les Juifs.

Un rapide coup d'œil sur l'administration de la Palestine montre le soin avec lequel les droits des Arabes ont été protégés par le gouvernement britannique depuis que l'administration civile a été établie (juillet 1920). La Cour d'Appel est présidée par le chef-justice de Palestine; elle comprend un vice-président britannique, et quatre membres palestiniens; pour certaines affaires, on veut faire appel au Conseil privé. Il y a quatre cours de district : Jérusalem, Jaffa, la Phénicie et la Samarie-Galilée. Deux membres palestiniens assistent des juges anglais. Le haut commissaire a le droit de créer, partout où il pense devoir le faire, des tribunaux indigènes qui appliquent la coutume indigène tant qu'elle n'offense pas le sentiment moderne. Dans le district de Beer Shaba, on trouve encore une cour de cheiks chargée de juger les délits mineurs et les disputes des Bédouins. Le prix du sang joue encore un grand rôle dans la vie sociale de ce peuple. Il y a donc une Commission du prix du sang, qui s'efforce d'amener les querelles à une conclusion pacifique. Dans les cours de magistrats, l'Arabe est la langue généralement employée. Pourtant l'hébreu et l'anglais ont aussi leur place. Pour ce qui concerne l'Islam, les cours religieuses musulmanes ont une juridiction absolue, et il existe à Jérusalem une cour d'appel religieuse musulmane. Les Juifs ont leurs cours rabbiniques et aux écoles de droit de Jérusalem des leçons sont faites en arabe et en hébreu.

La Palestine exporte des fruits, du vin, des légumes et du savon pour plus d'un million de livres par an. On remarque un grand développement aujourd'hui dans les industries du tissage, de la broderie, de la dentelle, de l'orfévrerie paysanne, des outils et des ustensiles domestiques. Le commerce extérieur grandit considérablement. L'éducation technique se développe. On trouve des jardins et des ateliers autour de la plupart des écoles. Les travaux manuels tiennent la plus grande place dans la vie nationale. Le budget des écoles juives vient en grande

partie des organisations sionistes. En une année, elles ont envoyé 100.000 livres égyptiennes, tandis que le gouvernement palestinien en donnait 3.550.

La propriété est toujours régie par les vieilles lois ottomanes, légèrement amendées pour les adapter aux conditions nouvelles. Le prix de la terre est élevé : il atteint des sommes qui auraient paru fantastiques au temps des Turcs.

On croit généralement que l'instinct des Juifs trouve sa plus complète expression dans les affaires. En ce qui concerne la Palestine il a pourtant trouvé son emploi dans les campagnes plutôt que dans les villes. La Palestine n'a pas d'industrie plus importante que la culture de son sol, car elle manque de charbon, de bois, de minéraux. A l'heure actuelle il n'y a pas un tiers de ses terres cultivables qui soient en production régulière, car les méthodes arabes sont tout à fait primitives. Le département de l'agriculture du gouvernement palestinien, créé en 1920, a travaillé obstinément et a obtenu de bons résultats... Le département de l'agriculture travaille avec les commissions de démarcation et l'administration de la dîme : les forestiers sont collecteurs de taxes, les vétérinaires surveillent toutes les denrées... Chaque district possède ses conseillers agricoles, on met en quarantaine les animaux malades. Beaucoup de travaux avec lesquels nous sommes familiers en Europe : inspection des plantes, soin des arbres fruitiers, recherches des insectes nuisibles et destruction de la vermine, sont entre les mains de cet énergique département. Il est bon de rappeler que la Palestine est plus petite que le pays de Galles, et que, sur ses 4 1/2 millions d'acres, un tiers est inculte, et beaucoup de terres qui pourraient être rendues fertiles ne sont pas encore exploitées.

(S. L. Bensuan, *Review of Reviews* (de Londres), 15 avril 1923)

2. — La Grande-Bretagne et l'Irak.

Un exposé de ce que doit être la politique des Anglais à l'égard du monde musulman : pratique, non-sentimentale, uniquement soucieuse de la réalité.

Je pense que la Grande-Bretagne, tandis qu'il en est temps encore, doit faire tout son possible pour établir sur une nouvelle base ses relations avec le monde musulman. Il ne suffit pas de dire que les Turcs nous ont provoqués d'une façon intolérable lorsqu'ils sont entrés en guerre contre nous, ou qu'ils ont massacré les Arméniens. Nous avons au moins 70 millions de musulmans dans l'Empire britannique, dans l'Inde et ailleurs. Ils ont combattu pour nous pendant la guerre, avec le plus grand loyalisme ; notre politique anti-turque a produit dans l'Inde les pires réactions. Le général Gordon a dit que l'unique secret du gouvernement des hommes était de pénétrer dans leurs cerveaux. Est-ce un trop grand effort pour nous que d'oublier nos ressentiments naturels et d'essayer de comprendre ce que l'histoire des cinquante dernières années a été pour le monde islamique ? Il a une civilisation qui n'est certainement pas la nôtre, et dont certains traits peuvent nous être antipathiques, mais qui conserve de grands souvenirs, de grandes traditions et qui n'a pas été loin, autrefois, de submerger l'Occident. Dans la suite, le cours de l'histoire lui a été peu favorable ; l'un après l'autre, ses Etats se sont écroulés. A la veille de la guerre, la Perse et l'Afghanistan restaient au moins à demi-indépendants ; l'Empire turc perdait à chaque guerre du terrain en Europe ; il représentait cependant le dernier Etat souverain et

indépendant dans lequel les Musulmans pussent voir vivre leur civilisation et culture, omme un défi à l'Occident envahissant.

On a dit que les libéraux, à qui je m'adresse particulièrement, suivraient la tradition orthodoxe de Gladstone... Je ne pense pas que la ligue politique stricte de la tradition libérale empêche de reconnaître que les Turcs, tout incapables qu'ils sont de gouverner les races étrangères, peuvent réclamer l'indépendance dans les pays où ils forment une majorité prépondérante. Il est plus certain encore que les libéraux doivent reconnaître que les religions, les civilisations, les modes de vie et des gouvernements qui nous sont étrangers ont le droit à l'existence, justement parce qu'ils n'appartiennent pas à la civilisation occidentale et parce qu'ils ont des caractères indépendants. Nous avons bien assez de civilisation occidentale. Le monde n'a pas besoin d'être submergé sous un flot universel d'influences occidentales. L'Orient peut apporter sa contribution à la vie de l'humanité.

Ces considérations ne sont pas éloignées du problème sur l'Irak. La Grande Bretagne veut-elle apparaître au monde musulman comme une puissance qui détruit les dernières possibilités d'indépendance des Etats musulmans et qui dévore le territoire musulman, soit par annexion directe, soit par quelque camouflage, ou par la répartition des « sphères d'influence »? Je crois utile de rappeler le ressentiment éprouvé par les Musulmans lorsque les puissances occidentales occupèrent les pays qui contiennent leurs ville saintes...

Revenons à une ligne politique plus sage.. Libéraux, nous devons accorder à ces Etats asiatiques qui luttent pour se fonder la bienveillance et l'aide que nous avons accordée jadis aux Etats naissants de l'Europe. Verrons-nous se former une confédération d'Etats arabes luttant pour la défense mutuelle? C'est douteux. La tradition arabe de désunion pourrait bien être trop forte pour cela. Mais nous pouvons au moins regarder avec bienveillance le groupe des Etats musulmans qui luttent à travers l'Asie : Perse, Afghanistan, Irak, Arabie et même Turquie. Cela ne veut pas dire que nous garantirons des frontières ou que nous interviendrons dans leurs affaires particulières, à moins d'y être forcées. Ces Etats feront ce qu'ils pourront de la possibilité qu'on leur laisse d'arriver à l'indépendance. Mais nous devons leur donner cette possibilité et les assurer de notre bienveillance. Il y a plus à gagner dans ces pays par l'influence que par la domination militaire.

(Charles Roberts, *Contemporary Review*, avril 1923).

X. — Afrique

I. — Zaghoul-Pacha.

La situation de l'Angleterre en Egypte ne manque pas d'ambiguité. L'histoire des exils de Zaghoul-Pacha présente de singuliers compromis entre la loi et l'illégalité.

Zaghoul-Pacha est un homme de soixante-dix ans; il a été juge à la Haute-Cour conseiller à la Cour, ministre de l'instruction publique et ministre de la jus-

tice en Egypte. Il a été toute sa vie nationaliste. On lui a offert trois fois d'être premier ministre d'Egypte; il fut élu en 1914 vice-président de l'Assemblée législative d'Egypte, qui fut suspendue pendant la guerre; en 1918, il était élu par acclamation président de la Délégation nationale égyptienne à la conférence de la Paix. Le gouvernement britannique ne permit pas à la Délégation de prendre part à la Conférence de la Paix ou de venir à Londres exposer ses aspirations. Zaghoul fut arrêté, déporté à Malte et, par la suite, relâché. En 1919, il alla à Paris comme président de la Délégation, et visita Londres en 1920 sur l'invitation spéciale de lord Milner, qui le convoqua en tant que président de la commission du gouvernement britannique. Les négociations furent interrompues en mars 1921 et, le mois suivant, Zaghoul était invité par Adly Pacha, qui était devenu premier ministre à collaborer avec lui et à faire un effort pour continuer les négociations avec le gouvernement britannique dans un esprit plus modéré. Zaghoul, qui est un homme très emporté et qui est incapable d'accepter tout autre point de vue que le sien, refusa de collaborer en disant que la politique d'Adly n'était pas assez extrémiste. Des négociations eurent lieu entre Adly et le gouvernement britannique de juillet à novembre 1921; elle n'eurent aucun résultat. Adly quitta le pouvoir en décembre 1921. C'était un succès pour Zaghoul.

Cependant le gouvernement britannique (en novembre 1921) avait fait connaître son projet par l'intermédiaire de lord Curzon. Un *livre blanc* britannique (Egypte, note 1921) donna le texte de la proposition Curzon, de la réponse égyptienne, d'une communication du haut-commissaire britannique au Sultan d'Egypte (datée du 3 décembre 1921). Zaghoul saisit cette occasion pour entreprendre une politique indépendante d'opposition au gouvernement britannique. Il envoya une protestation publique qui fut publiée par la presse égyptienne. Le 21 décembre 1921, lord Allenby, alors haut commissaire, interdit à Zaghoul de prendre aucune part à la politique et lui ordonna de se retirer dans sa maison de campagne. Zaghoul refusa avec véhémence d'obéir à cet ordre qu'il déclara tyrannique ». Le 23 décembre 1921, il lança un appel enflammé au peuple égyptien. Il fut arrêté et envoyé à Suez. Cependant des désordres sérieux éclataient en Egypte. C'est après l'arrestation de Zaghoul que les difficultés réelles des autorités britanniques et du gouvernement devinrent apparentes. Le 1er mars 1922, Zaghoul était transporté d'Aden à Mahé des Seychelles sur le vaisseau de guerre *Clématis*. Deux semaines plus tard, le 14 mars 1922, le gouvernement anglais proclamait devant la Chambre des Communes l'indépendance de l'Egypte. Cette indépendance entra en vigueur pendant la nuit du 15 mars, à la suite de la proclamation du sultan. Il était stipulé, du côté britannique que « aussitôt que le gouvernement de Sa Hautesse ferait adopter une loi d'indemnité avec application à tous les habitants de l'Egypte, la loi martiale proclamée le 2 novembre 1914 serait rapportée... L'anomalie consistait en ceci : l'Egypte avait été déclarée «Etat souverain et indépendant » et la loi martiale anglaise était encore maintenue. Zaghoul Pacha, un des chefs de l'Egypte, continuait à être maintenu en état d'arrestation en vertu de cette loi martiale... La position du gouvernement britannique était très embarrassante. Il n'est pas étonnant que, la détention de Zaghoul se prolongeant, les choses soient allées de mal en pis.

Zaghoul étant prisonnier aux Seychelles, sa femme écrivit au secrétaire d'Etat des colonies (8 juillet 1922), lui demandant de quel droit Zaghoul était maintenu en captivité : le *Colonial Office* répondit, le 3 août 1922, qu'il était détenu « sous l'instance du gouvernement de Sa Majesté aux Seychelles par le gouvernement de

la Colonie, conformément aux mesures prévues par l'ordonnance nº 1 de la législature des Seychelles (1922), et que la légalité de la détention de Zaghoul et de ses cinq collègues ne pouvait être mise en question... » Le 2 septembre 1922, Zaghoul était envoyé à Glen Rocky, Europa Road, à Gibraltar pour raisons de santé. Il y est encore[1]. Le jour de son arrivée, le gouvernement de Gibraltar avait pris une ordonnance (nº 9 de 1922) rendant légale sa détention. Le 27 septembre Zaghoul adressait une pétition au président de la Cour suprême de Gibraltar. Conformément à l'acte d'*habeas corpus*, il demandait à engager une instance au sujet de la continuation de sa détention. Sa demande fut rejetée le jour même. Zaghoul alors voulut faire appel devant Sa Majesté en Conseil. On lui répondit que la question n'était pas « de grande, générale et publique importance ». Enfin la commission judiciaire du Conseil privé décidait le 9 mars dernier d'examiner la pétition de Zaghoul faisant appel du jugement de la Cour suprême de Gibraltar. La pétition avait été d'abord présentée le 23 février, mais la cause avait été ajournée pour que le tribunal pût faire une enquête sur la législation de Gibraltar. Le tribunal, le 9 mars, se composait des lords Haldane, Dunedin, Atkinson, Sumner et Wransbury. Cette dernière pétition fut repoussée sans que le tribunal donnât aucune raison, et Zaghboul est encore à Glen Rocky. L'attorney general de la Couronne prétendit que l'acte d'*habeas corpus* ne s'appliquait pas à Gibraltar. Il ajouta que « étant donné les événements d'Egypte, il espérait que Leurs Seigneuries ne permettraient pas l'appel ». Voilà où en est actuellement la question. Il n'y a pas de solution, et nous en entendrons parler encore.

(George Glasgow, *Contemporary Review*, avril 1923).

2. — Les momies des Pharaons.

Le cas Toutankhamon a soulevé la question de savoir si on devait inhumer les Pharaons. Le gouvernement égyptien entend prendre des mesures pour assurer la conservation des corps royaux. A ce propos, M. Flinders Patrie se demande si la civilisation moderne saura conserver les trésors artistiques du passé.

L'avenir des momies royales sera mieux sauvegardé dans le nouveau musée dont on parle aujourd'hui. Celles du Caire pourront être préservées des injures de l'humidité. Elles seront placées dans l'ordre historique avec tout le respect qui leur est dû. Chacune ayant une épitaphe nommant ses parents et les grands exploits de sa vie. Elles ne seront exposées au jour chaque année qu'en quelques rares occasions. Ceux qui demandent qu'on les laisse dans leurs tombes ignorent que ce serait le meilleur moyen de les faire détruire comme le corps de Amenhetep II, qui fut détruit par des voleurs après qu'il eût été replacé dans sa tombe et gardé par une porte de fer.

La garde permanente des restes des anciennes splendeurs est en effet un problème difficile. L'aéroplane a énormément augmenté les risques. Et nous sommes bien forcés de comprendre que les édifices purement historiques et scientifiques ne seront pas respectés après les bombardements de Saint-Apollinaire de Ravenne et de l'Observatoire de Greenwich ; même l'éloignement des terrains militaires ne préserve pas les villes et les aéroplanes allemands ont survolé le camp d'Abba-

1. Entre temps, il a été mis en liberté. (*N. du T.*).

siyeh pour lancer des bombes sur le Caire. Aucune position n'est sûre aujourd'hui, sauf le centre d'une contrée très étendue. L'Angleterre, la France et l'Italie ont eu la plus grande peine à protéger leurs trésors. Les musées placés dans les villes courent de plus grands risques que ceux qui sont placés dans des régions écartées. Si, tous les cinquante ans, — c'est la période qui sépare habituellement les guerres européennes — chaque musée doit devenir une cible, il ne faut pas nous attendre à voir ses œuvres d'art longtemps protégées. Au point de vue de la préservation, l'Amérique du Nord est incontestablement le lieu le plus sûr, et cela devrait nous consoler dans une certaine mesure de voir fuir vers l'Amérique tant de trésors d'art du Vieux-Monde. Les guerres et les soulèvements ont détruit toutes les bibliothèques et les galeries d'art des civilisations d'autrefois. Cela se reproduira d'autant plus à l'avenir que les moyens de destruction rapide sont considérablement augmentés. On raconte que les bibliothèques d'Alexandrie ont été détruites en six mois, la bibliothèque de Louvain a été consumée en quelques heures.

(W. M. Flinders Patrie, *Contemporary Review*, avril 1923).

3. — Le crime chez les populations du centre de l'Afrique

Un fonctionnaire anglais d'Afrique, rapportant ses souvenirs d'administrateur, cite ces anecdotes qui font saisir l'âme primitive.

En Afrique, le criminel professionnel, le criminel déterminé est rare. Je ne me souviens pas d'avoir eu à m'occuper d'un seul cas de vol ou d'assassinat ayant le vol pour but. Pourtant l'homicide est assez fréquent, ce qui ne peut surprendre, puisque personne ne sort sans être armé. Les principales causes d'homicide sont :

1° La coutume qui veut qu'un jeune homme teigne sa lance de sang avant de pouvoir se marier. On retrouve cette coutume chez les peuples sauvages du monde entier. Il n'est pas nécessaire que la victime soit un homme tué en combat loyal ; un homme tué par surprise ou même une femme peuvent suffire. Cette coutume est morte ou elle se meurt dans les districts depuis longtemps administrés par des Européens ; mais dans les districts nouveaux, elle est assez commune. Le coupable n'est pas toujours facile à saisir, car il va quelquefois à une grande distance de son village et tue la première personne qu'il rencontre seule. Les gens de son village le savent, mais ils ne laissent rien soupçonner ; ils fournissent même au meurtrier un alibi, s'il est nécessaire. Cependant les parents de la victime finissent par découvrir le coupable tôt ou tard. L'habitude est d'accepter leur témoignage comme probant, car ils ne voudraient, ni n'oseraient accuser un homme innocent.

2° Les querelles de sang. C'est ordinairement le résultat d'un homicide dont le prix n'a pas été payé. On peut d'ordinaire les terminer en infligeant au coupable une peine d'emprisonnement, ce qu'il considère d'ailleurs comme parfaitement injuste, puisqu'il doit payer en outre le prix du sang — et en s'assurant que le prix du sang pour tous les meurtres passés a été payé. Dans certains districts, le prix du sang est une jeune fille que le plus proche parent du mort peut épouser lui-même ou marier à un autre en percevant une somme pour la cession. J'avais l'habitude de substituer à la jeune fille des marchandises, mais cela était impossible quand le coupable ne possédait rien.

3° On considère comme parfaitement équitable de mettre à mort les gens qui ont le mauvais œil, et aussi les gens qui peuvent se changer en léopards. La crainte des conséquences qu'entraînent devant nos tribunaux des actes de cette nature agit souvent sur les indigènes ; pourtant ces meurtres se produisent parfois ; on punit alors le coupable, mais personne ne peut le convaincre qu'il n'a pas accompli un acte digne de louange. Ces affaires de sorcellerie sont très difficiles à traiter. Si l'on exprime quelque scepticisme l'indigène répond : « Nous ignorons s'il n'y a pas de mauvais magiciens dans votre pays, mais ici nous sommes chez nous et nous savons qu'il y en a des quantités ».

Je donnerai quelques exemples de ces sortes d'affaires. Une douzaine d'hommes avaient été envoyés devant moi par un fonctionnaire indigène chargé d'un poste, qui signalait qu'il les avait pris sur le point de tuer l'un d'entre eux. J'arrivai à élucider l'histoire suivante : la vache d'un homme était morte et, soupçonnant le mauvais œil, l'homme avait envoyé chercher le sorcier de l'endroit. Celui-ci réunit tous les hommes du village ; il leur fit prendre à chacun un morceau de bois et le plaça dans le feu ; puis il désigna un des hommes, un nouvel arrivé, comme le coupable. Les autres allaient le tuer au moment où on les avait interrompus.

Je les renvoyai tous, excepté les trois principaux acteurs ; je me fis apporter deux paires de fers, j'enchaînai l'homme au mauvais œil entre le docteur en sorcellerie et le possesseur de la vache, et je les envoyai en prison où on les garda jusqu'à ce qu'ils se fussent juré une amitié éternelle.

Un homme était très malade. Ses parents vinrent me trouver et se plaignirent qu'un certain individu avait jeté un sort sur lui... J'envoyai chercher l'individu qui reconnut qu'il avait jeté un sort, mais qui dit que l'homme malade avait séduit sa femme. Il refusait de briser le charme, mais après un jour de prison il y consentit. Et l'homme malade recouvra la santé.

Un mari se plaignait qu'un homme qui avait en vain courtisé sa femme, avait fini par lui voler son tablier ; depuis lors elle était stérile. J'envoyai chercher l'homme qui rendit le tablier. La femme devint enceinte peu de temps après.

Un homme accuse une femme de se changer en léopard et de tuer ses moutons. La femme est appelée.

Est-il vrai que vous vous changez en léopard ?

— Oui, moi, et mon père avant moi. Nous appartenons tous au peuple des léopards dans ma famille.

— Pourquoi avez-vous tué les moutons de cet homme ?

— Je n'avais aucun besoin de les tuer. Mais un tel m'a tourmenté jusqu'à ce que j'y aie consenti.

On appelle Un tel.

Pourquoi avez-vous poussé cette femme à tuer les moutons de cet homme ?

— Son fils a pris la femme de mon fils.

— Où est-elle maintenant ?

— Elle a eu si grand'peur quand le léopard a tué les moutons qu'elle s'est enfuie.

— Il faut donc que vous payiez pour les moutons.

— Très bien.

Et l'affaire fut réglée.

On distingue d'un léopard un être humain qui a pris la forme d'un léopard à ce que ce dernier est insensible aux coups de lance. Le seul moyen d'en venir à bout m'a-t-on dit, est d'attendre qu'il ait repris la forme humaine et de le tuer.

Une autre fois, je vis un homme qui avait placé les os de ses ancêtres dans des marmites, et qui me déclara qu'il avait l'intention de les changer en léopards, et de s'en servir pour intimider ses voisins.

A côté du prix du sang, la loi indigène fixe le prix des offenses de toutes sortes. Avoir tué un homme involontairement ou pour se défendre soi-même coûte le même prix que l'avoir assassiné.

Plusieurs hommes étaient assis sur une poutre qui se brisa et alla tuer un autre homme qui était assis au-dessous. Je dus faire payer le prix du sang par parts égales à tous ceux qui étaient sur la poutre.

On pense d'ordinaire que l'indigène de l'Afrique mène une existence libre, sereine et sans souci. Il vit hanté, au contraire, par une foule de coutumes et de superstitions. Il emploie une grande partie de son temps à des cérémonies qui sont plus nombreuses que les cérémonies européennes, car, outre celles de la mort, de la nouvelle année, etc... il y en a pour tous les travaux de la terre, pour la construction des maisons, pour toutes les maladies, etc... Beaucoup de ces cérémonies comprennent des danses et des libations de bière... L'administrateur n'a officiellement rien à voir avec elles : cependant j'eus à intervenir une fois dans une affaire où un homme avait été tué pour avoir troublé la cérémonie qui précède les semailles. On dit qu'il avait ruiné les récoltes.

Les sorciers qui attirent la pluie causent souvent des désordres. Bien qu'ils soient très habiles à annoncer la pluie quand ils sentent qu'elle va venir ou à inventer des excuses, on les accuse d'ordinaire de ne pas avoir obéi aux termes du contrat. Je dus juger une affaire dans laquelle les habitants d'un village avaient séduit le sorcier des pluies pour qu'il écartât la pluie d'un village ennemi.

La coutume qui oblige à payer lorsqu'on épouse une femme est aussi la source de nombreuses querelles. Les paiements peuvent être faits en vaches, en moutons, en fer, en grains ou en argent. De plus, le marié doit travailler pour son beau-père pendant une période fixée. Les paiements peuvent commencer à la naissance de la fiancée et continuer jusqu'à ce que sa fille se marie. Il arrive fréquemment que les hommes divorcent ou que les femmes abandonnent leurs maris. Dans ces cas une indemnité doit être payée. On comprend que de pareilles affaires donnent lieu à d'éternelles disputes.

Exemples : 1° Une jeune fille allait du village de son père au village de son futur mari lorsqu'elle fût frappée par la foudre et tuée. Le fiancé devait-il payer ?

2° Deux hommes qui ne possédaient rien échangèrent leurs sœurs. L'une quitta son mari. Celui-ci redemanda sa sœur à l'autre homme.

3° Un homme avait payé une vache pour prix de mariage. Le père de la fille changea d'avis et la maria à un autre. Le premier homme redemandait sa vache. Le père dit qu'elle était malade à son arrivée et qu'elle n'avait pas tardé à mourir

4° Un chef prit une jeune fille pour régler un ancien prix du sang qui n'était pas admis par les parents de la fille. Après la mort du chef, les parents de la fille la marièrent à un autre homme. L'héritier du chef réclama le prix du mariage

On voit qu'il n'est pas très facile de donner une solution même quand les faits sont patents. Or ils sont rarement reconnus. A cela s'ajoute la difficulté de savoir s'il n'y a pas prescription car on voit des indigènes réclamer des indemnités pour des offenses faites à leurs ancêtres les plus éloignés.

La plupart des affaires que j'ai citées plus haut ont eu lieu dans la tribu Lotuk, qui vit sur la frontière du Soudan vers l'Ouganda. Mais tout ce que j'ai vu ou entendu dire d'autres tribus me porte à croire que ces affaires sont typiques.

(Raglan, *Nineteenth Century*, avril 1923).

XI. — Amérique

Les deux grands poètes américains : Edgar Poe et Walt Whitman

Edgar Allan Poe est presque oublié en Amérique aujourd'hui. Il garde une place parmi les classiques, mais on le relègue dans la section du musée... Il fut pourtant une force, et une force de formation pendant sa vie. Ses compatriotes devraient prendre conscience de sa contribution à cette littérature d'Amérique qu'ils sont si anxieux de construire, et qui manque à la fois de coordination et de direction. A l'heure actuelle, il me semble que les écrivains américains ne savent ni d'où ils viennent, ni où ils vont.

Poe est le plus grand lyrique que l'Amérique ait produit, si on peut dire que c'est l'Amérique qui a produit un poète qui était né de parents anglais, qui passa son enfance et une partie de sa jeunesse en Angleterre et qui dut son inspiration à la littérature anglaise. Au temps de Poe, il n'y avait pas la même distance qu'aujourd'hui entre la vie et la pensée des deux pays. Les écrivains de l'école de Boston s'enorgueillissaient de maintenir leur identité avec les auteurs anglais. Emerson adorait Carylle et Tennyson était l'idole des poètes de la Nouvelle-Angleterre. Quant à Poe lui-même, il considérait Tennyson « comme le plus noble poète vivant ». On peut douter que ces premiers écrivains américains aient eu l'idée de former ce qu'on appelle une littérature américaine, sinon comme une branche de la littérature anglaise; en fait, elle ne peut être autre chose, puisque les Américains parlent anglais...

Le fait que Poe est négligé en Amérique peut être cité par certains comme la preuve qu'une littérature nouvelle et indigène est née aux Etats-Unis. Poe était si essentiellement anglais que les Américains moyens le reconnaissent à peine pour un des leurs, et les Américains d'aujourd'hui ne gardent plus aucun lien avec lui, ni en prose, ni en poésie.

Le déclin de sa renommée peut avoir été dû en partie aux préjugés puritains de la Nouvelle Angleterre qu'il n'a pas cessé d'attaquer. Mais Walt Whitman n'était pas de l'école de Boston, et il était encore moins puritain que Poe et pourtant sa gloire reste grande en Amérique. On peut déduire de ce fait que Whitman est plus typiquement américain que Poe et qu'avec Whitman commença une littérature américaine indigène. On peut admettre que Whitman a reflété la vie expansive et intense des Etats-Unis dans sa poésie, que sa masse même et sa langue hors de toute règle font particulièrement américaine. Pourtant, Whitman, par sa pensée et par ses rêves, était, en somme, un Anglais transplanté. Les écrivains d'Angleterre ont été les premiers à le reconnaître et à le comprendre On peut se demander si aujourd'hui il est apprécié en Amérique autant qu'en Europe.

Whitman était un révolutionnaire en poésie, et la première cause de sa révolte fut Poe. Cela est vrai non seulement de la forme des vers, mais aussi de la pensée et du sentiment. Poe était le métriste méticuleux, subjectif, introspectif et

sédentaire. Whitman était l'homme rude de la grand'route, aux yeux largement ouverts. Il criait son message plutôt qu'il ne le chantait...

Les Américains ont commis l'erreur de regarder Whitman comme un guide, tandis qu'il était un révolutionnaire. Dans des conditions normales, un révolutionnaire ne peut rien guider. Toute révolution est en réalité une réaction. L'œuvre de Poe était le dernier mot de l'élaboration artistique. Il enfermait ses disciples dans des règles étroites de technique et d'artifice, Whitman retourna à la liberté des barbares.

Whitman poussa le vers libre aussi loin qu'il pouvait aller, jusqu'au chaos. La norme pour la poésie américaine ne doit être ni Poe, ni Whitman, mais un mélange heureux et triomphant de ces deux hommes, aussi bien dans le tempérament que dans la forme.

(J. Lewis Milligan, *Nineteenth Century*, avril 1923)

Le Gérant : A. Bière.

Bordeaux, Imp. J. BIÈRE, 18-20, rue du Peugue

TABLES

des Articles et Chroniques parus dans " LA VIE DES PEUPLES "

TOME IX

JANVIER-FÉVRIER-MARS-AVRIL 1923

I

TABLE ALPHABETIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

(Les astérisques placés devant les titres indiquent les articles de fond).

	Pages
ALESSANDRINI (P.). — Giovanni Giolitti, d'après ses Mémoires	868–875
* ALLIER (Raoul). — Le patriotisme d'Ernest Renan	393–425
BERTON (Claude). — La saison des Prix (à propos des Romans de Henri Béraud, prix Goncourt et de J. de Lacretelle, Prix Femina)	225–244
BERTON (Claude). — La vieille Angleterre (d'après les romans de John Galsworthy)	838–853
BLOCH (André). — Descartes et Pascal (d'après les ouvrages de M. Jacques Chevalier)	213–224
* BLOCH (André). — Renan et l'Allemagne	443–461
BODRY (Y. A.). — Russie des Soviets et les émigrés Russes	1112–1118
BONNEROT (Jean). — Charles Lecocq et la « Fille de Madame Angot » d'après ses souvenirs et sa correspondance inédite	539–550
* BOURGET (J. N.). — L'occupation du Bassin de la Ruhr	518–535
* BRUN (Louis). — Charles Tchapek (écrivain tchèque)	980–985
* CECCHI (Emilio). — Les animaux sacrés. — Venise mineure, trad., Benjamin Crémieux	1038–1044
CHATAIGNEAU (Yves). — Après les élections yougoslaves	1118–1130

	Pages
CHATAIGNEAU (Yves). — La situation politique en Yougoslavie	566-579
* CLERC (Charly). — Les écrivains de la Suisse Allemande. III. — Carl Spitteler	66-73
* CRÉMIEUX (Benjamin). — Emilio Cecchi (romancier italien)	1035-1037
* DALLIGNY (Jean). — Ernest Renan voyageur	426-442
* DALLIGNY (Jean). — L'œuvre de Marcel Proust	74-88
* DESGOUTTES (Paul). — La Croix Rouge pendant et depuis la guerre	958-979
EISENMANN (Louis). — Le relèvement des finances tchéco-slovaques	1086-1097
ESPIRA (Jacques). — Les débuts du gouvernement fasciste	279-285
* FOCILLON (Henri). — Les latins du Danube. Paysages et paysagistes	669-685
GLY NOKAL. — Le théâtre anglais contemporain	1075-1085
* HAUSER (Henri). — Nouveaux états baltiques, Lettonie. Esthonie	1018-1034
* KOUPRINE (Alexandre). — Les Lestrygons. VI Le Bora. VII Les Plongeurs. VIII Le « vin enragé » trad. p. Henri Mongault	489-517
* LAPRADELLE (A. de). — Le rôle de Ruy Barbosa au Brésil et dans le Monde. I. Au Brésil	1045-1065
LAURET (René). — Les idées de M. de Curel	142-164
LAURET (René). — Les jugements du Tribunal de Leipzig	251-255
* LECHARTIER (Georges). — Le voyage de M. Clemenceau aux Etats-Unis	183-212
LEGRAS (Jules). — Les Lettres russes (à propos des ouvrages de G. Grenbentchikov, D. Merejkovsky Fedor Sologoub, général Denikine)	853-859
* LEGRAS (Jules). — S. Y. Witté (Souvenirs personnels)	812-825
LUGAN (A.). — La vie politique en Espagne	267-278
* LOISEAU (Charles). — Politique de Chemin de fer et Change, à propos des lignes du Tyrol (avec une carte)	89-106
* LOISEAU (Charles). — Un précurseur de l'unité Yougoslave : Mgr Strossmayer	941-957
MARICHALART (Antonio). — Jacinto Benavente et le Prix Nobel de Littérature (trad. par Mathilde Pomès)	536-538
* MARTINO (Pierre). — Renan écrivain	711-736
NESTERHOF (P.). — En Pologne après l'élection présidentielle	285-289
NISMES. — « Terre inhumaine », drame de M. François de Curel au Théâtre des Arts	245-250
PICARD (Roger). — Comment résoudre le problème des Réparations. Note pour une prochaine conférence interalliée	633-648

	Pages
Politis (N.). — La crise grecque	1098–1112
* Pommier (Jean). — La fin de Renan (1888-1892)	462–488
* Porché (François). — Poèmes : Halte à l'Auberge. — L'âme humaine. — La Calanque	60–65
* Raphael (Gaston). — Ludendorff et la défaite de l'Allemagne	826–837
* Régnier (Paul). — Alexandre Pétõfi (1823-1849)	165–182
* Reymont (Ladislas). — Le condamné nº 437 (traduc. Paul Cazin et René Jacques)	107–141
* Robinet de Cléry (A.). — Berlin pendant l'occupation de la Ruhr	1066–1074
Roerich (Georges). — Les influences orientales dans l'art russe	860–867
Rougier (Antoine). — La conférence de Lausanne	580–633
* Rougier (Antoine). — La question des zônes (France et Suisse)	737–776
* Sauvageot (Aurélien). — Une saga islandaise : Gunnlaug. Langue de vipère	777–811
Suarez (P.). — Les trois ministères Da Silva	290–293
* Tchapek (Charles). — L'usine de l'absolu (roman tchèque), trad. Louis Brun	985–1017
* Valyi (Félix). — La réforme de l'Islam et le problème turc	30–59
* Vermeil (Edmond). — La décomposition de l'Etat en Allemagne et le problème des réparations	686–710

Articles anonymes

Pour les chroniques anonymes, voir la table analytique et la table géographique

*	Après la conférence de Paris	5–29

TABLE ANALYTIQUE

1. — Vie artistique. — 2. Vie Economique et Sociale. — 3. Vie Financière. — 4. Vie géographique. — 5. Vie historique. — 6. Vie Internationale. — 7. Vie Judiciaire. — 8. Vie Littéraire. — 9. Vie Maritime. — 10. Vie Philosophique. — 11. Vie Politique. — 12. Vie Théâtrale. — 13. Vie Universitaire. — 14. Littérature, Nouvelles et Poèmes.

1. Vie Artistique.

	Pages
Les influences orientales dans l'art russe, par Georges Roerich	860–867
* Les latins du Danube : Paysages et Paysagistes (de Roumanie), par Henri Focillon	669–685

2. Vie Economique et Sociale.

L'Avenir de la Mésopotamie et Mossoul, d'après Perceval London	379–381
La dépopulation de la France d'après Denis Gwynn	1138–1139
Economistes soviétiques (Ivanovitch Rykof et Leonide Krassine) d'après M. A. Gourovitch	345–348
Le Japon d'autrefois et le Japon d'aujourd'hui, d'après J. Ingram Bryan	382–383
La lutte pour le Pétrole d'après Raymond Leslie Buell	1151–1154
Le marché mondial d'après guerre, d'après le professeur Tchouprof	343–345
Le Mexique et les entreprises étrangères d'après le *Pan-American Magazine*	391–392
Mouvement de la population aux Pays-Bas en 1921	366
Les pétroles de l'île de Sakhaline d'après A. W. Fox	377–379
Le point de vue économique des réparations d'après Frank H. Simons	1135–1138
* Politique de Chemin de fer et Change, à propos des lignes du Tyrol (avec une carte) par Charles Loiseau	89-106
Politique économique impériale (pour le Royaume Uni) d'après W. A. S. Hewins	364–365

Pages

La population de la Russie soviétique d'après la *Volia Rossii* 927–928
Le projet de conférence du sénateur Borah et la coopération économique des Etats-Unis avec l'Europe, d'après le *Times* 339–341
Le problème de l'immigration au Canada d'après la *Montreal Gazette* 361
Les terrains pétrolifères de l'Asie Moyenne d'après Sydney N. North 935–937

3. Vie Financière.

La Baisse du franc et l'Amérique d'après la *Current Opinion* 650
La course à la richesse d'après Guglielmo Ferrero 1131–1133
Les finances européennes d'après l'*Edinburg Review* ... 887–888
Le problème des réparations (point de vue financier) vu par l'Amérique d'après le *Literary Digest* et M. Owen Wister 651–653
Le relèvement des finances tchécoslovaques par Louis Eisenmann 1086–1097

4. Vie Géographique.

Les Bouriates (peuple de Sibérie), leurs mœurs d'après Bassett Digbys 937–940
La Hongrie d'aujourd'hui d'après Newman Craig 662–665
* Les latins du Danube : Paysages et Paysagistes (de Roumanie), par Henri Focillon 669–685

5. Vie Historique.

Abdication du tzar Nicolas II, d'après Michel Rodzianko et d'après Doubensky 366–371
Arrestation de l'impératrice Alexandra Feodorovna et de ses enfants d'après le general Netchvolodef 371–372
La France et l'Allemagne à travers l'histoire : Une Entrevue entre Léopold de Ranke et M. Thiers en octobre 1870 d'après un rapport publié par Guillaume Stolze..... 334-336
Le prince Napoléon et l'unité italienne d'après une lettre à Cavour (octobre 1860) 914–915
Le renonciation du grand duc Michel Alexandrovitch au trône de Russie d'après les *Archiv Roussko Revolutsi* 655–666
Souvenirs de guerre dans le Vénétie Julienne d'après Riccardo Bacchelli 660–662

6. Vie Internationale.

	Pages
L'accord de Washington et les Puissances, d'après Archibald Hurd	889–890
Les alliés et les réparations, d'après Wickham Steed	333–334
Les Anglais à Malte, d'après M. E. Strickland	1145–1146
L'année internationale : vue d'ensemble des événements de 1922, d'après M. Benès	330–333
* Après la Conférence de Paris, par ***	5–24
Comment résoudre le problème des réparations (Notes pour une prochaine Conférence interalliée, par Roger Picard	633–648
La Conférence de Lausanne, par Antoine Rougier	580–633
La Conférence de Paris (texte des plans français, anglais et italien)	302–329
* La Croix-Rouge pendant et depuis la guerre mondiale, par Paul Desgouttes	958–979
L'Egypte et la domination anglaise, d'après la *Current History*	655–656
L'entrée de l'Italie en guerre en 1915, d'après les papiers du Ministre Bertolini	911–914
Les Etats-Unis et l'Europe, d'après la *Current Opinion*	928–929
Les Etats-Unis et l'Europe d'après William Jennings Bryan	1134–1135
La France et l'Allemagne à travers l'histoire : Une entrevue entre Léopold de Ranke et M. Thiers en octobre 1870, d'après un rapport publié par Guillaume Stolze	334–336
Interview du Cardinal Schulte de Cologne sur l'occupation française d'après Arnoldo Cipolla	901–903
La liberté des détroits, d'après Alfred L. P. Dennis	348–351
L'occupation de la Ruhr et la presse tchécoslovaque, par F. D.	558–566
* L'occupation du Bassin de la Ruhr, par J. M. Bourget	518–535
L'occupation française et l'opinion nationaliste allemande, d'après *Das Echo* et une lettre du professeur Reinfried	898–900
La politique étrangère de M. Hughes, d'après la *New-York Tribune*	338–339
La prise de Memel, impressions d'après *Die Woche*	890–891
Le problème de l'Océan Pacifique : Point de vue Russe, d'après le professeur Chatzky	341–343
Le problème des réparations d'après Georges Paish, George Glasgow, Wickham Steed, John Bell et Maxse	876–883

Pages

Le projet de conférence du sénateur Borah et la coopération économique des Etats-Unis avec L'Euque, d'après le *Times* 339–341
* La question des zônes (entre France et Suisse) par Antoine ROUGIER 737–776
La réforme de l'Islam et le problème turc par Félix VALYI 30–59
Le sénateur américain Borah et la question Russe 929–931
La situation politique de l'Europe d'après la *Deutsche Rundschau* 883–887
La solidarité franco-italienne d'après *Il Resto del Carlino* 336–338
La Turquie après Lausanne d'après Arnold J. TOYNBEE 1143–1144
* Le voyage de M. Clemenceau aux Etats-Unis, par Georges LECHARTIER 183–212

7. Vie Judiciaire.

Justice soviétique, d'après Serge KOBIAKOFF 666–668
Le nouveau code civil soviétique d'après la *Volia Rossii* 373

8. Vie Littéraire.

Banville jugé par un Italien d'après Diego ANGELI ... 1139
* Emilio Cecchi écrivain italien, par Benjamin CRÉMIEUX 1035–1037
Les dédicaces de Balzac d'après Antoine BELLELHEIM 374–375
* Les écrivains de la Suisse allemande III Carl Spitteteler par Charly CLERC 66–73
Anatole France d'après George SAINSTBURY 897–888
* Les idées de M. François de Curel par René LAURET 142–164
Les lettres russes (à propos de G. Grébentchikov *Les Tchouraïev*, D. Merejkovsky *L'âme de Dostoyevski*, Fedor Sologoub *Le démon mesquin* Général Denikine. *La décomposition de l'armée et du Pouvoir*) par Jules LEGRAS 853–859
Le nouveau livre de G. d'Annunzio *Per l'Italia degli Italiani* (extrait) 916–919
* L'œuvre de Marcel Proust par Jean DALLIGNY 74–88
Alex. Petôfi, poète hongrois 1823-1849 par P. E. G. RÉGNIER 165–182
Marcel Proust jugé par un Anglais d'après Anthony CLYNE 654

RENAN

* Ernest Renan et l'Allemagne, par André BLOCH 443–461
* Ernest Renan écrivain par Pierre MARTINO 711–736

Pages

* Ernest Renan voyageur par Jean Dalligny 426–442
* Le patriotisme d'Ernest Renan par Raoul Allier .. 393–425
* La fin de Renan par Jean Pommier 462–488
Sainte-Beuve d'après G. Jean-Aubry 893–894
La saison des Prix (Prix Goncourt de H. Béraud *Martyre de l'Obèse* et *Vitriol de Lune*. Prix Femina de J. de Lacretelle *Silbermann*) par Claude Berton 225–244
Charles Tchapek (écrivain tchèque) par Louis Brun ... 980–985
La vieille Angleterre d'après les romans de John Galsworthy par Claude Berton 838–852
A. de Vigny (à propos du livre de Mario Fubini) d'après Foscolo Benedetto 895–897

9. Vie Maritime.

L'accord de Washington et les puissances d'après Archibald Hurd 889–890
Le développement de la marine marchande allemande d'après le *Boston Evening Transcript* et le Vice-Amiral Hermann Kirchhoff 351–354
La nouvelle flotte marchande de l'Allemagne d'après Archibald Hurd 1141–1143

10. Vie Philosophique.

Descartes et Pascal d'après les travaux de Jacques Chevalier par André Bloch 213–224

11. Vie Politique.

L'abdication du tzar Nicolas d'après Michel Rodzianko et d'après Doubensky 366–371
Après l'élection présidentielle de M. Naturowicz en Pologne par P. Nesterof 285–289
Après les élections yougoslaves du 18 mars 1923 par Yves Chataigneau 1118–1130
L'arrestation de l'Impératrice Alexandra Feodorovona et de ses enfants d'après le Général Netchvolodof. 371-372
Au Congrès des Soviets d'après la *Volia Rossii* 925–927
* Ruy Barbosa, son rôle au Brésil, par A. de Lapradelle 1045–1065
* Berlin pendant l'occupation de la Ruhr par Robinet de Cléry 1066–1074
Le Califat et l'Islam d'après Ameer Ali 931–933
Consultations populaires de 1922 en Suisse 294–301

Pages

La crise grecque par N. Politis 1098–1112
Les crises ministérielles espagnoles par A. Lugan 267–278
Débuts du gouvernement fasciste en Italie (Ministère Mussolini) par Jacques Espira 279–285
* La décomposition de l'Etat en Allemagne et le problème des réparations par Edmond Vermeil 686–710
Elections anglaises du 15 novembre 1922 258–261
Elections en Nouvelle Zélande et en Australie 264–267
Elections aux Etats-Unis d'après la *London Review of Reviews* 389–390
L'entente franco-anglaise d'après L. J. Maxse 1133
Giovanni Giolitti d'après ses Mémoires par P. Allessandri 868–875
L'incorporation de la Rhodésie du Sud dans l'Union Sud-Africaine d'après le *Round Table* 362–364
L'Inde et les Anglais : une opinion américaine d'après le *Current Opinion* 806–807
L'influence du califat sur les pays musulmans indépendants de la Turquie d'après D. S. Margoliouth 934–935
* Ludendorff et la défaite de l'Allemagne par Gaston Raphael 826–837
Le Ministère Pachitch et la situation politique en Yougoslavie par Yves Chataigneau 566–579
Mise en vigueur de la constitution irlandaise 263–264
M. Benedeto Mussolini et le fascisme en Italie d'après William Miller 656–660
* Nouveaux Etats Baltiques, Lettonie et Esthonie par Henri Focillon 1018–1034
La personnalité de M. Bonar Law d'après la *Fortnightly Review* 903–904
Première session parlementaire en Angleterre 251-262
Les présidents de la République Argentine Hip. Irigoyen. et M. Torcuato de Alvear 551–588
La politique des extrémistes en Inde et le programme de Bardoli rédigé par M. Gandhi d'après la *Round Table* 356–360
La politique française défendue par un Anglais d'après M. Maxse 649
Le prince Napoléon et l'unité Italienne d'après une lettre à Cavour (octobre 1860) 914–915
Le programme de la dernière session du Parlement avant les élections en Australie d'après la *Round Table* 361–362
Le rachat par les Espagnols des prisonniers faits au Maroc par Abd-El-Krim d'après Emilio Sanchez Pastor 919–920
La situation actuelle du fascisme d'après Luigi Villari et Giuseppe Bruccoleri 908–911

Pages

La situation actuelle du parti conservateur en Angleterre d'après Alfred Hopkinson 905–906
Tripoli et la colonisation italienne d'après Alfredo Boccelli 384–388
Les trois Ministères Da Silva au Portugal par P. Suarez 290–293
La vie dans la Russie des Soviets par Y. A. Bodry 1112–1118
Vie politique en Allemagne : Jugements du Tribunal de Leipzig. Arrestation du capitaine Ehrhardt. Les socialistes nationaux en Bavière. Le procès Harden. Le mouvement fédéraliste par René Lauret 251–255
* S. Y. Witté : Souvenirs personnels par Jules Legras 812–825

12. Vie Théâtrale.

Jacinto Benavente (dramaturge espagnol) et le prix Nobel de littérature par Antonio Marichalart trad. par Mathilde Pomès 536–538
* Les idées de M. François de Curel par René Lauret . 142–164
Charles Lecocq et la Fille de Madame Angot (à propos de son cinquantenaire, d'après ses Souvenirs et sa correspondance inédite par Jean Bonnerot 539–550
Sarah Bernhardt d'après J. Comyns Carr..... 1140–1141
Terre inhumaine au Théâtre des Arts, de M. de Curel par Nismes 245–250
Le théâtre anglais contemporain par Gly-Nokal 1075–1085

13. Vie Universitaire.

L'étude des langues étrangères aux Etats-Unis d'après la *New-York Tribune* 390–391

14. Littérature, Nouvelles, Poèmes.

* Les animaux sacrés et Venise mineure par Emilio Cecchi trad. par Benjamin Crémieux 1035–1044
* Le condamné n° 437 nouvelle polonaise de Ladislas Reymont trad. p. Paul Cazin et René Jacquet 107–141
La gaieté espagnole d'après Antonio Zozaya 921–922
* Poèmes (Halte à l'Auberge. L'âme humaine. La Calanque) par François Porché 60–65
* La Saga de Gunnlaug. Langue de Vipère. Saga islandaise traduite par Aurélien Sauvageot ... 777–811

Pages

* L'Usine de l'Absolu (roman tchèque) par Charles Tchapek, trad. par Louis Brun 985–1017

Les légendes de l'Asie Mineure d'après Zabelle C. Boyajian 375–377

* Les Lestrygons (*fin*). Le Bora. Les Plongeurs. Le vin enragé, par Alexandre Kouprine. (trad. par Henri Mongault 489–517

TABLE GÉOGRAPHIQUE.

1. Allemagne. — 2. Argentine. — 3. Autriche. — 4. Brésil. — 5. Danemark. — 6. Espagne. — 7. Esthonie. — 8. Etats-Unis. — 9. France. — 10. Grande-Bretagne. — 11. Grèce. — 12. Hongrie. — 13. Italie. — 14. Japon. — 15. Lettonie. — 16. Lithuanie. — 17. Luxembourg. — 18. Maroc et Algérie. — 19. Mexique. — 20. Palestine. — 21. Pays-Bas. — 22. Pologne. — 23. Portugal. — 24. Roumanie. — 25. Russie. — 26. Suisse. — 27. Tchécoslovaquie. — 28. Turquie. — 29. Yougoslavie.

1. Allemagne.

	Pages
* Berlin pendant l'occupation de la Ruhr par Robinet de Cléry	1066–1074
* La décomposition de l'Etat en Allemagne et le problème des réparations par Edmond Vermeil	686–710
Le développement de la marine marchande allemande d'après le *Boston Evening Transcript* et le vice-Amiral Kirchhoff	351–354
Entrevue entre Léopold de Ranke et M. Thiers en octobre 1870, d'après un rapport publié par Guillaume Stolze	334–336
Interview du cardinal Schulte de Cologne sur l'occupation française d'après Arnaldo Cipolla	901–903
* Ludendorff et la défaite de l'Allemagne par Gaston Raphael	826–837
La nouvelle flotte marchande de l'Allemagne d'après Archibald Hurd	1141–1143
* L'occupation du Bassin de la Ruhr, par J. M. Bourget	518–535
L'occupation française et l'opinion nationaliste allemande d'après *Das Echo* et une lettre du professeur Reinfried	898–900
Opinion allemande sur le Luxembourg d'après Paul Wentzcke	354–356
Le problème des réparations vu par les Anglais (d'après George Paish, George Glasgow, Wickham Steed, John Bell et Maxse	876–883

Pages

* E. Renan et l'Allemagne par André Bloch 443–461
La situation politique de l'Europe d'après la *Deutsche Rundschau* 883–887
La vie politique : Jugements du Tribunal de Leipzig. Arrestation du capitaine Ehrhardt, des socialistes nationaux en Bavière. Le procès Harden. Le mouvement fédéraliste par René Lauret 251–255

3. Argentine.

Les présidents de la République : Hip. Irigoyen et M. Torcuato de Alvear 551–558

3. Autriche.

* Politique de Chemin de fer et Change. A propos des lignes du Tyrol (avec une carte) par Charles Loiseau 89–106
Vienne vue par un anglais d'après Sydney R. Fremantle 923–925

4. Brésil

* Le rôle de Ruy Barbosa au Brésil et dans le Monde par A. de Lapradelle 1045–1065

5. Danemark.

* La Saga de Gunnlaug. Langue de Vipère, saga islandaise traduite par Aurélien Sauvageot ... 777–811

6. Espagne.

Jacinto Benavente (dramaturge espagnol) et le prix Nobel de Littérature par Antonio Marichalart trad. par Mathilde Pomès 536–538
Les crises ministérielles récentes et leurs causes par A. Lugan 267–278
La gaieté espagnole d'après Antonio Zozaya 921–922
Le rachat des prisonniers faits par Abd-El-Krim d'après Emilio Sanchez Pastor 919–920

7. Esthonie.

* Nouveaux états Baltiques : Lettonie et Esthonie, par Henri Hauser 1018–1034

8. Etats-Unis.

	Pages
La baisse du franc et l'Amérique d'après la *Current Opinion*	650
Les élections aux Etats-Unis d'après la *London Review of Reviews*	389–390
Les Etats-Unis et l'Europe d'après la *Current Opinion*	928–929
Les Etats-Unis et l'Europe d'après William Jennings Bryan	1134–1135
L'Etude des langues étrangères aux Etats-Unis d'après la *New York Tribune*	390–391
L'immigration aux Etats-Unis d'après Fred H. Ringe	1148–1149
L'Inde et les Anglais : une opinion américaine d'après la *Current Opinion*	806–807
La politique étrangère de M. Hughes d'après la *New-York Tribune*	338–339
Le problème des réparations jugé par l'Amérique d'après le *Literary Digest* et d'après M. Owen Wister	651–653
Le projet de conférence du sénateur Borah et la coopération économique des Etats-Unis avec l'Europe d'après le *Times*	339–341
Le sénateur Borah et la question Russe (discours à Boston)	929–931
* Le voyage de M. Clemenceau aux Etats-Unis par Georges Lechartier	183–212

9. France.

La baisse du franc et l'Amérique d'après la *Current Opinion*	650
Banville jugé par Diego Angeli	1139
Les dédicaces de Balzac d'après Antoine Bellelheim	374–375
La dépopulation de la France d'après Denis Gwynn	1138–1139
Descartes et Pascal d'après les travaux de Jacques Chevalier par André Bloch	312–224
L'Entente franco-anglaise d'après M. Maxse	1133
Entrevue entre Léopold de Ranke et M. Thiers en octobre 1870 d'après un rapport publié par Guillaume Stolze	334–336
Anatole France d'après Georges Sainstbury	897–898
La France au Maroc d'après A. M. Sykes	892–893
Interview du Cardinal Schulte de Cologne sur l'occupation française d'après Arnaldo Cipolla	901–903
L'occupation française et l'opinion nationaliste allemande d'après *Das Echo* et une lettre du professeur Reinfried	898–900

Pages

* L'œuvre de Marcel Proust par Jean DALLIGNY 74–88
Plan français à la Conférence de Paris 302–311
La politique française défendue par un anglais d'après M. MAXSE 649
La prince Napoléon et l'Unité Italienne d'après une lettre à Cavour (octobre 1860) 914–915
Le problème des réparations vu par les Anglais (d'après George PAISH, George GLASGOW, Wickham STEED, John BELL et MAXSE 876–883
Le problème des réparations vu par l'Amérique d'après le *Literary Digest* et d'après Owen WISTER ... 651–653
Marcel Proust jugé par un anglais d'après Anthony CLYNE 654
* La question des zônes (entre France et Suisse) par Antoine ROUGIER 737–776

RENAN

* Ernest Renan et l'Allemagne par André BLOCH 443–461
* Ernest Renan écrivain par Pierre MARTINO 711–736
* Ernest Renan voyageur par Jean DALLIGNY 426–442
* Le patriotisme d'Ernest Renan par Raoul ALLIER .. 393–425
* La fin de Renan par Jean POMMIER 462–488
Sainte Beuve d'après G. JEAN-AUBRY 893–894
Sarah Bernhard d'après. J. Comyns CARR 1140–1141
La saison des prix (Prix Goncourt de H. Béraud *Martyre de l'Obèse* et *Vitriol de Lune* et Prix Femina de J. de Lacretelle *Silbermann*) par Claude BERTON ..... 225 –244
L a solidarité franco-italienne d'après *Il Resto del Carlino* 336–338
Sympathies yougoslaves pour la France d'après le *Pokrel* 654
Terre Inhumaine de F. de Curel au Théâtre des Arts par NISMES 245–250
A. de Vigny (à propos du livre de Mario Fubini) d'après Foscolo BENEDETTO 895–897
* Le voyage de M. Clemenceau aux Etats-Unis par Georges LECHARTIER 183–212

10. Grande-Bretagne.

Les Anglais à Malte d'après M. E. STRICKLAND 1145–1146
L'Egypte et la domination anglaise d'après la *Current History* 655–656
Elections en Nouvelle Zélande et en Australie 264–267

	Pages
Elections générales du 15 novembre 1922	258–261
L'entente franco-anglaise d'après M. Maxse	1133
Anatole France d'après George Saintsbury	897–898
L'immigration au Canada d'après la *Montreal Gazette*	361
L'incorporation de la Rhodésie du Sud dans l'Union Sud-Africaine d'après la *Round Table*	362–381
L'Inde et les Anglais : une opinion Américaine d'après la *Current Opinion*	806–907
La mise en vigueur de la constitution irlandaise	262–264
La personnalité de M. Bonar Law d'après la *Fornightly Review*	903–904
Plan anglais à la Conférence de Paris	312–323
La politique des extrémistes en Inde et le programme de Bardoli rédigé par M. Gandhi d'après la *Round Table*	356–360
Politique économique impériale d'après W. A. S. Hewins	364–365
Politique française défendue par un anglais d'après M. Maxse	649
La première session parlementaire	261–262
Le problème des réparations vu par les Anglais (d'après George Paish, George Glasgow, Wickham Steed, John Bell et Maxse)	876–883
Le programme de la dernière session au Parlement avant les élections en Australie d'après la *Round Table*	361–362
La situation actuelle du parti conservateur d'après Alfred Hopkinson	905–906
Le théâtre anglais contemporain par Gly-Nokal	1075–1085
La vieille Angleterre d'après les romans de John Galsworthy par Claude Berton	838–852

11. Grèce.

La crise grecque par N. Politis	1098–1112

12. Hongrie.

Budapest par un anglais, d'après Sydney R. Fremantle	923–925
La Hongrie d'aujourd'hui d'après Neuman Craig	662–665
A. Petôfi poète hongrois (1823-1849) à propos de son centenaire par P. E. G. Régnier	165–182

13. Italie.

Banville jugé par un italien d'après Diego Angeli	1139
* Emilio Cecchi (écrivain italien) par Benjamin Crémieux	1035–1037

Pages

Débuts du gouvernement fasciste (ministère Mussolini) par Jacques Espira 279–285
L'entrée de l'Italie en guerre en 1915 d'après les papiers du Ministre Pietro Bertolini 911–914
Giovanni Giolitti d'après ses Mémoires par P. Alessandri 868–875
Benito Mussolini et le fascisme en Italie d'après William Miller 656–660
Le nouveau livre de G.d'Annunzio *Per l'Italia degli Italiani* (extrait) 916–919
Plan italien à la Conférence de Paris 323–329
Le prince Napoléon et l'unité italienne d'après une lettre à Cavour (octobre 1860) 914–915
La situation actuelle du fascisme d'après Luigi Villari et Giuseppe Bruccoleri 908–911
La solidarité franco-italienne d'après *Il Resto del Carlino* 336–338
Souvenirs de guerre dans la Venetie Julienne d'après Riccardo Bacchelli 660–662
Tripoli et la colonisation italienne d'après Alfredo Boccelli 384–388
A. de Vigny (à propos du livre de Mario Fubini) d'après Foscolo Benedetto 895–897

14. Japon.

Le Japon d'autrefois et le Japon d'aujourd'hui d'après J. Ingram Bryan 387–382
Les pétroles de l'île Sakhaline d'après A. W. Fox 377–379
Les revendications des jeunes coréennes d'après Emma Sarepta Yule 1149–1151

15. Lettonie.

* Nouveaux Etats baltiques : Lettonie et Esthonie par Henri Hauser 1013-1034

16. Lithuanie.

La prise de Memel. Impressions d'après *die Woche* 890–891

17. Luxembourg.

Opinion allemande sur le Luxembourg d'après Paul Wentzcke 354–356

18. Maroc et Algérie.

	Pages
La France au Maroc d'après P. M. Sykes	892–893
Le rachat par les Espagnols des prisonniers faits par Abd-El-Krim d'après Emilio Sanchez Pastor	919–920
Les superstitions des indigènes en Algérie d'après Lilias Trotter	388–389

19. Mexique.

Le Mexique et les entreprises étrangères d'après le *Pan American Magazine*	391–392

20. Palestine.

L'archéologie en Palestine d'après John Garstang	1146–1148

21. Pays-Bas.

Le mouvement de la population en Hollande en 1921	366

22. Pologne.

Après l'élection présidentielle de M. Naturowicz par P. Nesterof	285–289
* Le condamné n° 437 nouvelle polonaise de Ladislas Reymont (avec notice) trad.par Paul Cazin et René Jacquet	107–141

23. Portugal.

Les trois ministères Da Silva par P. Suarez	290–293

24. Roumanie.

* Les Latins du Danube : Paysages et Paysagistes par Henri Focillon	669–685

25. Russie.

L'abdication du tzar Nicolas II d'après Michel Rodzianko et d'après Doubensky	366–371

	Pages
L'arrestation de l'Impératrice et de ses enfants d'après le Général NETCHVOLODOF	371–372
Au Congrès des Soviets d'après la *Volia Rossii*	925–927
Les Bouriates (peuples de Sibérie) leurs mœurs d'après Basset DIGBYS	937–940
Le code civil soviétique d'après la *Volia Rossii*	373
Economistes soviétiques (Ivanovitch Rykof et Léonide Krassine) d'après M. A. GOUROVITCH	345–348
Les influences orientales dans l'art russe par Georges ROERICH	860–867
La justice soviétique d'après Serge KOBIAKOFF	666–668
Les lettres russes (à propos de G. Grebentchikov *Les Tchouraïev*, Merejkovsky *L'âme de Dostoyevski*, Fedor Sologoub *Le démon mesquin*, général Denikine *La décomposition de l'armée et du pouvoir*) par Jules LEGRAS	853–859
La population de la Russie soviétique d'après la *Volia Rossii*	927–928
Le problème de l'Océan Pacifique : Point de vue Russe, d'après le professeur CHATZKY	341–343
La renonciation du grand duc Michel Alexandrovitch d'après les *Archiv. Rousskoi Revolutsi*	929–931
Le sénateur américain Borah ; discours sur la Russie	929–931
La vie dans la Russie des Soviets et les congrès russes par Y. A. BODRY	1112–1118
* S. W. Witté. Souvenirs personnels par Jules LEGRAS	812–825

26. Suisse

Les consultations populaires en 1922	294–301
* Les écrivains de la Suisse Allemande. — III. — Carl Spitteler par Charly CLERC	66–73
* La question des zônes (France-Suisse) par Antoine ROUGIER	737–776

27. Tchécoslovaquie.

L'Année internationale : vue des événements de 1922 par M. BENÈS	330–333
Prague vue par un anglais d'après Sydney R. FREMANTLE	923–925
La presse tchécoslovaque et l'occupation de la Ruhr par F. D.	558–566
Le relèvement des finances tchécoslovaques par Louis EISENMANN	1086–1097
* Charles Tchapek par Louis BRUN	980–985

28. Turquie.

	Pages
Le califat et l'Islam d'après Ameer Ali	931–933
La conférence de Lausanne par Antoine Rougier	580–633
L'influence du califat sur les pays musulmans indépendants de la Turquie d'après D. S. Margoliouth	934–935
La liberté des détroits d'après Alfred L. P. Dennis	348–351
La réforme de l'Islam et le problème turc par Félix Valgi	30–59
La Turquie après Lausanne d'après Arnold J. Tynbee	1143–1144

29. Yougoslavie.

Après les élections du 18 mars 1923 par Yves Chataigneau	1118–1130
* Un précurseur de l'unité yougoslave Mgr Strossmayer par Charles Loiseau	941–957
La situation politique, le parti radical et le ministère Pachitch par Yves Chataigneau	566–579
Sympathies yougoslaves pour la France d'après le *Pokret*	654

1923-1924 N° 1. — MAI

LA VIE DES PEUPLES

Ce dépouillement mensuel des revues françaises et étrangères (suivi d'une table alphabétique par noms d'auteurs et par sujets) actuellement donné en supplément aux abonnés de la Revue fait dès maintenant l'objet d'abonnements séparés au prix de 30 francs par an, et est mis en vente par fascicule au prix de 3 francs. S'adresser, 4, rue Tronchet, Paris (VIII[e])

Tous droits de reproduction réservés

28. Turquie.

	Pages
Le califat et l'Islam d'après Ameer Ali	931–933
La conférence de Lausanne par Antoine Rougier	580–633
L'influence du califat sur les pays musulmans indépendants de la Turquie d'après D. S. Margoliouth	934–935
La liberté des détroits d'après Alfred L. P. Dennis	348–351
La réforme de l'Islam et le problème turc par Félix Valgi	30–59
La Turquie après Lausanne d'après Arnold J. Tynbee	1143–1144

29. Yougoslavie.

Après les élections du 18 mars 1923 par Yves Chataigneau	1118–1130
* Un précurseur de l'unité yougoslave Mgr Strossmayer par Charles Loiseau	941–957
La situation politique. le parti radical et le ministère Pachitch par Yves Chataigneau	566–579
Sympathies yougoslaves pour la France d'après le *Pokrel*	654

1923-1924 N° 1. — MAI

LA VIE DES PEUPLES

■ ■ ■ ■ DANS LES REVUES ■ ■ ■ ■
DE TOUTES LANGUES ET DE TOUS PAYS

Copyright by Vie des Peuples
Tous droits de reproduction réservés

Action Nationale (*avril 1923*)

		Pages
1.	T. Steeg. — *L'Algérie, terre française.* [Discours au banquet de la Confédération des vignerons, (6 avril, Alger) qui a clôturé les travaux de la mission du groupe parlementaire viticole venue en Algérie]	193–198
2.	George Nestler Tricoche. — *L'échec de la prohibition des boissons alcooliques aux Etats-Unis*	199–210
3.	Jean Norel. — *Le nouveau statut de la marine française.* [projet de loi de M. Raiberti]	211–215
4.	Henri et Joseph Hitier. — *L'organisation de la production agricole. Domaine des initiatives privées*	216–218
5.	Henri Bachelin. — *Dondon Juan (II)* [roman nivernais]	219–225
6.	Thomas William Lamont. — *Les Etats-Unis et le problème des réparations* [tel qu'il fut compris en 1918-1919 par les Américains]	226–228
7.	J. Gignoux. — *Les conséquences économiques et financières de la résistance allemande*	239–241
8.	P. G. La Chesnais. — *Le budget soviétique et l'armée rouge*	242–245
9.	E. F. Gautier. — *L'avenir du Sahara francais*	245–247
10.	Louis Prat. — *Philidor Jeanton* [nouvelle]	255–258

L'Afrique Française (*mars 1923*)

11.	*** *La chicane anglaise dans l'Afrique française du Nord*	101–102
12.	*** *Jules Carde, gouverneur général de l'Afrique occidentale française*	102–104
13.	Un Saharien. — *La traversée du Sahara*	106–111
14.	Ch. Michel Cote. — *La question de l'esclavage en Ethiopie*	112–117
15.	Léon Rollin. — *L'Espagne au Maroc et la question de Tanger*	118–123
16.	*** *Un rachat de captifs au XVIII^e siècle*	123–125
17.	René Thierry. — *L'emprunt américain au Liberia*	126–127
18.	*** *La vie au Maroc*	128–131

(*avril 1923*)

19.	René Thierry. — *Les débuts de l'Indépendance égyptienne*	156–165
20.	Léon Rollin. — *L'Espagne au Maroc et la question de Tanger*	165–189
21.	*** *Le projet et les études du Transafricain*	181–183

Pages

22. R. Vadala. — *Les Maltais dans l'Afrique française* 183-184
23. *** *La pacification en Tripolitaine et les succès militaires italiens* 185-187
24. *** *Le port de Casablanca et le chemin de fer* 215-219

Alsace française (*21 avril 1923*)

25. Gustave Cohen. — *La Pensée et la langue* [à propos du livre de Ferdinand Brunot] 361-363
26. A. Terracher. — *Sur l'action du groupe de Mai* [tournée théatrale organisée par Jacques Copeau] 363-365
27. Willian Ocalid. — *La production alsacienne* [industrie] 368-371
28. Georges Bergner. — *L'enseignement professionnel en Tunisie* 371-374
29. Edmond Vermeil. — *Le nationalisme allemand*... 374-375
30. Emile Guerinon. — *Thors, le bossu.* [roman, suite] 378-380

(*28 avril 1923*)

31. Erwin Berninger. — *La situation économique de l'Alsace et de la Lorraine* 385-390
32. Fernand Baldensperger. — *Quarante mois après* [Adieux à l'Université de Strasbourg où M. B. était professeur] 391-392
33. Albert Malaurie. — *Les idées de Fr. W. Foerster* . 392-395
34. Edmond Vermeil. — *Le national-socialisme en Bavière* 398-399
35. Emile Guerinon. — *Thors, le bossu.* [roman suite 402-404

The American Journal of international Law (*janvier 1923*)

36. William L. Rodgers. — *Suggestions as to changes in the international law for maritime war.* [Suggestions de réformes dans le droit international de la guerre maritime] 1-15
37. Mauley O. Hudson. *The first year of the permanent court of International justice.* [Première année de la Cour Permanente de Justice internationale 15-29
38. Raymond Leslie Buell. *Some legal aspects of the Japanese Question.* [Quelques aspects légaux de la question japonaise] 29-50
39. Mark Carter Mills — *The mandatary system.* [Le système des mandats] 50-63

Pages

40. Charles Noble Gregary. — *The neutralization of the Aaland Islands.* [La neutralisation des Iles d'Aaland] 63–77

(*avril 1923*)

41. Lucius Ellsworth Thayer. — *The capitulations of the Ottoman Empire and the question of their abrogation as it affects the United States.* [Les capitulations de l'Empire ottoman et la question de leur abrogation dans la mesure où elle intéresse les Etats-Unis.] 207–234

42. Quincy Wright. — *International law in its relation to constitutional law.* [Le droit international dans ses rapports avec le droit constitutionnel] 234–245

43. Jennings C. Wise. — *Tort at international law.* [La faute en droit international] 245–252

44. S. A. Korff. — *Russia in the Far East.* [La Russie en Extrême-Orient] 252–285

The American Law review (*mars-avril 1923*)

45. Douglas W. Brown. — *The proposal to give Congress the power to nullify the Constitution.* [La proposition de donner au Congrès le pouvoir d'annuler la Constitution] 161–183

46. Lawrence T. Harris. *Guardians of the constitution* [Gardiens de la Constitution] 183–220

47. Randolph Harrison. — *Compromises of the Constitution.* [Compromis de la Constitution 220–233

48. James B. Kerr. *States of Union Labor before the law.* [Le Statut des syndicats ouvriers devant la loi] 239–267

The American political Science review (*février 1923*)

49. William A. Dunning. *Liberty and equality in international relations.* Liberté et égalité dans les relations internationales] 1–17

50. Bruce Williams. — *State morality in international relations.* [La morale et les Etats dans les relations internationales] 17–34

51. George H. Sabine. — *Pluralism : A point of view.* [Pluralité : un point de vue] 34–51

Annales de Bretagne (*mars 1923*)

		Pages
52.	D. Bernard. — *Bibliographie de Th. Claude Henri de la Villemarqué*	369–387
53.	H. Sée. — *Notes sur les origines de l'organisation municipale en Bretagne*	388–401
54.	G. Robert Muller. — *Saint-Malo-Saint Servan, port charbonnier*	402–421
55.	H. Sée. — *L'industrie et le commerce de la Bretagne dans la première moitié du XVIII^e siècle*	433–455

Annales de Géographie (*15 janvier 1923*)

56.	Col A. Romieux. — *Les nappes alluviales de la vallée du Lot aux environs de Fumel*	1–11
57.	H. Baulig. — *La population de l'Alsace et de la Lorraine en 1921*	12–25
58.	Eric Dardel. — *La pêche maritime à Boulogne*	26–32
59.	M. Reinhard. *Le Pays d'Auge*	33–40
60.	J. Moscheles. — *Les régions morphologiques du massif bohémien*	41–57

(*15 mars 1923*)

61.	R. Capot-Rey. — *L'agriculture dans le bassin de la Sarre*	97–118
62.	J. Poirot. — *L'atlas de Norvège* [du général Per Nissen]	119–125
63.	N. Arabu. — *L'Asie Mineure occidentale*, d'après les travaux de A. Philippson	126–141
64.	G. Petit. — *La vie sur les côtes de Madagascar et l'industrie indigène de la pêche*	142–164

Archivio Giuridico « Filippo Serfaini » (*janvier 1923*)

65.	Vittorio Scialoja. — *Sulla conversione in legge dei decreti-legge.* [De la conversion en lois des décrets-lois]	33–57
66.	Vittorio Polacco. — *A proposito di un recente decreto legge sulla cittadinanza.* [A propos d'un récent décret loi relatif à la nationalité]	57–72
67.	Francesco Schupfer. — *La questione della interpolazioni nella legge di Hammurabi.* [La question des interpolations dans la loi de Hammurabi]	72–80
68.	Siro Solazzi. — *I lucidi intervalli del furioso.* [Les intervalles lucides de l'aliéné]	80–94

Art and Archaeology (*mars 1923*)

Pages

69. Elizabeth Hazelton Haight.— *The Vassar College Psyche Tapestries* Cinq tapisseries du Collège de Vassar représentant la légende de Psyché) 107–116
70. Walter Woodburn Hyde. — *Athlete reliefs from the Themistoclean Wall at Athens.* [Bas reliefs avec figures athlétiques du mur de Thémistocle à Athènes] 117–124
71. R. A. S. Macalister. — *The antiquities of Ire'and* [Monuments mégalithiques d'Irlande] 125-138
72. Mary Mendenhall Perkins. — *A june day at Sulgrave manor.* [Une journée de juin au manoir de Sulgrave. Berceau de la famille Washington à Sulgrave dans le comté de Northampton] 139–144
73. Katharine Stanley-Brown.— *The House of Tristan the Hermit.* [La maison de Tristan l'Ermite à Tours 145–146

(*avril 1923*)

74. Dudley S. Corlett. — *The magic art of Egypt.* [A propos des monuments de l'Egypte] 155-166
75. Mary Mac Alister. — *Ancient costume and modern Fashion.* [Costume ancien et mode moderne] ... 167–176
76. S. L. Ullmann. — *Archaeology and moving pictures* [Archéologie et cinéma] 177–182
77. Kath Stanley-Brown. — *La maison de Silvie* [à Chantilly 185-186
78. Mitchell Carroll. — *The Story of Tutankhamen* [Histoire du pharaon Toutankhamen dont on vient de retrouver le tombeau] 187–192

The Asiatic review (London) (*avril 1923*)

79. *** *Sir Basil Blackett's first budget.* [Le premier budget de sir Basil Blackett] 193–208
80. T. Okamoto.— *The record of the Kato administration* [Les archives de l'administration Kato] 209–219
81. R. de Belleval. — *The French colonies and British Trade.* [Les colonies françaises et le commerce britannique] 220–224
82. E. H. Parker. — *The Chinese psychically and sentimentaly viewed.* [Les Chinois au point de vue psychique et sentimental] 225–231
83. W. E. D. Allen, *The Near Eastern Riddle, III: The Aftermath of Lausanne* (L'énigme du Proche-Orient) 232–239

		Pages
84.	*** *The King's message to the Muslim World* [Le message du roi au monde musulman]	240
85.	R. W. Gillan. — *The present and future management of Indian railways* [L'administration actuelle et future des chemins de fer de l'Inde]	241–261
86.	G. Slater. — *Protection for India* [Protection pour l'Inde]	262–284
87.	Ph. Coote. — *Malay psychology* [La psychologie malaise]	285–288
88.	J. Wilson. — *The Indian Currency Policy* [La politique numéraire de l'Inde]	289–297
89.	Harihar Dias. — *The Embassy of Sir William Norris to Aurangzebe* [L'ambassade de sir William Norris à Aurangzebe]	298–306
90.	Padmanabha Pillai. — *The future of Indian agriculture* [L'avenir de l'agriculture de l'Inde]	307–318
91.	Warren R. Dawson. — *The tombs of the Kings at Thebes* [Les tombeaux royaux à Thèbes]	319–329
92.	Guru Mahasai. — *Education in India : the reform of the University.* [L'éducation dans l'Inde : la réforme de l'université]	330–337
93.	Stanley Rice. — *Indian heroes.* [Héros hindous]	338–345

L'Asie française (*mars 1923*)

94.	Henri Froidevaux. — *Après la décision d'Angora*	56–59
95.	*** *Les résultats de la Conférence de Lausanne*	59–63
96.	Ed. G. Achard. — *La plaine d'Akkar.* [Syrie centrale : point de vue économique]	63–69
97.	E. Chassigneux. — *La lutte contre la famine en Annam*	70–73
98.	*** *La « Maison du missionnaire » à Vichy*	73–75
99.	Paul Martin. — *Domestiques indiens* (d'après Miss Irene Burn)	75–76

(*avril 1923*)

100.	Henri Froidevaux. — *L'Indochine et la tutelle des îles françaises du Pacifique*	98–102
101.	— *La reprise de la conférence de Lausanne*	102–104
102.	Noël Varmond. — *Le péril militaire de Chypre*	105–107
103.	— *La fédération des Etats Syriens*	107–109
104.	— *L'influence allemande en Extrême-Orient*	109–112
105.	Supplément, N° 7 illustré (18 pages) consacré aux Palais et pavillons asiatiques à l'Exposition nationale coloniale de Marseille	

The Bookman (New-York) (*mai 1923*)

		Pages
106.	Floyd Dell. — *Criticism and bad manners.* [La critique et les mauvaises manières]	257-262
107.	Grant Overton. — *In the kingdom of Conrad.* [Au royaume de Conrad]	275-284
108.	Hugh Walpole. — *The crystal box, fragments of autobiography.* La boîte de cristal, fragments autobiographiques	285-290
109.	Malcolm Cowley. — *Charles Vildrac*	291-294

Bulletin du Bibliophile (*1er avril 1923*)

110.	Fernand Vanderem. — *Le classement artistique des illustrés modernes*	165-167
111.	Paul Arbelet. — *Un livre inconnu de Stendhal.* [Idées italiennes sur quelques tableaux célèbres]	168-183
112.	Maurice Pereire. — *Notes d'un amateur sur les livres illustrés du XVIIIe siècle*	184-187
113.	Pierre de Lacretelle. — *Une bibliographie des œuvres de Renan.* [A propos de l'ouvrage de Henri Girard et Henri Moncel]	188-202
114.	Joseph Aynard. — *L'illustration de la Renaissance et le genre emblématique*	203-209

(*1er mars 1923*)

115.	Fernand Vanderem. — *Une nouvelle édition des « Fleurs du Mal »* [par Jacques Crepet]	113-115
116.	Louis Esnault. — *Villon et ses éditions*	116-126
117.	Marcel Bouteron. *Honoré de Balzac et ses éditions I.* Hubert	127-135
118.	Joseph Aynard. — *Les origines de l'illustration moderne*	136-143
119.	A. Perreau. — *La véritable édition originale des poésies de Charles d'Orléans*	144-150
120.	Alexandre Dorlan. — *La bibliothèque de Sélestat* [en Alsace]	151-160

Chronique des Lettres françaises (*janvier-février 1923*)

121.	Edouard Maynial. *Des tendances nouvelles du roman contemporain. I. Roman d'aventures et roman psychologique*	1-37
122.	*** *La question des manuels littéraires* [résumés des revues]	38-52

(*Mars avril 1923*)

		Pages
123.	Edouard MAYNIAL. — *II. Le roman rustique et régionaliste : le Roman exotique.*	153–184
124.	*** *Marcel Proust, l'homme et l'œuvre et extrait des revues*	196–218

Columbia Law Review (*avril 1923*)

125.	Harlan F. STONE. — *Some aspects of the problem of law simplification.* [Quelques aspects du problème de la simplification du droit]	319–338
126.	Edwin B. BOSCHARD. — *Transfer of flag and the Declaration of London.* [Le changement de pavillon et la Déclaration de Londres]	338–358

Contemporary Review (*mai 1923*)

127.	Major général Sir F. MAURICE K. C. M. G. C. B.— *The Armies of Europe.* [Les Armées d'Europe]	545–554
128.	Dr. Hugh DALTON. — *The financial situation.* [La situation financière]	454–562
129.	Jean LONGUET. — *French Labour and the Ruhr Problem.* [Les milieux ouvriers français et le problème de la Ruhr]	562–570
130.	Sir Henry KEW K. C. B. — *The Norfolk agricultural dispute.* [Le conflit agricole de Norfolk]	570–578
131.	Professor Ernest TROELTSCH. — *Public opinion in Germany.* [L'opinion publique en Allemagne]	578–584
132.	Harold SPENDER. — *Harcourt : an Impression.* [Harcourt : une impression, à propos de l'ouvrage de A. G. Gardiner. La vie de Sir William Harcourt (1923)]	584–591
133.	Arthur GREENWOOD. — M. P. *War Pensions administration.* [L'adminitration des pensions de guerre]	591–598
134.	Sigmund MÙNZ-CZECHO. — *Slovakia under Masaryk* [La Tchécoslovaquie sous Masaryck]	598–806
135.	Professor F. J. C. HEARNSHAW L.L. D. — *Bacon as Historian.* [Bacon comme historien]	606–615
136.	C. G. MONTEFIORE. — *The originalily of the teaching of Jesus.* [L'originalité des enseignements de Jésus]	615–623
137.	Herbert C. WOOD. — *Bernard Shaw and religion.* (Bernard Shaw et la religion]	623–629

Pages

138. Helen M. Enoch. — *Some aspects of the supernatural in English literature.* [Quelques aspects du surnaturel dans la littérature anglaise] 629–636
139. Constance Oyde. — *New Zealand to day.* [La Nouvelle Zélande aujourd'hui] 636–645
140. George Glasgow. — *Foreign Affairs.* [Questions de politique extérieure] 645–661

Correspondance d'Orient (*mars 1923*)

141. Dr George-Samné. — *L'œuvre du général Gouraud en Syrie* 129–134
142. Saint-Brice. — *Après le naufrage de Lausanne* ... 135–142
143. Lt Cl Reboul. — *La propagande bolcheviste en Asie* 143–148
144. Jean Norill. — *Le théâtre et l'influence française en Turquie* 149–152
145. Richard Arapu. — *La Société asiatique et Champollion; deux centenaires* 158–160

(*avril 1923*)

146. Saint-Bricé. — *D'Angora à Lausanne via Londres* 193–199
147. Rober-Raynaud. — *La souveraineté du Sultan au Maroc* 200–204
148. M. V. Bitar. — *Conférences de MM. Massignon et Cayral. L'invention de M. Wadia Sabra* : [un monocorde à clavier] 205–210
149. Wadia Sabra. — *La gamme musicale universelle et le partage de la gamme* 211–219
150. *** *La crise turque après Lausanne et à Londres.* Notes 220–240

Le Correspondant (*25 avril 1923*)

151. Georges Lechartier. — *L'intervention américaine et la France* 193–206
152. Pierre de La Gorce. — *La France religieuse après le 18 brumaire* 207–233
153. Jeanne Andé. — *Le fils unique. II.* (*Roman*) ... 234–264
154. de Lanzac de Laborie. — *Les épigrammes et les élégies de la comtesse de Boigne.* [à propos du tome V de ses *mémoires* à paraître] 265–281
155. Claudius Grillet. — *L'évangile selon Victor Hugo et selon Ernest Renan* 282–292
156. A. H. Besnard. — *La gravure originale; son histoire et sa technique* 293–314

Pages

157. Max Turmann. — *Idées et faits sociaux. Crise de la Natalité. Protectionnisme ouvrier. Chambres de métiers et artisanat* 315-330

158. Raymond Loriol. — *Dans les provinces : Édification de sœur Thérèse de l'Enfant Jésus. Vote des femmes. Œuvres sociales féminines* 331-334

159. Alexandre Masseron. — *Un nouveau jeu de massacre.* Le « dictionnaire de l'homme sauvage » de Papini et Giuliotti 335-340

160. Antoine de Tarlé. — *Un agent inconnu de la coalition : le général de Stamfford* 1793-1806 340-342

(*10 mai 1923*)

161. *** *Nos poudres de guerre sont-elles utilisables ?* .. 385-392

162. Roger Labonne. *La France et la Turquie. Les leçons de l'Histoire. L'équivoque de la situation actuelle* 393-422

163. Alfred Poizat. — *Henri Brémond*..... 423-440

164. Gaillard de Champris. — *Le premier évêque de la Nouvelle France. François de Montmorency Laval à propos des fêtes canadiennes de son tricentenaire* 441-466

165. Jeanne Ande. *Le fils unique III* (*Roman*) 467-494

166. Pierre de La Gorce. *La France religieuse après le 18 brumaire.* II. fin 495-512

167. P. Dezize-Aiglat. *Sikorz. Paysage polonais* .. 513-535

168. Edouard Woroniecki. — *Les persécutions contre l'Eglise catholique en Russie* 536-545

169. Alexandre Masseron. — *Prière à Saint-Yves, patron des gens de mer et sa fête du 19 mai* 546-552

170. L. de Pierrefeu. — *Sur l'amortissement de la dette publique* 553-556

171. Francis Marre. — *Radiotéléphonie et Radiotélégraphie* 557-564

La Critica (*gennaio 1923*)

172. Benedetto Croce. — *Note sulla poesia italiana estraniera del secolo decimono. XXII : Walter Scott* ... 1-9

173. Giovanni Gentile. — *Appunti per la storia della cultura in Italia nella seconda meta del secolo XIX : V. La cultura piémontese* 10-27

174. Gioachino Brognolino. — *Appunti per la storia della cultura in Italia delle seconda meta del secolo XIX. — VI. La cultura veneta* 28-83

(*marzo 1923*)

		Pages
175.	Benedetto Croce. — *Note sulla poesia italiana e straniera del secolo decimonono XXII : Giusti* ...	65-70
176.	Gioachino Brognolino. — *Appunti per la storia della cultura in Italia nella seconda meta secolo XIX. — VI La cultura veneta* (suite)	71-90

Echos d'Orient (*janvier-mars 1923*)

177.	*** *La papauté et l'Orient : Benoit XV, Pie XI* ...	5-8
178.	Mgr P. Batiffol. — *L'ecclésiologue de Saint-Basile*	9-30
179.	J. Thibaut. — *L'Hebdomon de Constantinople*	31-44
180.	A. Fabre. — *La sculpture provençale en Palestine au XII^e siècle*	45-51
181.	V. S. Salaveille. — *Un byzantiniste russe tué par les bolchevistes : Théodore Ouspensky* 1845-1920	52-53
182.	B. Janin. — *Europe orientale et Proche-Orient*	54-66

The English Historical Review (*avril 1923*)

183.	Miss E. B. Demarest. — *Inter Ripam et Mersham* [Le pays entre la Ribble et la Mersey]	161-170
184.	Raymond Turner. — *The origin of the cabinet council* [Origines du conseil de cabinet	171-205
185.	H. W. V. Temperly. — *Canning, Wellington and George the Fourth.* [Canning, Washington et George IV]	206-225
186.	H. D. Warbury. — *Caesar's first expedition to Britain.* [La première expédition de Jules César en Grande-Bretagne]	226-239
187.	R. L. Atkinson. — *A French Bible in England about the year* 1322. [Une bible en texte français en Angleterre en l'an 1322]	248-249
188.	Paul van Dyke. — *A Letter of Catherine of Medicis to Mary, Queen of Scots.* [Lettre de Catherine de Médicis à Mary, reine d'Ecosse du 22 octobre 1582	258

Etudes. Revue catholique d'intérêt général (*20 avril 1923*)

189.	Léonce de Grandmaison. — *L'Histoire pathétique du peuple Acadien (I).* [d'après le livre d'Emile Lauvrière]	129-153
190.	Louis Mariès. — *L'effort français pour le maintien de l'humanisme : L'Association Guillaume Budé et la Société Les Belles Lettres*	154-177

Pages

191. Henri du Passage. — *Faut-il réunir les Etats Généraux ?* 178–186
192. Louis Jalabert. — *Au bord d'une route : L'Angleterre et la France sur l'isthme de Suez à la fin du XVIII^e siècle* 187–192
193. Paul Doncœur. — *Danseront-elles ? A propos d'une enquête sur les danses modernes* [de José Germain] 193–200
194. Louis de Mondadon. — *L'art du plagiat* [à propos du livre de Georges Maurevert *Le livre des Plagiats*] 201–212
195. Joseph Boubée. — *Le mouvement religieux hors de France. Maroc. Dix ans de vie catholique* 213–230

(*5 mai 1923*)

196. Louis Theolier. — *Thérèse de l'Enfant Jésus. Méditation sur la grandeur de l'enfance spirituelle* ... 257–275
197. Léonce de Grandmaison. — *L'histoire pathétique du peuple Acadien* (fin) 276–293
198. Benoît Emonet. — *L'Evangile peut-il être lu ? Une réponse à M. Ferdinand Buisson* 294–308
199. Joseph Bertheiot. — *Aux lueurs du pétrole : Gênes La Haye, Lausanne* 309–331
200. Adhemar d'Alès. — *Le cinquième congrès historique international à Bruxelles* 332–336
201. Maurice Eblé. — *Le congrès national de l'Association catholique de la jeunesse française à Bordeaux L'Orientation civique de la jeunesse* 337–341
202. Louis Jalabert. — *Au pays des saules : Images et traditions de la campagne roumaine* [à propos du livre de la Princesse Bibesco] 342–351
203. Yves de la Brière. — *La papauté souveraine et le royaume d'Italie. Evolution des événements. Stabilité des principes* 352–365

Europe (*15 février 1923*)

204. Léonce Werth. — *La vie sentimentale de Pierre Masson* [nouvelle] 5–23
205. Charles Vildrac. — *Poèmes* 24–29
206. Lucie Cousturier. — *Entre Soudan et Guinée* [notes de voyage] 30–60
207. Ivan Bounine. — *Le fol artiste* [nouvelle russe] ... 61–74
208. Comte de Gobineau. — *Ce qui est arrivé à la France en 1870* [inédit] 75–87
209. Kasimir Edschmid. — *La situation des intellectuels en Allemagne* 88–101

Pages

210. René Arcos. — *Patrie européenne* [à propos du Traité de Versailles] 102–113
211. Georges Duhamel. — *Mission du Poète* 114–117
212. Luc Durtain. — *Le roman français* [sa définition son avenir] 118–123
213. Henry Van de Velde. — *Orientation du goût en architecture* 124–127

(*1er avril 1923*)

214. Romain Rolland. — *Mahatma Gandhi* [sa vie, son œuvre, son influence dans l'Inde] 129–163
215. Virginia Woolf. — *La tache sur le mur* [nouvelle anglaise] 164–175
216. Henry Dalby. — *Poèmes* 176–179
217. Maxime Gorki. — *Images de Russie* [notes sur Tolstoï, Alexandre Blok. L'Araignée.] 180–200
218. Pierre Hamp. — *Gens. I* [silhouettes et portraits de travailleurs : cimentier, nettoyeur, maître de chasse, un agent bien noté, plongeur de restaurant]. 201–232
219. Georges Duhamel. — *Lettre au Patagon* 233–236
220. Charles Œchlin. — *Evolution de la musique* 237–240
221. Francis Birrell. — *Réflexions sur le roman anglais* 240–244
222. Marziano Bernardi. — *Tendances actuelles de la Littérature italienne* 244–248
223. G. de Bock. — *Sign Strenvels romancier néerlandais* 248–251

(*15 avril 1923*)

224. Jean Richard Bloch. — *Prélude à « Journée Kurde »* [de Gobineau] 257–266
225. Romain Rolland. — *Mahatma Gandhi. — II* 267–310
226. Félix Timmermans. — *Les très belles heures de Mlle Symforosa béguine* [nouvelle flamande] 311–338
227. Pierre Hamp. — *Gens — II* [L'épidémie Goncourt. La Prison] 339–366
228. Georges Duhamel. — *Lettre au Patagon sur quelques points d'histoire* 367–370
229. Raymond Lenoir. — *Renan, eux et nous* 371–378
230. Manuel Azana. — *Jacinto Benavente* [dramaturge espagnol] 378–380

Fortnightly Review (*mai 1923*)

231. Camille Mauclair. — *Sarah Bernhardt* 705–717
232. Maurice Woods. — *The Philosophy of torysm* [La philosophie du torysme] 716–730

Pages

233. John Bell. — *Three months in the Ruhr* [Trois mois dans la Ruhr] 730-742
234. Vladimir Poliakoff. — *Mussolini and his methods* [Mussolini et ses méthodes] 742-748
235. J. Ellis Barkes. — *The Reparation mystery.* [Le mystère des réparations] 748-760
236. Chisholm Dunber Brunton. — *Aspects of the arab Question* [Aspects de la question arabe] 760-769
237. Prof. C. Hagberg Wright. — *East and West in Russia* : *Peter Chaadaev* [Orient et Occident en Russie : Pierre Chaadaev] 769-777
238. A. Wilson Hungesford. — *Ireland's two nations* : *uester and the free State* [Les deux nations de l'Irlande : l'uester et l'Etat libre] 777-788
239. J. A. R. Marriott, M. A. — *Empire foreign policy* [Politique extérieure de l'Empire] 788-801
240. Archibald Hurd. — *From coal to oil* : *the existing waste of life and money* [Du charbon au pétrole : le gaspillage existant de vies et d'argent] 801-816
241. Lt. Col. D. C. M. Lagan D. S. O. — *Industrial responsability for unemployment* [Responsabilité industrielle en cas de chômage] 816-828
242. G. M. Chesney. — *The Passing of the I. C. S.* [la disparition du service civil de l'Inde] 828-837
243. Rabalac. — *A liquor control board in being* [Le fonctionnement d'une commission de contrôle des boissons alcooliques] 837-852
244. E. A. Baughan. — *The Plays of Eugene O' Neill* [Le théâtre d'Eugène O' Neill] 852-861

The Forum (*avril 1923*)

245. William George Jordan. — *Educating for seven lives* [Education pour sept vies] 1383-1392
246. De Witt L. Pelton. — *M. Coue and the Church* [M. Coué et l'Eglise] 1393-1399
247. Gilbert Frankau. — *Psychology of the woman criminal* [Psychologie de la femme criminelle] 1399-1343
248. Joseph Lexenson. — *Censorship of the movies* [La censure du cinématographe] 1344-1415
249. *The Presidency in 1924* : *Republican George Higgins Boses* 1415-1420
Democrat Oscar W. Underwood 1420-1427
[L'élection présidentielle de 1924 : le républicain G.-H. Boses, le démocrate Underwood]
250. Charles Recht. — *The theatre in Moscow* [Le théâtre à Moscou] 1427-1437

Pages

251. J. Ellis Barker. — *The new liberalism of England* [Le nouveau libéralisme en Angleterre] 1438-1455
252. F. T. Harris. — *Luxor and Pompéi : a contrast* 1456-1459
253. J. F. Hylau. — *The progressive movement.* [Le mouvement progressiste] 1460-1466

France Amérique (*janvier 1923*)

254. Henri Froidevaux. — *Le tremblement de terre du Nord du Chili* 1-4
255. J. Decamps. — *Produits du Mexique : le pétrole* 5-9
256. Jean-Paul Alaux. — *Un épisode de la découverte de l'Amérique* 4e voyage de Christophe Colomb .. 16-17

(*février 1923*)

Numéro spécial sur le Blé américain et la France

257. *Le blé américain et la France* 25-27
258. Maurice Lewandowski — *Le blé en Argentine* ... 28-34
259. F. Guillotel — *Le blé aux Etats-Unis* 35-42
260. Gabriel Louis Jaray — *Le blé au Canada* 43-48
261. J. Decamps — *Le commerce du blé entre la France et l'Amérique* 49-56

France Amérique Latine (*mars 1923*)

262. Victor Cayla. — *Le congrès d'agriculture de Rio de Janeiro* 57-58
263. Raymond Bonze — *L'Institut de l'Université de Paris à Buenos-Aires* 59-61
264. Henri Froidevaux — *Un historien et un ami français au Mexique : M. Auguste Génin* 62-64
265. J. Decamps — *Produits du Brésil : Le caoutchouc* .. 65-68
266. Hector F. Escardo — *Possibilités économiques de la France au Pérou* 69-71
267. A. Rouquette de Fonvielle. — *L'Argentine en 1922* 76-77

France Canada (*avril 1923*)

268. Marie-Louise Puech. — *L'université Mc Gill. Montréal* [fin] 81-84
269. Maurice Guénard — *Le peuple acadien* 85-86
270. P. V. — *Le nouvel accord commercial franco-canadien* 89-91
271. F. Guillotel — *Le Canada économique en 1922* .. 92-93

France Etats-Unis (*janvier 1923*)

		Pages
272.	Pierre DE BACOURT et J. W. CUNLIFFE — *La presse New-Yorkaise.— III Le personnel. L'école de journalisme*	1–3
273.	Paul Louis de GIAFFERI — *Origine des modes franco-américaines de 1793*	4–5
274.	Firmin ROZ — *Le voyage de M. Clemenceau aux Etats-Unis*	7–12
275.	P. VALTIN — *Le tarif douanier Fordney-Mac Cumber*	13–16
276.	J. DECAMPS. — *Produits d'Amérique : l'Argent*	17–20

(*février 1923*)

277.	André DE MARICOURT — *Les amitiés franco-américaines au XVIII^e siècle. L'Amiral de Guichen*	29–31
278.	J. DECAMPS. — *Produits d'Amérique : l'Or*	32–34
279.	Marie DESCHAMPS — *Une boursière française aux Etats-Unis : Premières semaines à Mills College*	45–48

(*mars 1923*)

280.	Maurice de WENDEL. — *Vie sociale aux Etats-Unis*	53–56
281.	André DE MARICOURT — *Amitiés franco-américaines au XVIII^e siècle : Fersen et la guerre d'Amérique*	57–59
282.	J. DECAMPS— *Produits d'Amérique : le coton*	64–66
283.	F. GUILLOTEL. — *Revue économique de l'année 1922*	67–70
284.	Firmin ROZ. — *New York fondé par les Français*	71–80

(*avril 1923*)

285.	Achille VIALATTE — *La conférence de Washington*	81–86
286.	J. DECAMPS. — *Produits d'Amérique : le sucre*	87–91
287.	William MILWITZKI — *Une école d'art dramatique français à New York*	103–106

(*mai 1923*)

288.	Louis MARLIO. — *Les chemins de fer aux Etats-Unis.*	109–114
289.	André DE MARICOURT — *Les amitiés franco-américaines au XVIII^e siècle : L'Amiral de Grasse*	115–116
290.	André PÉRATÉ — *L'Ecole américaine des Beaux-Arts de la Place des Vosges*	117–119
291.	J. DECAMPS. — *Produits d'Amérique : le charbon*	122–124
292.	F. GUILLOTEL — *L'activité industrielle aux Etats-Unis*	125–128

Gazette des Beaux-Arts (*janvier 1923*)

		Pages
293.	Léonce Benedite. — *Leon Bonnat.* 1833-1922	1–15
294.	Armenag bey Sakisian. — *Une école de peinture prémongole dans la Perse orientale*	16–30
295.	Paul Jamot. — *Sur quelques œuvres de Louis et de Mathieu Le Nain*	31–40
296.	Louis Reau. — *Le premier salon de Houdon.* [en 1769]	41–52

(*février 1923*)

297.	Maurice Roy. — La « *Leda* » *de Michel Ange et celle du Rosso*	65–82
298.	André Blum. — *Un nouvel ancêtre de la gravure sur Bois.* [Un portement de croix datant du XIII^e^ siècle probablement]	83–90
299.	Henri Malo. — *Evert van Muyden* (1853-1922) Un peintre graveur contemporain	91–96
300.	Henri Boucher. — *V. J. Nicolle* (1754-1826). [Ses aquarelles et ses dessins]	97–113
301.	Alphonse Germain. — *L'Ancien triptyque de Notre-Dame de Bourg.* [datant de 1523]	114–120
302.	Maximilien Buffenoir. — *Une famille d'artistes franc-comtois au XVIII^e^ siècle : les Rosset.* [A propos de l'ouvrage de V. Fischer]	121–126

The Geographical Journal (*mars 1923*)

303.	J. W. Gregory and C. J. Gregory. — *The Alps of Chinese Tibet and their geographical relations.* (*Les* Alpes du Thibet chinois et leurs relations géographiques	153–178
304.	Philip Lake. — *Wegener's Hypothesis of Continental Drift. L'hypothèse* de Wegener d'une formation erratique continentale]	179–193
305.	C. Ingle Finch. — *Equipment for High Altitude Mountainneering with special reference to climbing Mount Everest.* [L'équipement nécessaire aux ascensions en haute montagne avec des références spéciales sur le Mont Everest]	194–209
306.	J. H. P. — *The Russo Turkish Boundary of* 1921. [La frontière russo-turque de 1921]	209–211

(*avril 1923*)

307.	J.E.T. Philips. — « *Mufumbiro* » *The Birunga Volcanoes of Kigezi-Ruanda-kivu.* [Les volcans des monts Birunga en Afrique]	233–257

		Pages
308.	R. L. SHERLOCK. — *The influence of Man as an Agent in geographical Change.* [Les influence de l'homme comme agent de bouleversement géographique]	258–272
309.	W. T. BLAKE. — *Some Difficulties in Flying Round the World.* [De quelques difficultés à survoler autour du monde]	273–278
310.	William Mitchell RAMSAY. — *Geography and History in a Phrygo-Pisidian Glen.* [La géographie et l'histoire dans un vallon phrygien entre les montagnes du Taurus pisidien au Sud et des plaines de la Phrygie au Nord]	279–296

La Géographie (*février 1923*)

311.	Camille VALAUX. — *La géologie et la géographie physique*	145–164
312.	F. GEX. — *Les avalanches du rebord subalpin de la Combe de Savoie* [fin]	165–179
313.	John FRÖDIN. — *Un voyage d'études géographiques dans le Maroc occidental* [1921]	180–192
314.	Arthur FERRY. — *La téléphonie dans le monde. Les réseaux de communications téléphoniques à longues distance*	190–199
315.	Pierre LYAUTEY. — *Aux Pays du Levant*	217–230

(*mars 1923*)

316.	J. de MORGAN. — *Etude sur les premiers temps de l'humanité*	281–306
317.	André ALLIX. — *La crise de la houille blanche dans les Alpes françaises*	307–320
318.	Jean RAYMOND. — *Dans le Sous mystérieux : Agadir*	321–349
319.	VANELSCH. — *La Mauritanie*	352–358

(*avril 1923*)

320.	Capitaine WATTIER. — *Une mission à Madère* I	401–420
321.	M. NEVEU-LEMAIRE. — *Notes de Géographie médicale.* [Japon et Cochinchine]	421–430
322.	André ALLIX. — *Nivation et sols polygonaux dans les Alpes françaises*	431–438
323.	J. TOURNEUR-AUMONT. — *Uniformisation des signes cartographique : le cadre des cartes*	439–450
324.	Paul CARIÉ. — *Un voyage sur la côte orientale d'Afrique de Port Saïd à Maurice*	464–477

La Grande Revue (*mars 1923*)

		Pages
325.	Georges Renard. *L'Association parmi les travailleurs du Livre et du Journal*	3-18
326.	Aurel. — *Sibilla Alerama*, [romancière, à propos de *Il Passagio*]	19-31
327.	Elie Faure. — *Montaigne* [étude, suite. IV]	32-42
328.	Albert Cazes. — *M. Fernand Vanderem à son Miroir* [à propos de sa brochure : *Nos manuels d'histoire littéraire*]	43-67
329.	René Maublanc. *Un mouvement japonisant dans la littérature contemporaine. Le Haï-Kaï français* Suite IV. Les réalisations	68-85
330.	Jacques Bompard. — *La bonne aventure*. Roman fin	86-118
331.	Jacques Lux. *La politique des Alliés depuis l'armistice*	119-144
332.	Gonzague Truc. — *La fin du monde et l'actualité*	145-149
333.	J. Ernest Charles. — *Vie littéraire*. [A propos de A. Therive. *Le français langue morte* et Pierre Grasset le *Don Juan bourgeois*]	150-156

(*avril 1923*)

334.	Charles Chassé. *Les fausses gloires : d'Ubu-Roi au Douanier Rousseau.* [A propos d'Alfred Jarry, Henri Rousseau et Guillaume Apollinaire]	177-212
335.	Henri Verne. — *Isinoure*, conte pharaonique	213-253
336.	René Benoist. — *Sarah Bernhardt*	254-276
337.	Elie Faure. *Montaigne*. Fin	277-286
338.	René Hubert. — *L'Etat présent de la Sociologie et son enseignement dans les écoles normales*	287-324
339.	Gonzague Truc. — *La vague de Pudeur*. [A propos de la chorégraphie et du nu au théâtre]	325-327

History (*février 1923*)

the quarterly journal of historical Association

340.	R. W. Seton-Watson. *Roumanian Origins*. [Les origines roumaines]	241-255
341.	A. F. Pollard. *Lord Bryce and modern democracies*. [Lord Bryce et les démocraties modernes]...	256-265
342.	Rev. B. O. Reed. — *Philately and the teaching of modern history*. ([La Philatélie et l'enseignement de l'histoire moderne]	266-273
343.	W. H. Richmond. — *Sir Julian Corbett*. [died 21 sept. 1922] [Sir J. Corbett, décédé le 21 sept. 1922	274-275

(*Avril 1923*)

		Pages
344.	T. F. Tout. — *The place of the middle ages in the teaching of history.* [La place du moyen-age dans l'enseignement de l'histoire]	1–18
345.	W. J. Horte. — *Local history : an exeter experiment* [Histoire locale : Exeter]	19–28
346.	Norman H. Baynes. — *Recent Textbooks on the history of Greece and Rome.* [Quelques récents manuels de l'histoire grecque et romaine]	29–35

Journal des Economistes (*15 avril 1923*)

347.	Yves Guyot. — *L'or, sa situation actuelle et prévisions*	3–18
348.	W. M. J. Williams — *Aperçu de la situation financière de la Grande Bretagne*	19–30
349.	A. Barriol et I. Brochu. — *Emissions de Bons du Trésor* (1923)	31–33
350.	A. Apostol. — *Contribution à l'étude du paradis bolchevique*	34–45
351.	J. B. Legros. — *Chronique de l'Inflation*	46–51
352.	Pierre Caubone. — *Papier de commerce, papier de crédit*	52–60
353.	Georges de Nouvion. — *La Kultur en action*	61–69
354.	Jules Décamps. — *Inflation et taux d'intérêt*	98–112

Les Lettres (*mai 1923*)

355.	Maurice Brillant. — *Sur trois canonisations (laïques et républicaines) Michelet. Quinet et Renan*	725–748
356.	Amiral Degorcy. — *En Rhénanie sur la Rive gauche*	761–777
357.	Louis Le Fur, Paul Bureau, R. P. Pesch. — *Réponse à l'Enquête sur le nationalisme*	778–804
358.	Léon Cathlin. — *Le chant de mon voyage vers la Grèce*	805–807
359.	Amélie Murat. — *La prière d'Eve* [poème]	818–822
360.	S. Du Merle. — *A la Sainte qui n'a pas de reliques* [poème]	823–826
361.	Jean Dagens. — *Connaissons-nous Pascal ?* [à propos de l'article de J. Calvet]	854–863

Les Marges (*15 avril 1923*)

362.	Henri Charpentier. — *Sur Marcel Proust*	274-279
363.	Albert de Bersaucourt. — *Jules Janin, bibliophile.*	280–294

Pages

364. Edouard Déverin. — *Dessins d'écrivains romantiques, de Gautier à Baudelaire* 295–308
365. Claude Berton. — *Le conflit des spectacles. Les animateurs : Gémier, Copeau, Piloëff, Baty, Jouvet Dullin, etc.* 329–340

Mercure de France (*15 avril 1923*).

366. Ludmila Savitzky. — *Charles Vildrac et le théâtre contemporain* 289–305
367. Général Cartier. — *Le mystère Bacon-Shakespeare; un document nouveau.* [suite] 306–338
368. Philéas Lebesgue. — *Poèmes* 339–342
369. Daniel Baud-Bovy.—*Les Belles Amours. Le Faviolon de la Faviolette* [nouvelle] 343–368
370. Albert Glatigny.— *Lettre à Théodore de Banville.* [1870-1873] 369–398
371. Ambroise Got. — *L'Ecole française en Alsace et en Lorraine* 399–415
372. André David. — *Le roman du Plaisir. Le souteneur blanc,* roman (1) 416–455

(*1er mai 1923*)

373. Léonce Villard.—*Les tendances nouvelles de la littérature américaine.* I. La Poésie du Renouveau Contemporain 577–617
374. *** *Histoire de la marquise de Pompadour. I.* d'après un manuscrit de 1758 provenant des papiers du Comte de Caix de Saint Amour. Histoire anecdotique et scandaleuse 618–650
375. Naoum. — *Grain de Corail,* nouvelle arabe 651–763
376. Fagus. — *Poèmes* 674–679
377. Marcel Boll. — *Les facultés de l'âme, déduites de l'étude des maladies mentales* 680–697
378. A. Chaboseau. — *Confrontation de deux martyrologes* [Comparaison entre le nombre des victimes du régime bolcheviste en Russie et celui des morts de la Révolution française de 1789 à 1794] 698–708
379. André David. — *Le Roman du plaisir : le Souteneur blanc.* [suite du roman] 709–739
380. A. Chesnier du Chesne. — *Le physicien Charles à l'Institut* 845–849

Le Musée Social (*mars 1923*)

381. G. Alexinsky.—*Les derniers aspects de la régression sociale en Russie* 65–83

(*avril 1923*)

Pages

382. Léon Bernard. — *Les États-Unis d'Amérique et l'hygiène. Impressions de voyage* 97-122

Le Monde Nouveau (*1er avril 1923*)

383. Albert Jounet. — *Epilogue à l'enquête sur la Monarchie.* [à propos de la candidature de Charles Maurras à l'Académie française] 161-168
384. René Louis Doyon. — *Réalisme et romanesque des Diaboliques.* [de Barbey d'Aurevilly] 169-181
385. Jules Bertaut. — *Les émigrés français à Londres sous la Révolution.* [d'après les Mémoires inédits de la comtesse de Boigne 183-194
386. Dominique Braga. — *Vert.* Fragment de roman 195-211
387. André Lebey. — *Isis et Pallas.* [dialogue philosophique] III 212-217
388. Albert de Pouvourville. — *La nouvelle politique dans le Sud américain* 220-222
389. Henri de Montfort. — *L'attribution de la Galicie orientale* 226-229
390. Claude Hariel. — *L'art du livre.* [à propos du congrès des Bibliothécaires 230-237

(*15 avril 1923*)

391. Lucien Corpechot. — *Remy de Gourmont* 241-252
392. Henri Hertz. — *André Gide* 253-258
393. Robert Randau. — *Albert Lantoine* 259-273
394. M. Brian Chaninov. — *La sainte Russie* 274-279
395. André Lebey. — *Isis et Pallas.* [Dialogue d'Orient et d'Occident] III 280-287
396. Paul Louis. — *Le déclin de la Société bourgeoise* fin 288-291
397. J. Ernest-Charles. — *Les interprétations de Tartufe* 292-293
398. L. Blumenfield. — *Vladimir Korolenko.* [écrivain russe 298-303
399. Auriant. — *Les premières fouilles d'Egypte* [en 1817] 303-305
400. Suzanne Souriou-Picard. — *Un poète de la Provence : Emile Ripert* 306-312

(*1er mai 1923*)

401. Gustave Louis Tautain. — *Marie Antoinette Chaix* [Nécrologie 1

		Pages
402.	Gaston SAUVEBOIS. — *Marius et Ary Leblond, romanciers de la* Vie des Races	2-20
403.	H. D. — *Hymen*, poèmes traduits de l'Anglais par Mme Ludmila Savitzki	21-29
404.	Alexandre MERCEREAU. — *De l'héroïsme*	30-43
405.	Raymond CLAUZEL. — *Troisième introduction à Paul Valery*	44-52
406.	André LEBEY. — *Isis et Pallas* (dialogue d'Orient et d'Occident) — V	53-59
407.	Alexandre BAILLOT. — *L'Evolution du roman contemporain*	60-73
408.	Marius-Ary LEBLOND. — *Baboukè* Journal d'une institutrice à l'Ile Bourbon	74-81

La Muse Française (*janvier*)

409.	André THÉRIVE. — *Le poète Maurice du Plessys*	1-9
410.	GANDILLON GENS-d'ARMES. *Sonnets à Pierre de Nolhac*	10-11
411.	Marc LAFARGUE. — *Poèmes*	13-15
412.	Vincent MUSELLI. — *Poèmes*	16-17
413.	Paul SOUCHON. — *Poèmes*	17-18
414.	Jean MONTAGNAC. — *Les poètes et le public*	19-25
415.	Philippe CHABANEIX. — *Tristan Derème*	26-31
416.	*** *Le Banquet J. du Bellay, P. de Nolhac*	32-39

(*février 1923*)

417.	Ernest RAYNAUD. — *Faut-il instituer un ministère des Lettres ?*	65-74
418.	G. LE CARDONNEL. — *Dans le jardin d'Assise* (vers)	75-78
419.	F. Paul ALIBERT. — *Eglogues* (poèmes)	79-84
420.	Pierre JALABERT. *La chanson des fondeurs de cloches* (vers)	85-86
421.	Roger ALLARD. *La Poésie de Charles Maurras*	87-92
422.	Jean MONTAGNAC. *Le public et les poètes*	93-98
423.	Pierre VIDAL. *La poésie dans les manuels*	99-103

(*mars 1923*)

424.	Arthur RIMBAUD. — *Les internés* poème inédit	129-134
425.	A. P. GARNIER. — *Remarques sur M. Paul Valéry*	138-149
426.	Charles DERENNES. — *Ode à Joachim Gasquet*	150-154
427.	Jules LEFEBVRE. — *La peine quotidienne*	154-155
428.	Roger DÉVIGNE. — *Lyres et Soucoupes. Quelques notes sur le passé et le présent des cafés poétiques*	156-162
429.	Maurice ALLEM. — *Quel jour est né Ronsard ?*	163-168

(avril 1923)

		Pages
430.	*** *Comment définir la poésie.* Enquête. (Réponses de Mme la Comtesse Mathieu de Noailles, Amélie Murat, Marius André, Alexandre Arnoux, Pierre Camo, Tristan Derème, Charles Derennes, Fernand Divoire, André Dumas, Fagus, Fernand Fleuret, Pierre Jalabert, Charles Le Goffic, Henri Pourrat, Ernest Raynaud, Jules Supervielle, André Thérive, Gonzague Truc, Louis Vaumois, Louis Verane)	193–205
431.	Amélie Murat. — *Prière pour autrui* [vers]	206–207
432.	Maurice Chevrier. — *Chants*	208–211
433.	Léon Verane. — *Deux Poèmes Flibuste. Cirque*	212–214
434.	Pierre Rossillon. — *Sous le ciel de Languedoc*	214–215
435.	Charles Derennes. — *La poésie religieuse dans la littérature française*	216–222
436.	Henri Clouard. — *Louis Le Cardonnel*	223–229

La Nouvelle Journée *(10 février 1923)*

437.	R. A. — *Politique et Psychologie*	81–82
438.	Jacques Valdour. — *Un atelier de carrosserie automobile.* [extrait de *Ateliers et taudis* de la Banlieue de Paris]	83–95
439.	Jacques Nanteuil. — *M. Jean Giraudoux, enfant de Bellac et citoyen du Monde*	96–109
440.	E. Tauzin. — *A l'école de Gassendi.* [La philosophie de Gassendi opposée à celle de Descartes et la théorie de l'âme]	110–119
441.	Jean Rainis. — *Feu et Nuit*, drame, traduit du Letton	120–136
442.	Eugène Labelle. — *Qu'il y a une loi de l'histoire de Prusse*	137–140

(10 mars 1923)

Numéro spécial consacré à Fr. W. Foerster

443.	Léonard Constant. — *Le philosophe et le chrétien*	162–184
444.	Paul Bureau. — *Le moraliste*	185–199
445.	Marguerite Gemahling. — *L'éducateur*	200–216
446.	Joseph Probst. — *Le Pacifiste*	217–231
447.	Fr. W. Foerster. — *Pages choisies.* [Traduit par Joseph Probst	232–256

(10 avril 1923)

		Pages
448.	Paul ARCHAMBAULT. — *Lettre ouverte à M. Henry de Montherlant sur les qualités d'écrivain catholique*	257–259
449.	Louis LEFEBVRE. — *Chant de fête*, poème	260–263
450.	Paul BUREAU. — *Matérialisme sociologique*	264–277
451.	Gabriel BERA. — *Le Clergé français en 1610*	278–284
452.	Jean RAINIS. — *Feu et Nuit*, drame traduit du Letton	290–313

La Nouvelle Revue (*1er avril 1923*)

453.	LAHACHE. — *La faim de sel en Afrique*	193–210
454.	BOYER d'AGEN. — *Vincent Raymond de Loïève, miniaturiste pontifical* (XVIe siècle)	211–221
455.	Fr. RAUSSEL-DESPIERRES. — *L'évolution humaine et l'esthétique* [fin]	222–238
456.	Louis de FOURCAUD. — *Richard Wagner* (XXIX), [étude de Parsifal]	239–247
457.	Henri de CURZON. — *Une gloire française de l'art lyrique : J.-B. Faure* (VIII)	248–256
458.	Dr Ph. HAUSER. — *La vie humaine et la guerre*	257–261

(15 avril 1923)

459.	Emile CLAIRIN. — *Le Palais de Justice d'autrefois* (suite). la Fraude dans l'Enclos, la Fraude Parlementaire	298–302
460.	André MELLERIO. — *Trois peintres écrivains : Delacroix, Fromentin, Odilon Redon*	303–314
461.	BOYER d'AGEN. — *Vincent Raymond de Loïève, miniaturiste pontifical* [fin]	315–325
462.	L. de FOURCAUD. — *Richard Wagner* [fin] [Bayreuth]	326–340
463.	F. de VAUX DE FOLETIER. — *Les Ports de France : la création de Rochefort*	341–351
464.	H. de CURZON. — *Une gloire française de l'art lyrique J.-B. Faure* (IX)	359–372

Nouvelle Revue Critique (*15 avril 1923*)

465.	Edmond PILON. — *A propos de trois timbres poste*	145–148
466.	Maxime REVON. — *Le français langue morte?* [A propos du livre d'André Thérive]	149–161
467.	Sylvain BONMARIAGE. — *La gloire française de Gœthe*	161–168

		Pages
468.	Léon Marchal. — *Les derniers jours de Tolstoï* ...	169–173
469.	Fernand Keller et André Lautier. — *La jeune fille dans le théâtre d'Henry Bataille*	176–182
470.	André P. Bartze.— *La « Symphotie », musique des yeux.* [A propos du cinéma]	183–186

La Nouvelle Revue Française (*1er mai 1923*)

471.	Jacques Rivière. — *Pour une entente économique avec l'Allemagne*	725–735
472.	André Salmon. — *Saint André,fragments.* [poème]	736–740
473.	B. Van Roelen. — *Monsieur Paradis, pharmacien* [nouvelle]	741–755
474.	Henry de Montherlant. — *Notes relatives à la religion et aux passions.* [à propos du « Songe »]	756–769
475.	Henri Deberly. — *L'impudente, II.* [roman, suite]	770–804
476.	Albert Thibaudet. — *La Chanson de Roland.* [A propos du livre de M. Boissonnade: *Du nouveau sur la Chanson de Roland*]	805–813

Les Nouvelles Religieuses (*1er août 1923*)

477.	*** *Le centenaire de saint Thomas d'Aquin*	145–146
478.	*La Société de St Vincent de Paul et la Famille*.....	150–152
479.	*Le mouvement intellectuel catholique en Tchécoslovaquie*	155–156
480.	F. Goré. — *La Mission du Thibet*	161–165

(*15 avril 1923*)

481.	René Bazin. — *Réflexions sur une décision du Conseil des Ministres* [mesures à prendre contre la licence des théâtres]	169–170
482.	Mgr Lemonnier. — *Histoire de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus*	175–178
483.	*** *L'Eglise et la situation politique en Irlande* ...	181–184
484.	*** *Les Lazaristes en Chine*	187–190

(*1er mai 1923*)

485.	Fr. M. A. Janvier. — *Le problème des réparations devant la doctrine catholique*	193–194
486.	*** *Le National Catholic Welfare Council*	201–206
487.	*** *Les Yésidis.* [dans la plaine de Basse Mésopotamie]	211–213

Nuova Antologia (*mai 1923*)

		Pages
488.	Luigi Luzzatti. — *Il credito popolare in Italia.* [Le crédit populaire en Italie]	3–8
489.	N. Vaccaluzzo. — *La crisi d'un uomo politico.* [La crise d'un homme politique : Maxime d'Azeglio et le transfert de la capitale]	36–57
490.	Luigi Messedaglia. — *A proposito di un canto inedito di Aleardo Aleardi.* [A propos d'un poème inédit d'Aleardo Aleardi : le communisme et Frédéric Bastiat]	68–78
491.	Guido Semenza. — *Di alcuni Aspetti della vita americana.* [De quelques aspects de la vie américaine]	78–86
492.	Giorgio Barini. — *Rassegna musicale. La grazia di Vincenzo Michetti. I compagnacci di Primo Riccivelli.* [Chronique musicale. La grâce de Vincent Michetti. Les accompagnements de Primo Ricciville]	86–92
493.	Albertina Del Lungo. — *Notizia Letteraria. Egisto Roggero. Luciano Zuccoli.* [Notice littéraire. Egisto Roggero. Lucien Zuccoli]	92–96

Nuova Rivista Storica (*janvier-avril 1923*)

494.	Corrado Barbagallo. — *Come si scatenò la guerra mondiale. — II.* [Comment se déchaîna la guerre mondiale II]	2–26
495.	Francesco Eboli. — *El problema del latifondo.* [Le problème des biens fonds	27–56
496.	Niccolò Rodolico. — *Il municipalismo nella storiografia siciliana.* [Le municipalisme dans l'historiographie sicilienne	57–72
497.	G. A. Cesario. — *Buffoni parassiti e cortigiane alla corte di Leone X.* [Bouffons, parasites et courtisanes à la cour de Léon X]	73–89
498.	Alessandro Visconti. — *Idee e progetti per la riforma degli studi in Lombardia nel 1848* [Idées et projets pour la réforme des études en Lombardie en 1848	90–114
499.	Ettore Rota. — *Giuseppe Poggi e la formazione psicologica del patriota moderno.* [Giuseppe Poggi et la formation psychologique du patriote moderne]	115–141
500.	Giome Maliandi. — *De Alcuni episodi della tradizione evangelica.* De quelques épisodes de la tradition évangélique	142–145

Opinion (*20 avril 1923*)

		Pages
501.	TRYGÉE. — *La situation électorale et politique en Normandie*	249–255
502.	Jacques BARDOUX. — *Vers la Paix de l'étape franco-belge*	266–273
503.	Lucien ROMIER. — *Saint Sulpice*	274–280
504.	Maurice BOURGEOIS. — *L'Angleterre renonce-t-elle à l'Inde?*	281–283
505.	A. de BERSAUCOURT. — *La T. S. F. et les Ecrivains*	283–286
506.	Charles CHASSÉ. — *Chez les dirigeants de l'Allemagne en 1887.* [Bismark]	286–288
507.	André THÉRIVE. — *Vie romanesque.* [A propos du roman romanesque]	289–296
508.	Gina LOMBROSO. — *Plaidoyer pour la Belle-mère*	297–304
509.	Georges BEAUME. — *A la foire de Beaucaire*	305–308
510.	René LAURET. — *Quelques aspects de la vie en Allemagne*	309–315
511.	Louis THOMAS. — *Le pétrole aux Etats-Unis*	316-319
512.	Léon BERTIN. — *La grande misère de nos laboratoires*	320–322
513.	Charles PETTIT. — *Histoire d'un bossu et d'un mandarin I*	323–338

(*27 avril 1923*)

514.	Robert de MONTESQUIOU. — *Poésies inédites*	371–379
515.	TRYGÉE. — *La situation électorale et politique en Normandie* (fin)	390–397
516.	Jacques BARDOUX. — *Le choix de Weygand.* [comme Haut Commissaire en Syrie]. L'Aube de la défaite allemande	398–406
517.	Lucien ROMIER. — *Esquisse d'une théorie de la Paix*	407–414
518.	Jacques BOULANGER. — *Au pays des Saules.* [A propos du livre de la Princesse Bibesco]	420–429
519.	Henry BIDOU. — « *La Khovantchina* » *de Moussorgsky à l'Opéra*	430–434
520.	Henry CLOUZOT. — *La Renaissance de la lapisserie de basse lisse*	435–439
521.	Jean FLEURIER. — *Le statut de l'armée coloniale*	440–446
522.	Louis THOMAS. — *La race française dans le Nouveau Brunswick*	447–453
523.	Charles PETTIT. — *Histoire d'un bossu et d'un mandarin.* [Nouvelle chinoise]	454–466

(*4 mai 1923*)

524.	Robert PAILLERON. — *Le prétendu « carburant national »*	493–499

		Pages
525.	Robert de MONTESQUIOU. — *Poésies inédites*	500–502
526.	TRYGÉE. — *La situation électorale et politique. III. La Bretagne*	513–518
527.	Lucien ROMIER. — *Le drame de l'heure d'été.*	519–525
528.	A. CHESNIER DU CHESNE. — *Le tricentenaire des œuvres de Shakespeare*	526–528
529.	André MÉVIL. — *La féria de Séville*	528–529
530.	André THÉRIVE. — *Antoine et Ada.* [à propos du roman d'Ernest Tisserand]	530–538
531.	Gonzague TRUC. — *La science et la culture*	539–544
532.	ANDREADÈS. — *Le mari de Sarah.* [L'acteur Damala]	543–551
533.	Pierre de QUIRIELLE. *Les associations diocésaines*	552–559
534.	Charles Maurice CHENU. — *Jacqueline émerveillée* I. Roman	560–579

La Paix par le Droit (*février 1923*)

535.	Th. RUYSSEN. — *La guerre et la morale.* [discours au Congrès Belge pour le progrès des Idées morales]	48–52
536.	J. PRUDHOMMEAUX. — *Deux lettres sur le congrès international de la Paix de la Haye*	53–61
537.	Georges BOURGIN. — *L'Italie depuis la guerre*	62–70

(*mars 1923*)

538.	Charles RICHET. — *La société des Nations en février 1923* [Discours à Nantes à la réunion de la Paix par le Droit]	91–100
539.	Jacques DUMAS. — *Les petites illusions. I. L'interpénétration*	101–107
540.	Colonel LAMOUCHE. — *La paix dans le Proche Orient*	108–117

The Philosophical Review (*janvier 1923*)

541.	Frank THILLY. — *The Individualism of John Stuart Mill*	1–17
542.	J.-W. SCOTT. — *Psychology and Idealistic Philosophy (III)*	18–36
543.	Charles E. HOOPER. — *A realistic Outlook*	37–59
544.	Glenn R. MORROW. — *The significance of the Doctrine of Sympathy in Hume and Adam Smith* ...	60–78

(*mars 1923*)

545.	W. G. SVERETT. — *The Problem of Progress*	125–153
546.	S. L. SCHAUB. — *Spirit militant and Spirit Harmonious*	154–181
547.	James SETH. — *Pragmatist and Idealistic Ethic* ...	182–193

Political Science Quarterly (*décembre 1922*)

		Pages
548.	H. Parker Willis. — *The Federal Reserve system* [Le système de la Réserve fédérale]	553-585
549.	William. T. Morgan. — *An eighteenth century election in England.* [Une élection en Angleterre au XVIII^e siècle]	585-605
550.	Raymond L. Buell. — *The development of the Anti-Japanese agitation in the U. S.* [Le développement de l'agitation anti-japonaise aux Etats-Unis]	605-639
551.	W. Y. Elliott. — *The metaphysics of Duguit's pragmatic conception of law.* [La métaphysique de la conception pragmatique du droit de Duguit]	639-655
552.	H. L. Mc Bain. — *N. Y. proposal for municipal Home rule.* [Le projet de New-York tendant à l'autonomie municipale]	655-681

(*mars 1923*)

553.	Edwin R. A. Seligman. — *The effects of Taxation* [Les effets des impôts]	1-23
554.	E. Mead Earle. — *The secret anglo-german Convention of 1914 regarding Asiatic Turkey.* [La Convention anglo-allemande secrète de 1914, touchant la Turquie d'Asie]	24-44
555.	Graham Wallas. — *Jeremy Bentham*	45-56
556.	R. Leslie Buell. — *The development of anti-japanese agitation in the United States. III.* [Le développement de l'agitation anti-japonaise aux Etats-Unis]	57-81
557.	Tyler Dennett. — *Early American Policy in Korea 1883.* [La première politique américaine en Corée]	82-103
558.	R. Livingston Schuyler. — *The Britannic question and the american Revolution.* [La question britannique et la Révolution américaine]	104-115
559.	W. E. Dodd. — *Wilsonism.* [Le Wilsonisme]	115-152

La Pologne politique, économique, littéraire et artistique. (*15 avril 1923*)

560.	François Dolezal. — *La mission économique polonaise en France*	409
561.	Paul Kleczkowski. — *Mgr Bukiewicz.* [exécuté par ordre des Soviets	410-411 et 448-449

Pages

562. Alexandre MERLOT.— *Vie économique : Pétrole, huile et commerce extérieur* 420–436
563. Casimir SMOGORZEWSKI. — *Journal de la Mission économique polonaise en France* 450–473

(*1er mai 1923*)

564. François DOLEZAL. — *L'équilibre budgétaire en Pologne* 481–488
565. P. CAMENA d'ALMEIDA.— *La Pologne, esquisse géographique* 489–497
566. Etienne WLOZCZEWSKI. — *L'assurance contre la maladie* 498–502
567. Alexandre MERLOT. — *Vie économique : Mines et métallurgie* 511–522

Quarterly journal of Economics (*février 1923*)

568. Frank GRAHAM. — *Some aspects of protection further considered* ([de quelques aspects de la protection] 199–228
569. Halbrook WORKING. — *Prices and the quantity of circulating medium.* [Les prix et la quantité de moyens de paiement en circulation (1890-1921)] 228–257
570. A. W. MOREHOUSE. — *Development of industrial law in the Rochester clothing market.* [Développement de la législation industrielle dans les industries du vêtement de Rochester] 257–291
571. A. F. Mc. GOUN. — *Higher and lower desires.* [Variations des désirs] 291–302
572. Z. JASTROW. — *The new tax system of Germany.* [Le nouveau système d'impôt en Allemagne] 302–342
573. Allyn A. YOUNG.— *Fischer's the making of Index numbers,* [L'ouvrage de Fischer : l'établissement des Index Numbers] 342–365

La Renaissance politique, littéraire et artistique (*28 avril 1923*)

574. *L'Islam et Nous. I. La renaissance de l'Islam politique* 1–5
575. *** *L'impôt sur le revenu, enquête. Réponses de Georges Noblemaire, Henry Berenger, Louis Loucheur* 6–9
576. *** *Y a-t-il encore des arts provinciaux. Réponses de F. Carnot, A. Dervaux, Henry de Jouvenel, Marcel Plaisant, Henry Clouzot, G. Remon, G. Wildenstein* 10–13
577. Marcel ESPIAU. — *Des inédits de Barbey d'Aurevilly* 19–20
578. Edmond GOJON. — *Les Américains à Carthage* 21–22

5 mai

		Pages
579.	*** *L'Islam et nous* : II. *Les dangers de l'Islamomanie*	1–4
580.	Ernest Billiet. — *L'impôt sur le Revenu* [s'il n'existait pas dirions-nous qu'il faut l'inventer]	4–7
581.	*** *Y a-t-il encore des arts provinciaux* : *opinions de Camille Jullian, Jean Locquin, Paul Steck, Charles Plumet*	8–9
582.	Paul Hubert. — *Poèmes*	10
583.	F. Rondot. — *Le malaise scolaire en Alsace-Lorraine*	16–17
584.	J. Pavlovsky. — *Les révolutionnaires russes chez Gambetta*	18–19

La Révolution française (*janvier-mars 1923*)

585.	Louis R. Gottschalk. — *Marat dans la journée du 14 juillet 1789*	13–18
586.	Raoul Bonnet. — *La liberté ou la mort*	19–22
587.	Paul Cottin. — *Lettres inédites de Maury et de Consalvi*	23–52
588.	Ernest Jovy. — *Drouet et Napoléon*	53–61

Revue Bleue (*5 mai 1923*)

589.	Felix Rocquain. — *Henri III et les Guises. La Journée des Barricades, II*	289–293
590.	*** *La Hongrie se prépare pour la revanche*	293–295
591.	H. Jelinek. — *Aloïs Jirasek, romancier tchèque,* [rénovateur du roman historique	295–300
592.	Aloïs Jirasek. — *Blajeiji Choterjinsky.* [nouvelle]	300–304
593.	Jean Pérès. — *La philosophie du fascisme*	304–307
594.	Louis Salleron. — *Des collégiens français en Pologne*	307–309
595.	Léon Bocquet. — *Prière du temps de guerre*	309–311
596.	L. Dumont-Wilden. — *L'affaire de Memel*	311–314
597.	Gaston Rageot. — *Deux auteurs dramatiques.* [Mme Karen Bramson et *le professeur Klenow.* M. Luigi Pirandello et *Six personnages en quête d'un auteur*] *et un comédien.* [l'acteur danois M. Reumert]	314–316

Revue Contemporaine (*1er mai 1293*)

598.	R. de Gontaut Biron. — *Notre situation en Orient à la reprise des pourparlers de Lausanne*	3–10
599.	Charles Rivet. — *Les frontières orientales de la Pologne*	11–13

		Pages
600.	Robert BIZARDEL. — *Pour la plus grande commune. Une réforme administrative qui s'impose*	15-21
601.	J. MONTEILHET. — *La nouvelle loi militaire française. L'armée « provisoire » du Traité de Versailles.*	22-26
602.	F. FEYLER. — *La Suisse et les zones franches de Savoie*	28-31
603.	Benjamin VALLOTON. — *L'occupation de la Ruhr* ..	32
604.	Charles VELLAY. — *La réorganisation hellénique* ..	34-42
605.	Alfred MORTIER. — *Un théoricien de la nouvelle dramaturgie italienne : M. Adriano Tilgher*	43-49
606.	Hermann FERNAU. — *Le mouvement de la population et la production allemande*	50-55
607.	Paul Gerard WEST. — *Le congrès de Rome et la Chambre de commerce internationale*	56-65
608.	Louis CASABONA. — *Un congrès de la presse des pays latins*	66-69
609.	Charles RIVET. — *Le roi Boris III*	70-73
610.	Edouard SCHURÉ. — *La nouvelle Galathée* (*apologue*)	74-75
611.	Ernest RAYNAUD. — *Une visite à François Coppée*	77-84
612.	Gabriel WERNLE. — *Les conséquences d'une note malencontreuse.* [portée de la Convention franco-suisse et note de M. Poincaré]	86-88
613.	*** *La hausse des prix en Portugal*	88-89
614.	Robert L. CRU. — *La situation du gouvernement de M. Bonar Law*	89-91
615.	Marcel PIONNIER. — *Echec de l'emprunt de 50 millions de dollars en Allemagne*	91-93
616.	*** *La Haute Silésie demande à Varsovie de pratiquer une politique d'économie et de stabilisation financière*	93-94
617.	*** *Les élections yougoslaves*	95-96
618.	*** *La situation économique et financière au Brésil* .	96-97
619.	Georges BONNEL. — *Questions économiques.* [Finances anglaises-italiennes, situation monétaire, situation financière du monde]	98-103
620.	Remy ROURE. — *Le premier mai*	103-108
621.	A. SCHNEEBERGER. — *La poésie catalane et son évolution moderne*	110-114

La Revue Critique des Idées et des Livres (*25 avril 1923*)

622.	J. LUCAS-DUBRETON. — *Consultation de Machiavel*	192-196
623.	François FOSCA. — *Elie Faure ou Triboulet, critique d'art.* [Critique sevère de l'*Histoire de l'Art* en quatre volumes de M. Elie Faure]	197-211
624.	Charles FOROT. — *Petite suite d'automne.* [poèmes]	212-213
625.	Lucien DUBECH. — *Lit-on Marcel Proust?*	214-222

Pages

626. *** *Enquête sur le renouvellement du décor et de la mise en scène et l'évolution du théâtre.* Réponses de Charles Granval, Henri Duvernois, Georges Wague, Jean Croué, Maurice Brillant, Charles Dullin 223-228
627. M. de Roux. — *Ce qui fait le jeu de l'Allemagne* ... 229-230
628. André Thérive. — *Revue littéraire.* A propos de [*Ivor le Pays des Saules* de la Princesse Bibesco et des *Eglogues* de François Paul Alibert] 231–238
629. François Fosca. — *Forain à l'Institut* 239–240
630. Xavier de Courville. — *Le Théâtre.* [à propos de *de M. le Trouhadec saisi par la débauche* de M. Jules Romains 244–246
631. Pierre du Colombier. — *M. Lemonnier et l'art du grand siècle.* [A propos du tome VI 2, de l'*Histoire de l'Art* d'André Michel 247–251
632. F. Renié. — *Le nouveau Risorgimento* [le fascisme] 252–254

Revue d'Histoire Diplomatique (*1923*)

633. Baron de Meneval. — *Lettres de la reine Hortense et du prince Louis Napoléon* (1874-1826) 5–47
634. François Charles Roux. — *Une négociation pour l'évacuation de l'Egypte. La convention d'El Arich* (1800). *I*..... 48–88
635. Pierre Doyon. — *Marie Louis d'Escorches, marquis de Sainte Croix. Sa mission diplomatique à Liège* (1782–1791) 89–113

Revue de l'Alliance Française (*15 avril 1923*)

636. Raymond Koechlin. — *L'art religieux en France au Moyen âge.* [à propos du livre de Emile Male] 61–67
637. G. La Chesnais. — *La culture française en Norvège* 68–74
638. Hubert Morand. — *La nouvelle géographie universelle de Ernest Granger* 75–79

Revue de l'Amérique Latine (*1er avril*) *1923*

639. Louis Barthou. — *Hommage à Ruy Barbosa* 289
640. G. Jean-Aubry. — *Joseph Conrad et l'Amérique Latine* 290–299
641. Joseph Conrad. — *Gaspar Ruiz* (*I*) [nouvelle] ... 200–313
642.* ** *L'Amérique et le bonheur du genre humain : enquête.* Réponses de Maurice de Waleffe, Jean Cassou, Camille Pitollet, Jules Supervielle, Phileas Lebesgue, Jules Veran 314–320

Pages

643. Alfonso Reyes. — *L'évolution du Mexique* (*I.*) ... 321-327
644. Joaquim Nabuco. — *L'influence de Renan* [d'après le célèbre écrivain brésilien] 328-336
645. Justo Sierra. — *Marie-Antoinette* [vision d'histoire] 327-343
646. Raymond Ronze. — *A propos de* l'Essai sur la Révolution de Mai *de Ricardo Levene.* [historien argentin] 358-363

Revue de l'Art Ancien et Moderne (*mars 1923*)

647. Georges Benedite. — *La formation du Musée égyptien au Louvre* (*I.*) 161-172
648. Clément Janin. — *Charles Léandre, lithographe, peintre et caricaturiste* 173-182
649. Louis Réau. — *Etude sur la sculpture du XVIII^e siècle. Jean Louis Lemoyne,* (1665-1755) — I. 183-196
650. Francesco Sapori. — *La peinture italienne depuis le milieu du XIX^e siècle* (III) 197-206
651. Georges Loukomsky. — *Le palais et les villas d'Andrea Palladio* 207-216
652. Georges de Kieskowski. — *La statue équestre du prince J. Poniatowski par Thorwaldsen* 216-219
653. Daniel Baud-Bovy. — *Une exposition de dessins de Barthelemy Menn au Musée de Genève* 219-223

(*avril 1923*)

654. Gaston Migeon et Aimenay Sakisian. — *Les princes d'Asie mineure du XIII^e au XVI^e siècle* 241-252
655. Gabriel Rouchès. — *Largillière peintre d'enfants* .. 253-262
656. Louis Reau. — *Jean-Louis Lemoyne* (1665-1755) [II] 263-274
657. Georges Bénédito. — *La formation du Musée Egyptien du Louvre* [II] 275-293
658. Francesco Sapori. — *La peinture italienne depuis le milieu du XIX^e siècle* 294-302
659. Auguste Harr. — *Deux nouveaux portraits de Sébastien Bourdon retrouvés en Suède* 303-309

Revue de l'Histoire des Colonies françaises (*1^er trimestre 1923*)

660. Henri Deherain. — *La mission du Baron de Tott et de Pierre Rufin, auprès du Khan de Crimée de 1767 à 1769* 1-32
661. E. P. Renaut. — *Etudes sur le Pacte de famille et la politique coloniale française* 1760-1792 [fin] ... 33-142

Revue de l'Institut de Sociologie (Institut Slovay) (*mars 1923*)

		Pages
662.	O. J. A. Collet. — *Le régime des clans et le matriarcat à Sumatra*	171–204
663.	L. Wuarin. — *Les trois christianismes jugés d'après leurs effets sociaux*, [suite]	205–230
664.	B. S. Chelpner. — *L'évolution du régime bancaire en Belgique* (suite)	231–255
665.	P. Descamps. — *L'œuvre de Jacques Valdour*, [la méthode concrète en science sociale]	257–260

Revue de Littérature Comparée (*janvier-mars*)

666.	W. P. Ker. — *L'idée de la Comédie*, [son but, son objet]	5–16
667.	F. L. Schœll. — *Les emprunts de George Chapman à Marsile Ficin. « Philosophus Platonicus »*	17–35
668.	V. Bouillier. — *La fortune de Chamfort en Allemagne*	36–59
669.	J. Sarrailh. — *Un intermédiaire : Pougens et l'Espagne*. [A propos de ses *Lettres à Madame X*]	60–77
670.	Ed. Maynial. — *Flaubert orientaliste et le « Livre posthume » de Maxime du Camp*	78–108
671.	N. Melloni. — *Note sur Marivaux en Italie*	109–111
672.	F. Baldensperger. — *Le poète Bondi et Jacques Delille*	111–112
673.	— *Lettres inédites de Zacharias Werner à Mme de Staël*	112–133
674.	— *Une invitation indirecte de Richard Cobden à Victor Hugo en 1849*	133–135
675.	J.-J. A. Bertrand. — *Une source inconnue du* Verlorene Sohn *de P. Heyse*	136–137
676.	F. Baldensperger. — *Philippe Godet*, 1850-1922, (nécrologie)	138–140

Revue de l'Université de Bruxelles, (*déc. 1922-janv 1923*)

677.	James van Drunen. — *La vie des métaux*	113–139
678.	H. Philippart. — *Pausanias à Thèbes*	140–157
679.	Félix Oudenne. — *Essai sur la représentation proportionnelle*	158–198
680.	Charles Pergameni. — *Victor Janssens*, peintre bruxellois	199–206

(février-mars 1923)

		Pages
681.	Ch. GUIGNEBERT. — *Renan et nous* (discours à Bruxelles, 1er mars 1923)	229–259
682.	Richard KREGLINGER. — *Ernest Renan*	260–272
683.	Georges BIGWOOD. — *L'école, puis faculté de Droit de Bruxelles* [1806–1817]	273–315
684.	Tobie JONCKHEERE. — *L'école unique*	324–331
685.	Georges BOLINNE. — *Une école de Commerce aux Etats-Unis* [graduate school of business Administration, à Harward]	332–336

Revue de Métaphysique et de Morale *(janvier-mars 1923)*

686.	J. BALDWIN. — *L'aboutissement de la méditation téléologique : l'intuition pratique*	1–12
687.	S. MEYERSON. — *Le sens commun vise-t-il la connaissance ?*	13–21
688.	S. WINTER. — *Le théorème de Pythagore*	23–28
689.	R. BERTRAND — *Le refus d'évaluer* [introduction à l'étude du jugement de valeur]	29–57
690.	L. WEBER. — *L'expérience humaine et la causalité physique* par Léon Brunschwig	59–95
691.	A. AILLET. — *Droit et Sociologie*, d'après G. Davy	97–119
692.	B. LAVERGNE. — *Du principe des nationalités et d'une théorie générale du droit des peuples*	121–128

Revue de France *(15 avril 1923)*

693.	Jean d'ESME. — *Les Dieux rouges*, roman IV	673–710
694.	Joseph BÉDIER. — *En relisant Villehardouin*	711–721
695.	Georges HERSENT. — *Le salut par nous-mêmes. Pour un programme national de production, d'économie et de réformes* (I)	722–743
696.	Roland DORGELÈS. — *Le réveil des morts*. Roman II	748–794
697.	Jacques BOULENGER — *Le chevalier à la Charrette* [fragment du Roman de Lancelot du Lac]	795–834
698.	Fernand VANDEREM. — *Les lettres et la vie* : Théodore de Banville. Livres de M. P. Drieu La Rochelle, Emm. Berl et Paul Morand. Lucien Guitry dans *Tartufe*, Sarah Bernhardt	835–857
699.	Marcel PRÉVOST. — *Le nu au théâtre*	858–863
700.	Gustave SIMON. — *A propos de « Deux trouvaillles de Gallus » de V. Hugo*	870–877
701.	R. MORIN. — *Les émissions publiques en 1922*	877–880

		Pages
702.	Henri Verhille. — *Le relèvement financier de l'Autriche*	881–886
703.	André Salmon. — *Exposition de Cappiello*	887–890

(*1er mai 1923*)

704.	Roland Dorgelès. — *Le réveil des morts* [suite du roman]	1–59
705.	L. de Saint Quentin. — *La crise de notre aviation commerciale* [Causes et remèdes]	60–78
706.	Georges Hersent. — *Le salut par nous-mêmes* [fin]	79–99
707.	Jean d'Esme. — *Les Dieux rouges* [fin du roman]	100–154
708.	Gabriel Faure. — *Jean-Jacques Rousseau à Monquin* (1769-1776) [dans le Dauphiné]	155–168
709.	Florent Schmidt. — *La musique : à propos du centenaire de Edouard Lalo, Mélodies siamoises de M. Grasse, etc.*	169–179
710.	Louis Barthou. — *La présidente Brisson* (Fragments inédits d'Alfred de Vigny, datant de l'année 1810)	180–187
711.	Maurice de Fleury. — *Le sens du mot neurasthénie*	188–194
712.	Louis Damancy. — *La défense des côtes.* [question militaire et maritime]	194–200
713.	Alfred Guignard. — *Le haut enseignement militaire*	200–205
714.	René Lehman. — *La boxe.* (Silhouettes de Carpentier, Criqui et Battling Siki)	205–209

Revue de Genève (*avril 1923*)

715.	Marcel Carayon. — *Ramon Pérez de Agala* [écrivain espagnol]	401–405
716.	Ramon Perez de Agala. — *Lumière des Dimanches* [nouvelle]	405–433
717.	Robert de Montesquiou. — *Sur Whistler*	434–446
718.	Gina Lombroso. — *Le bonheur dans le mariage*	447–456
719.	Charles Borgeaud. — *Le fédéralisme en Suisse et aux Etats-Unis* [I]	457–469
720.	Elie Faure. — *L'Histoire et l'Art, systèmes d'équilibre*	470–489

Revue de Hongrie (*15 avril 1923*)

721.	François Szekely. — *Finances, réparations, situation politique*	145–148
722.	David Angyal. — *Le comte Etienne Szechenyi à Döbling*	149–164
723.	Frédéric Dubois. — *Les morts qui parlent : Souvenirs du prince Ferdinand de Bulgarie, de M. Henry*	

Pages

Lozé, ambassadeur de France, du prince Lobanoff, des comtes Mouraviefî et Lambsdorff et Iswolsky. 165–173

724. Ernest Ludwig. — *Le sort des minorités en Hongrie et en Tchécoslovaquie* 174–187

725. Antoine Rado. — *Henry Frédéric Amiel et Petöfi* . 178–181

Revue de Paris (*15 avril 1923*)

726. Colbert. — *Lettres à Mazarin* [en 1654] *II* 691–717

727. Ctesse de Noailles. — *Celui qui n'aime pas assez* [nouvelle] 718–726

728. Pierre Benoit. — *Mademoiselle de la Ferté. II* roman 727–769

729. Jean Stern. — *Marie Catherine Colombe* 1751-1830 [Vie d'une actrice de la comédie italienne] 770–795

730. Gustave Geffroy. — *Cecile Pommier Roman III* 796–837

731. Franck L. Schœll. — *Prospecteurs et divorcées dans la vie américaine* 838–847

732. André Armandy. — *Le roman d'un nouveau pauvre* 848–892

733. Lucien Fabre. — *Poésies et Ode au Rugby* 893–985

734. Emile Borel. — *Les leçons d'un centenaire : Pasteur* 896–904

735. Albert Flament. — *Tableau de Paris Sarah Bernhardt, La maison de la Périchole* [Hortense Schneider] *Spectacles français* [traversée du Sahara par autos chenilles] *Le nu au Music Hall* 905–918

736. André Chaumeix. — *La Ruhr et l'avenir de la Paix* 919–929

(*1er mai 1923*)

737. Henri Bergson. — *Les études gréco-latines et l'enseignement secondaire* [Communication faite à l'Académie des Sciences Morales et Politiques] .. 5–18

738. Comte Molé. — *Le ministère Richelieu 1815* [Extrait des *Mémoires* du comte Molé] 19–26

739. Général Mangin. — *La discipline* 27–36

740. Pierre Benoit. — *Mademoiselle de la Ferté III* roman 37–77

741. Jean Stern. — *Marie Catherine Colombe* (1751-1830) *II* 78–106

742. Gustave Geffroy. — *Cécile Pommier* roman (fin) . 107–159

743. Paul Bourgoin. — *Le programme naval et la conférence de Washington* 160–181

744. Louis Houllevigue. — *Notre réseau de puissance électrique* 182–195

745. Joseph Aynard. — *Un livre sur la reine Victoria* [d'après l'ouvrage de M. Lytton Strachey] 196–209

746. Albert Flament. — *Tableaux de Paris. Le chevalier de New York* (Whitney Warren) *L'Ermite du lac*

Pages

de Garde [Gabriele d'Annunzio] *Au Caméléon* [café littéraire] *La féerie sous le toit. Vanity Fair.* 210–221

747. Louis Laloy. — *A l'Opéra et à l'Opéra-Comique.* [Max d'Olonne, Jean Cras, Marcel Samuel Rousseau, Gabriel Pierné, Albert Roussel, Moussorgsky, Puccini] 222–232

748. André Chaumeix. — *Les embarras de l'Allemagne* 233–240

Revue des Cours et Conférences (*15 avril 1923*)

749. Fortunat Strowski. — *Alfred de Vigny I La poésie* 769–777

750. Bernard Latzarus. — *La poésie dans les Bucoliques* [de Virgile] 778–787

751. Léon Brunschwicg. — *Philosophie de l'Esprit. XVI Le spiritualisme de l'Idée* 788–795

752. Albert Mathiez. — *La Convention I Le prologue, la Commune et la Législative* 796–811

753. P. Berger. — *Les poètes anglais de l'époque Victorienne IV. L'idéal poétique* 812–826

754. Georges Ascoli. — *Vauvenargues* 827–838

754bis. Abbé Lejay. — *L'art des lettres dans la vie romaine* 839–850

755. Pierre Renouvin. — *Les origines immédiates de la guerre IV. Les hésitations de Berlin* (29-30 juillet 1914) .....

(*30 avril 1923*)

756. Pierre Martino. — *La poésie symboliste : Verlaine I* 865–881

757. André Lalande. — *Les théories de l'induction et de l'expérimentation* 882–895

758. Bernard Latzarus. — *La poésie dans les Bucoliques* [de Virgile] *II* 896–911

759. Roger Doucet. — *Le gouvernement de Louis XI, (II), Louis XI et les cours souveraines* 912–921

760. R. Hubert. — *Pédagogie III Rapports de la morale et de la pédagogie* 922–933

761. Augustin Fliche. — *La crise religieuse depuis la mort de Grégoire VIII jusqu'à l'avènement d'Urbain II*, 1805-1088 (VI) *Le concile de Capoue* 934–941

762. A. de Luppé. — *Un financier amateur d'art au XVIII^e siècle : Randon de Boisset* 942–956

763. Pierre Francastel. — *Les vases grecs à relief* [d'après la thèse de M. F. Courby] 957–960

Revue des Deux Mondes (*15 avril 1923*)

764. Général Mangin. — *Autour du continent latin avec le « Jules Michelet » VI Chez les Incas* [Notes de voyage en Bolivie] 721–747

		Pages
765.	Andrée Corthis. — *L'Egarée* roman (fin)	748–791
766.	L. Paul Dubois. — *Le drame irlandais III l'ultime épreuve*	792–823
767.	Cte de Montbel. — *Le mariage secret de la Duchesse de Berry*	824–852
768.	Dr Emmanuel Labat. — *Hier et demain III. Le médecin, sa conversation et son esprit clinique*	853–877
769.	Charles Spindler. — *L'Alsace pendant la guerre. Journal d'un artiste alsacien. II 1914-1918*	878–899
770.	Ch Gailly de Taurines. — *Jeanne d'Arc à Saint-Denys de la Chapelle* [à propos de l'Eglise de St-Denis à laquelle on a donné le nom de Jeanne d'Arc]	900–920
771.	Robert Lacour-Gayet. — *La perception des impôts dans la Ruhr*	921–933
772.	Charles Nordmann. — *La querelle de l'heure d'été*	934–945
773.	René Doumic. — *Sarah Bernhardt*	946–947
774.	René Pinon. — *Histoire politique de la Quinzaine* [Attentat des usines Krupp. La petite Entente. Les assassinats de Pétrograd]	948–947

(*1er mai 1923*)

775.	Henry Bordeaux. — *La vie est un sport* [nouvelle]	1–40
776.	Maurice Pernot. — *L'expérience italienne. I L'évolution sociale en Italie*	41–78
777.	H. de Balzac. — *Correspondance inédite avec Mme Zulma Carraud. Une amitié de Balzac (1834-1837) VIe partie*, publiée par M. Marcel Bouteron	79–110
778.	Charles Spindler. — *L'Alsace pendant la guerre. Journal d'un artiste alsacien III*	111–138
779.	Cte de Montbel. — *Le mariage secret de la Duchesse de Berry. II Suite du journal du comte de Montbel publié par M. Guy de Montbel*	139–165
780.	Marcelle Tinayre. — *Choses vues en Norvège et en Suède* [mars 1923]	166–184
781.	Maurice Lewandowski. — *Le IIe Congrès de la Chambre de Commerce Internationale à Rome*	185–197
782.	Louis Gillet. — *A l'exposition du livre.* [à l'occasion du Congrès des bibliophiles et des bibliothécaires]	198–209
783.	André Beaunier. — *Un lettré : M. Emile Henriot*	210–222
784.	Louis Gillet. — *Deux pièces étrangères à Paris* [de Mme Karen Bramson : *Le professeur Klenow*; de M. Luigi Pirandello *Six personnages qui cherchent un auteur*]	223–230

Pages

785. René Pinon. — *Chronique politique de la Quinzaine* [La Ruhr. Le voyage de M. Loucheur. Le discours de M. Poincaré à Dunkerque. La résistance allemande. La séance du Reichstag. Les craintes anglaises] .....

Revue des Jeunes (*10 avril 1923*)

786. Senex. — *Les beaux échos de Pologne* 1–4
787. P. Batiffol. — *Catholiques anglicans et catholiques romains* [à propos de la brochure de M. Charles Gore] 5–41
788. P. Moreau. — *M. Louis Bertrand, latin d'Afrique* 42–66
789. Ch. Mercier. — *L'enseignement libre aux Etats-Unis* 67–80
790. Gaston Tessier. — *Problèmes de l'apprentissage* .. 81–90
791. ***. — *Un témoignage à propos de la réforme de l'enseignement* 91–98

Revue des Etudes Coopératives (*janviers-mars 1923*)

792. G. Kurnatowski. — *Un apôtre de la coopération : M. Wojciechowski élu Président de la République polonaise* 113–118
793. G. Gœdhart. — *L'univers coopératif* 119–122
794. André Euel. — *L'attribution des mines de potasse d'Alsace* 123–138
795. Fernand Maurette. — *Marchés du sucre* 139–153
796. Edmond Vermeil. — *Les conseils d'entreprise en Allemagne* 154–171
797. Gaston Levy. — *Les besoins collectifs des sociétés coopératives* 172–179
798. E. Gaillard. — *Entrepôts et transports* 180–188
799. E. Bugnon. — *L'enseignement de la coopération* ... 189–191
800. E. Cozette. — *L'Union d'Amiens 1892-1912, son rôle pendant la guerre et son essor depuis l'armistice* 192–200
801. Fr. Manfredi. — *Les coopératives agricoles et les coopératives de production et de travail en Italie* ... 201–208
802. A. Daudé Bancel. — *La coopération aux Etats-Unis* 209–215

Revue des Etudes Historiques (*janvier-mars 1923*)

803. Ct. Herlaut. — *Une sédition militaire pendant le siège de Trêves en 1675* 1–18
804. L. Mirot. — *Roger de Piles, critique d'art* (1635-1709) 19–44

Pages

805. Cte Mareschal de Bièvre. — *Les massacres de septembre à Meaux* 45–70
806. J. Mathorez. — *La pénétration allemande en France au XIX^e siècle. Notes démographiques* 71–112

Revue des Questions Scientifiques (Louvain) (*janvier 1923*)

807. L.-J. Olmer. — *Georges Lemoine* [membre de l'Institut et professeur à l'Ecole polytechnique] (1841-1922) 5–32
808. A. Delassus. — *La lutte contre la douleur* [les anesthésiques] 33–51
809. H. Bosmans. — *Le « Philotechnes » de Jordan de Nemore* [du XII^e siècle] d'après Pierre Duhem et le manuscrit de cet ouvrage possédé par la Bibliothèque de la ville de Bruges 52–79
810. R. P. Paul Camboré S. J. — *L'esprit des petites bêtes* [L'Araignée maçonne et l'Araignée filandière veloutée de Madagascar] 80–94
811. Paul Lambin. — *L'état actuel de l'hématologie morphologique* [Globules rouges, globules blancs, plaquettes sanguines] Première partie 95–145
812. R. P. Pierre Charles S. J. — *La mentalité des primitifs* 146–165
813. R. P. B. Lefebvre. — *Clairaut et Carnot* [étude sur ces deux mathématiciens] (*I.*) 166–191

(*avril 1923*)

814. L. de Launay. *Le Public et la science* 291–301
815. Dechevrens. — *Deux catégories de courants telluriques* 302–325
816. M. Manquant. — *Le comportement animal. Attitudes d'un escargot* [en présence de la lumière] .. 326–345
817. P. Lambin. — *Etat actuel de l'hématologie morphologique* (suite) 346–406
818. B. Baudhuin. — *Les grands problèmes monétaires. Stabilisation et dévaluation* 407–421
819. H. Bosmans. — *La publication des inédits de Fermat* 422–440
820. B. Lefebvre. — *Clairaut et Carnot* (II) 441–462
821. F. de Wildelman. — *Question forestière coloniale* 462–474

Revue des Sciences Politiques (*janvier-mars 1923*)

822. A. Arnauné. — *Alexandre Ribot* 5–22
823. Gal H. de Lacroix. — *Les I^e, II^e, III^e armées de l'aile droite des forces allemandes en août et septembre 1914*; 2^e partie, *Avant la Marne* 23–62

		Pages
824.	A. P. Brigham. — *Idées sociales et politiques en Amérique*	6–74
825.	P. Vaucher. — *Le Cabinet Bonar Law et les élections britanniques*	75–94
826.	I. Girard. — *La Lettonie*	95–119
827.	***. — *A propos de la discussion de la loi sur le recrutement de l'armée*	120–141

Revue du Droit Public et de la Science Politique (*janv.fév. mars 1923*)

827bis.	Gaston Jèzé. — *Application des règles de droit privé aux manifestations de volonté de droit public*	5–23
828.	Léon Duguit. — *Coexistence des actions en responsabilité contre l'administration et contre les fonctionnaires publics*	23–41

Revue du Monde Musulman (*décembre 1922*)

Numéro intitulé Le Bolchevisme et l'Islam (II) hors de Russie

829.	B. Nikitine. — *Le problème musulman selon les chefs de l'émigration russe*	1–54
830.	P. Eyquem. — *Aux Indes néerlandaises: le syndicalisme musulman et la troisième internationale*	55–83
831.	Georges Ducrocq. — *La politique du gouvernement des Soviets en Perse*	84–180
832.	***. — *Les relations russo-turques depuis l'avènement du Bolchevisme*	181–217
833.	***. — *Le mouvement communiste parmi les Musulmans aux Indes britanniques*	218–221
834.	L. Bouvat. — *La commune de Paris (1871) et l'Orient*	222–254

Revue du Pacifique (*avril 1923*)

835.	L. Archimbaud. — *M. Martial Merlin* [nouveau gouverneur général de l'Indochine]	365–374
836.	Dr Rentaro Mizuno. — *L'administration en Corée*	375–382
837.	***. — *La Conférence de Washington*	383–414
838.	Jean Brunhes. — *A Colombo* [à propos de la mort et des obsèques de Maurice Long, gouverneur général de l'Indochine]	415–419
839.	Georges Dubarbier. — *Tendances fédéralistes en Chine*	420–425
840.	R. Baudin de Belleval. — *Le désastre indochinoise* [avec un tableau pour le cours des variations]	426–444

Pages

841. ***. — *Catalogue des cartes du service géographique de l'Indo-Chine* 445–452
842. ***. — *La situation de l'industrie du caoutchouc* 454–462

(*mai 1923*)

843. L. Archimbaud. — *Les congrès pan-pacifique et panaméricain* 521–525
844. A. Vissière. — *Le divorce dans le nouveau droit chinois* 526–542
845. ***. — *L'union soc'é: en Chine* [à propos du mouvement xénophobe] 543–547
846. M. C. — *Pénétration et organisation de l'hinterland Moï* [peuplade de la chaîne Annamite] 548–564
847. R. Bauduin de Belleval. — *Les missions françaises en Chine* 565–576
848. L. Archimbaud. — *La question du paddy de Cochinchine* [l exportation des paddies de Cochinchine compromet l'avenir des rizeries] 577–586
849. R. P. — *L'aviation commerciale en Indochine* 587–600
850. ***. — *A propos de l'abaque de la piastre* 601–602
851. ***. — *Le « Pittmann act » et la piastre* [à propos de la loi américaine du 23 août 1918] 603–606

Revue Franco-Belge (*mars 1923*)

852. Louis Barthou. — *Le concours de la Belgique* 125–126
853. ***. — *Ce que M. Habets a vu dans la Ruhr* 127–130
854. Jean Diétz. — *A propos d'un centenaire* [Renan] .. 131–142
855. Mary Horion Lelchef. — *Quelques droits et devoirs de la femme belge* 143–146
856. G. Storms-Castelot. — *Jugements sur la peinture moderne* 147–152

La Revue Française de Prague (*janvier-février 1923*)

857. René Maublanc. — *La sculpture française contemporaine. — I. Antoine Bourdelle* 3–18
858. Bohumil Rak. — *L'œuvre de M. Louis Léger* 19–23
859. Raymond Barbier. — *Voyage en Tchécoslovaquie carnet de route* 24–30
860. Daniel Essertier. — *Le français tel qu'on le parle en Tchécoslovaquie* [enquête] 31–34

Revue Générale (Bruxelles) (*15 avril 1923*)

		Pages
861.	Henry Bordeaux. — *Lamartine en Orient* [Conférence au cercle interallié de Paris le 17 février 1923]	387–408
862.	Baron Beyens. — *Léopold Ier et la France. L'entrevue de Biarritz. Les derniers moments du roi*	409–436
863.	Alphonse Le Clercq.— *Le Comte Woeste* 1837-1922 [jurisconsulte, orateur et législateur, son éloge]	437–451
864.	Jean Levic. — *Le christianisme oriental au tournant de son histoire IV La guerre de 1914 et la défaite turque*	452–468
865.	Carlo de Mey. — *Vacances* [Souvenirs de distribution de prix et de vacances à Comblain-au-Pont]	469–487

Revue Germanique (*janvier-mars 1923*)

866.	Auguste Ehrhard.— *Bettina d'Arnim et le prince de Pückler-Muskau; histoire d'une dédicace* [de la correspondance de Goethe avec un enfant]	1–15
867.	R. Pitrou.— *Une philosophie de l'expressionnisme* [d'après l'ouvrage de Georg Marzynski]	16–21

(*avril-mai 1923*)

868.	Denis Saurat. — *La conception nouvelle de Milton* [à propos de travaux récents, avec une Bibliographie chronologique]	113–141
869.	F. C. Danchin et C. Cestre. — *Le roman anglais et américain pendant l'année 1922*	148–241

Revue Hebdomadaire (*28 avril 1923*)

870.	Robert de Montesquiou. — *Les pas effacés I.* [Portraits de Sarah Bernhardt, Edouard Rostand, Pierre Loti, Maurice Barrès, Anatole France, Henry Becque, Gabriel Fauré]. Extraits des *Mémoires* à paraître	387–409
871.	Luigi Pirandello. — *L'éventail* [nouvelle traduite par André Castagnou]	410–416
872.	André Maurois. — *Ariel ou la Vie de Shelley,* suite [roman historique]	417–441
873.	Charles Géniaux. — *Pour la Gloire* [roman] (suite)	442–458
874.	Jean Saget. — *L'affaire de Memel et l'intérêt français* [Un succès de l'Allemagne et des Soviets]	459–471

		Pages
875.	Pierre LYAUTEY. — *Au château de Markab* [Souvenirs sur le général Gouraud pendant son gouvernement de la Syrie]	472–477
876.	Paul REYNAUD. — *Pendant la bataille de la Ruhr, manœuvre ou immobilité ?*	478–482
877.	Lucie LA BARCES. — *Le malicieux journaliste et l'ingénu académicien* [à propos de l'élection de M. Jonnart à l'Académie Française contre M. Charles Maurras]	483–486
878.	Edmond JALOUX. — *A propos de* Ouvert la Nuit, *roman de Paul Morand*	487–491

(*5 mai 1923*)

879.	Lucien ROMIER. — *La France est-elle républicaine ?*	5–24
880.	André MAUROIS. — *Ariel ou la vie de Shelley* (*III*) (roman)	25–39
881.	Pierre VARILLON. — *L'Aventure de M. Coquebin* (nouvelle)	40–51
882.	Charles GÉNIAUX. — *Pour la gloire* (*IX*), (roman)	52–64
883.	Robert DE MONTESQUIOU. — *Les pas effacés II* [Marcel Proust, Une fête au Pavillon Montesquiou. Emile Gallé]	65–75
884.	Maurice BARRÈS. — *Pour les frères des Ecoles chrétiennes. Rapport fait au nom de la Commission des Affaires étrangères*	76–98
885.	Louis LATZARUS. — *Les raisons de la campagne contre M. Poincaré*	99–102
886.	Pierre VILLETTE. — *Figures du 1er mai : Léon Jouhaux, Dumoulin, Merrheim*	106–112

Revue Historique (*janvier-février 1923*)

887.	Louis HALPHEN. — *La place de l'Asie dans l'histoire du Monde*	1–13
888.	Pierre WALTZ. — *Les artisans et leur vie en Grèce des temps homériques à l'époque classique VII et VIe siècles. I Les corps de métiers* [fin]	14–46
889.	Henri SÉE. — *Remarques sur le caractère de l'industrie rurale en France et les causes de son extension au XVIIIe siècle*	47–53
890.	E. MARTIN CHABOT. — *Histoire de l'Amérique latine* [Publications des années 1904-1914]	54–62

(*mars-avril 1923*)

891.	Georges LISERAND. — *Philippe le Bel et l'Empire au temps de Rodolphe de Habsbourg*, 1285-1291	164–177

Pages

892. Fr. Braesch. — *Les pétitions du Champ de mars* [15-16-17 juillet 1791] 178–209
893. Marcel Marion. — *Les fugitifs alsaciens sous la Révolution* 210–228

Revue Historique de la Révolution Française (*janv.-mars 1923*)

894. G. Uzureau. — *La suppresion de la Gabelle et les Angevins* 1–15
895. Félix Ponteil. — *La société populaire des Antipolitiques d'Aix en Provence*, 1790-1795 [suite] 16–26
896. Henry Poulet. — *L'esprit public à Thann pendant la Révolution : La société des Amis de la Constitution* 1791-1795 [suite] 27–40
897. Gustave Laurent. — *Le charpentier Drouet Potié et les origines rémoises et plébéiennes de Maréchal Drouet d'Erlon* 41–55

Revue Internationale de l'Enseignement (*janv., février 1923*)

898. Paul Appell. — *Pasteur* [discours à l'Institut Pasteur, 27 décembre 1922] 5–6
899. Henri Lemonnier. — *Lavisse professeur* 7–16
900. Henry Hauser. — *Une jeune Université : Riga* 17–27
901. Henri Roger. — *MM. Bordet* [de Bruxelles] *et Ehlers* [de Copenhague] *docteurs Honoris Causâ de l'Université de Paris* 28–33
902. Henriette Brunot. — *Le but et les méthodes de l'Ecole de préparation des professeurs de français à l'étranger* 34–40
903. Léon Bérard. — *Discours sur la réforme de l'Enseignement* [au Conseil Supérieur de l'Université] .. 41–50
904. Haller. — *Emile Bouty notice nécrologique* 56–57

(*mars-avril 1923*)

905. Dr E. Roux. — *L'œuvre de Pasteur* 65–69
906. Henry Hauvette. — *Relations universitaires et scientifiques entre l'Italie et la France* 70–74
907. Molliard. — *MM. Lugeon* [de Lausanne] *et Michelson* [de Chicago] *docteurs honoris causa de l'Université de Paris* 75–84
908. Henri Brelet. — *Le plan d'études de l'Enseignement secondaire classique et les horaires* 85–119

Revue Internationale du Droit Maritime (*3e livraison 1922*)

		Pages
909.	Georges RIPERT et Sogo KOMOCHIYA. — *Le code de commerce maritime de l'Empire du Japon*	949–959
910.	René H. LEROY. — *Les clauses d'un connaissement non signé du chargeur sont-elles opposables à ce dernier ?*	959–978

Revue Internationale du Travail (*février-mars 1923*)

911.	I. P. DE VOSGES. — *La législation du travail et les possibilités économiques*	193–201
912.	Horace B. DRURY. — *Les systèmes d'équipe dans les industries à travail continu des Etats-Unis*	201–225
913.	Sidney WEBB. — *Le mouvement ouvrier britannique et la crise industrielle*	225–247
914.	Johan AVIDSTEN. — *Le chômage en Norvège*	247–257
915.	** . *Les entreprises sociales de construction en Allemagne*	257–269

Revue Juridique Internation. de la Locomotion Aérienne (*mars 1923*)

916.	Antonio AMBROSINI. — *Législation et juridiction compétentes en matière de navigation aérienne internationale*	97–101
917.	Edmond PITTARD. — *L'exterritorialité en matière de locomotion aérienne*	102–106

La Revue Maritime (*avril 1923*)

918.	F. MARGUET. — *Le périple de Baudin en Australie* [1800-1801] *I*	433–450
919.	R. DE BOYSSAN. — *La protection contre les explosions sous-marines*	451–465
920.	H. PELLE DESFORGES. — *La marine et le congrès des pétroles*	466–483
921.	André MOUFFLET. — *Du style administratif II*	484–500
922.	André COGNIET. — *Les opérations du 19 août 1916 dans la Mer du Nord* [fin]	501–519

La Revue Musicale *1er mai 1923*)

923.	Ego WELLERZ. — *Arnold Schoenberg et son œuvre*	1–18
924.	Robert GODET. — *Après une audition du Pierrot Lunaire* [de Arnold Schoenberg à la Société des Nouvelles auditions]	19–30

Pages

925. André Cœuroy. — *Théodore de Banville contre l'opéra* [jugements de Banville sur Meyerbeer, Wagner, Auber, Gounod, Berlioz et les chanteurs et chanteuses de ce temps-là] 31–45
926. Ph. Stern. — *La musique Indoue : les Ragas* 46–66
927. Marc Pincherle. — *Ernelinde* [de Philidor] *et Jomelli* [une question de plagiat] 67–72
928. Charles Kœchlin. — *Le « Mariage » comédie musicale de Moussorgsky* [un acte datant de 1868] .. 73–77
929. Emile Vuillermoz. — *La « Khovanchtchina » de Moussorgsky à l'Opéra* 78–80

Revue Philosophique (*janvier-février 1923*)

930. Georges Dumas. — *Avant-propos d'un traité de psychologie* 1–37
931. Fr. Paulhan. — *L'absolu dans l'homme et dans le monde* 38–56
932. Maurice Halbwachs. — *Le rêve et les images souvenirs. Contribution à une théorie sociologique de la mémoire* 57–97
933. Pierre Villey. — *La perception des obstacles chez les aveugles de guerre* 98–131
934. Et. Rabaud. — *La fin du Weismannisme : les nouvelles idées sur la cellule et le noyau* 132–139

(*mars-avril 1923*)

935. Adrien Naville. — *De la solidarité des intérêts : ses espèces et ses conditions* 161–205
936. Jules Sageret. — *Le pluralisme et le monisme scientifique : leur conciliation* 206–224
937. Raymond Lenoir. — *Condillac* 225–275

Revue Politique et Parlementaire (*10 avril 1923*)

938. Edgar Allix. — *Le projet de Budget de 1923 devant le Sénat* 5–17
939. André Duboscq. — *Les Russes en Extrême-Orient. Sibérie, Mandchourie, Mongolie* 18–30
940. Henry Puget. — *Les syndicats de prêtres catholiques* [constitués à Toulouse, Lyon, Albi, Viviers, leur rôle et leur but] 31–48
941. Amiral Darriens. — *La réforme de l'administration de la marine. II Les Arsenaux et les ports, la flotte et le contrôle* 49–71

Pages

942. René Hubert. — *Les assurances sociales et les finances de la France. II Le rapport Grinda au nom de la Commission d'assurance et de prévoyance sociales de la Chambre* 72–80

943. Albert Bazerque. — *Guillaume II, mémorialiste et historien II* [étude critique de ses Mémoires] .. 81–103

944. René La Bruyère. — *La situation économique de l'Egypte* [population et main-d'œuvre, situation financière, commerciale, agricole] 104–110

945. D. Fulconis. — *La mise en valeur des colonies françaises* [à propos du livre d'Albert Sarrault] 111–119

946. ***. — *Une évaluation de la balance du commerce réel de l'Angleterre* [article de l'*Economiste* de Londres du 17 février 1923] 120–128

947. François Albert. — *Chronique politique* 129–147

948. Paul Pic. — *Questions ouvrières.* [journées de huit heures. Actionnariat syndical en Belgique et en France. Enseignement technique et Universités du travail] 148-164

949. Hermann Dumont. — *Vie politique et parlementaire en Belgique* 165-176

La Revue Rhénane (*avril-mai 1923*)

950. Jacques Bainville. — *Rome, la Gaule et les Germains* [fragment d'une histoire de France] 429–433

951. Gaston Raphael. — *Les dessins de Goethe* 434–440

952. Michel Bréal. — *Un officier de l'ancienne France : le comte Thorence* 440–446

953. Jean-Louis Vaudoyer. — *Maurice Denis et la peinture française classique* 451–456

954. Armand Dayot. — *Honoré Daumier, lithographe, peintre et sculpteur* 456–462

955. Louis Réau. — *L'art français sur le Rhin au* XVIII^e^ *siècle* 462–464

956. Maurice Barrès. — *La plaine lorraine du haut de la colline de Lion-Vaudémont* 464–466

957. Dr Redslob. — *Carcassonne, le Nuremberg français* 467–469

958. Charles Schmidt. — *Un projet d'union économique de la France et de l'Allemagne du Sud* 488–493

959. Emile Vuillermoz. — *Arnold Schœnberg* (Pierrot lunaire] 494–497

Revue Scientifique (*28 avril 1923*)

960. Louis Roule. — *Les migrations et la ponte de l'anguille* 225–233

		Pages
961.	J. Bouillet. — *L'astronomie française* [Les observatoires]	234–240
962.	L. Franchet. — *La pêche en Afrique occidentale*	240–243

La Revue Suisse (*avril 1923*)

963.	***. — *Correspondance d'Eugène Rambert et Emile Javelle*	1–30
964.	Charles Sarasin. — *Le service militaire et le service civil*	31–42
965.	M. K. Bradby. — *L'inconscient et la psychanalyse*	42–61
966.	Eugène Mottaz. — *Le major Davel*	62–73
967.	H. G. Wells. — *La recherche magnifique*	73–96

Revue Universelle (*15 avril 1923*)

968.	Francis Jammes. — *Les caprices du poète II* [suite des Souvenirs: Paris, Bruxelles et Bruges, Claude Debussy, Thomas Braün, Max Elskamp, Arthur Daxhelet, Marcel Schwob, Paul Claudel]	129–143
969.	— René Bazin. — *Les Acadiens* [à propos de livre de Emile Lauvrière *La Tragédie d'un peuple*]	144–150
970.	A. de Chateaubriand. — *La Brière-VIII.* [suite du roman]	151–168
971.	André Thérive. — *Les explorations littéraires d'Henri Bremond,* [à propos de son *Histoire du sentiment religieux en France* depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours]	169–190
972.	Jean Louis Vaudoyer. — *La Reine évanouie* [roman] *I*	191–222
973.	René Johannet. — *L'avènement de la démocratie paysanne en Europe*	222-228
974.	Marc Lafargue. — *Théodore de Banville et les fantaisistes* [à propos des poèmes de Tristan Derème, Philippe Chabaneix, Pellerin, Jean Marc Bernard, etc.]	229–237
975.	Roger Allard. — *A la recherche du salon unique* [Beaux-Arts]	238–241
976.	***. — *Sarah Bernhardt*	242–246
977.	Lucien Dubech. — *Le « Huon de Bordeaux » d'Alexandre Arnoux* [joué sur la scène de l'Atelier]	246–252
978.	André Rousseaux. — *M. Lucien Guitry et les deux Tartufe* [à propos de la création de *Tartufe* au Vaudeville par M. Lucien Guitry]	252–255

Revue Universitaire (*avril 1923*)

		Pages
979.	Georges WEILL. — *La réforme scolaire en Angleterre*	300–311
980.	J. MANDOUL. — *La renaissance du lycée de Reims* . .	312–319

Rivista d'Italia (*15 février 1923*)

981.	Giuseppe BEVIONE. — *La crisi europea*	141–152
982.	Ettore CICOTTI. — *Massimo d'Azeglio e un aspetto della vita italiana*	153–164
983.	Giuseppe RENSI. — *Religioni nuove*	165–178
983 (*bis*)	Giovanni CAVICCHIOLI. — *Romolo, tragedie latina. Atto II*	179–193
984.	Anselmo BERNARDINO. — *Indirizzi vecchi e nuovi negli studi économici in Italia*	194–209
985.	P. G. COLOMBI. — *Domenica* [nouvelle]	212–223
986.	Guido BUSTICO. — *Raffaele Caderna e il risorgimento italiano*	224–237

(*15 mars 1923*)

987.	P. RUFFINI. — *La parte dell' Italia nella formazione della libertà religiosa moderna*	261–284
988.	Alfredo GALLETI. — *La poesie di Arturo Graf*	285–300
989.	Errico PRESUTTI. — *L'occupazione della Ruhr e la Siderurgia italiana*	300–310
990.	Pompe MOLMENTI. — *Arte e industria*	311–317
991.	Giovanni CAVICCHIOLI. — *Romolo... Atto III e atto IV.*	318–336
992.	M. T. DAZZI. — *Dalli Lamentazione delle mia vita* [poème]	337–339
993.	Diego VALERI. — *Charles Louis Philippe*	340–351
994.	Arnaldo FORESTI. — *Peregrinazioni di Francesco Petrarca fanciullo : ove gli fu fatto conoscere Dante*	352–386

Rivista Internazionale di Filosofia del Diritto (*janvier-mars 1923*)

995.	Sergio PANUNZIO. — *Stato e sindicati* [L'Etat et les syndicats]	1–21
996.	Vincenzo MICALI. — *Le distinzioni nel dominio del diritto* [Les distinctions dans le domaine du droit]	21–33
997.	Antonio PAJANO. — *La dottrina del Duguit sulla volonta giuridica* [La doctrine de Duguit sur la volonté juridique]	33–51

Rivista Storica Italiana (*janvier 1923*)

Pages

998. Giulio Bertani. — *Muratoriana* [l'œuvre de L. A. Muratori, historiographe, italien à l'occasion de son centenaire] 1–25

Scientia (*mars 1923*)

999. G. Castelnuovo. — *L'espace-temps des relativistes a-t-il un contenu réel?* 169–180
1000. J. H. Jeans. — *The Motions of the Stars* [les mouvements des étoiles] 181–194
1001. Etienne Rabaud. — *Le vitalisme et la science* 195–204
1002. H. Sée. — *La France démocratie rurale : son influence et son rôle en Europe* 205–213

(*avril 1923*)

1003. A. C. Crehore. — *The present Outlook of science* [l'état présent de la science] 241–252
1004. E. Lugaro. — *Les humeurs et le caractère* 253–262
1005. A. Meillet. — *Ce que la linguistique doit aux savants allemands* 263–270
1006. S. Kutrzeba. — *La reconstruction de la Pologne* ... 271–280

(*mai 1923*)

1007. A. S. Eddington. — *Can Gravitation be explained?* [La gravitation peut-elle être expliquée?] 313–324
1008. A. Dendy. — *Mécanisme et vitalisme* 325–332
1009. L. Halphen. — *Les historiens et la science historique allemande* 333–340
1010. G. Diena. — *La pubblicita dei trattati nel Patto della societa delle Nazione* [La publicité des traités de Paix dans le Pacte de la Société des Nations] 341–348

The Slavonic review (London) *mars 1923*)

1011. Paul Novgorodtsev. — *On slavonic reciprocity* [De la réciprocité slave (des Russes réfugiés) en Yougo-Slavie et en Tchécoslovaquie] 499–503
1012. A. Kiesevvetter. — *Klyuchevsky and Russian history* [Klyuchevsky et l'Histoire de la Russie.] ... 504–522
1013. Kate Blakey. — *Early Russian folk epics.* [Les poèmes épiques de la Russie ancienne] 525–532
1014. R. W. Seton Watson. — *Transylvania* [La Transylvanie] 533–551

Pages

1015. M. Guvrilovich. — *The early diplomatic relations of Great Britain and Serbia* [Les premières relations diplomatiques entre la Grande-Bretagne et la Serbie] 552-560
1016. Lady Grogan. — *Bulgaria under Prince Alexander* [La Bulgarie sous le Prince Alexandre] 561-571
1017. J. H. Penson. — *Labour conditions in Poland* [Les conditions du travail en Pologne] 572–583
1018. T. Zielinski. — *The peasant in polish literature* [Le paysan dans la littérature polonaise] 584–597
1019. W. S. Reymont. — *The Peasants, II*, [nouvelle] [Les paysans] 598–603
1020. S. Bulgakov. — *At the Feast of the gods* [Au festin des Dieux, Dialogues sur la Révolution russe] ... 604–622

The Trans-Pacific (*février-mars 1923*)

1021. ***. — *The march of Events* [Le cours des événements transpacifiques] 37-43
1022. ***. — *Le Baron K.Den gouverneur général de Formose* 43
1023. Baron Kenjiro Den. — *Assimilation Keynote of Taiwan Policy* [La politique japonaise à Formose par l'assimilation] 45–47
1024. H. Uno. — *Progress made in subjugating Head Hunters* [La pacification des aborigènes] 48–51
1025. S. Kanai. — *Savage Forsaking War for Peaceful Pursuits.* [46.000 Aborigènes sur 13.200 se civilisent] 52–54
1026. ***. — *Two Grains of Rice Where one Grew Before* [Développement de la culture du riz] 55
1027. Tokutaro Sakai. — *Will Restore Fame of Formosan Oolong Tea* [Regain de la culture du thé de Formose] 58–60
1028. ***. — *Taiwan is Called Jamaica of the Orient* [Formose, la Jamaïque et l'Orient. Culture des bananes] 60–61
1029. Koji Kita. — *Japan Rejuvenates Formosan Sugar industry* [Renouveau de l'industrie sucrière] ... 61-63
1030. I.re Th. Takasawa. — *Infectious animal Diseases under control* [La surveillance des maladies infectieuses chez les animaux] 63–64
1031. V. Ikeda. — *Formosa produces most of World's camphor* (Formose la plus grande productrice de camphre du monde] 64–65

Pages

1032. ***. — *Hat manufacture growing Industry* [Le développement de l'industrie des chapeaux de paille] 65-66

1033. ***. — *Mineral Resources net millions Annualy* [Les ressources minérales de Formose] 66-67

1034. G. Sumi. — *Hydro-Electric development has Been Rapid*, [Rapidité du développement hydro-électrique] 67-69

1035. ***. — *Maritime industries Expand under state Aid* [Expansion de l'Industrie maritime] 69-70

1036. Kojuro Nakagawa. — *Signs of improvement after difficult year* [La situation économique] 70-71

1037. S. Kaku. — *Taiwan vastly Benefited by Japanese Rule* [Progrès réalisés par la domination japonaise] 71-77

1038. Geo E. Sokolsky. — *America Holding Her Shanghai Trade* [L'Amérique maintient son commerce avec Shanghaï] 78-79

1039. ***. — *California Becomes Rice exporter to Japan* [La Californie exporte du riz au Japon] 79-81

1040. C. A. Levine. — *Chinese Rice Farmer Turning to Machinery* [de l'emploi des machines dans la culture du riz en Chine] 82-83

1041. Raymond Royer. — *Japanese Trade Fluctuations as illustratet by official Graphs* [Les fluctuations du commerce japonais d'après les graphiques officiels] 84-86

1042. P. S. Gilman. — *Refrigeration Industry to be Launched Here* (Tentative d'industrie frigorifique au Japon] 86-88

1043. Frank R. Briggs. — *American shoes in the far Eastern Market* [La chaussure américaine sur le marché d'Extrême-Orient] 89

Yale Law Journal (*avril 1923*)

1044. Edward Jenks, D. C. L. — *The prerogative writ in English law* [Prérogative de l'assignation en droit anglais] 533-535

1045. Albert Sidney Bolles. — *The fraw of intention as a rule of law* [Le développement de l'intention comme règle de droit] 535-553

1046. Walter B. Kennedy. — *Law and the railroad labor problem* [La loi et le problème des travailleurs des chemins de fer] 553-575

Yale Review (*avril 1923*)

		Pages
1047.	A. T. HADLEY. — *Factors in the Railroad situation* [De quelques facteurs dans la situation des chemins de fer]	449-468
1048.	St. P. SHERMAN. — *For the study of american literature* [Pour l'étude de la littérature américaine]	469–475
1049.	R. CURLE. — *Conrad in the East* [Conrad dans l'Est]	497-508
1050.	FISHER. — *Six years of education in England* [Six années d'éducation en Angleterre]	510-527
1051.	St. GWYNN. — *What it is like in Ireland* [La situation en Irlande]	544–561
1052.	K. S. LATOURETTE. — *Présent conditions in China* [Des conditions actuelles en Chine]	562-578
1053.	W. W. KEEN. — *Louis Pasteur*	579-592
1054.	J. Bissett PRATT. — *Religion and the Younger generation.* [La religion et la jeune génération]	594–613

TABLE ALPHABÉTIQUE

par noms d'Auteurs et par Sujets

A

Aaland, Iles d' —, **40**.
Absolu, **931**.
Acadie, **189**, **197**, **269**, **969**.
Actionnariat, **948**.
ACHARD (Ed. C.), **96**.
Administration, (responsabilité), **828**.
Afrique, **453** côtes d'—, **324**.
Afrique du Nord (et Angleterre), **11**
Agadir, **318**.
Agriculture, Bassin de la Sarre, **61** = *conflit de Norfolk*, **130** = *congrès*, **262** = *Inde*, **90** = *production*, **4**.
AILLET (G.), **691**.
Aix en Provence, **895**.
Akkar, plaine d' —, **96**.
ALAUX (Jean Paul), **256**.
ALBERT (François), **947**.
Alcool (contrôle des boissons), **243** = *Etats-Unis*, **2**.
Aleardo Aleardi, **490**.
Sibilla Alerama, **326**.
ALÈS (Adhémar d'), **200**.
ALEXINSKY (G.), **381**.
Algérie, terre française, **1**.
ALIBERT (F. Paul), **419**.
François Paul Alibert, **628**.
Aliéné, intervalle lucide de l' —, **86**.
ALLARD (Roger), **975**, **421**.
ALLEM (Maurice), **429**.
Allemagne, **627**, **748** = *Convention anglo-allemande*, **554** = *du Sud et France*, **958** = *Emprunt de l'* —, **615** = *entente économique*, **471** = *entreprises de construction*, **915** = *en Extrême-Orient*, **104** = *impôts*, **572** = *intellectuels en* —, **209** = *la Kultur*, **353** = *opinion publique*, **131** = *Pénétration allemande en France*, **806** = *population et production*, **606** = *vie en* — **510**.
ALLEN (E. D.), **83**.
ALLIX (André), **317**, **322**.
ALLIX (Edgar), **938**.
Alpes avalanches, **312** = *houille blanche*, **317** = *nivation dans les* —, **322**.
Alsace, **399**, **769**, **778**, **794** = *population en* 1921, **57** = *production industrielle*, **27** = *situation économique*, **31**.
Alsace-Lorraine, malaise scolaire, **583**.
Alsaciens fugitifs en 1789, **893**.
*Amateur du XVIII^e^*, **762**.
AMBROSINI (Antonio), **916**.
Amerique, **642**.= *congrès panaméricain*, **843**.
Amérique latine, **640**.
Amérique latine (bibliogr.), **890**.
H. Frédéric Amiel, **725**.
Amiens, union d' —, **800**.
ANDÉ (Jeanne), **153**, **165**.
ANDRÉ (Marius), **430**.
ANDRÉADÈS, **532**.
Anesthésiques, **808**.
Angora, après le traité d' —, **94**, **146**.
Anguille, **960**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

ANGYAL (David), **722.**
Anjou et la Gabelle, **894.**
Annam famine, **97.**
Gabriel d'Annunzio, **746.**
Guillaume Apollinaire, **334.**
APOSTOL (P.), **350.**
APPELL (Paul), **898.**
Apprentissage, **790.**
Arabe la question —, **236.**
ARABU (N.), **63.**
Araignée, **810.**
ARAPU (Richard), **145.**
ARBELET (Paul), **111.**
ARCHAMBAULT (Paul), **448.**
ARCHIMBAUD (L.), **835, 843, 848.**
Architecture, **213.**
ARCOS (René), **210.**
Argent, **276.**
Argentine, **267** = *blé*, **258.**
ARMANDY (André), **732.**
Armée coloniale, **521** = *en France*, **601** = *recrutement*, **827.**
Armées d'Europe, **197.**
ARMENAG BEY SAKISIAN, **294.**
ARNAUNÉ (A.), **822.**
Arnim (Bettina d'), **866.**
ARNOUX (Alexandre), **430.**
Alexandre Arnoux, **977.**
Arsenaux, **941.**
Art et histoire, **720** = *français XVIII^e*, **955.**
Arts provinciaux, **576, 581.**
Artisanat, **157.**
Artisans en Grèce, **888.**
Ascension en montagne, **305.**
ASCOLI (Georges), **754.**
Asie, dans l'histoire, **887.**
Asie Mineure, faïences d'—**254** = *occidentale*, **63.**
Association diocésaine, **533.**
Association Guillaume Budé **190.**
Assurance contre la maladie, **566.** = *sociales*, **942.**
Astronomie en France, **961.**
Athènes, mur de Thémistocle à— **70.**
Athlètes, figures d'—, *à Athènes*, **70**
ATKINSON (R. L.), **187.**
Auge, pays d'—, **59.**
Aurangzebe, **89.**
AUREL (M^me.), **326.**
AURIANT, **399.**
Australie, **918.**
Automobiles, ateliers de carrosserie, **438.**
Autriche, finances, **702.**
Avalanches, **312.**
Aveugles, la perception chez les —, **933.**
Aviation, **849** = *autour du monde*, **309** = *crise de —*, **705** = *législation*, **916, 917.**
AVIDSTEN (Johan), **914.**
AYNARD (Joseph), **114, 118, 745.**
AZANA (Manuel), **230.**
Maxime d'Azeglio, **489, 982.**

B

BACHELIN (Henri), **5.**
Bacon historien, **135.**
Bacon-Shakespeare, **367.**
BACOURT (Pierre de), **272.**
BAILLOT (Alexandre), **407.**
BAIN (H. L. M^c), **552.**
BAINVILLE (Jacques), **950.**
BALDENSPERGER (Fernand), **32. 672, 673, 674. 676.**

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

BALDWIN (J.), **686**.
BALZAC (H. de), **777**.
Honoré de Balzac, **117**.
Banane à Formose, **1028**.
Banque en Belgique, **664**.
Théodore de Banville, **274**, **698**, **925** = *Lettres à* — **370**.
BARBAGALLO (Corrado), **494**.
Barbey d'Aurevilly, **384**, **577**.
Ruy Barbosa, **639**.
BARBIER (Raymond), **859**.
BARDOUX (Jacques), **502**, **516**.
BARINI (Giorgio), **492**.
BARKER (J. Ellis), **235**, **251**.
BARRÈS (Maurice), **884**, **956**.
Maurice Barrès, **870**.
BARRIOL (A.), **349**.
BARTHOU (Louis), **639**, **710**, **852**.
BARTJE (André P.), **470**.
St. Basile, **178**.
Frédéric Bastiat, **490**.
Henry Bataille, **469**.
BATIFFOL (Mgr. P.), **178**, **787**.
Baty, **365**.
Daniel BAUD-BOVY, **369**, **653**.
Baudelaire, **115**, **364**.
BAUDHUIN (F.), **818**.
Baudin, voyageur, **918**.
BAUDUIN DE BELLEVAL (R.), **840**, **847**.
BAUGHAM (E. A.), **244**.
BAULIG (H.), **57**.
Bavière, **34**.
BAYNES (Norman H.), **346**.
BAZERQUE (Albert), **943**.
BAZIN (René), **481**, **969**.
Beaucaire, foire, **509**.
BEAUME (Georges), **509**.
BEAUNIER (André), **783**.
Beaux Arts, **975** = *école américaine des* —, **290**.
Henry Becque, **870**.
BÉDIER (Joseph), **694**.
Belgique, **664**, **852** = *et France (accord)*, **502** = *vie politique en* —, **949**.
BELL (John), **233**.
BELLEVAL (R. de), **81**.
Jacinto Benevente, **230**.
BENEDITE (Georges), **647**, **657**.
BÉNEDITE (Léonce), **293**.
BENOIST (René), **336**.
Benoit XV, **177**.
BENOIT (Pierre), **728**, **740**.
Jeremy Bentham, **555**.
BERA (Gabriel), **451**.
BÉRARD (Léon), **903**.
BÉRENGER (Henry), **575**.
BERGER (P.), **753**.
BERGNER (Georges), **28**.
BERGSON (Henri), **737**.
Em. Berl, **698**.
BERNARD (D.), **52**.
Jean Marc Bernard, **974**.
BERNARD (Léon), **382**.
BERNARDI (Marziano), **222**.
BERNARDINO (Anselmo), **984**.
BERNINGER (Erwin), **31**.
Duché de Berry, **767**, **779**.
BERTANI (Giulio), **998**.
BERTAUT (Jules), **385**.
BERTHELOT (Joseph), **199**.
BERTIN (Léon), **512**.
BERTON (Claude), **365**.
BERTRAND (J.J. A.), **675**.
Louis Bertrand, **788**.
BERTRAND, (R.) **689**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

Bersaucourt (Alb. de), **363**, **505**.
Besnard (A. H.), **156**.
Bevione (Guiseppe), **981**.
Beyens (Baron), **862**.
Biarritz, entrevue de — **809**.
Princesse Bibesco, **202**, **518**, **628**.
Bible en texte français en 1322, **187**
Bibliophilie, **390**, **782**.
Bidou (Henry), **519**.
Les Biens-fonds, **495**.
Bigwood (Georges), **683**.
Billiet (Ernest), **580**.
Birrell (Francis), **221**.
Mont Birunga, **307**.
Bissett (J.), **1054**.
Bitar, **148**.
Bizardel (Robert), **600**.
Basil Blackett, **79**.
Blake (W. T.), **309**.
Blakey (Kate, **1013**.
Blé, **257**, **258**, **259**, **260**, **261**.
Bloch (Jean, Richard), **224**.
Alexandre Blok, **217**.
Blum (André), **298**.
Blumenfield (L.), **398**.
Bock (E. de), **223**.
Bocquet (Léon), **595**.
Bohême, le massif bohémien géologique, **60**.
Boigne, comtesse de, **154**, **385**.
Boissonnade, **476**.
Bolchevisme en Asie, **143** = *et Islam*, **829** *à* **833**.
Bolinne (Georges), **685**.
Bolivie, **764**.
Boll (Marcel), **377**.
Bolles (A. Sidney), **1045**.
Bomparo (Jacques), **330**.
Bonar Law, **614**, **825**.
Bondi, poète, **672**.
Bonmariage (Sylvain), **467**.
Bonnat Léon, **293**.
Bonnet (Georges), **619**.
Bonnet (Raoul), **586**.
Bons du Trésor, **349**.
Bordeaux (Henry), **775**, **861**.
Bordeaux, congrès catholique, **201**.
Bordet, **901**.
Borel (Emile), **734**.
Borgeaud (Charles), **719**.
Boris III, **609**.
Boschard (Edwin B.), **126**.
Boses G. H., **249**.
Bosmans (H.), **809**, **819**.
Boubée (Joseph), **195**.
Boucher (Henri), **300**.
Bouillier (V.), **668**.
Boulenger (Jacques), **518**, **525**, **697**.
Boulogne-sur-Mer pêche, **58**.
Bounine (Ivan), **207**.
Bourdelle (A.), **857**.
Bourdon (Sébastien), **659**.
Bourg, Notre-Dame de —, **301**.
Bourgeois (Maurice), **504**.
Bourgeoisie, **396**.
Bourgin (Georges), **537**.
Bourgoin (Paul), **743**.
Bouteron (Marcel), **117**.
Bouty Emile, **904**.
Bouvat (L.), **834**.
Boxe, **714**.
Boyer d'Agen, **454**, **461**.
Boyssen (R. de), **919**.
Bradby (M. K.), **965**.
Braesch (F.), **892**.
Braga (Dominique), **386**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

Braùn Thomas, **968**.
Bréal (Michel), **952**.
Brelet (Henri), **908**.
Brémont (*Henri*), **163-971**.
Brésil, **618**.
Bretagne industrie au XVIII^e s. **55** = *organisation municipale*, **53** — = *politique*, **526**.
Briggs (Frank R.), **1043**.
Brigham (A. P.), **824**.
Brillant (Maurice), **355**, **626**.
Brochu (I.), **349**
Brognolino (Gioacchino), **174**, **176**.
Brown (Douglas), **45**.
Brown (Kath. Stanley), **73**, **77**.
Bruges bibliothèque, **809**.
Brunhes (Jean), **838**.
Brunot (*Ferdinand*), **25**.
Brunot (Henriette), **902**.
Brunschwicg (Léon), **751**.
Brunschwicg (*Léon*), **690**.
Bruxelles congrès d'histoire, **200**. = *école de Droit*, **683**.
Bryce Lord, **341**.
Budget (*projet de* 1923), **938**.
Budkiéwicz (*Mgr.*), **561**.
Buell (Raymond Leslie), **38**, **550**, **556**.
Buenos Aires, **263**.
Buffenoir (Maximilien), **302**.
Bugnon (E.), **799**.
Buisson (*Ferdinand*), **198**.
Bulgakov (S.), **1020**.
Bulgarie, **1016**.
Bureau (Paul), **3**, **357**, **444**, **450**.
Bustico (Guido), **986**.

C

Cadorna Raffaele, **986**.
Cafés poétiques, **428**.
Caix de Saint Amour, **374**.
Cambové (Paul), **810**.
Camena d'Almeida (P.), **565**.
Camo (Pierre), **430**.
Camphre à Formose, **1031**.
Canada, **189**, **197**, **269**, **270**, **271** = *Blé*, **260**.
Canning, **185**.
Caoutchouc, **265**, **842**.
Capot-Rey (R.), **61**.
Capoue, Concile de —, **761**.
Cappiello, **703**.
Captifs au XVIII^e s., **16**.
Caractère, **1004**.
Carayon (Marcel), **715**.
Carburant national, **524**.
Carcassonne, **957**.
Carde (*Jules*) *gouv. général Afr. occ.*, **12**.
Carie (Paul), **324**.
Carnot, (F.), **576**.
Carnot mathématicien, **813**, **820**.
Carraud (*Mme Zulma*), **777**.
Carrol (Mitchell), **78**.
Cartes géographiques, **323**.
Carthage, **578**.
Cartier (Général), **367**.
Casablanca, **24**.
Casabona (Louis), **608**.
Cassou (Jean), **642**.
Castelnuovo (B.), **999**.
Catalane poésie, **621**.
Catherine de Médicis, **188**.
Cathlin (Léon), **358**.
Catholiques anglicans, **787**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

CAUBONE (Pierre) 352.
CAVICCHIOLI (Giavanni), 983 bis 991.
CAYLA (Victor) 262.
Cayral 148.
CAZES (Albert) 328.
Cellule (la), 934.
César (Jules) en Angleterre. 186.
CESAREO (G. A.), 497.
CESTRE (C.) 869.
Chaadeer (Pierre), 237.
CHABANEIX (Philippe), 415.
Chabaneix (Philippe), 974.
CHABOSEAU (A.), 378.
Chatx (Marie-Antoinette), 401.
Chambre de commerce internationale, 607, 781.
Chamfort 668.
Champollion, 145.
CHANINOV (N. Brian), 394.
Chanson de Roland, 476.
Chanteur 57, 464.
Chantilly (maison de Sylvie), 77.
Chapeaux de paille, industrie des — 032.
Chapman (Georges), 667.
Charbon, 240, 291.
Charles, physicien, 380.
Charles d'Orléans, 119.
CHARLES (Pierre), 812.
CHARPENTIER (Henry), 362.
CHASSÉ (Charles), 334, 506.
CHASSIGNEUX (E.), 97.
CHATEAUBRIAND (A.de), 970.
CHAUMEIX (André), 736, 748.
Chaussure, 1043.
Chemins de fer, 1047 = *Etats-Unis*, 288 = *travailleurs des* — 1046.
CHENU (Charles Maurice), 534.
CHESNEY (G. M.), 242.
CHESNIER DU CHESNE (A.), 380, 528.
CHEVRIER (Maurice), 432.
Chili, 254.
Chine, 484, 1052 = *fédéralisme*, 839 = *xénophobie*, 845.
Chinois (point de vue psychique), 82.
CHELPNER (B. S.), 664.
Chômage, 241 = *en Norvège*, 914.
Christianisme, 663 = *oriental*, 864
Christophe Colomb, 256.
Chypre, 102.
CICOTTI (Ettore), 982.
Cinéma, 470 = *censure*, 248 = *et archéologie*, 76.
Clairaut, 813, 820.
CLAIRIN (Emile), 459.
Clans, 662.
CLAUZEL (Raymond), 405.
Clergé français en 1610, 451.
CLOUARD (Henri), 436.
CLOUZOT (Henri), 520, 576.
Cobden (Richard), 674.
Cochinchine, 848 = *géog. médicale*, 321.
CŒUROY (André), 925.
COGNIET (André), 922.
COHEN (Gustave), 25.
COLBERT, 726.
COLLET (O. J. A.), 662.
Colombe (Marie Catherine), 729, 741.
COLOMBI (P. G.), 985.
COLOMBIER (Pierre du), 631.
Colombo, 838.
Colonies françaises, 81, 945.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

Comblain au Pont, **865**.
Comédie, objet de la — —, **666**.
Comédie italienne, **729-741**.
Commune (administration), **600**.
Commune de Paris, **834**.
Communisme, **490**.
Condillac, **937**.
Congrès américain, le pouvoir d'annuler la Constitution, **45** = *historique*, **200** = *de la Paix de la Haye*, **536** = *Association catholique*, **301**.
Connaissement, **910**.
CONRAD (Joseph), **641**.
Conrad (Joseph), **107**, **640**, **1049**.
Consalvi, **587**.
Conseil de Cabinet, **184**.
Conseil d'entreprise, **796**.
CONSTAND (Léonard), **443**.
Constantinople, l'Hebdomon de — **179**.
Coopération, **792**, **799**.
Coopératives, **801**.
COOTE (Ph.), **87**.
Copeau (Jacques), **26**, **365**.
Coppée (François), **611**.
Corbett (Sir J.), **343**.
Corée, **557**, **836**.
CORLETT (S.), **74**.
CORPECHOT (Lucien), **391**.
CORTHIS (Andrée), **765**.
Costumes anciens et modernes, **75**.
COTE (Ch. Michel), **14**.
Côtes, leur défense, **712**.
Coton, **282**.
COTTIN (Paul), **587**.
Coué, **246**.
Courants telluriques, **815**.
Courly (F.), **763**.
COURVILLE (Xavier de), **630**.
COUSTURIER (Lucie), **206**.
COWLEY (Malcolm), **109**.
COZETTE (E.), **800**.
Cras (Jean), **74**.
Crédit populaire, **488**.
CREHORE, A. C.), **1003**.
Crepet (Jacques), **115**.
Crimée, **660**.
Critique, **106**.
CROCE (Benedetto), **172**, **175**.
CROUÉ (Jean), **626**.
CRU (Robert L.), **614**.
CUNLIFFE (J. W.), **272**.
CURLE (R.), **1049**.
CURZON (Henri de), **457**, **464**.

D

DAGENS (Jean), **361**.
DALBY (Henry), **216**.
DALTON (Hugh), **128**.
DAMANCY (Louis), **712**.
DANCHIN (F. C.), **869**.
Danse (La), **193**.
Dante, **994**.
DARDEL (Eric), **58**.
DARRIENS (Amiral), **941**.
DAUDÉ BANCEL (A.), **802**.
Daumier (Honoré), **954**.
DAVID (André), **372**, **279**.
Davy (G.), **691**.
DAWSON (W. R.), **91**.
DAYOT (Armand), **954**.
DAZZI (M., T.), **992**.
DEBERLY (Henri), **475**.
Debussy, **968**.
DECAMPS (J.), **255**, **261**, **265**, **276**, **278**, **282**, **286**, **291**, **354**.

Les numéros **gras 1** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

DECHEVRENS, **815**.
DECIZE-AIGLAT (S.), **167**.
Déclaration de Londres, **126**.
DEGOUY (Amiral), **356**.
DEHERAIN (Henri), **660**.
Delacroix (*Eugène*), **460**.
DELASSUS (A.), **808**.
Delille (*Jacques*), **672**.
DELL (Floyd), **106**.
DEMAREST (Miss E. B.), **183**.
Démocratie, **341** = *paysanne*, **273**
Den (*Baron K*), **1022**.
DEN (Baron Kenjuro), **1023**.
DENDY (A.), **1008**.
Denis (*Maurice*), **953**.
DENNETT (Tyler), **557**.
DERÈME (Tristan), **430**.
Derème (*Tristan*), **415**, **974**.
DERENNES (Charles), **426**, **430**. **435**.
DERVAUX (A.), **576**.
DESCAMPS (P.), **665**.
Descartes, **440**.
DESCHAMPS (Marie), **279**.
Dévaluation monétaire, **818**
DEVERIN (Edouard), **364**.
DÉVIGNE (Roger), **428**.
DIAS (Harihar), **89**.
Dictionnaire de l'homme sauvage, **159**.
DIÉNA (B.), **1010**.
DIETZ (Jean), **845**.
Diplomatie en 1782, **635**.
Discipline, armée, **739**.
Distributions de prix, **865**.
DIVOIRE (Fernand), **430**.
Divorce en droit chinois, **844**.
DODD (W. E.), **559**.
Döbling, **722**.
DOLEZAL (François), **560**, **554**.
Domestiques indiens, **99**.
DONCŒUR (Paul), **193**.
DORGELÈS (Roland), **696**, **704**.
DORLAN (Alexandre), **120**.
Duanes, **275**.
DOUBLET (F.), **961**.
DOUCET (Roger), **759**.
DOUMIC (René), **773**.
DOYON (Pierre), **635**.
DOYON (René-Louis), **384**.
P. Drieu la Rochelle, **698**.
Droit, **996**, **997** = *chinois, divorce*, **844** = *des peuples*, **692** = *International et droit constitutionnel*, **42** = *maritime*, **910** = *maritime international*, **36** = *public et droit privé*, **827bis**. = *simplification du* —, **125**.
Drouet, **588**.
Drouet (*Maréchal* — *d'Erlon*), **897**.
DRURY (Horace B.), **912**.
DUBARBIER (Georges), **839**.
DUBECH (Lucien), **625**, **977**.
Du Bellay (*Joachim*), **416**.
DUBOIS (Frédéric), **723**.
DUBOIS (Paul), **766**.
DUBOSCQ (André), **939**.
DUBRETON (J. Lucas), **622**.
Du Camp (*Maxime*), **670**.
DUCROCQ (Georges), **831**.
DUGUIT (Léon), **828**.
Duguit (doctrine de —), **551**, **997**.
DUHAMEL (Georges), **211**, **219**, **228**.
Duhem (*Pierre*), **809**.
Dullin (*Ch.*), **365**.
DULLIN (Charles), **626**.
DUMAS (Charles), **430**.
DUMAS (Georges), **930**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

DUMAS (Jacques), **539**.
DU MERLE (S.), **360**.
DUMONT (Hermann), **949**.
DUMONT-WILDEN (L.), **596**.
Dumoulin, **886**.
DUNBER BRUNTON (Chisholm), **236**.
DUNNING (William), **49**.
DU PASSAGE (Henri), **191**.
Du Plessis (*Maurice*), **409**.
DURTAIN (Luc), **212**.
DUVERNOIS (Henri), **626**.

E

EARLE (E. Mead), **554**.
EBLÉ (Maurice), **201**.
EBOLI (Francesco), **495**.
Ecole de commerce, **685** = *unique*, **684** = *chrétiennes*, *Frères des* —, **884** = *normales*, *sociologie dans les* —, **338**.
EDDINGTON (A. S.), **1007**.
EDSCHMID (Kasimir), **209**.
Education en Inde, **92**.
Eglise catholique en Russie, **168**.
Egypte, **647**, **657** = *en* 1800, **634** = (*fouilles de* 1817), **399** = *monuments*, **74** = *indépendance*, **19** = (*point de vue économique*), **944** = (*tombeau de TutanKhamen*), **78**.
Ehlers, **901**.
EHRHARD (Auguste), **866**.
Electricité (*réseau d'*), **744**.
ELLIOTT (W. Y.), **551**.
Elskamp (*Max*), **968**.
Emissions de 1922, **701**.
EMONET (Benoît), **198**.
Empire germanique, **891**.
Emprunt américain, **17**.
ENOCH, **138**.
Enseignement du grec et du latin, **737** = *en Alsace-Lorraine*, **583** = *en Angleterre*, **979**, **1050** = *libre*, **789** = *militaire*, **713** = *professionnel Tunisie*, **28** = *réforme*, **791**, **903** = *secondaire*, **908** = *technique*, **948**.
Entrepôts, **798**.
ERNEST-CHARLES (J.), **333**, **397**.
ESCARDO (Hector F.), **266**.
Escargot, **816**.
Esclavage, **14**.
Escorches (*Marie Louis d'*), **635**.
ESME (Jean d'), **693**, **707**.
ESNAULT (Louis), **116**.
Espagne au Maroc, **15**, **20**.
ESPIAU (Marcel), **577**.
ESSERTIER (Daniel), **860**.
Esthétique, **455**.
Etats généraux, *faut-il les réunir*, **191**.
Etats-Unis, **719** = *alcool*, **2** = *aspect de la vie*, **491** = *blé*, **259** = *chemins de fer*, **288** = *constitution*, **45**, **46**, **47** = *coopération*, **802** = *et les capitulations turques*, **41** = *école de commerce*, **685** = *élection présidentielle de* 1924, **249** = *enseignement*, **789** = *hygiène*, **382** = *idées sociales et politiques aux* **824** = *industrie*, **292** = *intervention de* —, **151** = *mouvement antijaponais*, **550**, **556** = *pétrole*, **511** = *révolution américaine*, **558** = *travail con-*

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

linn aux —, **912** = *vie sociale*, **280**.
Ethiopie, **14**.
Etoiles, mouvement des —, **1000**.
Etudes réforme des (en Lombardie), **498**.
EUEL (André), **794**.
Evangile laïcisé, **198** = *selon Hugo et Renan*, **155**.
Everest (Mont), **305**.
EVERTT (W. G.), **545**.
Exeter, **345**.
Expérience humaine, **690**.
Expérimentation, **757**.
Explosions sous-marines, **919**.
Expressionnisme, **867**.
Exterritorialité (aviation), **917**.
Extrême-Orient, influence allemande, **104**.
EYQUEM (P.), **830**.

F

FABRE (A.), **180**.
FABRE (Lucien), **733**.
FAGUS, **376**, **430**.
Faïences, **254**.
Famine en Annam, **97**.
Fascisme, **593**, **632**.
FAURE (Elie), **327**, **337**, **720**.
Faure (Elie), **623**.
FAURE (Gabriel), **708**.
Fauré (Gabriel), **870**.
Faure (J. B.), **457**, **464**.
Faute en droit internat., **43**.
Fédéralisme, **719**.
Femme criminelle, **247** = *en Belgique*, **855** = *vote des* — **158**.
Ferdinand de Bulgarie, **723**.
FERNAU (Hermann), **606**.
FERRY (Jules), **314**.
Fersen, **281**.
FEYLER, (F.), **602**.
Ficin, **667**.
Finances, **818**. = *Grande-Bretagne*, **348**. = *mondiales*, **619**.
FINCH (C. Ingle), **305**.
Fischer (V.), **302**.
FISHER, **1050**.
Fisher, **573**.
FLAMENT (Albert), **735**, **746**.
Flaubert, **670**.
FLEURET (Fernand), **430**.
FLEURIER (Jean), **521**.
FLEURY (Maurice de), **711**.
FLICHE (Augustin), **761**.
Flotte en France, **941**.
FOERSTER (Fr. W.), **447**.
Foerster (Fr. W.), **33**, **443** *à* **447**.
Fonctionnaire, responsabilité, **828**.
Forain, **629**.
FORESTI (Arnaldo), **994**.
Forêts coloniales, **821**.
Formose, **1022**, **1027** *à* **1037**.
FOROT (Charles), **624**.
FOSCA (François), **623**, **629**.
FOURCAUD (Louis de), **456**, **462**.
Français langue —, **25**, **466**, **860**. = *style administratif*, **921**.
FRANCASTEL (Pierre), **763**.
France (1870), **208**. = *réformes sociales*, **695**, **706**. = *religieuse* 18 *brumaire*, **152**, **166**.
France (Anatole), **870**.
FRANCHET (L.), **962**.
FRANKAU (Gilbert), **247**.
FROIDEVAUX (Henri), **94**, **100**, **254**, **264**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

FRÖDIN (John), **313**.
Fromentin, **460**.
FULCONIS (Dr), **945**.

G

Gabelle, **894**.
GAILLARD (E.), **798**.
GAILLARD DE CHAMPRIS, **164**.
GAILLY DE TAURINES (Ch), **770**.
Galicie orientale, **389**.
Gallé (*Emile*), **883**.
GALLETTI (Alfredo), **988**.
Gambetta, **584**.
Gamme musicale, **149**.
Gandhi, **214**, **225**.
GANDILHON GENS-D'ARMES, **410**.
Gardiner (*A. C.*), **132**.
GARNIER (A. G.), **425**.
Gasquet (*Joachim*), **426**.
Gassendi, **440**.
Gaule et les Germains, **950**.
GAUTIER (E. F.), **9**.
Gautier (*Théophile*), **364**.
GEFFROY (Gustave), **730**, **742**.
GEMAHLING (Marguerite), **445**
Gémier, **365**, **397**.
Gênes, conférence, **199**.
Genève, Musée, **653**.
GÉNIAUX (Charles), **873**, **882**.
Génin (*Auguste*), **264**.
GENTILE (Giovanni), **173**.
Géographie, **638**.
Géographie humaine, **308**.
Géologie, **311**.
Georges IV d'Angleterre, **185**.
GERMAIN (Alphonse), **301**.
Germain (*José*), **193**.
GEX (F.), **312**.
GIAFFERI (Paul Louis de), **273**.
Gide (*André*), **392**.
GIGNOUX (C. J.), **7**.
GILLAN (R. W.), **85**.
GILLET (Louis), **782**, **784**.
GILMAN (P. S.), **1042**.
Girard, (*Henri*), **113**.
GIRARD (J.), **826**.
Giraudoux (*Jean*), **439**.
Giusti, **175**.
GLASGOW (George), **140**.
GLATIGNY (Albert), **370**.
Gloire, la fausse —, **334**.
GOBINEAU (Comte de), **208**.
Gobineau, **224**.
Godet (*Philippe*), **676**.
GODET (Robert), **924**.
GOEDHART (G.), **793**.
Gœthe, **467**, **866**, **951**.
GOJON (Edmond), **578**.
GONTAUX-BIRON (R. de), **598**.
Goré (*Charles*), **787**.
GORÉ (F.), **480**.
GORKI (Maxime), **217**.
GOT (Ambroise), **371**.
GOTTSCHALK (Louis R.), **585**.
Gouraud (*Général*), **875**.
Gourmont (*Remy de*), **391**.
Graf (*Arturo*), **988**.
GRAHAM (Frank), **568**.
Grande Bretagne au XVIIIe, **549**. = *J. César en* —, **186** = *Commerce* **946** = (*commerce, colonies francaises*), **81** = *convention anglo-allemande*, **554** = *et Inde*, **540** = *et Serbie*, **1015** = *finances*, **348** = *libéralisme*, **251** = *mouvement ouvrier*, **913** = *politique extérieure*, **239** = *Ré-*

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

forme scolaire, **979**.
GRANDMAISON (Léonce de), **189**, **197**.
GRANVAL (Charles), **626**.
Granger (*Ernest*), **638**.
Grasse (*Amiral de*), **289**.
Grasset (P.), **333**.
Gravitation, **1007**.
Gravure histoire et technique, **156** = *sur bois* (*XIII^e*), **298**.
Grèce, antique, **888** = *réorganisation*, **604**.
GREENWOOD (Arthur), **133**.
GREGARY (Charles Noble), **40**.
GREGORY (J. W.), **303**.
GRILLET (Claudius), **155**.
GROGAN (Lady), **1016**.
GUÉNARD (Maurice), **259**.
GUÉRINON (Emile), **30**,**35**.
Guerre, **535** = *et la vie humaine*, **458**.
GUERRE 1914-1918, *Guerre*, 1914 *Avant la Marne*, **823** = *Alsace*, **769**, **778**, *origines*, **755** = **494** = *sur mer*, **922**.
Guichen (*Amiral de*), **277**.
GUIGNARD (Alfred), **713**.
GUIGNEBERT (A.), **681**.
Guillaume II, **943**.
GUILLOTEL (F.), **259**, **271**, **283**, **292**.
Guinée, **206**.
Guises (*Les*), **589**.
Guitry (*Lucien*), *dans Tartufe*, **278**, **698**.
GUVRILOVICH (M.), **1015**.
GUYOT (Yves), **347**.
GWYNN (St), **1051**.

H

HADLEY (A. F.), **1047**.
HAIGHT (Elizabeth Hazelton) **69**.
Haïkaï, **329**.
HALBWACHS (Maurice), **932**.
HALLER, **904**.
HALPHEN (Louis), **887**, **1009**.
Hammurabi (*loi de*), **67**.
HAMP (Pierre), **218**, **227**.
Harcourt (*Sir William*), **132**.
HARIEL (Claude), **390**.
HARR (Auguste), **659**.
HARRIS (Laurent T.), **46**.
HARRIS (T.), **252**.
HARRISSON (Randolph), **47**.
Harvard, **685**.
HAUSER (Henry), **900**.
HAUSER (D^r Ph.), **458**.
HAUVETTE Henry, **906**.
Haye (*La*) *congrès de la Paix*, **536**. = *conférence*, **199**. = *cour permanente de justice*, **37**.
HEARNSHAW, **135**.
Hématologie, **811**, **781**.
Henri III, **589**.
Henriot (*Emile*), **783**.
HERLANT (Cte), **803**.
Héroïsme, **404**.
HERSENT (Georges), **695**, **706**.
HERTZ (Henri), **392**.
Heure d'été, **527**, **772**.
Heyse (*P.*), **675**.
Histoire, Enseignement **344** = *grecque et romaine, manuels*, **346** =
Historiens français, **1009**.
HITIER (H. et J.), **4**.
Hongrie, **590**, **721**, **1724**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

HOOPER (Charles E.), **543**.
HORION-DELCHEF (Marg.), **855**.
HORTE (W. J.), **345**.
Hortense (Reine), **633**.
Houdon, **296**.
Houille Blanche, **317**.
HOUILLEVIGUE (Louis), **744**.
HUBERT (Paul), **582**.
HUBERT (René), **338**, **760**, **942**.
HUDSON (Maudley O.), **37**.
Hugo (V.), **700** = en 1849, **674** = *et l'Evangile*, **155**.
Humanisme, **190**.
HUNGESFORD (Wilson), **238**.
HURD (Archibald), **240**.
HYDE (Woodbrun), **70**
Hygiène en Amérique, **383**.
HYLAU (J. F.), **253**.

I

IKEDA (Y.), **1031**.
Impôts, **553**, **572** = *dans la Ruhr*, **771** = *sur le revenu*, **575**, **580**.
Inde, **242**, **504** = *agriculture*, **90**. = *chemins de fer*, **85** = *éducation*, **92** = *politique numéraire*, **88**.
Indes britanniques, **833**.
Indes néerlandaises, **830**.
Index numbers, **573**.
Indiens domestiques, **99**.
Indo-Chine, **100** = *aviation*, **849** = *cartes*, **841**.
Induction, **757**.
Industrie rurale en France, **889**.
Inflation, **351**, **354**.
Intention en droit, **1045**.
Interpénétration, **539**.
Intuition, **686**.
Irlande, **238**, **483**, **1051** = *la crise de —*, **766** = *monuments anciens*, **71**.
Islam et bolchevisme, **829** à **833** = *renaissance de —*, **574**.
Isvolsky, **723**.
Italie, **488**, **537**, **989** = *coopératives agricoles*, **801** = *et France (relations scientifiques)*, **906** = *et la liberté religieuse*, **987** = *sociale*, **776** = *succès de l' — en Tripolitaine*, **23**.

J

JALABERT (Louis), **192**, **202**.
JALABERT (Pierre), **420**, **430**.
JALOUX (Edmond), **878**.
JAMMES (Francis), **968**.
JAMOT (Paul), **295**.
JANIN (Clément), **648**.
Janin (Jules), **363**.
JANIN (R.), **182**.
Janssens (Victor), **680**.
JANVIER (Fr. M. A.), **485**.
Japon code de commerce, **909** = *et Etats-Unis*, **550**, **556** = *géog. médicale*, **321** = *question japonaise*, **39**.
JARAY (Gabriel Louis), **260**.
Jarry (Alfred), **334**.
JASTROW (Z.), **572**.
Javelle (Emile), **963**.
JEAN-AUBRY (G.), **640**.
Jeanne d'Arc, **770**.
JEANS (J. H.), **1000**.
JELINEK (H.), **591**.
JENKS (Edward), **1044**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

Jésus, enseignement de, **136**.
JÉZE (Gaston), **827 bis**.
JIRASEK (Aloïs), **592**.
Jirasek (*Aloïs*), **591**.
JOHANNET (René), **973**.
Jomelli, **927**.
JONKHEERE (Tobie), **684**.
Jonnart, **877**.
JORDAN (William George), **245**.
Jordan de Nemore, **809**.
Jouhaux (*Léon*), **886**.
Journal, travailleurs du —, **325**.
Journalisme Ecole de — à New-York, **272**.
Journée de 8 heures, **948**.
JOURNET (Albert), **383**.
JOUVENEL (Henry de), **576**.
JOVY (Ernest), **588**.
Jugement de valeur, **689**.
JULLIAN (Camille), **581**.
Justice d'autrefois, **459**.

K

KAKU (S.), **1037**.
KANAÏ (S.), **1025**.
Mme Karem Bramson, **597**, **784**.
Kato (*administration —*), **80**.
KEEN (W. W.), **1053**.
KELLER (Fernand), **469**.
KENNEDY (W. B.), **1046**.
KER (W. P.), **666**.
KERR (James), **48**.
KEW (Sir Henri), **130**.
KIESEVVETTER (A.), **1012**.
KIESKOWSKI (Georges de), **652**.
KITA (Koji), **1029**.
KLECZKOWSKI (Paul), **561**.
KŒCHLIN (Charles), **220**, **928**.
KŒCHLIN (Raymond), **636**.
KOMOCHIYA (Sogo), **909**.
KORFF (J. A.), **44**.
Korolenko Vladimir, **398**.
KREGLINGER (Richard), **682**.
Krupp, Attentat des usines —, **774**
KURNATOWSKI (G.), **792**.
KUTRZEBA (G.), **1006**.
Kyuchevsky, **1012**.

L

LABAT (Dr Emmanuel), **768**.
LABONNE (Roger), **162**.
LABELLE(Eugène), **442**.
Laboratoire, **512**.
LA BRIÈRE (Yves de), **203**.
LA CHESNAIS (P. G.), **8**, **637**.
LACOUR GAYET (Robert), **771**.
LACRETELLE (Pierre de), **113**.
LACROIX (Gal H. de), **823**.
LAFARGUE (Marc), **411**, **974**.
LAGORCE (Pierre de), **152**, **166**.
LAHACHE, **453**.
LAKE (Philip), **304**.
LALANDE (André), **757**.
Lalo (*Ed.*), **708**.
LALOY (Louis), **747**.
Lamartine en Orient, **861**.
LAMBIN (Paul), **811**, **817**.
Lambsdorff, **723**.
LAMONT (Th. William), **6**.
LAMOUCHE (Colonel), **540**.
Lancelot du Lac, **697**.
LABORIE (de Lanzac de), **154**.
Lantoine (*Albert*), **393**.
Largillière, **655**.
LATOURETTE (K. S.), **1052**.
LATZARUS (Bernard), **750**, **758**.
LATZARUS (Louis), **877**, **985**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

LAUNAY (L. de), **814**.
LAURENT (Gustave), **897**.
LAURET (René), **510**.
Lausanne conférence, **199** = *après la conférence de* —, **95**, **100**, **142**, **146** = *conférence reprise*, **598**.
LAUTIER (André), **469**.
Lauvrière (*E.*), **189**, **197**.
LAVERGNE (B.), **692**.
La Villemarqué (*Cl. A. de*), **52**.
Lavisse, Ernest, **899**.
Lazaristes, **484**.
Léandre (*Charles*), **648**.
LEBESGUE (Philéas), **368**, **642**.
LEBEY (André), **387**, **395**, **406**.
LEBLOND (Marius et Ary), **408**.
Leblond (*M. et A.*), **402**.
Le Cardonnel, **436**.
LE CARDONNEL (G.), **418**.
LECHARTIER (Georges), **151**.
LE CLERCQ (Alphonse), **863**.
Léda (*Beaux-Arts*), **297**.
LEFEBVRE (Louis), **427**, **449**.
LEFÈVRE (B.), **813**, **820**.
LE FUR (Louis), **357**.
Leger (*Louis*), **858**.
Législation industrielle, **570**.
LE GOFFIC (Charles), **430**.
LEGROS (J. B.), **351**.
LEHMANN (René), **714**.
LEJAY (Abbé), **754** bis.
Lemoine (*Georges*), **807**.
LEMONNIER (Henry), **899**.
Lemonnier (*Henry*), **631**.
LEMONNIER (Mgr), **482**.
Lemoyne (*Jean Louis*), **649**, **656**.
Le Nain, peintre, **295**.
LENOIR (Raymond), **229**, **937**.
Léon X, **497**.
Léopold Ier, **862**.
LEROY (René X.), **910**.
Lettonie, **826**.
Levene (*Ricardo*), **646**.
LEVENSON (Joseph), **248**.
LEVIE (Jean), **864**.
LEVINE (C. A.), **1040**.
LEVY (Gaston), **797**.
LEWANDOWSKI (Maurice), **258**, **781**
Libéralisme en Angleterre, **251**.
Libéria, **17**.
Liège, **635**.
Linguistique, **1005**.
Littérature américaine, **373**, **1048** = *anglaise, le surnaturel dans* —, **138** = *française, mouvement japonisant*, **329** = *italienne*, **222** = *latine*, **754** bis = *polonaise*, **1018** = *un ministère des Lettres*, **417**.
(Voir aussi Roman.)
Livre art du —, **390** = *exposition du* —, **782** = *modernes illustrés*, **110**, **112**, **118** = *travailleurs du* —, **325**.
LIZERAND (Georges), **891**.
Lobannoff (*Prince*), **723**.
LOCQUIN (Jean), **581**.
Lois et lois décrets, **65**.
Lombardie en 1848, **498**.
LOMBROSO (Gina), **508**, **718**.
Londres conférence de —, **146** = *émigrés français à* —, **385**.
Long (*Maurice*), **838**.
LONGUET (Jean), **129**.
LORIOL (Raymond), **158**.
Lorraine, **399** = *population en* 1921, **57** = *situation économique*, **31**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

Lot vallée du — (nappes alluviales), **56**.
Loti (Pierre), **870**.
Loucheur, voyage de M. **788**.
LOUCHEUR (Louis), **575**.
LOUIS (Paul), **396**.
Louis XI, **759**.
LOUKOMSKY (Georges), **651**.
Louvre, **647**, **657**.
Louxor, **252**.
Lozé (Henry), **723**
LYAUTEY (Pierre), **315**, **875**
LUDWIG (Ernest), **724**
LUGARO (E.), **1004**.
Lugeon, **907**.
LUNGO (Albertina del), **493**.
LUPPÉ (A. de), **762**.
LUX (Jacques), **331**.
LUZZATI (Luigi), **488**.

M

MACALISTER (R. A. S.), **71**, **75**.
MAC GOUN (A. F.), **571**.
MAC LAGAN, **241**.
Madagascar araignée de —, **810**. = *pêche à —*, **64**.
Madère (île), **320**.
MAHASAI (Guru), **92**.
Maladies mentales, **377**.
Malais, **87**.
MALAURIE (Albert), **33**.
Mâle (Emile), **636**.
MALIANDI (G.), **500**.
MALO (Henri), **299**.
Maltais, **22**.
Mandchourie, **939**.
MANDOUL (J.), **980**.
MANFREDI (Fr.), **801**.
MANGIN (Général), **739**, **764**.
MANQUANT (M.), **8**.**6**.
Manuels Littéraires, **122**, **423**.
Marat, **585**.
MARCHAL (Léon), **468**.
MARESCHAL DE BIÈVRE (Cte), **805**.
MARGUET (F.), **918**.
Mariage, **718**.
MARICOURT (André de), **277**, **281**, **289**.
Marie Antoinette, reine, **645**.
Marie Stuart, reine, **188**.
MARIÈS (Louis), **190**.
Markat, château de, **875**.
Marine, **743**.
Marine française, **3**, **941**.
MARION (Marcel), **893**.
Marivaux, **671**.
MARLIO (Louis), **288**.
Maroc, **15**, **20** = *occidental*, **313** = *religieux*, **195** = *le sultan —*, **147** = *vie au —*, **18**.
MARRE (Francis), **171**.
MARRIOTT (J. A. R.), **239**.
Marseille, exposition coloniale, **105**.
MARTIN (Paul), **99**.
MARTIN CHABOT (E.), **890**.
MARTINO (Pierre), **756**.
Marzynski, **867**.
Masaryk, **134**.
MASSERON (Alexandre), **159**, **169**.
Massignon (Louis), **148**.
Matérialisme sociologique, **450**.
MATHIEZ (Albert), **752**.
MATHOREZ (J.), **806**.
Matriarcat, **662**.
MAUBLANC (René), **329**, **857**.
MAUCLAIR (Camille), **231**.
MAURETTE (Fernand), **795**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

Maurevert (*Georges*), **194**.
MAURICE (Sir F.), **127**
Mauritanie, **319**
MAUROIS (André), **872**, **880**
Maurras (*Charles*), **383**, **421**, **877**
Maury (*abbé*), **587**
Mazarin, **726**
MAYNIAL (Edouard), **121**, **123**, **670**.
Meaux, **805**.
Mécanisme, **1008**.
Médecin hier et demain, **768**.
MEILLET (A.), **1005**.
MELLERIO (André), **460**.
MELLONI (N.), **671**.
Memel, **596**, **874**.
Mémoire, **932**.
MENEVAL (Baron de), **633**.
Menn (*Barthélemy*), **153**.
MERCEREAU (Alexandre), **404**.
MERCIER (Ch.), **789**.
Merlen (*Martial*), **835**.
MERLOT (Alexandre), **562**, **567**.
Merrheim, **886**.
Mersey (*la*), **183**.
MESSEDAGLIA (Luigi), **490**.
Métaux, vie des. —, **677**.
Métiers de Paris, **218**.
MÉVIL (André), **529**.
Mexique, **643**.
MÉY (Carlo de), **865**.
MEYERSON (E.), **687**.
MICALI (Vincenzo), **996**.
Michel Ange, Léda de —, **297**.
Michelet, **355**.
Michelson, **907**.
Michelli (*Vincent*), **492**.
MIGEON (Gaston), **654**.
Mill (*Suart*), **541**.
MILLS (Mark Carter), **39**.
Mills College, **279**.
Milton, **868**.
MILWITZKI (William), **287**.
MIROT (L.), **804**.
MIZUNO (Dr Rentaro), **836**.
Modes franco-américaines (1793), **273**.
Moï, **846**.
MOLÉ (Comte), **738**.
Molière Tartafe au Théâtre, **397**.
MOLLIARD, **907**.
MOLMENTI (Pompe), **990**.
Moncel (*Henri*), **113**.
MONDADON (Louis de), **194**.
Mongolie, **939**.
Monisme, **936**.
Monquin, **708**.
MONTAGNAC (Jean), **414**, **422**.
Montaigne, **327**, **337**.
MONTBEL (Cte de), **767**, **779**
MONTEFIORE, **136**.
MONTEILHET (J.), **601**.
MONTESQUIOU (Robert de), **514**, **717**, **870**, **883**.
MONTFORT (Henri de), **389**.
Montherlant (*Henry de*), **448**, **474**.
MONTHERLANT (Henry de), **474**.
Montmorency Laval (*François de*), **164**.
Montréal, **268**.
MORAND (Hubert), **638**.
Morand (*Paul*), **698**, **878**.
MOREAU (P.), **788**.
MOREHOUSE (E. W.), **570**.
MORGAN (J. de), **316**.
MORGAN (W. T.), **549**.
MORIN (R.), **701**.
MORROW (Glenn R.), **544**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

MORTIER (Alfred), 605.
MOSCHELES (J.), 60.
Moscou théâtre, 250.
MOTTAZ (Eugène), 966.
MOUFFLET (André), 921.
Mouravieff (Comte), 723.
Moussorgsky, 519, 747, 928, 929.
Moyen âge sa place dans l'enseignement, 344.
MULLER (Robert G.), 54.
Municipalisme, 496.
MÙNZ-CZECHO (Sigmund), 134.
MURAT (Amélie), 359, 430, 431.
Muratori, 998.
MUSELLI (Vincent), 412.
Musique, 149, 220, 492, 708, 747 = *indoue*, 926 = *monocorde à clavier*, 148.
Mussolini, 234.
Musulman, le problème —, 829.
Musulmans message du roi aux —, 84.

N

NABUCO (Joaquim), 644.
NAKAGAWA (Kojuro), 1036.
NANTEUIL (Jacques), 439.
NAOUM, 375.
Napoléon, 588 = *et la coalition*, 160.
Napoléon (Prince Louis), 633.
Nappes alluviales vallée du Lot, 56.
Natalité, crise, 157.
Nationalité (décret loi sur la —,) 66.
Nationalités, 692.
Nationalisme, 357. = *allemand*, 29.
NATTIER (Capitaine), 320.
NAVILLE (Adrien), 935.
Neurasthénie, 711.
NEVEU-LEMAIRE, 321.
New-York, 284 = *autonomie municipale*, 552 = *Presse à* —, 272.
Nicolle (J.), 300.
NIKITINE (B.), 829.
Nivation (Alpes), 322.
NOAILLES (Jesse M. de), 430, 727.
NOBLEMAIRE (Georges), 575.
Nolhac (Pierre de), 410, 416.
NORDMANN (Charles), 772.
NOREL (Jean), 3.
Norfolk agriculture, 130.
NORILL (Jean), 144.
Normandie politique, 501, 515.
Norris (William), 89.
Norvège, 637, 780, 914 = *atlas*, 62.
Nouvelle France, le 1er évêque, 164.
Nouvelle Zélande, 139.
NOUVION (Georges de), 353.
NOVGORODTSEV (Paul), 1011.
Nu au théâtre, 698, 735.

O

OKAMOTO (T.), 80.
OLMER (L. J.), 807.
Olonne (Max d'), 747.
O'Neill (Eugène), 244.
Or, 278, 347.
Orient, Proche-Orient, 83, 182, 540. = *situation en* —, 598.
OUALID (William), 27.
OUDENNE (Félix), 679.
Ouspensky (Théodore), 181.
OVERTON (Grant), 107.
OYDE (Constance), 139.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

P

Pacifique, **1021** = *Iles du* —, **100**.
Pacte de famille, **661**.
Paddy, **848**.
PAILLERON (Robert), **524**.
PAJANO (Antonio), **997**.
Palestine sculpture, **180**.
Palladia (*Andréa*), **651**.
PANUNZIO (Sergio), **995**.
Papauté en Orient, **177**. = *en Italie*, **203**.
Papier de commerce, **352**.
Papini et Giuliotti, dictionnaire, **159**.
Paris Université, **263**.
PARKER (E. H.), **82**.
Pascal, **361**.
Pasteur, **734**, **898**, **905**, **1053**.
Patriote moderne, **499**.
PAULHAN (Fr.), **931**.
Pausanias, **678**.
Pavillon, changement de —, **126**.
PAYLOVSKY (J.), **584**.
Pêche en Afrique occid., **962** = *à Boulogne sur Mer*, **58** = *à Madagascar*, **64**.
Pédagogie, **769**.
Peinture italienne, **650**, **658** = *moderne*, **856** = *prémongole*, **295**.
PELLE DESFORGES (N.), **920**.
Pellerin, poète, **974**.
PELTON (de Witt L.), **246**.
Pensions de guerre, **133**.
PENSON (J. H.), **1017**.
PÉRDIRE (Maurice), **112**.
PÉRÈS (Jean), **593**.
PÉREZ DE AYALA (Ramon) **716**.
PERGAMENI (Charles), **680**.
PERKINS (Mendenhall), **72**.
PERNOT (Maurice), **776**.
Pérou, **266**.
PERREAU (A.), **119**.
Perse, **294**, **831**.
PESCH (R. P.), **357**.
PETIT (G.), **64**.
Petöfi, **725**.
Pétrarque, **994**.
Petrograd assassinat à —, **774**.
Pétrole, **240**, **255**, **511** = *congrès des* —, **920** = *politique du* —, **199**.
PETTIT (Charles), **513**, **523**.
Philatélie (voir aussi timbre poste) **342**.
Philidor, **927**.
Philippe (*Charles Louis*), **993**.
Philippe le Bel, **891**.
PHILIPPORT (H.), **678**.
Philippson (A.), **63**.
PHILIPS (J. Ed.), **307**.
Philosophie de l'Esprit, **751**.
Phrygie, **310**.
Piastre indochinoise, **840**, **850**, **851**.
PIC (Paul), **948**.
Pie XI, **177**.
Piémont, littérature, **177**.
Pierné (*Gabriel*), **747**.
Pierrefeu (*L. de*), **170**.
Piles (*Roger de*), **804**.
PILLAI (Padmamatha), **90**.
PILON (Edmond), **465**.
PINCHERLE (Marc), **927**.
PINON (René), **774**, **785**.
PIONNIER (Marcel), **615**.
PIRANDELLO (Luigi), **881**.
Pirandello (*Luigi*), **597**, **784**.
Pitoëff, **365**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

PITOLLET (Camille), **642**.
PITROU (R.), **867**.
PITTARD (Edmond), **917**.
« *Pittman-Act* » (*Le*), **849**.
Plagiat, **194**.
PLAISANT (Marcel), **576**.
PLUMET (Charles), **581**.
Pluralisme, **936**.
Poésie anglaise, **753** = *définition* **430** = *religieuse*, **435**.
Poète, sa mission, **211**.
Poètes (*Les*) *et le public*, **414**, **422**.
Poggi (*Giuseppe*), **499**.
Poincaré (*Raymond*), **612**, **885** = *à Dunkerque*, **785**
POIROT (J.), **62**.
POIZAT (Albert), **163**.
POLLACCO (Vittorio), **66**.
POLIANOFF (Wlasimir), **234**.
POLLARD (A.), **341**.
Politique coloniale française, **661**.
Politique des Alliés, **331**.
Pologne, **560**, **562**, **564**, **565**, **567**, **594**, **599**, **786**, **792**, **1006**, **1017** = *Sikorzen* — **167**.
Pompadour (*Mme de*), **374**.
Pompeï, **252**.
Poniatowski (*J.*), **652**.
PONTEIL (Félix), **895**.
Population allemande, **606**.
Portugal, **613**.
Potasse, mines de —, **794**.
Poudres de guerre, **161**.
Pougens, **669**.
POULET (Henry), **896**.
POURRAT (Henri), **430**.
POUVOURVILLE (Albert de), **388**.
Pragmatisme, **547**.
PRAT (Louis), **10**.
Préhistoire, **316**.
Premier mai, **620**.
Prérogative, **1044**.
Présidente Brisson (*La*), **710**.
Presse, **608**.
Presse américaine, **272**.
PRÉSUTTI (Errico), **989**.
PRÉVOST (Marcel), **699**.
Primitifs mentalité des —, **812**.
Prix, **569**.
PROBST (Joseph), **446**.
Professeurs de français à l'étranger, **902**.
Progrès, **545**.
Protectionnisme ouvrier, **157**.
Proust (Marcel), **124**, **362**, **625**, **883**
PRUDHOMMEAUX (J.), **536**.
Prusse histoire de — **442**.
Psychanalyse, **965**.
Psyché légende de — *sur une tapisserie*, **69**.
Psychologie, **542**, **930**.
Puccini, **747**.
Pückkler-Muskau (*Prince de*), **866**.
PUECH (Marie-Louise), **268**.
PUGET (Henry), **940**.
Pythagore, **688**.

Q

Quinet, **355**.
QUIRIELLE (Pierre de), **533**.

R

RABALAC, **243**.
RABAUD (Et.), **934**, **1001**.
Radiotéléphonie, **171**.
RADO (Antoine), **725**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs d'es articles ; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

RAGEOT (Gaston), **597**.
RAINIS (Jean), **441**, **452**.
RAK (Bohumil), **858**.
Rambert (*Eugène*), **963**.
RAMSAY (William Mitchell), **310**.
RANDAU (Robert), **393**.
Randon de Boissel, **762**.
RAPHAEL (Gaston), **951**.
RAYMOND (Jean), **318**.
Raymond de Lodève, **454**, **461**.
RAYNAUD (Ernest), **417**, **430**, **611**.
RÉAU (Louis), **649**, **296**, **955**.
REBOUL (Lt Cl), **143**.
RECHT (Charles), **250**.
Redon (*Odilon*), **460**.
REDSLOB (Dr), **957**.
REED (Rev. B.), **342**.
Reims, **980**.
REINHARD (M.), **59**.
Relations internationales, **49**, **50**.
Relativité, **999**.
Religion, **1054** = *en France après 18 brumaire*, **152**, **166** = *liberté religieuse*, **987**.
REMON (G.), **576**.
Renan, **229**, **355**, **644**, **854**, **681**, **682** = *Bibliographie*, **113** = *et l'Europe* **155**.
RENARD (Georges), **325**.
RENAUT (E. P.), **661**.
RENIÉ (Fr.), **632**.
RENOUVIN (Pierre), **755**.
RENSI (Giuseppe), **983**.
Réparations de la guerre, **6**, **235**, **485**.
Représentation proportionnelle, **679**.
République en France, **879**.
Réserve fédérale, **548**.
Reumert, **597**.
Rêve (*le*), **932**.
Révolution française, **585**, **586**, **645** = *convention*, **752** = *fugitifs alsaciens*, **893** = *massacres septembre* **805** = *morts de la —*, **378**. = *Pétitions au Champ de Mars*, **892**.
REVON (Maxime), **466**.
REYES (Alfonso), **643**.
REYMONT (W. S.), **1019**.
REYNAUD (Paul), **876**.
Rhénanie, **356**. (Voir aussi Ruhr).
Ribble (*La*), **183**.
Ribot (*Alexandre*), **822**.
Riccivelli (*Primo*), **492**.
RICE (Stanley), **93**.
Richelieu (*ministère*, 1815), **738**.
RICHET (Charles), **538**.
RICHMOND (H. W.), **343**.
Riga, **900**.
RIMBAUD (Arthur), **424**
Rio de Janeiro congrès d'agriculture, **262**
Ripert (*Emile*), **400**
RIPERT (Georges), **909**
Risorgimento, **986**
RIVET (Charles), **599**, **609**.
RIVIÈRE (Jacques), **471**.
Riz, **848**, **1039**, **1040**.
ROBER-RAYNAUD, **147**.
Rochefort le port de —, **463**.
Rochester, **570**.
ROCQUAIN (Félix), **589**.
RODGERS (William R.), **36**.
RODOLICO (Niccolo), **496**.
Rodolphe de Habsbourg, **891**.
RŒLEN (B. van), **473**.
ROGER (Henri), **901**.

Les numéros **gras 1** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

Roggero (Egisto), **493**.
ROLLARD (Romain), **214**, **225**.
ROLLIN (Léon), **15**, **20**.
Romains (Jules), **630**.
Roman américain, **869** = *anglais*, **221**, **869** = *contemporain*, **121**, **123**, **407** = *français définition*, **212** = *romanesque*, **507**.
Romantiques (dessins —) **364**.
Rome congrès de —, **607**, **781**.
ROMIER (Lucien), **503**, **527**, **617**, **879**.
ROMIEUX (Cl A.), **56**.
RONDOT (F.), **583**.
Ronsard, **429**.
RONZE (Raymond), **263**.
Rossel, **302**.
ROSSILLON (Pierre), **434**.
Rosso, Léda de —, **297**.
Rosland (Edmond), **870**.
ROTA (Ettore), **499**.
ROUCHÈS (Gabriel), **656**.
ROULE (Louis), **960**.
Roumanie traditions et paysages, **202**, **340**, **518**.
ROUQUETTE DE FONVIELLE (A.), **267**.
ROURE (Remy), **620**.
Rousseau (Henri), **334**.
Rousseau (J. J.), **708**.
Rousseau Marcel Samuel, **747**.
ROUSSEAUX (André), **978**.
Roussel (Albert), **747**.
ROUSSEL-DESPIERRES (Fr.), **455**.
ROUX (Dr E.), **905**.
ROUX (François Charles), **634**.
ROUX (M. de), **627**.
ROY (Maurice), **297**.
ROYER (Raymond), **1041**.
ROZ (Firmin), **274**, **284**.
Rufin (Pierre), **660**.
RUFFINI (P.), **987**.
Rugby, **733**.
Ruhr, **7**, **129**, **233**, **603**, **736**, **771**, **785**, **853**, **876**, **989**.
Russes réfugiés, **1011**.
Russie, **381**, **394**, **939** = *ancienne*, **1013** = *budget soviétique*, **8** = *en Extrême-Orient*, **44** = *et l'Eglise catholique*, **168** = *frontière turque*, **306** = *soviétique*, **350** = *soviétique, morts en*, **378**.
RUYSSEN (Th.), **535**.

S

SABINE (George H.), **51**.
SABRA (Wadia), **149**.
Sabra (Wadia), **148**.
SAGERET (Jules), **936**.
SAGET (Jean), **874**.
Sahara français, **9** = *traversée*, **13**, **735**.
SAINT-BRICE, **142**, **146**.
Saint-Denys la Chapelle, **770**.
Saint-Malo port charbonnier, **54**.
SAINT-QUENTIN (G. de), **705**.
Saint-Sulpice, **503**.
SAKAI (Tokutaro), **1027**.
SAKISIAN (Armenage), **654**.
SALAVILLE (Y. S.), **181**.
Sulgrave, manoir de, **72**.
SALLERON (Louis), **594**.
SALMON (André), **472**, **703**.
SAMNÉ (Georges), **141**.
Sang, **811**, **817**.
SAPORI (Francesco), **650**, **658**.
Sarah Bernhardt, **231**, **336**, **532**

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

698, **735**, **773**, **870**, **976**.
SARASIN (Charles), **964**.
SARRAILH (J.), **669**.
Sarrault (*Albert*), **945**.
Sarre Bassin de la —, agriculture, **61**.
Savoie, zones, **602**.
SAVITZKY (Ludmila), **366**.
SAURAT (Denis), **868**.
SAUVEBOIS (Gaston), **402**.
SCHAUB (E. L.), **546**.
SCHMIDT (Charles), **958**.
SCHMIDT (Florent), **709**.
SCHNEEBERGER (A.), **621**.
Schneider (*Hortense*), **735**.
SCHOELL (Franck L.), **667**, **731**.
Schœnberg (*Arthur*), **923**, **924**, **959**
SCHUPFER (Francesco), **67**.
SCHURÉ (Edouard), **610**.
SCHUYLER (A. Livingston), **558**.
Schwob (*Marcel*), **968**.
SCIALOJA (Vittorio), **65**.
Science, **814**, **1001**, **1003** = *et culture*, **531**.
SCOTT (J. W.), **542**.
Scott (*Walter*), **172**.
Sculpture au XVIII^e^ (France), **649** = *provençale*, **180**.
SÉE (H.), **53**, **55**, **889**, **1002**.
Sel, **453**.
Selestat (*Alsace*), **120**.
SELIGMAN (E. R. A.), **553**.
SEMENZA (Guido), **491**.
SENEX **786**.
Sens commun, **687**.
Serbie et Grande-Bretagne, **1015**.
Service militaire, **964**.
SETH (James), **547**.
SETON-WATSON (R. W.), **1014**.
Seville, **529**.
Shanghaï, **1038**.
Shakespeare, **367**.
Shaw (*Bernard*), **137**.
Shelley, **872**, **880**.
SHERLOCK (P. L.), **308**.
SHERMAN (S. P.), **1048**.
Sibérie, **939**.
Sicile, **496**.
Sidérurgie italienne, **989**.
SIERRA (Justo), **645**.
Sikorz en Pologne, **167**.
Silésie (*Haute*), **616**.
SIMON (Gustave), **700**.
SLATER (G.), **86**.
Smith (*Adam*), **544**.
SMOGORZEWSKI (Casimir), **563**.
Socialisme national en Bavière, **34**.
Société asiatique, **145** = *coopératives*, **797** = *des Nations*, **537** = *de Saint Vincent de Paul*, **478**.
Sociologie, **338**, **665**, **691**.
SOKOLSKY (Geo. E.), **1038**.
SOLAZZI (Siro), **68**.
Solidarité des intérêts, **935**.
SOUCHON (Paul), **413**.
Soudan, **206**.
SOURIOUX-PICARD (Suzanne), **400**
Sous-marines (*explosions*), **919**.
Soviets en Perse, **831**.
SPENDER (Harold), **132**.
SPINDLER (Charles), **769**, **778**.
Spiritualisme, **751**.
Stabilisation monétaire, **818**.
Staël (*Mme de*), **673**.
Stamfford (*Gal de*), **160**.
STECK (Paul), **581**.
STEEG (T.), **1**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Stendhal, livre inconnu de —. **111**.
STERN (Jean), **729**, **741**.
STERN (Ph.), **926**.
STONE (Harlan F.), **125**.
STORMS-CASTELOT (C.), **856**.
Strasbourg Université, **32**.
Styn Streuvels, **223**.
STROWSKI (Fortunat), **749**.
Sucre, **286**, **795**.
Sucre à Formose, **1029**.
Suède, **780**.
Suez Isthme de —, **192**.
Suisse, **602**, **612**, **719**.
Sumatra, **662**.
SUMI (G.), **1034**.
SUPERVIELLE (Jules), **430**, **642**.
Surnaturel (littérature anglaise), **138**.
Sympathie doctrine de —, **544**.
Syndicalisme musulman, **830**.
Syndicats, **995**. = *ouvriers*, **48**. = *de prêtres*, **940**.
Syrie, **516** = *centrale*, **96** = *états Syriens*, **103** = *et Gal Gouraud*, **141**.
Szechenyi, (Etienne), **722**.
SZEKELY (François), **721**.

T

TAKASAWA (Dr H.), **1030**.
Tanger, **15**, **20**.
Tapisserie, **520** = *du collège de Vassar*, **69**.
Tarif Fordney-Mac Cumber, **275**.
TARLÉ (Antoine de), **160**.
Taurus pisidien, **310**.
TAUTAIN (Gustave Louis), **401**.
TAUZIN (E.), **440**.
Tchécoslovaquie, **134**, **479**, **724**, **859**, **1011**.
Télégraphie, **815**.
Téléphonie dans le monde, **314**.
TEMPERLEY, **185**.
TERRACHER (A.), **26**.
TESSIER (Gaston), **790**.
Thann, **896**.
THAYER (Ellesworth), **41**.
Thé à Formose, **1027**.
Théâtre contemporain, **365** = *école de —*, **287** = *français en Turquie*, **144** = *italien*, **605** = *licences des —*, **481** = *à Moscou*, **250** = *la vie au —*, **339**, **735**, **698** = *du Vieux Colombier*, **26**.
Thèbes, **678** = *tombes royales à —*, **91**.
THEOLIER (Louis), **196**.
Thérèse de l'Enfant Jésus (Sœur), **158**, **196**, **482**.
THÉRIVE (André), **409**, **430**, **507**, **530**, **6 8**, **971**.
Thérive, **333**, **466**.
THIBAUDET (Albert), **476**.
THIBAUT (J.), **179**.
Thibet, **480** = *chinois montagnes*, **303**.
THIERRY (René), **17**, **19**.
THILLY (Frank), **541**.
THOMAS (Louis), **511**, **522**.
Thomas d'Aquin (St.), **477**.
Thorene (comte), **952**
Thorwaldesen, **652**.
Tilgher (Adriani), **605**.
Timbres Poste, **342**, **465**.
TIMMERMAN (Félix), **226**.
TINAYRE (Marcelle), **780**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles ; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livre.

Tisserand (*Ernest*). **530**.
Tolstoï, **217**, **468**.
Toryème, **232**.
Tott (*Baron de*), **660**.
TOURNEUR-AUMONT, **323**.
Tours (*maison de Tristan l'Hermite*, **73**.
TONT (T. F.), **344**.
Traités de paix publicité des —, **1010** = *de Versailles*, **210**.
Transafricain, **21**.
Transports, **798**.
Transylvanie, **1014**.
Travail législation, **911**.
Tremblement de terre, **254**.
Trêves, ville de (*en* 1675), **803**.
Tripolitaine, **23**.
TRICOCHE (G. Nestler), **2**.
TROELTSCH (Ernest), **131**.
TRUC (Gonzague), **332**, **339**, **430**, **531**.
TRYGÉE, **501**, **515**, **526**.
T. S. F., et les écrivains, **505**.
Tunisie, enseignement professionnel, **28**.
TURMANN (Max), **157**.
TURNER (Raymond), **184**.
Turquie, les capitulations, **41** = *les crises turques*, **150** = *frontière russe*, **306** = *situation actuelle*, **162** = *Théâtre français en* —, **144** = *Asie*, **554**.
Tutankhamen, pharaon, **78**.

U

ULLMANN (B. L.), **76**.
Underwood (*T. W.*), **49**.
Union d'Amiens, **800**.
UNO (H.), **1024**.
UZUREAU (L.), **894**.

V

VACCALUZZO (N.), **489**.
VADALA (R.), **22**.
Valdour (*Jacques*), **665**.
VALDOUR (Jacques), **438**.
VALERIE (Diézo), **993**.
Valery (*Paul*), **405**, **425**.
VALAUX (Camille), **311**.
VALLOTON (Benjamin), **603**.
VALTIN (P.)., **276**.
VANDEREM (Fernand), **110**, **115**, **698**.
Vanderem (*Fernand*), **328**.
VAN DE VELDE (Henry), **213**.
VAN DRUNEN (James), **677**.
VAN DYKE (Paul), **188**.
VANELSCHE, **319**.
Van Muyden (*Evert*), **299**.
VARILLON (Pierre), **881**.
VARMOND (Noël), **102**.
Vases grecs, **763**.
Vassar, collège de —, **69**.
VAUCHER (P.), **825**.
VAUDOYER (Jean-Louis), **953**, **972**
VAUNOIS (Louis), **430**.
VAUX DE FOLETIER (F. de), **463**.
VELLAY (Charles), **604**.
Venise, littérature, **174-176**.
VERAN (Jules), **642**.
VÉRANE (Léon), **430**, **433**.
VERHILLE (Henri), **702**.
Verlaine, **756**.
VERMEIL (Edmond), **29**, **34**, **796**.
VERNE (Henri), **335**.
VIALATTE (Achille), **285**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles ou les comptes rendus de livres.

Victoria, reine, **745**.
Vichy, **98**.
VIDAL (Pierre), **423**.
Vigny (*A. de*), **710**, **749**.
VILDRAC (Charles), **205**.
Vildrac (*Charles*), **109**.
Vildrac (*Charles*), **366**.
VILLARD (Léonie), **373**.
Villehardouin, **694**.
VILLETTE (Pierre), **886**.
VILLEY (Pierre), **933**.
Villon, **116**.
Virgile, **750**, **758**.
VISCONTI (Allessandro), **498**.
VISSIÈRE (A.), **844**.
Vitalisme, **1001**, **1008**.
Volcans, **307**.
VOSGES (I. P. de), **911**.
Vote de femmes, **158**.
VUILLERMOZ (Emile), **929**, **959**.

W

Wagner (*Richard*), **456**, **462**.
WAGUE (Georges), **626**.
WALEFFE (Maurice de), **642**.
WALLAS (Graham), **555**.
WALPOLE (Hugh), **108**.
WALTZ (Pierre), **888**.
WATSON (R. W. Seton), **340**.
WARBURY (H. D.), **186**.
Whitnney Warren, **746**.
Washington conférence de, —, **285** = **743**, **837**.
Washington, famille de —, **72**.
WEBB (Sidney), **913**.
WEBER (L.), **690**.
Wegener, **304**.
WEILL (Georges), **979**.
Weismannisme, **934**.
WELLERZ (Ego), **923**.
Wellington, **185**.
WELLS (H. G.), **967**.
WENDEL (Maurice de), **280**.
Werner (*Zacharias*), **673**.
WERNLE (Gabriel), **612**.
WERTH (Léon), **204**.
WEST (Paul Girard), **607**.
Weygand, **516**.
Whistler, **717**.
WILDEMAN (E. de), **821**.
WILDENSTEIN (G.), **576**.
WILLIAMS (Bruce), **50**.
WILLIAMS (M. J.), **348**.
WILLIS (H. Parker), **548**.
WILSON (J.), **88**.
Wilsonisme, **559**.
WINTER (E.), **688**.
WISE (Jennings, C.), **43**.
Wœste (*Comte*), **863**.
Wojciechowski, **792**.
WOOD (Herber G.), **137**.
WOODS (Maurice), **232**.
WOOLF (Virginia), **215**.
WORKING (Halbrook), **569**.
WORONIECKI (Edouard), **168**.
WOZCZEWSKI (Etienne), **566**.
WRIGHT (Haybert), **237**.
WRIGHT (Quincy), **42**.
WUARIN (L.), **663**.

Y

Yesidis, **487**.
Yougoslavie, **617**, **1001**.
YOUNG (Allyn A.), **573**.
Saint Yves prière à —, **169**.

Z

ZIELINSKI (T.), **1018**.
Zuccoli (*Lucien*), **493**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italique désignent les sujets d'articles ou comptes rendu de livres.

Imprimerie BIÈRE
18-20-22, rue du Pougue
BORDEAUX

931

DEC 12 1983

P
Fr.Lit.
V

Vie des Peuples
t.10,no.37(1923)

47

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY